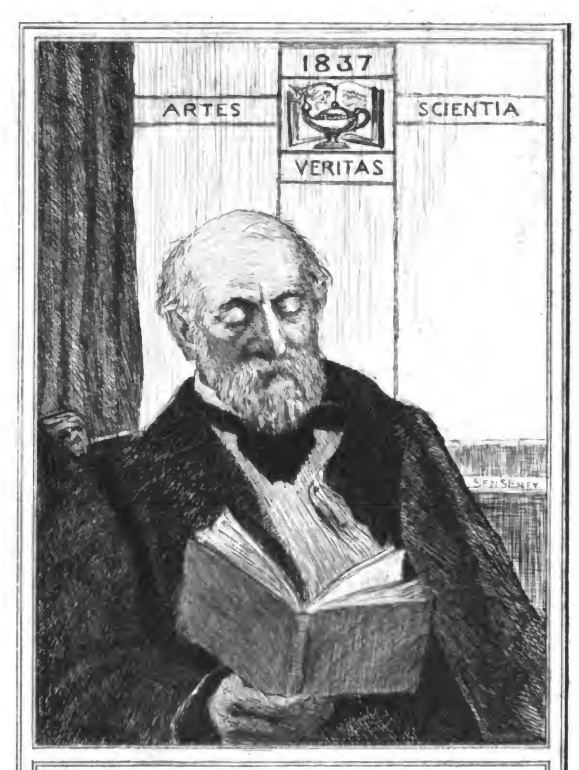
RÉVOLUTIONS DE POLOGNE

Claude Carloman de Rulhière,
Christien Ostrowski

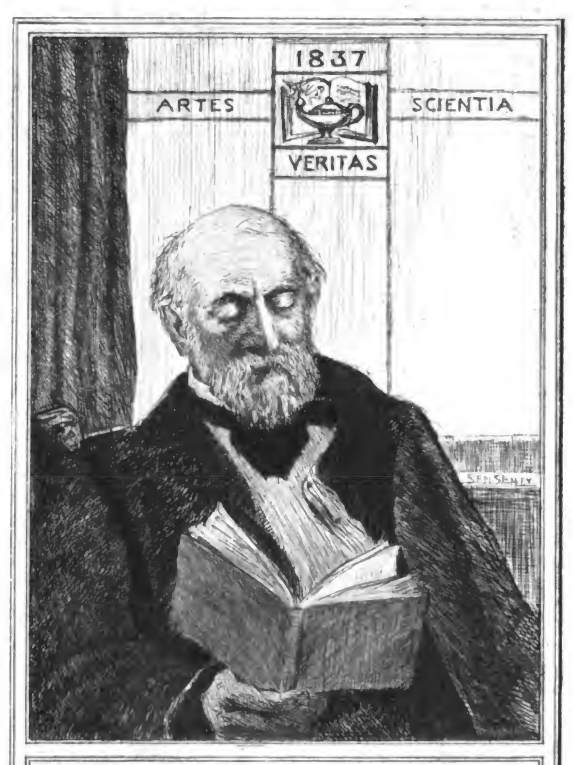




UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

Google

JK
429
R935
O85



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

Google

DK
429
R935
085

429
.R935
O85

RÉVOLUTIONS

DE POLOGNE

TOME III

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

Digitized by Google

RÉVOLUTIONS
DE POLOGNE

PAR

CLAUDE CARLOMAN DE RULHIÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ouvrage désigné par l'Institut

Pour le grand prix décennal de 1810.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE SUR LE TEXTE ET COMPLÉTÉE

PAR

CHRISTIEN OSTROWSKI.

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1862

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Vignaud Lib.

Digitized by Google

RÉVOLUTIONS

DE POLOGNE.

LIVRE DIXIÈME.

I. *La guerre inévitable. — Précautions mutuelles du roi de Prusse et de la cour de Vienne. — La Pologne cernée de toutes parts.*

Le grand-visir eût risqué sa tête en écoutant des propositions de paix; et si la fermeté du sultan se fût démentie après avoir armé dans tout son empire une multitude fanatique et avide de butin, il eût lui-même risqué sa couronne et sa vie.

Aux approches d'une guerre qu'il était impossible de prévenir, et qui devait influer sur le sort de tant de nations, la conduite de Frédéric II fut digne de son génie. Trente années de travaux, de succès et de gloire, une armée de deux cent mille hommes aguerrie sous ses yeux, et perpétuelle-

426448

Digitized by Google

ment exercée sous ses ordres, avec un trésor de plus de cent millions mis en réserve, et sans cesse accru par son économie, le rendaient maître de ne suivre désormais dans toutes les agitations de l'Europe que sa seule volonté. Il ne craignit point d'annoncer hautement ses intentions pacifiques, et le dessein d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait étendre plus loin le fléau de la guerre. Toutefois il résolut d'être fidèle à tous les engagements de son alliance avec la Russie, de lui payer annuellement trois millions de subsides, stipulés pour l'occasion actuelle par le traité qui les unissait, et de contenir par la terreur de ses armes quiconque voudrait augmenter les embarras de cet empire. Il écrivit à la reine de Suède sa sœur : « Que les liens du sang et la tendre amitié qu'il avait pour elle ne le détourneraient pas d'attaquer les Suédois, s'ils voulaient profiter de cette occasion pour se venger de leurs anciennes défaites ». De fortes patrouilles tenaient éloignées de ses frontières toutes les troupes errantes des confédérés polonais; mais sans prendre d'ailleurs aucune part aux troubles de Pologne, afin de ne pas donner aux Autrichiens l'exemple et le prétexte d'y prendre part eux-mêmes, et sans déclarer ouvertement cette espèce de neutralité, afin de ne pas trop rassurer les confédérés, et de leur laisser, par égard pour la Russie, une crainte perpétuelle de voir tomber sur eux toute sa puissance. On sait aujourd'hui, par une confidence de ce prince, que son intention secrète était de laisser la Russie consumer ses forces pendant quelques campagnes, et, pour rapporter ses expressions, « *de laisser mater la tzarine* ». Il prévit dès ce premier moment, que son entremise et celle la cour de Vienne deviendraient enfin nécessaires pour rétablir le calme en Pologne et la paix entre les deux empires; et, s'occupant à préparer de loin un concert que les ressentiments de cette cour contre lui rendaient si difficile à former, il prit soin de lui faire

Digitized by Google

beaucoup d'avances, il n'épargna rien pour lui inspirer toute la confiance qui peut subsister entre des ennemis couronneés. Enfin, il rechercha aussi l'envoi réciproque de ministres à Versailles et à Berlin, espèce de rapprochement qui n'avait point eu lieu depuis sa rupture avec la France ; et il se mit ainsi de toutes parts en état de n'être point entraîné par le cours des événements, et d'y donner plutôt lui-même la direction qui conviendrait à ses intérêts.

De son côté la cour de Vienne, en opposition au roi de Prusse, tint une conduite également mêlée de circonspection et de fermeté. Sans crainte pour la plupar t des pays de sa domination par une suite de son alliance avec la maison de Bourbon, elle rassembla toutes ses forces dans les seules provinces voisines de la guerre. Près de deux cent mille hommes furent répartis en Hongrie, en Bohême et dans la haute Silésie. Mais elle prit soin de faire rassurer les Turks sur la grandeur de ces préparatifs. Elle leur promit de nouveau la plus strtcte neutralité. Elle ne fit pour les confédérés rien de plus que de laisser leurs chefs se rassembler sur ses frontières, et y tenir leurs conseils ; ne s'expliquant point en leur faveur, mais évitant de les décourager, et s'occupant au contraire d'entretenir et d'animer leurs espérances. Enfin, pour éviter les discussions dangereuses que pouvaient occasionner l'incertitude des limites dans les provinces qui allaient servir de théâtre aux hostilités, elle fixa les bornes de sa domination par une ligne tracée dans toute la longueur de ses provinces. Des poteaux marqués des aigles autrichiennes furent élevés sur cette ligne, de distance en distance ; et elle fit notifier à la Russie, aux Turks et aux confédérés, que tous les partis qui passeraient les limites désignées de cette manière seraient aussitôt désarmés ; sévérité qui fut quelquefois secrètement adoucie en faveur des confédérés.

Digitized by Google

Ainsi les spectateurs du combat étaient non moins formidables que les combattants eux-mêmes ; et pendant que les armées russes et ottomanes s'assemblaient à l'orient et au midi de la Pologne pour décider par la guerre le sort de cette république, quatre cent mille hommes des meilleures troupes qu'il y eût alors au monde, commandées par d'habiles généraux, sous les ordres de deux souverains ambitieux, dont l'un mûri par une longue expérience de la guerre en avait perfectionné l'art, et dont l'autre dans le feu et l'impatience de l'âge paraissait aspirer à la même gloire, bordaient de l'occident au nord toutes les autres frontières de ce malheureux pays.

II. *Retard des hostilités, et situation des confédérés en Pologne.*

Déjà la fin de l'hiver approchait, et les hostilités entre les deux empires ennemis demeuraient encore suspendues. Une fausse politique du grand-visir avait arrêté les incursions des Tatars, que ni la stérilité de la saison, ni les neiges, ni les glaces, n'auraient point retenus. Les Russes étaient retardés par la disette des moyens, par la difficulté des préparatifs. La Pologne même, après de si violentes tempêtes, ne paraissait plus que faiblement agitée, quoique les cruautés exercées par les Russes au commencement de cet hiver eussent répandu plus d'indignation que de terreur. Mais les sages conseils que l'évêque de Kamienieç avait fait parvenir à toute la noblesse et aux troupes errantes dans les provinces, de réprimer leur zèle, de se disperser pendant cet hiver, d'attendre, pour achever les confédérations particulières et former la confédération générale, que les Turks fussent entrés en campagne, avaient été généralement suivis.

Digitized by Google

Quelques-uns cependant avaient répondu à ces conseils : « Que le temps de la prudence était passé; que s'ils posaient les armes, ils ne sauraient plus que devenir ; et qu'ils manqueraient d'asile; que de retourner dans leurs maisons, c'était se livrer aux mains de leurs ennemis, ou plutôt aux mains des bourreaux ; en un mot, qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans la guerre ». Mais les Russes, dans toute l'étendue de la Pologne, étant maîtres des forteresses, des châteaux et des villes, et ayant défendu à tout gentilhomme de donner refuge aux confédérés, sous peine d'emprisonnement et du saccagement de ses terres, ceux qui se soutenaient encore avaient hiverné au fond des bois. Les habitations qu'ils s'étaient faites dans les endroits les plus inaccessibles des forêts ressemblaient à des hameaux de sauvages ; et quelques-unes de leurs troupes, se fiant avec trop de sécurité à la difficulté de découvrir leur asile, et à celle d'y pénétrer, y furent surprises et égorgées.

III. *Situation des frères Pulaski. — Le plus jeune est fait prisonnier.*

Les seuls Pulaski avaient passé l'hiver dans une situation moins déplorable. Ces trois jeunes confédérés, à la tête de huit cents hommes, s'étaient maintenus dans deux postes avantageux sur la rive polonaise du Dniester. Ils comptaient faciliter, par la position qu'ils avaient prise, le passage du fleuve aux armées turque et tatare, quand elles marcheraient à la délivrance de la Pologne. Ils avaient, sur l'invitation du séraskier tatare, qui avait commandé en Moldavie au commencement de l'hiver, amassé des magasins considérables pour la subsistance des troupes alliées. Mais dans les premiers jours du printemps, les Russes, malgré la faiblesse où était encore leur grande-armée, reçurent ordre de

Digitized by Google

prévenir les ennemis. Ils s'avancèrent par toutes les routes à la fois, et formèrent d'abord un cordon, à quelques milles du Dniester. Le plus jeune des Pulaski, âgé de dix-sept ans, tomba entre leurs mains. Il fut envoyé prisonnier à Kasan ; et telle est l'influence de la fortune sur la durée des empires, que bientôt après il contribua au salut de cette ville, et par là au salut de l'empire russe, lorsque le soulèvement des paysans armés de toutes parts contre la noblesse, fit éprouver aux provinces intérieures de la Russie des calamités qui la menaçaient de son entière ruine. Six mille Russes s'approchèrent ensuite des deux postes que les deux autres Pulaski occupaient encore.

IV. *Dessein de l'auteur. — Combat d'Okopy.*

Dans le nombre presqu'infini des combats qui furent livrés pendant cette guerre, ceux que des actions extraordinaires ont rendus plus dignes d'attention, et surtout ceux qui pourront servir à faire bien connaître et les nations et les hommes, sont les seuls que nous présenterons sous les yeux du lecteur. Le combat que nous allons raconter doit intéresser à ces deux titres.

Des deux postes occupés par les deux Pulaski, l'un était l'ancienne forteresse d'Okopy où il ne restait depuis un siècle que les ruines de vieilles fortifications. Au commencement des troubles, le gouverneur de Kamieniec avait retiré la garnison de cette petite place, et achevé de la ruiner. Les remparts étaient éboulés par le temps et les pluies, les fossés comblés, les portes brûlées, les tours démolies ; mais l'assiette en était forte, et la situation singulière. Elle était située sur une colline qui borde le Dniester, et qui, du côté de ce fleuve, s'élève sur un roc escarpé et inaccessible. Deux

Digitized by Google

autres côtés sont embrassés par une rivière profonde et marécageuse qui va tomber dans le fleuve. Sur le sommet de la colline, et derrière les ruines de la forteresse, est une petite plaine fertile qui suffirait à la nourriture d'une garnison peu nombreuse. Le seul côté qui ne soit défendu ni par les rochers et le fleuve, ni par les marais et la rivière, offre une pente douce et unie, sur laquelle Kasimir avait élevé des redoutes. Il résolut de ne point abandonner les magasins amassés dans ce poste, et s'attacha d'autant plus fermement à la résolution de s'y défendre, que les Turks pouvaient facilement le secourir. Le passage le plus fréquenté entre la Pologne et la Moldavie est à peu de distance en descendant le fleuve; la facilité de cette communication entre deux provinces étrangères l'une à l'autre, y a fait bâtir, sur la rive polonaise, la petite ville de Zwanieç, presqu'en opposition de Chocim, forteresse turque située sur une hauteur de l'autre côté de la rivière. Le passage du côté de la Pologne est défendu par un ancien palais de briques, entouré de fossés secs et de murailles terrassées, bâti sur un coteau qui commande les deux rivages. François Pulaski, frère de Kasimir, s'y était posté. Aux premières nouvelles de l'approche des Russes, celui-ci traversa le fleuve, et courut à Chocim demander du secours, et représenter au pacha de quelle importance étaient pour les Turks eux-mêmes et ces deux postes, et le passage qu'ils défendaient, et les magasins qui y étaient rassemblés.

Pendant ce temps, les Russes, après avoir occupé la petite ville de Zwanieç, et masqué par un détachement le château qui la commande, attaquèrent la vieille forteresse d'Okopy. Les redoutes élevées sur la pente de la colline furent défendues jusqu'à la nuit; et alors les assaillants mirent le feu à la ville de Zwanieç, afin que cet incendie, voisin d'Okopy, en éclairât l'attaque. Les Polonais, pour éclairer le

Digitized by Google

front des Russes, mirent aussi le feu à quelques maisons d'Okopy, et on combattit à la lueur de ces embrasements voisins ou éloignés. Les Russes se rendirent enfin maîtres des redoutes, et tout le front de la forteresse ne leur présentait plus que des ruines hors de défense. Les Polonais, réduits au nombre de deux cents, accablés par la multitude de leurs ennemis, sans espoir de retraite, trompés dans l'attente du secours qu'ils avaient espéré, enfermés de tous côtés par les Russes, par les précipices, le marais et le fleuve, semblaient destinés à la captivité ou à la mort. Pulaski et ses compagnons, fôrcés après quelques heures de combat, se réfugièrent tous à cheval dans cette petite plaine sans issue, qui avait un quart de lieue en tout sens. La forteresse encore embrasée, et désormais tombée au pouvoir de l'ennemi, semblait leur couper toute retraite. Il restait une espèce de chemin, un sentier étroit, et qui pouvait à peine être reconnu pour un sentier sur la crête de ce rocher à pic qui bordait le fleuve.

V. *Évasion de la troupe de Kasimir Pulaski.*

Pendant que les Russes, ne sachant ce qu'étaient devenus leurs ennemis, s'occupaient à les chercher dans les ruines, et que ceux-ci, au fond de cette plaine, étaient prêts de s'abandonner au dernier désespoir, Kasimir leur dit : « Suivez-moi, et faites en silence ce que vous me verrez faire ». Il prend du côté du fleuve, s'avance vers le sentier, descend de cheval, et, le menant par la bride, il entre dans cet effroyable chemin. Tous l'imitent et le suivent un à un. Le bruit du fleuve, qui dans cette saison charriait de grands monceaux de glace, cachait le bruit de leur marche. Le feu des maisons incendiées commençait à s'éteindre, et ne jetait

Digitized by Google

plus que des lueurs incertaines au travers d'une profonde obscurité. Tous avaient la vue encore éblouie des flammes qu'ils avaient eue si longtemps dans les yeux. Quelques chevaux et quelques hommes tombèrent du haut du précipice. Au bruit de leur chute et à leurs cris qui se confondaient avec le tumulte des glaces, les Russes, dans les ténèbres, croyant que les Turks accouraient sur l'autre bord du fleuve, et ne soupçonnant point cette fuite téméraire, amenèrent à la hâte quelques canons sur le rempart, et tirèrent de l'autre côté de la rivière. Les boulets passaient sur la tête de ces hardis fugitifs. Le chemin s'élargissait vers le front de la ville ; mais là étaient en bataille les troupes russes qui avaient soutenu les assaillants. Les Polonais, en arrivant un à un, mais protégés par les ténèbres, se formèrent en escadron, et, sans perdre un instant, avancèrent au galop, et en poussant les cris que les Turks ont coutume de jeter en courant au combat. Les Russes, étonnés, crurent qu'une armée turque ou tatare avait traversé le fleuve à la nage ; et cette petite troupe, profitant de ce premier effroi de ses ennemis, passa ainsi à travers leurs escadrons.

Pendant ce temps, le pacha de Chocim refusait le secours sollicité par François Pulaski. Ce pacha avait reçu du grand-visir une défense absolue d'envoyer aucune troupe en Pologne, et l'ordre de veiller seulement à la sûreté de sa place. Les Russes avaient joint leurs présents à cette défense et achetaient de lui comme une trahison ce qui était de sa part une obéissance exacte aux ordres du grand-visir. Mais quarante janissaires du district de cette ville, indignés de l'abandon où leur chef laissait ces jeunes confédérés, dont ils aimaient le courage et dont ils plaignaient le malheur, se rassemblèrent d'eux-mêmes, et, sans respecter la défense du pacha, ramenèrent vers le point du jour François Pulaski dans le château de Zwaniec. Ils firent aussitôt, suivis des

Digitized by Google

troupes polonaises, une sortie avec toute l'impétuosité de ces dévoués qui sont la principale force des armées musulmanes. Un si léger secours ne servit qu'à favoriser la retraite de François, qui abandonna un poste devenu trop dangereux, et que la conduite des généraux turks rendaient désormais inutile. Il se réfugia dans un village voisin de Chocim et sous le canon de cette place.

VI. *L'armée russe; son entrée en Moldavie.*

L'armée russe, composée de vingt-quatre mille hommes, en s'avançant toujours vers le fleuve, se trouva réunie dans un même camp, dès le 22 avril. La plupart des colonels étaient des jeunes gens parvenus par la faveur, et qui ne connaissaient encore que le service du palais dans les régiments des gardes. Presque tous les officiers subalternes étaient nés dans l'esclavage. Le corps de l'artillerie était plein de jeunes gens protégés du favori, et qui devaient leurs emplois et leur avancement à la recommandation des femmes. Un prince Galitzin, devenu par son service à la cour le plus ancien des lieutenants-généraux, commandait cette armée. Tous les chefs des différents départements militaires s'étaient réunis en faveur de ce choix, parce qu'ils avaient tous un désir égal que l'armée fût aux ordres d'un courtisan qui ne formât aucune plainte sur le mauvais état des troupes, des munitions et de l'artillerie, qui s'en accommodât sans murmurer, sans élever aucune prétention. Sa famille, ancienne, nombreuse et considérée autant qu'on peut l'être dans un tel pays, pouvait, en reconnaissance d'un choix qui l'honorait, contribuer à apaiser les mécontentements et les murmures publics contre une guerre odieuse à toute la nation. D'ailleurs Galitzin n'était pas sans vertu. A cette

Digitized by Google

résignation servile, qualité si nécessaire dans les cours, et qui presque toujours y obtient la préférence sur les talents, il joignait toute la probité qui peut être compatible avec cette souplesse, ou si l'on veut, avec cette réserve; et, contre le caractère ordinaire de sa nation, que le malheur attère et que la prospérité enivre, il se montra dur et fier dans le malheur, poli et affable dans la prospérité. Il avait dans son état-major quelques officiers d'un mérite éprouvé et qui s'étaient formés pendant la dernière guerre, en servant tour à tour selon la variation des alliances de leur cour, dans les armées prussiennes et autrichiennes. L'on espérait de la faiblesse même de Galitzin et de sa droiture, qu'il obéirait aveuglément à tous les ordres du ministère, et que dans leur exécution, il prêterait l'oreille avec docilité aux conseils des autres généraux.

L'impératrice avait fait recueillir avec soin les mémoires, les plans, les ordres donnés autrefois par le maréchal Munich dans une guerre pareille. Ce grand homme, revenu d'un long exil, était mort dans l'oubli; et maintenant on recueillait ses moindres pensées. La proposition qu'il avait faite aux Tatars de se soustraire à la dépendance de l'empire ottoman, et son dessein de soulever la Grèce, devinrent la base de tous les projets. On prit de lui l'usage perpétuel des chevaux de frise dans les campements comme dans les combats, et la division constante de l'armée en plusieurs grands carrés qui pussent en un instant faire front de tous côtés. En un mot ce fut encore son génie qui conduisit cette nouvelle guerre.

Outre l'armée de Galitzin, destinée à l'attaque de Moldavie, on assembla une seconde armée, uniquement destinée à couvrir l'Ukraine contre les incursions des Tatars, et composée en grande partie de Kosaks, de Haydamaki et de Kalmouks.

Digitized by Google

Les ordres de l'impératrice étaient d'ouvrir la campagne par la surprise de Chocim. Après avoir remonté le bord du Dniester assez loin pour dérober cette marche aux Turks, on jeta rapidement des ponts sur le fleuve. Quelques volontaires étrangers, envoyés par leurs souverains à l'armée russe, virent alors avec un singulier étonnement qu'un peuple si célèbre par la guerre n'observait pas les règles militaires les plus communes. Aussitôt que les ponts furent construits, toute l'armée y défila en désordre. Ces étrangers remarquèrent pendant tout le cours de cette campagne, que les Russes ne s'attachaient à aucun des principes établis dans les armées européennes pour la salubrité des camps, pour le soin des vivres, pour placer leurs grand-gardes, et pour établir des postes de communications. Leurs vedettes n'occupaient jamais les hauteurs. Dans les marches, ils ne se servaient jamais de patrouilles sur leurs flancs. Toute la sûreté de leur armée dépendait de leurs Kosaks, dont chacun, au déclin du jour, se plaçait à son gré autour du camp; troupe sans discipline, qui faisait ce service avec une extrême négligence. Mais ces mêmes étrangers admirèrent la force, la patience et la résignation du simple soldat, qui soutenait, sans vivres et sans se plaindre, des marches de vingt heures, dont la dernière se fit dans un désert où on manquait entièrement d'eau. Les Russes étaient alors dans leur semaine sainte; et ils en observent les jeûnes avec une rigueur inconnue à tous les autres chrétiens. Cette superstition ajoutait encore à leur patience. Toutefois, l'armée était suivie par un grand nombre de chariots chargés de provisions enlevés de force, ainsi que leurs conducteurs, dans les provinces polonaises; et les Moldaves qui, pour la troisième fois depuis ce siècle, espéraient que la Russie les délivrerait du joug ottoman, avaient fait de grands amas de grains et de fourrages dans les endroits les plus cachés des forêts. Ils en avaient donné connaissance aux généraux russes.

Digitized by Google

Mais la rapidité de cette marche, dans un pays coupé de forêts abandonnées et sauvages et de hauteurs escarpées, faisait éprouver les horreurs de la disette au milieu de cette abondance.

VII. *État de la Moldavie et composition des troupes turques.*

On croyait à Constantinople n'avoir rien à redouter pour la Moldavie. Le grand-seigneur, qui veillait par lui-même à tous les préparatifs de la guerre, avait donné les ordres les plus précis pour y faire passer beaucoup de troupes. Mais ce prince avait adopté, dès le commencement de son règne, la maxime de ses derniers prédécesseurs, de laisser diminuer le nombre des janissaires et dégénérer leur discipline. Il composait son armée d'une milice enrégimentée pour le moment, et d'un ramas de volontaires attirés par le fanatisme de leur religion, ou par l'espoir du butin. La plupart de ces nouveaux soldats, tirés de la populace des grandes villes, n'avaient pris le chemin de la frontière que pour piller les villages sur leur route, et retourner chez eux aux premières incommodités. Il avait même fallu, pour prévenir cette désertion, user d'une rigueur jusqu'alors inconnue chez un peuple où tout soldat est supposé marcher volontairement. Quelques-uns de ces déserteurs, à leur retour dans leurs villes, avaient été punis de mort ; sévérité dont il n'y avait aucun exemple dans les fastes de l'empire ottoman. Les Tatars désunis entre eux, et dans l'attente de leur nouveau prince, n'étaient point encore sortis de leurs limites ; et la Moldavie, malgré les ordres du grand-seigneur, était presque sans défense.

Digitized by Google

VIII. *Surprise de Chocim manquée.*

Les Russes avancèrent donc avec sécurité. Ils comptaient sur la vénalité du pacha de Chocim. Ils ignoraient que la garnison de cette place en avait massacré le gouverneur. En en effet, pendant que François Pulaski attendait sous le canon de Chocim, l'occasion de rentrer en Pologne, sa vigilance lui fit découvrir un espion des Russes, Juif de nation, qui avoua avoir porté à ce pacha une somme en or. Cet espion fut remis entre les mains des Turks; et quelques-uns de leurs généraux s'étant rendus en force dans Chocim, sous le prétexte d'y tenir un conseil, avaient livré à la fureur de la garnison ce gouverneur infidèle. Les Russes étaient tellement persuadés que le passage du fleuve suffisait pour assurer la prise de la ville, qu'ils se pressèrent d'en publier la conquête. L'impératrice, impatiente de justifier cette guerre par des succès, ordonna des réjouissances dans tout son empire, et répandit en Europe le bruit de cette victoire, pour accélérer des emprunts qu'elle y négociait dans les grandes villes commerçantes.

Mais pendant qu'on célébrait en Russie des fêtes pour la conquête de Chocim, l'armée russe s'avançait pour la conquérir. Cette forteresse est située sur une hauteur qui domine le rivage du Dniester. Tous les ouvrages en sont vieux et trop étroits. Elle a de bonnes mines poussées jusqu'à quatre-vingt toises au delà des glacis, mais qui n'étaient point chargées. On a construit autour de cette place un camp retranché pour enfermer quelques éminences qui la commanderaient, et pour donner de l'espace à la garnison. A l'approche des Russes, quelques milliers de Turks bordaient ces faibles retranchements. Un nouveau commandant était

Digitized by Google

arrivé avec un nombreux corps de troupes; et le projet des Russes, à qui tout manquait pour une attaque en règle, fut dès lors entièrement déconcerté. Ils arrivèrent devant Chocim au lever du soleil, le jour de Pâques. Les prêtres, dès l'aube du jour, parcoururent tout le front de la ligne pour bénir l'armée, en l'honneur d'une fête si solennelle parmi tous les chrétiens. On n'entendait de toutes parts que félicitations sur ce que Jésus-Christ est ressuscité. Cette cérémonie annuelle chez les Russes, cet acte de dévotion et d'enthousiasme préparait les soldats à combattre les ennemis de leur foi. Dans cette sainte ardeur, ils s'avancèrent roulant devant eux leurs chevaux de frise, pour rompre l'impétuosité de la première attaque des Ottomans, dans le cas où ceux-ci sortiraient de leurs retranchements. Mais tous les Turks, aux premières décharges de l'artillerie russe, s'enfuirent avec une telle précipitation, qu'ils abandonnèrent leurs canons et leur camp. Les généraux russes se persuadèrent d'abord que cette fuite tenait à la trahison sur laquelle ils avaient fondé toute leur espérance, et ne prirent la résolution de poursuivre l'ennemi et de tenter d'entrer dans la ville avec les fuyards, que quand cette première terreur des Turks se fut dissipée, qu'ils se furent jetés dans un bois entre le retranchement et la ville, et qu'ils eurent mis le feu au faubourg. Quelques-uns des Turks, en fuyant, forçaient les habitants du faubourg à les suivre dans la forteresse. Ceux de la forteresse en chassaient les malheureux habitants. Des corps entiers de la garnison, craignant les fatigues et les dangers d'un siége, se retiraient par tous les chemins opposés à l'attaque, tandis que de nouveaux corps accouraient par les mêmes chemins pour se jeter dans la ville. Les Russes dressèrent quelques faibles batteries de leurs canons de campagne, plutôt pour attendre que pour décider l'événement. Mais bientôt ils apprirent par des es-

Digitized by Google

pions moldaves, qu'un gros détachement de volontaires turks s'assemblait dans Iassy, capitale de la province, pour secourir Chocim ; et, à cette nouvelle, ils partirent sans délai pour repasser le fleuve.

IX. *Premier combat des Russes et des Turks.*

Quelque rapide que fût leur retraite, elle fut troublée par ce détachement turk qui avait fait le chemin d'Iassy en moins de trois jours. Il était composé de trois mille volontaires, auxquels s'étaient joints trois pachas avec leurs troupes particulières. Ils accouraient avec une aveugle témérité, sans aucun concert formé avec la garnison de Chocim. Ils rencontrèrent les bagages de l'armée russe, qui, dans la sécurité où était cette armée, marchaient devant avec une faible escorte. Quelques familles infortunées de Grecs et de Juifs chassés de Chocim et emmenés par les Russes, et un grand nombre de ces malheureux paysans polonais forcés de conduire les chariots, furent sabrés et leurs têtes enlevées. Les fuyards se précipitèrent vers le gros de l'armée, où les bêtes de somme et les valets effrayés se jetant au milieu des colonnes, portèrent la terreur et la confusion. Pendant que les troupes de l'escorte se défendaient entre des chariots, le gros des Turks continua d'avancer et se forma sur une hauteur vers le front de l'armée. On y fit marcher deux régiments de cavalerie. Les Turks en jetant le cri du combat ou plutôt d'horribles hurlements, fondirent sur eux, les renversèrent, les mirent dans une déroute totale ; et plusieurs centaines de têtes furent enlevées. Leur usage, en effet, est de fondre sur leurs ennemis avec cette effrayante rapidité. L'espérance d'enlever des têtes, qui leur sont ensuite payées par leurs généraux, les anime, et tant qu'elle

Digitized by Google

subsiste, leur courage se soutient. Mais si la troupe ennemie reste dans un ordre inébranlable, si chacun voit une trop grande difficulté à emporter du combat cet horrible trophée, la seule espérance qui les conduisait disparaissant à leurs yeux, ils ne se font point une honte d'abandonner le combat, de se réserver pour une occasion plus heureuse, et tout fuit avec une rapidité égale à celle de leur attaque. La contenance de l'infanterie russe arrêta les vainqueurs; et aussitôt que l'armée se fut remise en ordre, et que de nombreux corps marchèrent ensemble vers la hauteur, les Turks disparurent, et la précipitation de leur retraite leur fit laisser derrière eux tout le convoi qu'ils s'étaient chargés de conduire à Chocim. Enfin, l'armée russe, après une semaine d'incroyables fatigues supportées sans murmures, repassa le Dniester, rentra en Pologne, et s'éloigna même des frontières. Mais la confusion de l'armée ennemie, et la conduite vague de ses chefs avaient été remarquées des moindres soldats russes; et de cette entreprise manquée il resta du moins l'avantage de leur avoir appris à ne pas craindre le courage indiscipliné des Turks et leur attaque tumultueuse.

X. *État des confédérations.*

Ce retour précipité ressemblait trop à une fuite pour ne pas animer les espérances des Polonais; mais il augmentait le danger actuel de leur situation. Toutes les provinces étaient prêtes à se soulever au moment où les confédérés de Bar, suivis de quelques troupes auxiliaires, reparaîtraient sur les terres de la république. Ce concert secret et presque unanime, avait été formé par les soins infatigables de l'évêque de Kamieniec. Ce prélat, avec le courage d'esprit le plus

Digitized by Google

ferme, s'attachant toutefois en toute occasion à choisir le parti le moins périlleux, avait constamment travaillé à faire suspendre tous les desseins de ses compatriotes, à s'assurer des dispositions secrètes de toutes les provinces, et à tout préparer pour un éclat subit et général, aussitôt que la guerre commencerait réellement entre les deux empires. Mais ce qui restait des confédérés de Bar n'avait encore obtenu de l'empire ottoman qu'un asile. La défense envoyée de Constantinople à toutes les troupes turques et tatares de passer leurs frontières, et l'éloignement de l'armée turque qui s'avançait de Constantinople avec lenteur sous les ordres du grand-visir, laissaient ces premiers confédérés, loin de leur patrie, dans un abandon total et dans une entière incertitude de ce qu'ils devaient espérer. Ceux qui avaient entrepris la guerre dans l'intérieur de la Pologne se trouvèrent alors dans une situation bien plus désavantageuse encore que dans la première campagne. Quelques-uns de leurs partis qui s'étaient avancés au dos de l'armée russe pour en intercepter les communications, surpris par le soudain retour de cette armée, furent coupés de toutes parts et détruits. Dans les autres provinces, ces malheureux républicains, la plupart sans armes, et tous sans munitions, sans aucun moyen de s'en pourvoir, sans aucun autre refuge que les bois, n'avaient d'autres secours pour se soutenir et pour vivre, que les contributions levées de gré et de force partout où leurs incursions pouvaient atteindre. Mais ces espèces d'exécutions militaires, justifiées par leur motif et par l'obligation même de sauver la patrie, la première de toutes les lois, ces impositions arbitraires et violentes, toujours employées dans les anciennes confédérations, et qui avaient en effet plus d'une fois dans d'autres siècles contribué à sauver la république, entraînaient de nos jours, et dans un siècle de luxe, de corruption et d'avidité, de trop

Digitized by Google

funestes inconvénients. Des troupes de brigands profitaient de cette confusion universelle, et usurpaient le nom de confédérés pour faciliter leurs brigandages. Quelques-uns même de ceux qui avaient pris les armes avec les intentions les plus droites, tentés par la facilité de ces extorsions, se livraient à une criminelle avidité, ne songeaient plus qu'à s'enrichir des dépouilles de leur patrie, et à se procurer sur les frontières quelque retraite où ils pussent cacher leurs pillages. La plupart de ces troupes errantes étaient devenues justement suspectes à la nation; et la noblesse, éparse dans ses châteaux, craignait, en se joignant à l'une où à l'autre de ces confédérations particulières, de tomber dans quelque piége. Cette méfiance était entretenue par de secrets émissaires de la cour et des Russes, et donnait un nouveau motif aux meilleurs citoyens pour suspendre toutes leurs démarches jusqu'à la rentrée des confédérés de Bar. Les intentions de ceux-ci étaient connues; et en se réunissant à eux, on se fût joint sans défiance aux véritables défenseurs de la nation. Dans cette attente générale, les grands ne pouvaient prendre aucun parti ; ils se fussent exposés aux plus rigoureux traitements s'ils eussent donné le plus léger soupçon. Ceux que la vivacité de leurs ressentiments avait suffi pour rendre suspects se tenaient dans quelque château voisin des frontières, prêts à rentrer au moindre avantage ; et de là, ils tâchaient de correspondre avec quelques troupes de confédérés, afin de conserver une influence secrète dans ce parti. Le fanatisme même, dans une guerre où les intérêts de la religion se mêlaient avec ceux de la liberté, ne prêtait pas aux confédérés tout le secours qu'ils en avaient attendu. C'était l'effet nécessaire mais imprévu d'un événement étranger à ce pays. Les Jésuites, accrédités dans la plupart des grandes maisons polonaises, chargés presque seuls d'élever toute la jeune noblesse de la capitale et des provinces, se

Digitized by Google

trouvaient à la même époque exposés, dans tous les autres États de la chrétienté, à la persécution la plus violente, et menacés de leur entière destruction. Accusés dans les républiques de favoriser l'autorité arbitraire, accusés dans les monarchies de lever sur les lois une main parricide, cette double accusation ne leur laissait le choix d'aucun parti dans les troubles qui déchiraient la Pologne. La crainte de fournir un nouveau prétexte aux souverains qui sollicitaient ouvertement la dissolution de cet ordre, réduisait à la plus timide circonspection ces religieux, qui, en d'autres temps, auraient eu un si grand crédit dans ces troubles; et cette société autrefois si remuante, si mêlée dans toutes les guerres de religion, et qui pendant deux cents années avait le plus contribué par la ferveur de son zèle à faire dépouiller les dissidents des plus belles prérogatives de la noblesse polonaise, aujourd'hui que cette déplorable querelle avait conduit la république sur le penchant de sa ruine, près d'éprouver elle-même les plus funestes revers, demeurait muette, et se renfermait uniquement dans le soin de sa propre conservation.

Par toutes ces conjonctures, un parti favorisé de toute une nation, et qu'elle eût suivi tout entière à la première lueur d'espérance, paraissait alors au milieu de cette nation désarmée, un parti faible et presque anéanti. Un inconvénient plus funeste encore contribuait à ses fréquents désastres. Ceux qui couraient le pays les armes à la main, sans asile dans leur patrie malgré cette faveur générale, étaient obligés de traîner à leur suite tout ce qu'ils possédaient de munitions, de vivres, d'armes, de meubles précieux et dont la richesse pouvait leur servir de ressource dans quelque besoin extrême. Par cette fatale nécessité, chacune de leurs troupes menait toujours avec elle plus de chariots qu'elle n'avait de combattants.

Digitized by Google

XI. *État des Russes en Pologne. — Sawa Çalinski.*

Les Russes, au contraire, s'étaient fortifiés dans tous les postes importants. Ils étaient maîtres de tous les passages des grandes rivières. La jonction de leurs différents corps contre les troupes éparses des confédérés était toujours prompte et facile. Un général habile, expérimenté, plein de finesse et de ruse, chargé de conduire cette guerre, résidait dans la capitale du royaume. C'est là que tous les avis lui étaient adressés. C'est de là qu'il envoyait tous les ordres. Une subordination sévère établissait un concert unanime entre tous les détachements, qui, d'un poste à un autre, de ville en ville, de province en province, correspondaient avec célérité, se relevaient mutuellement, marchaient sans aucun embarras, se séparaient ou se rejoignaient avec une incroyable rapidité, tenaient ainsi tout le royaume en alarme ; et le comte Weymarn, c'était le nom de ce général, placé au centre du royaume, dirigeait seul tous leurs mouvements. Il était l'âme de ce corps immense. Les exactions mêmes des Russes semblaient moins odieuses que celles des confédérés. Ils paraissaient, dans leurs brigandages, exercer chez une nation ennemie le droit rigoureux de la guerre. Leurs cruautés avaient pour prétexte la nécessité de contenir toute cette nation par la terreur. Quelques troupes de confédérés parvinrent cependant à se rendre redoutables. Il y eut, dans le courant du seul mois d'avril, treize combats dont cinq à leur avantage, six à l'avantage des Russes, et deux dont chaque parti s'attribua la victoire. Les Russes publièrent que dans ces treize combats, les confédérés avaient eu onze cents hommes tués, et deux mille prisonniers ; et qu'eux au contraire n'avaient eu que trois hommes tués et vingt-neuf

Digitized by Google

blessés. Mais, en supposant cette relation exacte, il fallait y ajouter que dans la plupart de ces combats, les Polonais n'eurent à opposer à la mousqueterie des Russes et à leur artillerie, chargée à cartouche, que deux ou trois coups de fusil.

Parmi ceux de leurs chefs qui se distinguèrent le plus à cette époque, et dont quelques-uns parvinrent enfin, malgré tant d'obstacles, à faire espérer ou craindre la prochaine délivrance de leur patrie, on nommait avec honneur Sawa, nom redouté depuis plusieurs générations parmi les brigands qui infestent la frontière d'Ukraine. C'était un officier kosaque ; et cette nation sans écrivains et sans histoire, conservant encore l'usage des anciens peuples d'immortaliser ses héros par des romances et des chansons populaires, Sawa et ses ancêtres, par leurs victoires sur les Haydamaki, avaient donné plus d'un sujet à ces chants de triomphe. Les Polonais avaient depuis longtemps promis la noblesse à cette famille, mais les désordres du dernier règne et la rupture de toutes les diètes avaient empêché l'accomplissement de cette promesse ; et tandis qu'à la faveur de ces mêmes désordres, une foule de gens sans mérite et sans nom avaient usurpé la noblesse, ceux qui ne voulaient devoir cet honneur qu'à des titres légitimes, n'avaient eu aucune voie pour y parvenir : l'éclat même qu'avait acquis le courage de cette famille lui avait fermé tous les chemins obscurs et douteux. Sawa, depuis le nouveau règne, toujours attaché au parti opprimé, n'avait pu réclamer les récompenses promises à ses ancêtres. Il voulait les mériter par lui-même, en travaillant à rendre libres les citoyens dont il espérait devenir l'égal. Une troupe brave et nombreuse s'était attachée à sa fortune ; et l'espèce d'avantage qu'il se proposait d'acquérir, le garantissait de cette ambition insensée qui perdait tant de chefs de confédérations. Il joignait volontiers sa troupe à

Digitized by Google

des troupes plus nombreuses ; il ne cherchait point à s'approprier tout succès et toute gloire. Il employait souvent son industrie et son audace à procurer des secours aux autres chefs. Il osa plus d'une fois venir jusque dans Varsovie chercher de l'argent et des recrues. Cette ville étant environnée de grandes forêts, il s'en approchait par le plus épais des bois, laissait sa troupe à quelque distance, entrait sous quelque déguisement, et faisait passer aux confédérés des recrues enrôlées sous les yeux mêmes de la cour et des Russes. Un dénombrement fait dans cette capitale en 1769, prouva que *deux mille pères de famille* avaient abandonné leurs femmes et leurs enfants pour se joindre aux confédérations.

Bierzynski avait dans ce même temps plus de réputation encore. C'était un gentilhomme du palatinat de Sieradz, d'une fortune médiocre, souple avec les grands, fanatique avec la multitude. Il portait toujours suspendue au cou une grande croix ; il la prenait en main pour exhorter la petite noblesse à tout sacrifier pour la religion ; mais il n'était véritablement ni fanatique, ni citoyen : c'était l'émissaire d'un grand seigneur polonais attaché à la maison de Saxe, et qui, habitué depuis son enfance aux viles intrigues de la dernière cour, cherchait à former dans les confédérations un parti dont la vieille électrice de Saxe pût disposer. Il tâchait même de rendre ce Bierzynski un des principaux chefs des confédérations ; et afin qu'elles ne reçussent d'impulsion que de cette princesse, il voulait réunir sous l'autorité de cet émissaire tous les autres maréchaux. Bierzynski faisait par un lâche dévouement à ce protecteur, ce qu'il paraissait faire par zèle pour sa patrie. Ses troupes marchaient toujours en désordre, elles étaient souvent dispersées ; mais ce faux enthousiasme qui lui tenait lieu d'éloquence, lui servait toujours à rassembler une nouvelle troupe, à prendre quelque au-

Digitized by Google

torité sur d'autres maréchaux : et il avait toute la dureté d'âme nécessaire pour mettre sans aucune pitié les villages à contribution, et laisser ses soldats s'enrichir de butin.

XII. *Suite de l'histoire des Pulaski.*

Mais celui dont le nom obscurcit bientôt tous les autres, et qui devint une des plus sûres espérances de la nation, quand les fautes multipliées des Turks ne permirent plus d'attendre leurs secours, ce fut le jeune Kasimir Pulaski, toujours plein de ressources dans les revers, et d'activité dans les succès. Après cette fuite audacieuse sur la crête d'un rocher à pic, et à travers l'armée russe, il se joignit à d'autres partis polonais, recueillit les débris de quelques confédérations battues, et tantôt par son adresse, tantôt par son courage, échappa enfin aux ennemis qui s'étaient attachés à le poursuivre. Dans une de ces poursuites, son arrière-garde ayant été vivement poussée, il entendit un officier russe demander à quelques prisonniers, où est Pulaski? Il se retourne et lui dit : « Me voici ! » en le jetant mort sur la place.

Toutefois, par un malheur inséparable de ces troubles plusieurs confédérations instruites des soupçons répandus à dessein contre le vieux Pulaski, regardaient le fils comme doublement suspect. Quelques-unes même voulurent l'attaquer, ou lui enlever ses troupes; mais tous ses soldats lui étaient dévoués. Sa vigilance ne laissait aucune occasion aux surprises; et cet homme intrépide et terrible dans les combats, à qui on reprochait d'aimer trop les périls, était partout ailleurs doux, facile, conciliant, et toujours au-dessus de tout ressentiment personnel. Après quelques entretiens avec ceux même dont les mauvais desseins auraient pu jus-

Digitized by Google

tement l'irriter, il les amenait à l'engagement réciproque de concerter dorénavant leurs opérations avec lui, et de saisir toutes les occasions de se seconder mutuellement.

Les Russes qui n'hésitaient jamais, quel que fût leur nombre, à marcher au premier avis contre tout parti polonais, étaient plus retenus à son seul nom. Ils rassemblaient alors de plus grandes forces. Kasimir, instruit de la terreur qu'il inspirait, prenait quelquefois à dessein le nom de quelque autre chef, afin que ses ennemis fussent moins précautionnés et marchassent à lui avec plus de négligence et moins d'avantage. Il s'avançait ainsi vers la petite ville de Sambor, sous un autre nom que le sien, lorsqu'on vint lui rendre compte qu'un parti polonais occupait cette ville et se préparait à s'y défendre. Sambor appartenait au roi, et Kasimir fit aussitôt des dispositions pour l'emporter de vive force. Il était loin de soupçonner qu'elle était occupée par la troupe de François Pulaski. Chacun des deux frères croyait son frère péri dans le double incendie de Zwanieç et d'Okopy. Un bruit vague de quelques avantages remportés par les partis que l'un et l'autre commandaient, était la seule nouvelle qu'ils eussent eu de l'un et de l'autre. Mais les émissaires envoyés mutuellement pour s'éclaircir de ces bruits, n'étaient point revenus; et chacun d'eux donnait des larmes à la mort de son frère. En avançant vers les murs de Sambor, on aperçut avec surprise sur les remparts de cette ville quelques drapeaux portant des marques de deuil. On crut voir un nombre de turbans; et dans un détachement qui sortit de la ville et s'approcha avec beaucoup de bravoure, on distingua une compagnie turque. En effet, quelques soldats de cette nation s'étaient attachés à la fortune de François Pulaski. Nous avons raconté comment ce jeune Polonais s'était retiré de Zwanieç sous le canon de Chocim. Il n'avait pas tardé à rentrer en Pologne. Non-seulement les mêmes

Digitized by Google

volontaires turks qui s'étaient joints à lui, quand pour la première fois il était revenu de cette ville, avaient continué de le suivre, mais leur troupe s'était d'abord augmentée jusqu'au nombre de quatre cents. Ces barbares incendiaient les villages, en massacraient les habitants pour leur enlever la tête, s'en retournaient ensuite par troupes plus ou moins nombreuses, emmenaient en captivité les femmes et les enfants, et se pressaient d'aller vendre pour des têtes de Russes, au commandant de Chocim, celles de ces malheureux paysans. S'ils traversaient des villages déserts, ils déterraient dans les cimetières les corps fraîchement enterrés pour en couper les têtes; et chargés de cet horrible butin, ils retournaient de même à Chocim pour se le faire payer. François se débarrassa aussitôt qu'il le put d'une escorte si barbare; il en garda seulement cent cinquante plus sages et plus humains. Mais après un combat avantageux contre un parti russe, sous les murs de la petite ville de Kuty, la plupart de ceux-ci le quittèrent encore pour reporter au pacha de Chocim de vraies têtes de Russes. Quarante seulement étaient restés avec lui. Il était enfin parvenu après quelques occasions périlleuses, dans la province où l'armée russe venait de rentrer, à s'éloigner de cette armée, et s'était rendu maître de cette petite ville de Sambor. A peine un léger combat se fut-il engagé entre les troupes avancées des deux partis, que les uns et les autres se reconnaissant mutuellement, firent cesser le feu avec une égale précipitation et coururent se mêler et s'embrasser. François apprit alors à Kasimir la triste destinée de leur père, mort dans la prison où les nouveaux chefs des confédérés de Bar l'avaient enfermé. Il ajouta qu'on ignorait le genre de cette mort, et que leurs amis parmi les confédérés en prenaient occasion de noircir de la manière la plus cruelle la réputation du comte Potocki. Mais tous deux dans ce même entretien, s'accordèrent à

Digitized by Google

penser que la plus noble manière de justifier la mémoire de leur père, c'était d'achever son entreprise. Le plus sublime effort d'une vertu qu'ils avaient apprise de lui, celle du sacrifice des ressentiments personnels à la cause publique, fut de suspendre toute vengeance de sa mort. Chacun d'eux répondit constamment à tous ceux qui s'efforcèrent de le soulever contre les nouveaux chefs des confédérés : « Le temps viendra où on rendra justice à mon père ; aujourd'hui, c'est uniquement à la délivrance de la patrie qu'il faut songer ».

Après avoir pris de concert une résolution si vertueuse et comparable à tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus beaux exemples, tous pensèrent également que ce qu'ils pouvaient alors entreprendre de plus important et de plus décisif, c'était d'achever de confédérer entièrement toutes les provinces de la république. Leur opinion, qu'ils avaient prise d'après les sentiments et la conduite de leur père, mais qui se trouvait opposée aux sentiments et à la conduite de l'évêque de Kamieniec, était que cette grande opération ne pouvait se faire que les armes à la main et au prix du sang des Polonais et de leurs ennemis. Et nous verrons bientôt, malgré la contrariété de ces deux opinions, que toutes deux tendant au même but, produisirent enfin, par des efforts divers, le succès de cette difficile entreprise. Ce que les jeunes Pulaski concertèrent alors contribua surtout à ce succès. Ces deux frères, méditant une marche longue, difficile et périlleuse, engagèrent tous leurs officiers à se séparer des nombreux équipages qui suivaient leur petite troupe. Ils composèrent un détachement des hommes les plus faibles, de ceux dont la santé avait quelque altération, et donnèrent au commandant un billet cacheté qu'il ne devait ouvrir qu'à une grande distance de leur camp. Ce billet contenait l'ordre de conduire par des routes détournées et qu'il indiquait, tous les équipages en Hongrie.

Digitized by Google

Ils longèrent, ensuite, au nombre de six cents hommes, une forêt d'une immense étendue; et bien assurés, par toutes les précautions qu'ils avaient prises, que leur marche n'avait pu être ni épiée, ni trahie, et qu'ils pouvaient gagner beaucoup d'avance sur les Russes, ils se jetèrent dans l'épaisseur des bois, les traversèrent par des routes inconnues, et entrèrent en Lithuanie dans les premiers jours de juin.

XIII. *La Lithuanie.*

Il faut d'abord exposer l'état de cette vaste province et la situation particulière des grands et de la noblesse qui l'habitaient. Depuis qu'une nombreuse partie de la noblesse lithuanienne rassemblée auprès du prince Radzivill et surprise par les Russes dans la forteresse de Nieswiez, s'était vue forcée d'abjurer toute confédération, s'était dispersée dans ses terres, et que cette forteresse, la plus considérable, ou plutôt la seule du pays, était demeurée au pouvoir des Russes, un calme profond paraissait régner dans cette province. Quelques gentilshommes connus pour les plus entreprenants, avaient été enlevés la nuit, après que, sur la foi de cette capitulation, chacun se fut retiré sur ses terres. D'autres avaient fui. Les Lithuaniens, par cette perfidie de leurs ennemis, se croyaient déliés d'un serment arraché par la force, violé par ceux qui en avaient dicté les conditions, et nul en soi, puisque son exécution eût entraîné l'esclavage de leur patrie. Ceux qui avaient fui, avaient publié du milieu des forêts une protestation éloquente. Ils disaient dans ce manifeste : « Que plus de vingt mille citoyens, ou massacrés ou détenus dans les fers depuis le commencement des troubles, s'écriaient du sein de leur captivité et du fond même de leurs tombeaux : « Non, nous n'avons pas consenti aux lois que la

Digitized by Google

« tyrannie s'efforce de nous imposer! » Mais les Lithuaniens, dépourvus de tout moyen de s'armer et sans occasion de se réunir, dans un pays entouré en partie par les provinces de la domination russe, attendaient que les événements de la guerre leur procurassent ces moyens et cette occasion.

Radzivill, après la saisie de sa forteresse et l'enlèvement de ses troupes, s'était retiré dans un château qui n'était véritablement qu'une maison de plaisance. Il y avait rassemblé près de six cents hommes sous le prétexte de sa garde. Mais sa résolution était prise de les employer au service des confédérations, aussitôt qu'il le pourrait sans témérité.

En avançant dans la Lithuanie, et vers les limites qui séparent ce grand-duché de la Pologne proprement dite, le château de Bialystok, où résidait le grand-général Branicki, par sa position au centre du royaume et par la singularité des conjonctures, servait à la correspondance secrète de tous les partis. D'un côté, la vénération publique pour le grand-général, si longtemps le conseil, le protecteur, le chef de tous les bons citoyens, et que la dernière vieillesse empêchait seule aujourd'hui de marcher à leur tête; d'un autre côté, une juste considération pour la grande-générale, son épouse, sœur et amie du roi, mais pleine de douceur et d'humanité, et qui ne donnait à ce prince que les plus sages conseils, rassemblaient autour d'eux les esprits les plus opposés. Les deux époux ne prenant l'un et l'autre que ce qu'il y avait de vertueux dans les sentiments qui les désunissaient, leur tranquillité intérieure n'était point troublée; leur réserve était imitée par la foule de noblesse qui se rendait de toutes parts dans leur résidence; par un exemple rare dans les dissensions civiles, cette petite cour était paisible au dedans par les égards mutuels : et dans un pays qui fut bientôt couvert de sang et de ruines, toujours éga-

Digitized by Google

lement respectée de tous les partis, elle seule parut toujours en paix. Branicki cependant employait toute sa fortune à secourir cette multitude de citoyens dont les terres avaient été dévastées. Désarmé lui-même par la vieillesse et n'ayant plus aucun parent de son nom, il avait mis les armes aux mains du comte Potocki, mari d'une de ses nièces, l'un des chefs de la confédération de Bar. Il avait appelé auprès de lui un jeune prince Sapiéha, mari de son autre nièce, et il attendait avec impatience le moment où ce jeune prince céderait à un pareil sentiment et ambitionnerait d'être l'un des chefs de la confédération de Lithuanie.

En avançant encore dans cette province, et vers les frontières de la Prusse, vivait dans une petite terre et dans une médiocre fortune, un homme de la plus grande naissance, du mérite le plus distingué, le comte Paç, désigné depuis longtemps, par le vœu unanime, pour maréchal-général de la confédération de Lithuanie, aussitôt qu'elle pourrait se former. Il ne s'était exercé que dans les emplois civils. Ses vertus y avaient brillé avec autant d'éclat que ses lumières. Retiré aujourd'hui sur ses terres, la sagesse de sa conduite l'avait dérobé jusque-là à la vigilance des oppresseurs de son pays ; l'étude des plus grands modèles de l'antiquité consolait son esprit, affermissait son âme. Il méditait ces difficiles questions, agitées dans les anciennes républiques, et proposées par les anciens sages : « Si tout est permis contre les tyrans; si un bon citoyen, pendant ces temps de troubles, et quand il voit peu d'espérance de succès, a droit de se tenir dans quelque lieu écarté; si, pour sauver son pays opprimé, on peut employer des moyens qui l'exposent évidemment à sa ruine; si, pour chasser de son pays des troupes étrangères qui servent la tyrannie, on peut appeler d'autres troupes étrangères qui commettront d'affreux désordres. » Et il se déterminait sur toutes ces questions,

Digitized by Google

comme l'eussent fait les plus sévères des anciens sages.

Les Russes n'avaient alors que cinq cents hommes, répartis dans les postes les plus importants de cette grande province. Mais elle était perpétuellement traversée par les régiments qui allaient de Russie joindre leur armée; et ils avaient été la terreur dans ce pays, en laissant entrevoir qu'au premier mouvement, ils auraient recours à cet exécrable moyen du soulèvement général des paysans contre leurs maîtres, employé l'année précédente avec un si horrible succès. Dans d'autres provinces, les paysans lithuaniens étant, comme ceux de Podolie et d'Ukraine, de la religion russe, paraissaient accessibles aux mêmes séductions. Des écrits séditieux étaient les avant-coureurs de cette effrayante catastrophe. Des placards avaient été affichés aux portes des églises, dans lesquels on invitait ces paysans à ne point négliger l'occasion de s'affranchir. Ainsi, la crainte des calamités que venaient d'éprouver ces deux provinces, et d'un massacre général de toutes les familles nobles, avait saisi tous les esprits, et retenait les gentilshommes dans leurs châteaux, occupés à contenir leurs sujets.

Quelques troupes en petit nombre, et formant l'armée particulière de ce grand-duché, étaient dispersées dans leurs différents quartiers, sans solde, sans recrues; et par les lois établies sous le nouveau règne, elles étaient aux ordres du conseil de guerre qui résidait à Varsovie, et qui était au pouvoir des Russes. Une partie de cette armée avait été mise par ces mêmes lois sous le pouvoir immédiat du roi; et ce prince, observant aujourd'hui une espèce de neutralité entre sa nation et les Russes, l'employait uniquement à garder les terres de son domaine.

Digitized by Google

XIV. *Combats et confédérations dans cette province.*

Telle était la situation de cette grande province, quand les deux Pulaski y parurent. Les hulans lithuaniens, troupes composées de Tatars mahométans, habitués depuis plusieurs siècles en Lithuanie, et qui, en toute occasion, ont bien servi la république, vinrent aussitôt les joindre au nombre de trois cents, les uns volontairement, les autres d'après une sommation. Les deux frères s'avancèrent vers Brzesç, capitale du premier palatinat. Ils entraient dans les châteaux sur leur route, afin de persuader aux vieillards et aux mères de laisser leurs fils prendre parti dans la confédération, et de leur donner, malgré cette crainte générale du soulèvement des paysans, quelques-uns des soldats employés à la garde des familles.

Des lettres écrites de toutes parts avaient rendu ces deux frères suspects dans toute la province, et empêchèrent Radzivill de leur confier ses troupes. On faisait valoir contre eux non-seulement les mêmes soupçons répandus contre leur père, mais le ressentiment qu'on leur supposait du traitement rigoureux que celui-ci avait éprouvé. On les représentait comme des hommes vendus aux Russes, et qui ne portaient en apparence les armes contre eux, que pour les servir plus sûrement. La présence de ces deux jeunes confédérés et leurs actions eurent bientôt dissipé presque tous ces nuages. Kasimir s'avança à la tête des troupes, afin de protéger et de couvrir les opérations de son frère. Il se chargeait seul de tous les soins de la guerre, et laissait à celui-ci tout le soin des négociations. Celui-ci, en effet, par son esprit, sa fermeté et sa franchise mêlée de douceur, persuadait ceux qui d'abord lui paraissaient le plus opposés. Une première confédération se

Digitized by Google

forma à Brzesç, de la manière la plus solennelle, en présence du palatin de la province et des principaux officiers du palatinat. François s'était procuré des connaissances exactes sur les dispositions des gentilshommes les plus distingués. Il écrivit au jeune prince Sapiéha, dans le château de Bialystok. Il lui manda : « Que la voix publique le lui avait annoncé comme un bon citoyen, et que le temps était venu de prouver ses sentiments. »

Sapiéha, conduit par sa jeune épouse, et cette lettre à la main, alla trouver le grand-général, qui, dans un transport mêlé de douleur et de joie, le serra dans ses bras ; regretta, en versant des pleurs, que le poids de ses longues années lui ravît à lui-même l'honneur de délivrer son pays ; se félicita de ce que du moins les deux seuls héritiers de sa fortune étaient dignes, par leurs sentiments, du choix qu'il avait fait d'eux : et il acheva ainsi de déterminer ce jeune prince. Mais Sapiéha n'avait eu jusqu'alors aucune occasion de se faire connaître. Tout ce qu'on présumait de lui, était dû au soin perpétuel que prenait sa jeune épouse de l'annoncer et de le faire valoir. Il ne manquait ni de résolution, ni de courage. Ses sentiments ne le rendaient point indigne de son nom ; mais élevé dans la mollesse, dès qu'il fut abandonné à son propre caractère, il se trouva au-dessous du rôle qu'il avait entrepris. L'auteur de cette histoire s'entretenant, quelques années après, avec Sapiéha lui-même, des combats qui suivirent, reconnut avec le dernier étonnement, que ce qui avait le plus frappé ce jeune prince, était « que les Russes étaient venus l'attaquer, dès la pointe du jour, et toute la terre étant encore couverte d'une rosée fraîche. » Telle était l'horrible mollesse dans laquelle avait été élevée presque toute la génération actuelle des grands seigneurs polonais. En un mot, le grand-général Braniçki eut bientôt regret à un choix que lui-même avait cru devoir favoriser.

Digitized by Google

Sapiéha s'étant rendu sur ses terres, François Pulaski lui envoya cent vingt hommes tout armés et tout équipés, pour être entièrement à ses ordres. Sapiéha y joignit trente gentilshommes qui lui étaient attachés, et cinquante hussards qu'il avait à sa solde. Sous cet appui, la noblesse d'un district voisin s'étant assemblée, il en fut élu maréchal.

Les Russes accoururent de toutes parts en Lithuanie. Une première troupe de mille hommes vint attaquer Kasimir dans le poste qu'il avait choisi, en avant de la ville de Brzesç. Son frère eut le temps de l'y joindre. Mais celui-ci, dont l'habileté conduisait toutes les négociations, laissait entièrement à Kasimir le commandement militaire, et obéissait modestement dans un combat à tous les ordres qu'il en recevait. Kasimir força les ennemis d'abandonner le champ de bataille, après leur avoir tué deux cents hommes. Il poursuivit le gros de leur troupe, les atteignit dans une petite plaine environnée de bois, et leur montrant par des trouées beaucoup de têtes de troupes et plus de monde qu'il n'en avait, il les somma de mettre bas les armes. Ils s'engagèrent à ne plus servir contre les confédérés, et à retourner en Russie par le plus court chemin.

Le bruit de cette victoire, en promettant un appui aux Lithuaniens, les encouragea à former les confédérations particulières de tous les districts. La troupe des Pulaski, grossie de toutes celles des confédérations, forma bientôt une petite armée. On marcha vers Slonim, dans l'intention de pénétrer jusque dans la capitale de la Lithuanie, afin d'y former la confédération générale de tout le grand-duché. Mais un corps nombreux de Russes arriva près de Slonim, aussitôt que les Polonais. Ce même détachement qui avait capitulé, violant toute foi publique, s'était joint à d'autres détachements, et ils venaient ensemble fermer ce passage aux confédérés.

Digitized by Google

Pulaski plaça ses troupes entre des marais, des rivières et des bois. Les Russes parurent à la pointe du jour. Les Polonais connaissaient tous les gués; et présentant au delà des marais leur cavalerie tatare qui se replia à l'approche de la cavalerie russe, celle-ci la suivit avec vivacité, tomba dans le marais, et la plupart y périrent.

Kasimir voulait aussitôt attaquer l'infanterie, et ensuite marcher rapidement aux différents corps qui accouraient dans cette province, pour les attaquer avant qu'ils eussent pu se réunir. Mais tous les autres chefs lui représentèrent : « Qu'il fallait suivre le plan général secrètement adopté dans toutes les provinces, attendre que l'approche de la grande-armée turque eût forcé les Russes de quitter les postes qu'ils occupaient, et d'en retirer leurs détachements, pour couvrir leurs propres frontières; qu'on devait jusque-là s'occuper uniquement à former les confedérations, ne rassembler de forces que pour protéger et assurer les assemblées où la noblesse nommait ses députés, et se disperser ensuite; que l'excellence de l'infanterie russe contre des troupes peu aguerries rendait le sort des combats encore trop incertain, pour y exposer la destinée de toute la république, et qu'il ne fallait les risquer qu'aux dernières extrémités ».

On se détourna donc, pour s'enfoncer vers le nord de la Lithuanie; mais les Russes, renforcés de tous leurs détachements, prirent aussitôt la même route. Cette infatigable infanterie, suivant sans relâche la cavalerie lithuanienne, appesantie par la quantité d'équipages que le manque d'asile obligeait de traîner après soi, il y avait chaque jour quelque nouvel engagement; et quoique Kasimir se fît joindre par les troupes domestiques de tous les châteaux où il passait, et qu'il eût à ses ordres près de quatre mille hommes, il reconnut bientôt que ces troupes en effet

Digitized by Google

étaient trop peu aguerries. Il regardait comme un bonheur d'échapper par ses manœuvres à cette poursuite obstinée de trois mille Russes, et de les arrêter à propos, en ne présentant au combat que ses meilleures troupes. On parvint dans les bois d'Augustowo, non loin des frontières de Prusse, par des routes si détournées, qu'on échappa entièrement à cette poursuite; et les Lithuaniens y procédèrent tranquillement aux élections qu'ils avaient à faire.

Cependant ceux qui avaient tâché de rendre les Pulaski suspects, et empêché Radzivill de leur confier ses troupes, voulurent profiter de ce mouvement général excité en Lithuanie, et donner à un homme plus dépendant et plus soumis l'honneur du succès. Ils mandèrent à Radzivill de confier ses troupes à Bierzynski, ce faux enthousiaste que nous avons déjà fait connaître, et que les partisans de la maison de Saxe voulaient rendre le chef suprême des confédérations. Celui-ci accourut, se présenta en force devant le château que Radzivill occupait. Le prince, feignant d'être abandonné par ses troupes, lui livra six cents hommes déjà un peu exercés, six pièces de canon et quelques chariots de munitions. Radzivill craignit toutefois d'être soupçonné par les Russes de cette collusion, et d'être enlevé pour la Sibérie.

Il partit aussitôt par les routes les plus détournées, gagna la frontière, et se rendit en droiture à Cieszyn, où se tenait, sans aucun secours d'aucune puissance, le conseil-général des confédérations. Ce conseil était composé de citoyens nés la plupart dans l'opulence, mais dont les terres avaient été ruinées en vengeance de la résolution qu'ils avaient prise. Radzivill y fit parvenir ce qui lui restait des trésors amassés par ses ancêtres, consacra à secourir ces généreux citoyens toutes ces richesses accumulées pendant tant de siècles. Toujours conduit par les intentions les plus droites.

Digitized by Google

par les sentiments les plus élevés, mais destiné pas une suite de son peu de lumières et par tous les vices de son éducation à être un des plus funestes instruments des malheurs de son pays; dans les efforts mêmes qu'il fit à trois reprises pour défendre ses concitoyens, il eut toujours l'infortune de lever des troupes pour recruter les armées ennemies.

En effet, l'imprudent auquel il avait confié cette nouvelle levée de six cents hommes s'avança sans aucune précaution en Lithuanie, s'engagea au milieu de tous les détachements russes, combattit avec courage, mais fut enfin mis en déroute. Une partie de ses troupes, éparse après le combat, fut surprise la nuit dans les villages, et égorgée par les Russes; une autre partie prit service avec eux; et quelques-uns seulement, conduits par un habile officier nommé Szyç, parvinrent à se réunir, et formèrent une des meilleures troupes que la confédération ait eues à son service.

XV. *Confédération générale du grand-duché. — Mort de François Pulaski.*

D'un autre côté, les desseins des Pulaski n'étaient point conformes aux résolutions des autres chefs. Ces deux jeunes confédérés ne soutenaient leur considération et leur parti que par la guerre. Ils persistaient à penser que la Pologne ne pouvait être délivrée que par ses propres armes. C'était uniquement par déférence pour l'avis général qu'ils avaient conduit les confédérés lithuaniens dans un lieu éloigné de tous les détachements russes; et ils ne songèrent plus qu'à quitter cette province. Un respect pour des lois longtemps utiles, mais qui dans les conjonctures actuelles furent peut-

Digitized by Google

être un obstacle à la délivrance de la Pologne, contribua encore à cette séparation. Les Pulaski n'étant point Lithuaniens, ne pouvaient être revêtus d'aucune dignité, d'aucun commandement dans cette province. Les vieillards soutenaient que les Lithuaniens devaient combattre seuls dans leur pays, ou avoir sous leurs ordres les troupes polonaises. On se sépara donc. Sapiéha devint chef de cette petite armée; il la conduisit vers les terres du comte Paç, et ce fut du moins une obligation que lui eut sa patrie, d'avoir employé les forces qu'elle lui confiait à faciliter l'élection de cet illustre citoyen, pour maréchal de toutes les confédérations de cette province. Les Lithuaniens, sans autre projet que de former leur confédération générale, s'aperçurent bientôt qu'ils étaient cotoyés par les Russes, et que d'autres corps cherchaient à les environner. Ils se pressèrent de conclure cette confédération, et d'en rédiger tous les actes, dans un bois voisin des frontières prussiennes. On élut tous les représentants de la Lithuanie qui devaient aller joindre à Cieszyn les représentants du reste de la Pologne. Ces opérations faites et les nouveaux chefs étant revêtus de tous les pouvoirs de leur province, la noblesse et les troupes se dispersèrent. Quelques soldats et même quelques gentilshommes tombèrent entre les mains des Russes; d'autres, qui avaient cherché asile sur les frontières du roi de Prusse, furent enrôlés dans ses troupes.

Les deux Pulaski avaient près de trois cents lieues à faire pour aller rejoindre leurs équipages sur les frontières de Hongrie. Six cents hommes étaient encore sous leur commandement. Plusieurs détachements russes avaient eu ordre de s'attacher uniquement à les poursuivre. Une considération particulière, à laquelle Kasimir s'est toujours reproché d'avoir cédé, l'engagea à traverser un pays de plaines. Il voulait conduire vers Wlodawa un homme dont le grand

Digitized by Google

nom pouvait servir aux confédérations. Cet intérêt politique l'emporta sur des vues plus militaires, et l'empêcha de prendre une route entre des rivières, des marais et des bois, qui eût favorisé son évasion. Dans le pays ouvert où il se hasarda par cette faute que lui-même avouait dans la suite avec une généreuse franchise, il fut attaqué par trois détachements réunis. Les Polonais firent retraite quelque temps. Kasimir conduisait l'arrière-garde. Son frère avait gagné beaucoup d'avance. La troupe de Kasimir vivement poursuivie, fut dispersée, et se jeta en déroute par des chemins détournés. François Pulaski reçut la fausse nouvelle que son frère était prisonnier. Il revint précipitamment sur ses pas pour le dégager, et se jeta sur les Russes avec fureur. Sa troupe fut renversée, lui-même disparut. On ignore quelle fut sa destinée. On sait seulement que les Russes, peu de jours après, mirent en vente dans une ville voisine ses habits déchirés et sanglants.

Kasimir se sauva avec dix hommes, vers les frontières de Hongrie, à l'endroit où ses équipages avaient eu ordre de se rendre. Il restait seul de cinq parents du même nom, qui, depuis un an, avaient pris les armes pour la délivrance de leur patrie. Leur père était mort dans les fers, un jeune frère était prisonnier en Russie. Un autre parent avait été tué dans un des combats livrés en Lithuanie ; François venait de se sacrifier pour le salut de son frère. Tous deux, dans cette course en Lithuanie, avaient fait en six semaines plus de cinq cents lieues, livré cinq grands combats, et contribué à former toutes les confédérations du grand-duché. Kasimir ne resta pas longtemps caché dans son asile ; nous le verrons bientôt en sortir avec éclat, et se rendre de jour en jour plus redoutable.

Digitized by Google

XVI. *Description de l'armée turque. — Événements pendant la marche de cette armée.*

Trois cent mille Turks étaient alors en pleine marche vers la Moldavie; et nous ne pouvons mieux commencer le récit des grands événements qui vont suivre, qu'en jetant un coup-d'œil sur cette marche même et sur cette armée. Les principaux corps étaient sortis de Constantinople le 9 avril, avec la pompe, les cérémonies et le désordre accoutumés. Tous les artisans de cette capitale, rangés en soixante dix classes, précédaient les troupes, chaque communauté suivie d'un simulacre de sa profession, de derviches en prières, et de bouffons en masque; institution qui tient à l'origine même de cet empire, uniquement fondé par la guerre, dont le camp était autrefois la seule capitale, et où le départ d'une armée était une émigration générale, mêlée de réjouissances publiques et de cérémonies religieuses. Une foule de dévotes, la tête couverte de leur voile, distribuaient pieusement aux soldats des mouchoirs et des pièces de monnaie, en leur recommandant la gloire de leur prophète. L'étendard de Mahomet, reçu au sérail par le grand-visir, des mains du sultan, et confié au chef des spahis, était environné de la foule des émirs, répétant à haute voix des imprécations contre les infidèles; et ces imprécations furent écoutées par la populace avec tant de fanatisme, que tout ce qui se trouva de juifs et de chrétiens dans les rues, payèrent de leur vie leur indiscrète curiosité.

Les ministres de tous les départements marchaient à la suite du visir, et devaient, selon les anciennes coutumes, transporter réellement à l'armée toute l'administration de l'empire. Un sultan qui ne conduit pas ses armées semble

Digitized by Google

déposer l'autorité tout entière, et ne conserve plus auprès de sa personne que des vice-ministres pour l'expédition des affaires courantes.

Les officiers de tout grade, dans la pleine confiance qu'ils marchaient à des victoires, et que la vente des esclaves les dédommagerait des frais de la guerre, avaient fait travailler à de superbes tentes tissues de soie et d'or.

Toutes les routes qui conduisaient à l'armée étaient couvertes de troupes de volontaires qui, partout sur leur passage, pillaient les villes, brûlaient les villages, dévastaient les campagnes, massacraient les Grecs ; et par ces effroyables désordres, toutes ces troupes se privaient partout des ressources de chaque pays, et du service des paysans.

Les janissaires étaient plutôt rassemblés en cohue que formés en troupe militaire. Aucun d'eux, depuis trente ans que durait la paix, n'avait manié une arme; les patrouilles dans les villes se faisant toujours le bâton à la main, et les parades n'étant qu'un simple dénombrement pour la distribution de la paye. Mais ce qui mérite encore plus d'être observé, ce corps n'avait plus rien de sa constitution primitive. On sait que les janissaires, nom composé des deux mots, *yeni-tchery*, qui signifient *nouvelle milice*, ne furent d'abord et dans leur première origine, avant la conquête des provinces grecques, qu'un ramas de jeunes esclaves chrétiens enlevés dans ces provinces, et enrégimentés sous la plus rigoureuse discipline. Après l'établissement des Turks en Europe, cette nouvelle milice, devenue la principale force de l'empire, fut annuellement recrutée d'enfants que les chrétiens livraient en tribut, et qui bientôt n'avaient plus d'autre famille, d'autre patrie, d'autre loi que le camp, l'obéissance et la guerre. Vers la fin du siècle dernier, la nécessité de réparer promptement les pertes énormes que ce corps avait souffertes, força de le recruter à la hâte parmi

Digitized by Google

les Turks, et peu à peu cette méthode a prévalu. Différents prétextes d'utilité publique, tirés la plupart de ce que la population diminuait parmi la nation conquise, la seule assujettie au tribut en argent et adonnée aux travaux de l'agriculture, ont maintenu cette grande altération dans la constitution de cette troupe célèbre. Mais depuis ce temps, tout y a dégénéré. Dès lors le célibat, la simplicité de l'habillement, l'habitude des grands travaux et d'un violent exercice, la résidence dans les casernes, l'éloignement de toute autre profession que celle des armes, tant d'autres sages règlements qui avaient rendu ce corps si propre à la guerre, et qui en avaient fait pendant trois siècles une des meilleures infanteries qu'il y ait jamais eu chez les nations les plus belliqueuses, ont cessé d'être observés. Si l'on voulait comparer les anciennes mœurs des janissaires avec leurs mœurs actuelles, un seul exemple suffirait. L'usage de leur donner en un jour le prêt de plusieurs mois fut sans inconvénient pendant trois cents années, parce que la sévérité de leur discipline y maintenait avec toutes les autres vertus d'un soldat, celle d'une exacte économie. Ce même usage aujourd'hui conservé accroît leur dégénération, parce que, payés en un seul jour pour plusieurs mois, il se plongent à cette époque dans tous les excès de la débauche, et restent ensuite dans tous les embarras de la misère et des dettes. D'autres causes accroissent encore cette dégénération. Leurs priviléges consacrés par la religion ne pouvant être violés, leur nombre dans chaque compagnie n'étant point fixé, leurs officiers, pour s'approprier la solde des absents, accordant tous les congés qu'on leur demande, des gens de tout état s'y font inscrire à l'envi, et quelques-uns même à force d'argent, afin de profiter des priviléges, sans être astreints à aucun service. Le nom des janissaires s'est donc multiplié et répandu dans toutes les provinces; mais ce ne sont partout

Digitized by Google

que des hommes oisifs, ou distraits de la vie militaire et de la discipline par des occupations sédentaires, quoique le gouvernement ait cru nécessaire de leur donner des chefs dans chaque district. Les sultans eux-mêmes on favorisé les commencements de cette révolution ; et afin d'affaiblir un corps dont ils redoutaient les mécontentements et les séditions, ils ont ruiné, et pour ainsi dire fait écrouler, ce principal appui de leur empire.

Un autre ramas non moins vil composait encore cette armée. C'étaient des levées nouvelles, conduites par des centeniers, et enrôlées uniquement pour cette campagne. Le sultan, afin d'avoir un plus grand nombre de troupes, avait préféré ce moyen à celui d'une augmentation dans chaque compagnie de janissaires, parce que les priviléges de ceux-ci les mettent à l'abri des réformes, quand le retour de la paix rend ce grand nombre de troupes inutile. Mais chacun de ces nouveaux soldats, ramassés parmi la populace des capitales, avait reçu à la fois le salaire de toute la campagne; cette somme, dissipée par la debauche, n'avait pu être remplacée que par le vol et l'assassinat. La plupart désertaient pour venir, sous un autre nom, recevoir le prix d'un nouvel engagement, et revenaient à l'armée en recommençant sur leur route les mêmes brigandages. Cette troupe était grossie par un autre ramas d'hommes qui se donnaient eux-mêmes le nom de gens sans aveu; espèce de volontaires attirés par la soif du butin ou par le fanatisme de leur religion, et dont les uns se dévouant au martyre, les autres n'ayant d'objet que le pillage, portent toujours l'indiscipline dans les armées turques, ne consultent que leur témérité ou l'inspiration de leur fanatisme, marchent à l'ennemi sans aucun ordre du général, vont éprouver, à ce qu'ils croient, si le moment que la destinée doit avoir marqué pour la victoire est enfin venu,

Digitized by Google

et fuient à la moindre résistance ; ou, le sabre en main, se font écraser sous le feu des batteries ennemies.

Chaque pacha avait encore à sa suite les troupes particulières de sa maison, sans aucune liaison avec le reste de l'armée ; autre genre de soldats indisciplinables, et qui, sous l'abri d'une protection puissante, donnaient partout l'exemple du désordre.

Toutes ces troupes différentes, tant les volontaires que les nouvelles milices, et les janissaires eux-mêmes, étaient armés à leurs frais et à leur gré ; un très-petit nombre s'était pourvu de baïonnettes, arme si terrible qu'on ne peut lui résister qu'en l'opposant à elle-même. Les calibres des fusils n'étaient point uniformes ; en un mot, il régnait une telle diversité dans la manière dont chaque troupe et même chaque soldat était armé, que des moyens si différents ne pouvant produire les mêmes effets, il était impossible qu'il se formât le moindre ensemble dans leur manière de combattre.

Les spahis seuls paraissaient dignes de leur ancienne réputation ; mais quelle que fût au premier coup d'œil la légèreté et même la grâce de ces troupes brillantes, et l'adresse de chacun de ses cavaliers fréquemment exercés dans des espèces de tournois et de jeux militaires, aucun d'eux n'était ployé au mouvement et à l'ensemble de l'escadron, aucun de leurs chevaux n'était formé aux différents bruits de guerre.

L'artillerie, si perfectionnée chez les nations chrétiennes, et dont le service est devenu parmi nous si facile et même si sûr, consistait en des masses informes de métal qui écrasaient de lourds affûts, dont la pesanteur et la grossièreté nuisaient à leur service et n'ajoutaient rien à leur force ; aucun des canonniers qui la suivaient ne savait les moindres

Digitized by Google

règles de cet art. Les bombardiers, formant un corps séparé ainsi que les mineurs, n'avaient pas la plus légère notion du travail auquel ils étaient destinés.

L'armée partait chaque soir au coucher du soleil, et marchait toute la nuit jusqu'au lieu indiqué, sans aucune sorte de précaution pour les routes, sans aucun ordre pour les équipages. Le camp se dressait avec une horrible confusion, chacun se plaçant au hasard. Toutes les querelles qui naissaient des embarras inévitables dans cette innombrable cohue, se vidaient à coups de sabre et de pistolet; et le gouvernement ne fournissant point les cartouches et ne croyant pas avoir droit d'en empêcher l'inutile consommation, on entendait de perpétuelles et confuses décharges dans les marches et dans le camp.

C'était à ce point de désordre, d'indiscipline, d'ignorance de tout art militaire, qu'était parvenue une nation célèbre par ses conquêtes, qui fut pendant trois siècles la terreur de la chrétienté, et dont l'industrie excitée autrefois par un continuel usage des armes, a perfectionné les plus difficiles parties de cet art, la défense des places, qu'ils ont changée tout entière en donnant à l'Europe le premier modèle des bastions, et leur attaque, qu'ils ont rendue plus méthodique et plus sûre par l'invention des parallèles dans les tranchées. Cette armée fut jointe dans sa marche par un nombreux corps de Tatars; et plus de cent mille hommes de cette nation qui, depuis son assujettissement aux empereurs turks, servaient de cavalerie légère aux armées ottomanes, devaient successivement s'y joindre. Les Tatars campaient toujours à quelque distance du camp des Turks, et faisaient toujours leurs opérations à leur manière et séparément. Cette nation formidable à ses ennemis, soumise à ces chefs, et qui dans sa fidélité au Koran, ne méprise ni ne hait les nations chrétiennes, était bien moins dégénérée que les Turks. Mais son

Digitized by Google

adresse dans l'usage des flèches, l'incroyable vitesse de leurs chevaux, leur manière de combattre si célèbre dans l'histoire des anciens peuples, et qui a suffi pour défaire les plus florissantes armées romaines, est bien moins à craindre depuis que la double invention des armes à feu et de la baïonnette a mis entre les mains des troupes régulières une arme qui sert en même temps à combattre de près et de loin. Leur pauvreté, leur habitude de passer leur vie sous des tentes et d'errer dans les déserts pour y trouver de nouveaux pâturages, leur a conservé des tempéraments durs, robustes et infatigables; mais cette longue paix qui n'avait point amolli leurs mœurs, leur avait ôté toute l'habitude des périls. Ils étaient commandés par leur nouveau kan; les anciens usages n'obligeaient point le souverain des Tatars à marcher dans une armée qui n'était point commandée par le souverain des Turks : mais une guerre contre l'empire de Russie, sollicitée depuis trente ans par tous les princes qui s'étaient succédé sur le trône de Tatarie, paraissait leur être personnelle, et celui-ci ne s'était point renfermé dans la vanité du cérémonial. Mais c'était un prince sans expérience, peu connu de ses sujets, qui avait presque toujours vécu dans ses maisons de plaisance près de Constantinople, et qui avait été choisi comme devant être facilement maintenu dans une entière soumission.

Un marchand circassien, nouvellement devenu grand-visir, conduisait toute cette armée, et devait à son esprit son élévation récente. Méhemet-Emin, c'était son nom, avait suivi les caravanes à Suez et sur les bords de la mer Rouge, comme facteur de son père pour le commerce des soieries. Ce commerce l'avait amené depuis neuf ans à Constantinople, où pendant deux années il avait vendu des étoffes. Un secrétaire d'État, amusé par l'esprit de ce négociant, lui avait donné un emploi dans les bureaux, où il était

Digitized by Google

devenu en peu de mois premier commis et ensuite reys-effendi, ou secrétaire d'État des affaires étrangères. Il occupait cette grande place pendant la vacance du trône de Pologne. Nous avons raconté comment le grand-visir de ce temps-là, après avoir éclairé le sultan sur le rapport des événements de Pologne avec les intérêts de l'empire ottoman, était tombé dans un discrédit total, avant-coureur d'une prochaine disgrâce. Les opinions de Méhemet-Emin commencèrent alors à prévaloir dans le divan. Cette assemblée de vieillards indolents et timides, conseillers pusillanimes d'un maître sévère, dont aucun n'osait ouvrir un avis remarquable, de peur d'être rendu responsable des événements, laissa prendre une entière prépondérance à ce nouveau ministre, parvenu trop rapidement pour avoir encore adopté leur lâche circonspection. Il fut l'auteur de l'exclusion du trône de Pologne, secrètement donnée au comte Poniatowski ; réunissant dans cette politique bizarre l'esprit pacifique des bureaux où il s'était formé, et l'adresse d'un courtisan qui cherchait à flatter la vigilance du sultan pour les intérêts de son empire. Les événements qui suivirent ce conseil engagèrent, comme nous l'avons vu, de vives discussions entre les deux cours. On s'en remit encore à lui pour imaginer de nouvelles ressources ; et elles se bornèrent à obtenir de la Russie, par de secrètes menaces, de nouvelles promesses également secrètes, et à lui accorder de jour en jour des délais pour y satisfaire. Il sentit dès lors, cependant, où la force des conjonctures le conduirait. « C'est moi, disait-il, qui irai conquérir quelque province polonaise. » Car toute sa politique se bornait à confondre dans la même haine les opprimés avec les oppresseurs. Mais un nouveau grand-visir ayant alors été nommé, Méhemet-Emin perdit son emploi, suivant l'usage de cet empire, où le premier ministre répondant sur sa tête de tous les évé-

Digitized by Google

nements, a droit de composer tout le ministère à son choix. Méhemet, qui perdait sa place sans disgrâce, passa à un autre emploi de l'intérieur du sérail, qui lui conserva sa voix dans les conseils et lui donna encore plus d'accès auprès du sultan. Dans cette nouvelle position il proposa le plan, que la Porte avait embrassé, de favoriser les confédérations de Pologne sans y prendre part, de mettre aux prises les Russes et les Polonais, et d'acheter ainsi la sécurité de l'empire ottoman, au prix du sang de deux nations qu'il regardait comme également ennemies. Enfin, la suite inévitable des événements regardée à Constantinople comme la suite des avis qu'il avait successivement proposés, ayant engagé la guerre, ce fut lui-même qui fut chargé de la conduire, jeune encore pour une si grande place, puisqu'il avait à peine quarante-cinq ans, n'ayant jamais eu aucune sorte de commandement, n'ayant aucune idée de la guerre, mais hardi, présomptueux, se flattant que le nombre suppléerait à la discipline, se fiant à la destinée qui l'avait, dans l'espace de sept ans, élevé de si bas à la seconde place d'un si puissant empire, songeant toutefois à conclure promptement la paix afin d'assurer sa tête et sa fortune, mais gêné par la vigilance du sultan, qui, du fond de son sérail, entretenait avec lui une correspondance exacte et peu ordinaire aux empereurs turks.

Le premier soin de Méhemet-Emin avait été de faire suspendre les hostilités, de défendre au dernier kan des Tatars d'entrer en Pologne ; soit qu'en affectant des scrupules sur l'entrée des troupes ottomanes dans un pays qui n'avait point attaqué l'empire, il cherchât à s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de son maître, dont il connaissait l'attachement rigoureux aux préceptes de la loi musulmane, soit que ces scrupules n'eussent été pour lui qu'un de ces artifices que les ministres dans toutes les cours savent si bien employer pour traverser les généraux, et les empêcher d'acquérir trop

Digitized by Google

de crédit auprès du souverain, ou enfin qu'il se fût uniquement proposé de faciliter la paix, en simplifiant la querelle des deux empires.

Tels étaient le général et l'armée qui s'avançaient vers la Moldavie. Des difficultés inattendues multipliaient à chaque pas les embarras que faisait naître l'indiscipline de pareilles troupes et l'inexpérience de tous les chefs. On découvrit à Andrinople un complot pour empoisonner les farines de l'armée. Le dépôt du poison fut trouvé, et trois Grecs punis de mort. Leur supplice répandit la terreur dans l'armée. On craignit une secrète conjuration de tous les Grecs. Leur patriarche fut arrêté à Constantinople. Mais après de sévères perquisitions, l'innocence de ce vieillard fut reconnue. Il fut cependant destitué de son emploi et envoyé en exil, par l'unique motif de ne pas rétablir dans un poste éminent un homme que cet injuste traitement pouvait avoir irrité. L'armée, après quelques jours de marche, éprouva toutes les horreurs de la disette. Les ordres donnés par le grand-seigneur pour les approvisionnements, avaient été mal exécutés ; les fonds en avaient été détournés par des malversations de tout genre. La plupart des magasins qu'on avait crus remplis, se trouvèrent vides. Ceux même qui se trouvèrent pleins furent bientôt épuisés par un horrible dégât dans les consommations, et par l'arrivée imprévue d'un beaucoup plus grand nombre de troupes qu'on n'en avait demandé, la plupart suivies d'une multitude de valets qui passait de bien loin le nombre des combattants.

Au milieu de tant de désordres, Méhemet-Emin, audacieux et infatigable, portait seul dans son armée tout le poids du généralat et du ministère; envié de tous les pachas, brouillé avec tous les ministres, qui semblaient plus occupés d'augmenter ses embarras que de les soulager. Lui cependant, simple et sans orgueil dans son élévation, cherchant à

Digitized by Google

plaire aux subalternes, encourageant leur familiarité, méprisant la haine des grands, rejetant avec colère leurs dangereux avis, donnait sa confiance à une foule d'interprètes grecs, la plupart vendus aux Russes, et qui l'entretenaient de la chimérique espérance d'une paix facile à conclure après les premiers avantages Il expédiait chaque jour des courriers au grand-seigneur, en recevait des ordres fréquents et directs, affectait publiquement d'y obéir avec la plus scrupuleuse exactitude, et rendait ainsi sa propre autorité plus sacrée, en laissant toujours croire que l'ordre qu'il donnait était émané de l'autorité suprême. Et, en effet, Mustapha, retenu dans son sérail par l'avis unanime de ses ministres, et par les soins d'une santé que vingt-sept ans d'une prison rigoureuse avaient rendue faible et languissante, s'y occupait sans distraction des affaires de son empire. Toujours défiant et sévère, il ramenait à lui seul toute l'autorité ; et, contre les mœurs ordinaires de cet empire, le ministère de Constantinople, composé de simples substituts, prit bientôt un entier ascendant sur le ministère de l'armée.

Le gros des troupes n'avait pas encore passé le Danube, lorsqu'on apprit cette première entrée des Russes en Moldavie, dont nous avons raconté le peu de succès, leur vaine tentative sur Chocim, et le combat qui s'était donné pendant leur retraite. Cette victoire exagérée, suivant l'usage de toutes les nations, par les pachas qui avaient combattu, le fut encore à dessein par le grand-visir. On répandit que l'armée vaincue était soutenue par quatre-vingt mille Polonais. Les équipages russes qui avaient été pris ou pillés par les Turks, étant la plupart conduits par de malheureux paysans enlevés en Pologne, et qui sous le sabre turk s'étaient dits Polonais, pour trouver plus aisément pitié aux yeux du vainqueur, furent le léger fondement de cette fastueuse exagération.

Digitized by Google

Le canon du sérail annonça cette prétendue victoire au peuple de Constantinople ; et le sultan, dans toute la pompe des grandes cérémonies, fut proclamé à la mosquée du titre de *gazi*, c'est-à-dire *victorieux pour la foi*, le plus beau titre d'honneur que les sultans puissent obtenir, et que Mustapha avait toujours vivement désiré.

Méhemet-Emin se persuada que l'ambition de son maître était satisfaite, et que la paix allait suivre ce facile avantage. Il se pressa d'écrire à ceux des ministres étrangers qui, avant les hostilités, n'avaient cessé de solliciter la paix. Il manda dans son camp les interprètes d'Angleterre et de Prusse. Mais depuis plusieurs mois, ces deux ministres n'avaient plus à ce sujet ni commission, ni pouvoir ; et la Russie avait entièrement cessé de parler de paix. Le grand-seigneur lui-même n'avait pas obéi à un simple mouvement de vaine gloire, comme son visir l'avait espéré. Le titre de victorieux ne satisfaisait pas aux justes motifs qui l'avaient déterminé à cette guerre; et pour toute réponse il envoya à son visir le fetva du muphti, qui autorisait l'entrée des troupes ottomanes en Pologne. L'armée continua donc de s'avancer; mais en arrivant en Moldavie, après avoir traversé le Danube, on trouva vides tous les magasins sur lesquels on avait compté. Ce fut l'effet d'un concert criminel entre le souverain de cette province et le premier interprète de la Porte, tous deux de nation grecque, et qui payèrent bientôt de leur tête cette coupable intelligence. La Moldavie fut bientôt couverte de troupes errantes et affamées, qui ne savaient plus à quels chefs elles devaient obéir, comme les chefs à quelles troupes ils devaient commander. La disette générale les empêchait de marcher en avant, et les retenait près des rives du Danube, où les subsistances, amenées chaque jour sur le fleuve, étaient consommées à mesure qu'elles arrivaient.

Digitized by Google

Le soldat, mécontent, ne tarda pas à rejeter sur le seul général tous les maux qu'éprouvait l'armée. On prétendait que les magasins étaient remplis, mais que sa criminelle avarice laissait régner la disette afin de maintenir la cherté. On l'accusait d'avoir détourné à son profit les sommes immenses que le sultan avait tirées des trésors du sérail. Le manque de vivres, le soin d'y pourvoir, et de faire venir des blés des provinces autrichiennes, retardant leurs opérations, ce retard passait pour une trahison ; et le grand-visir qui, seul et sans secours, avec une grande force d'esprit et de santé, tenait tête à tous ces embarras et réparait tous ces malheurs, était hautement accusé d'avoir vendu son inaction aux ennemis. Il reprochait aux grands leur connivence à ces dangereux murmures ; et ses emportements contre eux furent près de lui coûter la vie dans deux émeutes, qui ne furent apaisées que par la terreur générale des maux irrémédiables qui auraient suivi de pareilles séditions. Bientôt des multitudes de volontaires reprirent d'eux-mêmes le chemin de leurs provinces, tandis que de nouvelles multitudes, parties des provinces les plus éloignées de l'Asie, arrivaient encore chaque jour. Les soins infatigables du visir mirent cependant l'armée en état de faire quelques marches. On s'avança jusqu'à Kantépessy, en laissant tous les gros équipages sur les bords du Danube.

XVII. *Projets des Polonais, et audience du comte Potoçki dans le camp des Turks.*

L'approche d'une pareille armée remplit toute la Pologne d'une juste épouvante. Ceux même des Polonais qui désiraient le plus la délivrance de leur patrie tremblèrent

Digitized by Google

d'y voir entrer de pareils libérateurs. L'évêque de Kamieniec écrivait au comte Potoçki, qu'attirer les Turks pour chasser les Russes, ce serait mettre le feu à la maison pour en chasser les insectes. Cette horrible indiscipline et cette férocité auraient fait préférer le secours d'une armée tatare ; mais ce premier dessein ayant échoué par la défense expresse que le grand-visir avait faite aux Tatars d'entrer en Pologne, la confédération de Bar avait dès lors formé le projet d'éloigner, autant qu'il serait en elle, le théâtre de la guerre des terres de la république, et de l'établir en Moskovie. Elle espérait que les troupes russes évacueraient la Pologne, pour courir à la défense de leurs propres foyers. C'était l'objet de toutes les négociations que le comte Potoçki avait jusque-là traitées par des émissaires adressés au grand-visir; il avait proposé au général turk de faire passer en Pologne un corps peu nombreux de troupes auxiliaires pour s'y joindre aux confédérés, tandis que le gros de l'armée ottomane prendrait, pour attaquer la Russie, les routes de Bender, de la nouvelle Serbie, du Borysthène et de Kïow. Il demandait surtout que le détachement destiné à entrer en Pologne fût aux ordres des Polonais aussitôt qu'il serait entré sur le territoire de la république, et qu'il eût une défense rigoureuse de faire des esclaves dans un pays allié et ami. Potoçki vint lui-même au camp du grand-visir pour faire agréer ce plan de campagne. Ce chef des confédérés croyait représenter une nation amie des Turks, et que ceux-ci avaient intention de défendre et de secourir. Mais le grand-visir affecta de ne voir en lui qu'une espèce de transfuge d'une nation en guerre avec la Porte ottomane. « Je ne reconnais, disait-il, la république que dans le corps dominant à Varsovie. Ces confédérés sont tous des fuyards qui peuvent périr au coin d'un bois, tandis que la république subjuguée contracte et agit de gré ou de force. N'a-

Digitized by Google

vons-nous pas vu dans l'affaire de Chocim vingt-cinq mille Russes soutenus par quatre-vingt mille Polonais ? Que m'importe s'ils sont libres ou non ! Je regarde la Pologne comme ennemie; et je dois seulement accorder grâce aux confédérés dès qu'ils demanderont quartier, parce que la loi sacrée l'ordonne ainsi. » Ce fut surtout dans une audience publique que le ministre turk fit éclater toute la violence de son caractère et de sa politique. Potoçki ayant réclamé le traité qui subsistait entre les Polonais et les Turks, le grand-visir l'interrompit : « Ce Polonais ne sait-il pas que je ne connais en rien ce traité ; qu'il a été rompu par les Polonais ; qu'ils ont renouvelé une alliance offensive avec les Moskovites contre la sublime Porte, qu'ils ont porté les armes contre elle, et qu'elle est en droit de tirer vengeance de ses ennemis, quels qu'ils soient ? Que ce Polonais ne s'imagine pas que nous prétendions donner du secours à ses compatriotes ; la loi sacrée nous le défend. Ce sont nos ennemis que nous cherchons. La loi nous y autorise. Nous les combattrons partout, et nous ne ferons grâce qu'à ceux qui, le mouchoir sur le cou, demanderont quartier, tels que ces confédérés que vous voyez ici, et qui sont les tristes victimes de la mésintelligence, de la folie et de la faiblesse d'une nation vile et inconstante. » Quelques pachas cherchèrent à modérer cette fureur du visir, et les interprètes dissimulèrent au comte Potoçki ce que ces propos avaient de trop injurieux. Celui-ci ayant répliqué que tous les vrais citoyens, dont il était l'organe, se flattaient : « Qu'en cette fâcheuse conjoncture la Pologne éprouverait la même assistance que la Porte lui avait accordée en tant d'occasions, et que les armes des Turks l'aideraient à recouvrer sa liberté. — Il croit, reprit Méhemet, que nous ne savons pas notre histoire. Apprenez-lui que la Porte n'a jamais soutenu les infidèles, et se souvient d'a-

Digitized by Google

voir eu souvent à se plaindre des Polonais. Il s'imagine traiter ici avec une puissance chrétienne, accoutumée à se jouer de la vérité et du mensonge. Savez-vous, ajouta-t-il, en se tournant vers les pachas, ce que ces gens-ci appellent leur liberté? c'est le droit de vivre sans lois! » Le visir parut enfin se calmer; et le plan d'opérations proposé par le chef des confédérations polonaises fut fortement appuyé par le kan des Tatars. Ce prince, que sa faiblesse même avait rendu docile aux avis des principaux chefs de sa nation, commençait, au milieu des embarras de Méhemet-Émin, à s'arroger la voix prépondérante dans les conseils.

XVIII. *Plan de campagne des Turks.*

Il fut donc décidé qu'une armée de Turks et de Tatars, conduite par le kan, s'avancerait sur la droite de la Moldavie vers les rives du Borysthène, pour attaquer l'empire russe ; qu'en même temps les confédérés, avec une armée auxiliaire, marcheraient à la délivrance de leur patrie, et enfin que le grand-visir avec le camp impérial s'avancerait jusqu'à Bender dans une position intermédiaire entre ces deux grands détachements, d'où il pourrait se porter aisément où les plus grands efforts des ennemis appelleraient les plus grandes forces ottomanes.

XIX. *Projet de Méhemet-Emin contre la Pologne, désapprouvé par le sultan.*

Mais cette condescendance apparente du grand-visir cachait les plus funestes desseins ; rien ne put dissuader Méhe-

Digitized by Google

met-Emin de publier contre la république de Pologne une déclaration de guerre, adoucie seulement par la promesse de ne faire aucun mal à ceux des Polonais qui demanderaient grâce. Et le premier interprète de la Porte confia au premier interprète deFrance : « Que la haine de ce visir contre les Polonais était toujours la même ; que son plan était de faire entrer successivement, soit cette année, soit l'année suivante, trois ou quatre cent mille hommes en Pologne, d'y ruiner le pays de fond en comble, d'y faire un désert où il n'y eût plus, disait-il, aucune matière ni à l'avidité, ni à la jalousie, ni à la guerre ; que le système de protéger la Pologne et de s'allier avec elle pour s'en faire un rempart contre l'ambition des Russes était bon pour les cours chrétiennes, qui, par les alliances variables qu'elles font et défont à leur guise, tournent et retournent la face de l'Europe comme il leur plaît ; mais qu'un plan pareil ne pouvait jamais entrer dans les conseils d'un empire qui ne fait dépendre ses opérations que de sa volonté et de sa puissance, et dont la politique a toujours été de s'environner de toutes parts de déserts ! »

Mais pendant que Méhemet-Emin projetait d'assurer ainsi après cette guerre la durée de la paix et celle de sa fortune, le grand-seigneur était bien éloigné d'un parti si violent et si opposé à cette droiture religieuse dont il voulait faire la base de son gouvernement. Il ordonna à son visir de rétracter solennellement le manifeste qui déclarait la guerre aux Polonais. Mustapha, solitaire dans son sérail, uniquement occupé des affaires de son empire, impatient de ce que les événements ne répondaient pas à ce qu'il attendait de la protection du ciel sur l'équité de sa cause, voulut dans ce même temps se rendre à son armée pour y rétablir l'harmonie parmi les chefs et la discipline parmi les soldats.

Digitized by Google

XX. *Pouvoir absolu donné par ce prince à Méhemet-Emin.*

Tout le divan s'opposa de nouveau à cette résolution, et il céda encore aux représentations de ses ministres ; mais il sentit que l'extrême dépendance de ses ordres, à laquelle il avait astreint son visir, lui ôtait une autorité nécessaire à la discipline, pouvait apporter dans les opérations un retard préjudiciable, et que lui-même demeurait ainsi responsable de tous les événements. En adressant à Méhemet l'ordre de rétracter ce manifeste injuste, il lui envoya sur tout le reste un pouvoir absolu. Cette résolution étonna dans un prince défiant et jaloux de son autorité, qui jusque-là n'avait laissé aucun pouvoir à ses ministres ; mais cette espèce de confiance si étrangère au caractère du sultan, était bien loin d'annoncer de la faveur. En paraissant abandonner son autorité, il devait en demander bientôt un compte plus rigoureux. Le grand-visir ne s'y trompa pas ; il ne vit dans cette grâce nouvelle et inattendue que la chute de son crédit, l'approche de sa disgrâce, et une profonde mélancolie se joignant à ses incroyables fatigues, eut bientôt affaibli la vigueur de sa tête et miné entièrement ses forces. La ruine de sa santé ajouta encore au désordre général.

XXI. *Nouvelle entrée des Russes en Moldavie.*

Cependant le plan concerté s'exécutait. L'armée du grand-visir, partie pour Bender le 26 juin 1769, avait établi le camp impérial près de cette ville. Les deux détachements destinés à entrer en Russie sous les ordres du kan, et l'autre en Pologne sous les ordres d'un séraskier, avaient pris leurs

Digitized by Google

différentes routes, quand une seconde entrée des Russes en Moldavie déconcerta toutes ces mesures. Le général russe avait reçu de Pétersbourg l'ordre de s'emparer de Chocim à quelque prix que ce fût. Cet ordre connu de toute son armée, y avait répandu la dernière consternation On obéissait avec terreur, mais on obéissait sans délai, sans représentations et sans murmures.

Il est triste pour un historien d'arrêrer les regards de ses lecteurs sur les détails d'une pareille campagne; et sans l'importance des événements qui ont suivi, il suffirait de faire connaître ce qu'ont pensé de toute cette guerre quelques officiers exprimentés, envoyés à l'armée russe par leurs différents souverains. Vingt mille hommes bien conduits auraient pu, selon eux, dissiper cet innombrable attroupement des Turks, s'avancer sans obstacle au travers des provinces ottomanes jusqu'au milieu de Constantinople ; mais, d'un autre côté, trente mille Turks aguerris, disciplinés, munis d'une bonne artillerie et conduits par un chef habile, auraient également suffi pour terminer en peu de mois cette longue querelle, et pénétrer jusqu'à la capitale de l'empire russe. Toutefois, les vicissitudes de cette campagne, et les alternatives de fautes et de revers mutuels, ont tellement influé sur l'événement général de cette guerre et sur la destinée présente et future d'un grand nombre de nations, que nous sommes obligés d'entrer ici dans quelques détails.

L'armée russe montait alors à trente mille hommes. L'arrivée de quelques officiers étrangers en augmentait véritablement la force. Il y était venu de Sibérie le lieutenant-général Rennekampf, qui se rendit bientôt remarquable par sa fermeté, ses connaissances militaires et la justesse de son coup-d'œil. C'était un Livonien qui avait servi sous Munich et suivi en France Löwendal ; mais quand les Russes s'allièrent aux ennemis de la France, il fut rappelé, et, soit faveur,

Digitized by Google

soit disgrâce, il fut envoyé commander une garnison en Sibérie, où il parvint à s'enrichir. Froid, taciturne, occupé de bien faire, ne songeant plus à se faire valoir, il gagna bientôt la confiance de l'armée, et n'eut jamais la faveur de ceux qui disposaient des grâces.

On s'avança vers la Moldavie, avec aussi peu de précautions qu'à la première tentative. Les camps étaient toujours choisis avec une extrême négligence, et quelquefois à la vue de camps inattaquables qu'avaient occupés dans des marches semblables Sobieski et Munich. On était inquiété même en Pologne par des apparitions subites de Tatars qui passaient le Dniester à la nage, et qui, après une attaque impétueuse sur quelque corps détaché, disparaissaient avec la même rapidité. Le kan apprit par quelques-unes de ces troupes la marche de cette armée. Il en instruisit le visir; mais soit qu'une nouvelle si importante eût été interceptée par la trahison des subalternes, soit mépris du visir pour les avis du kan avec qui il était ouvertement brouillé, soit que sa langueur ne lui permît plus aucun soin, cet avis fut négligé. Les Russes remontèrent le long du Dniester et passèrent ce fleuve en face d'une grande forêt qui pouvait cacher leur marche, mais qui devait ensuite la rendre plus pénible. Le passage fut souvent interrompu par les accidents qui survenaient au pont, sans que les Turks profitassent de l'avantage qu'ils auraient pu saisir. Les deux armées qui s'avançaient l'une vers la Moldavie, et l'autre de cette province vers la Pologne, ignoraient mutuellement leur approche. L'artillerie russe, souvent portée par les soldats, passait sans aucune précaution pour sa sûreté de hautes montagnes et des marais presque impraticables, où quelques centaines d'hommes eussent suffi pour arrêter toute une armée. Le pont qu'ils laissèrent loin derrière eux demeura sans autre garde que quelques hussards.

Digitized by Google

Le détachement turk, commandé par le pacha de Roumélie, et qui était destiné à entrer en Pologne, suivait avec la même imprudence la route d'Iassy à Chocim. Ce pacha apprit avec étonnement, par un avis envoyé de Pologne aux confédérés, que les Russes avaient passé le fleuve. Il sut bientôt qu'ils n'étaient pas à huit lieues. Il marcha aussitôt avec toute sa cavalerie au-devant d'eux, les rencontra en pleine marche. Le séraskier et le comte Potocki, son guide et son conseil, saisirent d'une manière fort dangereuse pour les Russes la faute que ceux-ci firent dans leur première surprise, de ne pas s'emparer d'une hauteur qui dominait leur centre. Ils saisirent ensuite avec la même intelligence quelques autres fautes que le désordre de l'armée russe y occasionna. Mais aux premières décharges de l'artillerie russe, une telle épouvante se répandit parmi les Turks, que tout fuit sans qu'il fût possible de les rallier. Toute cette armée frappée de terreur se dispersa tout entière. Ils furent si étonnés de ce que des troupes en marche étaient si promptement défendues par une nombreuse artillerie, ils avaient si peu d'idée de la facilité du transport des pièces légères, et de la célérité de leur service, que dans leur effroi ils ne doutèrent pas qu'un pouvoir infernal ne se fût armé contre eux, que les canons des Russes ne fussent des armes magiques; et cette opinion s'accrédita tellement parmi eux pendant la durée de cette guerre, qu'un pacha prisonnier demanda un jour pour unique consolation, qu'on lui fît voir « ces canons enchantés qui se transportaient, disait-il, par des paroles, et tiraient plus de cent coups, sans être rechargés. » Dans la soudaine dispersion de ce détachement turk, les uns s'enfuirent vers Iassy, les autres vers Bender. Quinze mille prirent le chemin de Chocim, où le comte Potocki, entraîné dans cette fuite, se jeta avec les Polonais et le général turk. Potocki, au commencement de

Digitized by Google

l'action, avait combattu près de ce pacha, et avait montré une valeur si brillante que celui-ci lui abandonna tout le soin de soutenir le siége.

Les Russes investirent aussitôt cette ville ; et le retour imprévu de cette armée qu'on croyait avoir fui au loin, et qu'on prétendait s'être cachée dans la forêts au delà du fleuve, jeta la consternation parmi toutes ces troupes turques errantes dans la Moldavie.

Dix mille Tatars qui arrivaient de l'autre côté de Chocim, pour se joindre à l'armée du pacha de Roumélie, se trouvèrent sans aucun avertissement, au milieu des corps avancés de l'armée ennemie. L'étonnement et la terreur s'emparèrent de leurs premières troupes. Leur fuite précipitée entraîna les corps qui suivaient. La déroute devint générale, sans que le gros des Tatars en sût la cause. Neuf cents confédérés, commandés par le comte Krasinski, lesquels s'avançaient avec ces Tatars pour se rejoindre au comte Potoçki et rentrer avec lui en Pologne, furent ainsi abandonnés au milieu de ces déserts. Ces infortunés, sans aucun guide, voulurent prendre du côté de Bender, pour se jeter alors dans le camp du grand-visir. Ils traversèrent au hasard de vastes solitudes, et perdirent, par la lassitude, la soif et la faim, près de quatre cents hommes, qui, restés en arrière et couchés sur la terre, y moururent d'épuisement et d'inanition.

XXII. *Siége de Chocim.*

Les Russes, maîtres de tous les environs de Chocim, en achevèrent l'investissement, le 14 juillet ; et le général Rennekampf, resté avec dix mille hommes et la grosse artillerie, de l'autre côté du Dniester, approcha aussitôt son

Digitized by Google

camp, et dressa des batteries sur un côteau qui de ce rivage opposé domine quelques quartiers de cette ville.

Mais du côté de la Moldavie, les Russes n'avaient que des pièces de campagne; et même, afin de ménager la poudre dont ils étaient près de manquer, et de la réserver pour une bataille à laquelle on s'attendait, ils ne tiraient qu'à demi-charge. Potoçki encourageait la garnison turque, et commandait toutes les sorties. Elles étaient si vives et si fréquentes, que les Russes, après avoir perdu beaucoup de monde, prirent bientôt la résolution de changer le siége en blocus. Ils ne tinrent plus la ville enfermée que par des postes de cavalerie, et fortifièrent un camp entre la forêt et la ville, pour y attendre l'armée du grand-visir. Mais Rennekampf, posté de l'autre côté du fleuve, et qui n'avait point à craindre les sorties, continua de faire feu sur la ville; et ses batteries enfilant toutes les rues basses, chaque boulet faisait un ravage terrible entre les chevaux et les chameaux dont toutes ces rues étaient remplies. On y manquait d'eau et de fourrages; et bientôt l'infection y devint insupportable, hommes et bêtes y restant sans être enterrés. Mais la situation des Russes, dans le camp qu'ils avaient choisi, n'était pas moins fâcheuse. Les pluies étaient continuelles, les nuits froides. Le soldat couchait sans paille, et les maladies ruinaient l'armée.

XXIII. *Chocim secourue.*

Enfin, après trois semaines, une armée s'avança au secours de Chocim, sous le commandement de Moldavandji, homme intrépide, et qui devait son élévation aux preuves de courage et d'intelligence qu'il avait souvent données, dans une troupe particulièrement destinée à la police de Constan-

Digitized by Google

tinople. Le grand-visir l'avait envoyé, à la tête de quatre mille hommes, élite de l'armée ottomane, pour défendre contre les ravages des Turks eux-mêmes les deux provinces de Moldavie et de Valaquie. Ce pacha, de son propre mouvement, avait marché vers Chocim ; et tout ce qui avait fui se réunissant sous ses ordres, composa une armée nombreuse. Une multitude de volontaires s'y joignirent, ainsi que beaucoup de pachas et de beys, chacun à la tête de ses troupes particulières et de sa propre maison. Le grand-visir prit également soin de faire filer vers cette ville un grand nombre de troupes; et le kan des Tatars, en route pour pénétrer en Russie, revint précipitamment sur ses pas. Soixante mille spahis et Tatars, vingt mille hommes d'infanterie et soixante pièces de canon, arrivèrent donc au secours de la place. Cette armée parut le soir du 5 août, forma ses lignes à peu de distance du camp des Russes, et resta cette nuit sous les armes. Ceux-ci firent rentrer tous leurs détachements, rassemblèrent toutes les troupes. Rennekampf passa le fleuve et vint joindre l'armée. Tous les défauts du camp que les Russes avaient choisi frappèrent alors les yeux des moins expérimentés. La seule approche de l'armée turque avait sans aucun combat délivré la place; et malgré les redoutes dont ce camp était environné, ils y demeuraient exposés aux plus extrêmes périls. Les Turks ne purent, il est vrai, emporter aucune des redoutes, malgré la bravoure avec laquelle ils en renouvelèrent fréquemment l'attaque pendant quatre jours. Mais pendant ce temps ils s'enfermaient eux-mêmes dans de profonds retranchements. Ils établissaient sur toutes les hauteurs des canons du plus gros calibre, et ils étaient prêts à foudroyer le camp des Russes.

Ceux-ci n'occupaient en Moldavie que le terrain où ils campaient. Il fallait envoyer chercher les fourrages à six lieues au-delà du Dniester. Les courses des Tatars inquié-

Digitized by Google

taient cette communication ; et les Turks, maîtres de toute la campagne, après avoir tenté inutilement de passer entre la forêt et les redoutes, pour aller rompre les ponts et enlever ainsi aux Russes tout moyen de subsister et d'échapper, pouvaient enfin prendre une route moins exposée et plus sûre.

XXIV. *Retraite des Russes.*

On se détermina à repasser le fleuve, malgré le danger de cette retraite en présence d'une armée si nombreuse. On partit dans la plus profonde nuit. Il fut défendu aux soldats, sous peine de la vie, de prononcer le moindre mot, ni de faire le plus léger bruit. L'ennemi ne s'aperçut de cette marche qu'au point du jour. Quand ses premières troupes accoururent, la plus grande partie de l'armée russe avait déjà passé le fleuve. Rennekampf, qui commandait l'arrière-garde, se conduisit avec tant d'habileté, replia ses postes avec tant de promptitude, et fut si bien obéi, qu'un corps de cavalerie turque et tatare qui le chargea en désordre, ne put l'entamer. Les difficultés du terrain avaient retardé la marche des Turks ; et dans le moment où leur armée entière parut sur les hauteurs, au nombre de cent vingt mille hommes, l'armée russe de l'autre côté de la rivière était rangée en ligne sur les hauteurs opposées. Elle y avait établi plusieurs batteries qui foudroyaient tout ce qui approchait du bord. Les Russes, sous la protection de ces batteries, replièrent leur pont et s'enfoncèrent en Pologne. Quelques troupes tatares passèrent à la nage, et suivirent cette armée sans rien entreprendre.

Digitized by Google

XXV. *Mort de Méhemet-Emin.*

Pendant ce temps, la tête de Méhemet-Emin était exposée à Constantinople, aux portes du sérail. En effet, les désordres du camp de Bender avaient surpassé ceux des autres camps. Les troupes, oisives et loin de l'ennemi, étaient devenues plus séditieuses. Dans la disette générale de fourrages et de vivres, de nombreux corps reprenaient chaque jour le chemin de leurs provinces. Plus de vingt mille de ces déserteurs en traversant Constantinople pour retourner en Asie, avaient rempli la capitale du bruit de leurs mécontentements. Le grand-seigneur ne mettait aucun obstacle à leur retour, et prenait soin au contraire d'accélérer leur passage, afin de prévenir tout ce que le séjour de ces troupes mécontentes pouvait avoir de dangereux pour cette ville et pour lui-même. Mais ce prince, mieux instruit par leurs plaintes unanimes que par les relations infidèles de ses généraux, résolut de sévir contre les principaux chefs de son armée. Méhemet-Emin s'était acheminé lentement avec les restes de ses troupes au secours de Chocim, et avait déjà atteint son ancien camp de Kantépessy, lorsque les capidjis vinrent y chercher quatre têtes, celle de ce premier ministre, celle de son premier interprète, celle du prince de Moldavie et celle du lieutenant-général des janissaires. Mais dans les écriteaux qui furent attachés avec ces têtes aux portes du sérail, les trois derniers seuls étaient accusés de trahison, et Méhemet-Emin de s'être laissé conduire par leurs perfides insinuations.

Digitized by Google

XXVI. *Moldavandji, nommé grand-visir.*

Moldavandji, ce même pacha qui avait laissé échapper l'armée russe, mais qui se préparait à la poursuivre en Pologne, fut revêtu de la première dignité de l'empire. Ce nouveau grand-visir avait été bostandji ou jardinier dans le sérail, et ensuite simple kasséki dans la garde du grand-seigneur. On donne ce nom de kasséki à tout ce qui approche du sultan pour son service personnel. Ainsi, parmi les sultanes, celles qui ont été honorées de sa couche se nomment sultanes-kasséki. Parmi les bostandjis, troupe créée pour l'entretien des jardins du sérail, mais qui contribue à la garde de Constantinople en opposition des janissaires, ceux qui méritent par leur bravoure d'être destinés à la garde personnelle du grand-seigneur, prennent ce même nom. L'intrépidité de Moldavandji dans les occasions périlleuses que présente fréquemment la police d'une grande ville, l'avait fait remarquer du sultan. Il était devenu chef des bostandjis; dès lors le sultan, toujours occupé de chercher et d'encourager le mérite, l'avait flatté de le faire un jour grand-visir. Le gouvernement d'une petite province avait été le premier, et jusque-là le seul degré de son élévation.

XXVII. *Ses préparatifs pour entrer en Pologne.*

Moldavandji fit aussitôt travailler à construire un pont sur le fleuve, assez près de Chocim pour que le canon de cette forteresse protégeât les travailleurs, et assurât le passage de l'armée turque. Les pontons manquaient; mais on y suppléa par des radeaux, des tonneaux, et tout ce que le voisi-

Digitized by Google

nage de la ville et de la forêt put fournir de moyens à des ouvriers ignorants et maladroits. Il fit venir du camp impérial, qu'il laissa à Kantépessy, plusieurs caisses de ces aigrettes que les généraux turks ont droit de distribuer comme prix de la valeur, et surtout des vivres et des fourrages qui manquaient à son armée, mais dont le camp impérial éprouvait la même disette. Il publia un manifeste sur la prochaine entrée des troupes ottomanes en Pologne, absolument opposé à celui qu'avait publié son prédécesseur. « La Porte, disait-il, s'était abstenue jusque-là de faire entrer ses troupes sur le territoire de la Pologne, pour ne point ajouter aux malheurs de cette république ; elle se voyait forcée d'y poursuivre ses ennemis : mais les ordres les plus sévères étaient donnés pour traiter les Polonais comme les fidèles alliés des Turks ». Potoçki publia un manifeste pareil. Il régnait entre le nouveau grand-visir et le chef des confédérés cette confiance que les braves gens s'inspirent mutuellement. Toute l'armée ottomane attribuait au comte Potoçki la défense de Chocim. La garnison lui en avait rendu un témoignage public par un *armazar*, ou écrit authentique adressé au grand-seigneur ; et le sultan, pour prix d'un si grand service, lui avait envoyé les marques d'honneur que les usages de cet empire accordent aux étrangers. Un grand officier du sérail était venu le revêtir, au nom du sultan, d'une superbe pelisse ; et ce prince avait joint à ce présent celui de trois cents bourses, récompense que les besoins des confédérés rendaient bien plus importante.

XXVII. *L'armée russe se rapproche du fleuve.*

Aussitôt que les Ottomans eurent commencé à construire un pont sur le Dniester, l'armée russe se rapprocha de ce

Digitized by Google

fleuve, et se retrancha à sept mille pas du rivage, mais sans occuper les terrains qui le dominaient, dans la crainte d'y être trop exposée au canon de Chocim. Elle occupa les bois voisins; elle s'environna d'abattis, et multiplia les défenses d'une manière dangereuse pour elle-même, parce que, ne pouvant les garder toutes, elles pouvaient devenir favorables à l'ennemi. Sa position n'empêchait ni la construction du pont, ni le passage du fleuve. Cinquante mille hommes pouvaient se former entre la hauteur qui suivait le cours du fleuve, et les bas-fonds du rivage, s'y ranger en bataille sous la protection du canon de la ville, et marcher ensuite à la faveur d'un ravin et d'un bois, jusque sous les retranchements des Russes. Les batteries turques, établies sur les coteaux de la Moldavie, envoyèrent même quelques boulets dans le camp russe, et y tuèrent quelques hommes dans leurs tentes.

XXIX. *Plusieurs détachements turks passent le Dniester.*

Chaque jour, selon l'usage de toutes les armées turques, des détachements de volontaires partaient de leur camp sans ordre, traversaient le fleuve à la nage, attaquaient le camp russe, se précipitaient sur les abattis, en coupaient les branches à coups de sabre, avec une bravoure capable de tout vaincre, si elle eût été mieux conduite. Leur première impétuosité était toujours formidable, et souvent heureuse. Un petit nombre forçait les premiers retranchements. Les soldats russes opposaient une fermeté inébranlable; la supériorité de leur feu arrêtait les assaillants, et les forçait de se retirer avec perte.

Le pont fut achevé le premier septembre, et aussitôt six mille Turks s'établirent sur la rive polonaise, dans un re-

Digitized by Google

tranchement construit à la tête du pont. Les escarmouches devinrent alors plus fréquentes, et les détachements turks plus nombreux. Ils vinrent pendant plusieurs jours fourrager avec audace à la vue de l'armée russe. Ils arrivaient à toute heure par toutes les routes qui pouvaient conduire au camp, et en reconnaissaient ainsi toute la position. Galitzin prit le parti de leur tendre des embuscades. Mais ce jour-là, un si grand nombre de volontaires passa le fleuve, et se répandit par tant de routes à la fois, que toutes les embuscades se trouvèrent trop faibles, et que la plupart furent coupées. Plusieurs régiments d'infanterie russe, cachés dans les bois voisins du camp, n'eurent de ressource qu'une prompte fuite. Les Turks les poursuivirent, se jetèrent avec eux dans les premiers retranchements, s'emparèrent d'une batterie. L'armée russe était dans un extrême péril. Mais quelques troupes qui sortirent des retranchements en imposèrent aux vainqueurs ; et, sans être ni attaqués, ni poursuivis, ils abandonnèrent les retranchements qu'ils avaient forcés, et emmenèrent huit pièces de canon dont ils s'y étaient emparés. L'armée russe remercia Dieu de leur retraite, comme d'une victoire ; mais pendant ses chants d'actions de grâces et de triomphe, elle voyait de son camp les tentes du grand-visir environnées d'une forêt de piques, dont chacune portait des têtes de Russes.

XXX. *Rappel de Galitzin, et inquiétudes à Pétersbourg.*

Sur ces entrefaites, Galitzin reçut l'ordre de son rappel, mais sans éprouver la même rigueur que Méhemet venait de subir. Cette disgrâce était adoucie par les expressions mêmes de cet ordre. L'impératrice lui écrivit qu'ayant besoin de lui dans le conseil, elle avait ordonné à un autre

Digitized by Google

général d'aller incessamment prendre le commandement de l'armée. Cette princesse était dans les plus cruelles alarmes; le plus morne silence régnait alors à Pétersbourg; personne n'y avait aucune nouvelle ni de ses parents, ni de ses amis; on avait pris d'incroyables précautions pour empêcher tous les particuliers d'y recevoir aucune lettre; qui que ce fût n'avait encore porté le deuil : et, en évitant ainsi le spectacle de la désolation et des regrets de quelques familles, on laissait la nation entière livrée aux plus vives inquiétudes. Quelques officiers des régiments des gardes avaient été arrêtés pour avoir osé interpréter le secret absolu et impénétrable qui régnait sur les affaires. Le mécontentement devenu général pouvait, aux premières nouvelles de revers décisifs, se porter aux plus violentes extrémités.

La cour de Pologne éprouvait les mêmes craintes. On ne doutait plus que Poniatowski ne fût renversé du trône. Il se tenait prêt à fuir de Varsovie. L'ambassadeur russe se préparait à le suivre. On ne savait où serait l'asile de cette cour fugitive.

XXXI. *La confédération générale prête à se former.*

L'époque dont les principaux chefs des confédérés étaient convenus dans leur concert secret, était enfin arrivée; et la plupart des détachements russes, abandonnant les provinces polonaises pour voler au secours de leur grande-armée, les Polonais profitaient de toutes parts de cette liberté pour se réunir et former celles des confédérations particulières qui manquaient encore, et qu'on avait jusque-là suspendues. Déjà on ne craignait plus, dans toute la Pologne, que les dévastations des Turks. On s'écriait : « Nous serons

Digitized by Google

libres ». Tous les maréchaux étaient convenus de se rendre à Gliniany, petite ville voisine de la frontière, où le comte Potoçki était attendu. Des différentes provinces du royaume plusieurs troupes avaient déjà pris cette route. L'évêque de Kamieniec avait tout prévu, tout préparé; et, dès leur arrivée dans cette ville, la confédération générale allait se trouver formée par leur seule réunion.

Jamais aucun citoyen libérateur de sa patrie ne fit aucune entreprise plus grande et plus difficile que celle de cet évêque; et si dans l'occasion actuelle, les revers des Turks, et dans la suite l'ambitieuse politique des puissances voisines, lui ont ravi cette gloire, la plus belle que les hommes puissent acquérir, le devoir d'un historien est de lui en restituer du moins la plus grande partie. Nous n'entrerons point dans le détail de ses immenses travaux; mais afin de faire connaître ce qu'ils eurent de plus épineux, nous raconterons seulement que les amis de la maison de Saxe, en paraissant d'abord le seconder, ne s'étaient véritablement occupés qu'à lui susciter les plus cruelles traverses. La Saxe n'avait rien fait en faveur des confédérés. Constamment sollicitée de leur envoyer des armes, elle venait récemment de se déterminer à faire passer en Pologne six cents fusils, mais comme une restitution qu'elle devait a l'arsenal de Varsovie; et les confédérés, avertis, devaient les enlever sur la route. La perspective d'un succès qu'on n'avait point osé espérer, et qui paraissait si prochain, l'emportant sur l'irrésolution et sur la détresse de cette cour, elle venait enfin de laisser une modique somme à la disposition de la vieille électrice. Mais les agents de cette princesse, si habiles autrefois à semer les défiances et à ruiner les réputations, cherchaient à exercer ce talent funeste contre l'évêque de Kamieniec, parce que son unique but était de rendre la liberté à son pays, parce qu'il écartait de sa conduite toute animosité

Digitized by Google

particulière, et qu'il ménageait les anciens ennemis de cette cour dans l'unique vue de ne pas réduire au désespoir les restes d'un parti encore assez nombreux. Tous ces agents réunis s'efforçaient de donner en Pologne pour principal chef aux confédérés le comte Wessel, homme doux, modéré, sans génie, et, comme disaient les princes saxons en croyant faire de lui le plus grand éloge, « homme qui ne contredisait jamais ». C'était cet ancien courtisan d'Auguste qui tramait de sourdes cabales parmi les confédérés. C'était lui qui dirigeait le faux enthousiasme de ce Bierzynski que nous avons fait connaître. Il avait ses propres émissaires dans plusieurs cours, destinés à rendre suspects les autres chefs. Il n'osait toutefois cabaler contre l'évêque de Kamieniec, qu'en l'absence de ce prélat. Dès qu'ils se retrouvaient ensemble, l'ascendant de celui-ci subjuguait facilement son adversaire. La différence de leurs caractères personnels ne permettait pas, partout où ils se rencontraient, que l'un disputât à l'autre aucun genre de supériorité. Cet évêque s'indignait de ces sourdes manœuvres; il gémissait de voir ces anciens courtisans d'Auguste ne pouvoir se soustraire à cette habitude de bassesse, et capter d'avance par de si dangereuses intrigues la faveur d'une cour qui n'était encore rien pour eux. « Hélas! s'écriait-il, les Polonais n'ont-ils donc pas assez souffert, pour avoir appris à sacrifier de si vains intérêts au salut de leur patrie! « Au milieu de ces contradictions, cet évêque luttant avec un courage infatigable contre les périls et les difficultés réelles de cette grande entreprise, et contre les difficultés plus décourageantes peut-être que lui suscitaient tant de viles intrigues, passant alternativement des frontières de Silésie aux frontières de Hongrie, étendant de là ses soins, ses correspondances, ses conseils dans toutes les provinces, sacrifiant à cet unique objet sa fortune entière et celle de quelques gé-

Digitized by Google

néreux citoyens, avait tout préparé, tout dirigé. Il avait profité, sans aucune jalousie, de tous les succès étrangers au plan qu'il s'était prescrit, tels que la course d'abord si heureuse des jeunes Pulaski en Lithuanie, qui avait confédéré ce grand-duché. Dans tout le reste de la Pologne, toutes les assemblées non-seulement des districts, mais les assemblées générales des provinces étaient faites. On avait eu soin, pour y parvenir et pour détourner l'attention des Rûsses, d'indiquer publiquement de faux rendez-vous ; et, par de secrets émissaires, on était convenu de tenir les assemblées dans d'autres lieux. Là furent élus les maréchaux-généraux de chaque palatinat. Enfin, toutes les voix des cent soixante-dix-neuf districts qui composaient alors la république, avaient été amenées d'avance au point du concert unanime ; et la confédération générale, ainsi secrètement formée dans les premiers jours de septembre, allait se produire tout à coup dans cette ville de Gliniany, élire pour chefs les confédérés de Bar, qui s'y rendaient de leur côté, et prendre en main le gouvernement de la république. Tout était en route. Tout ce qui s'était refugié sur les frontières rentrait en Pologne. L'évêque de Kamieniec, l'âme de cette grande opération, accourait pour assister à l'ouverture de cette assemblée nationale.

XXXII. *Le pont des Turks se rompt ; dispersion de leur armée.*

Le camp russe, par le peu de soin que donne cette nation à tout ce qui intéresse la propreté, et par l'infection que répandait la multitude de cadavres enterrés dans le voisinage avec négligence, était devenu si malsain, que l'armée, en proie à une contagion mortelle, était menacée d'y périr. Mais d'un autre côté, les horreurs de la disette commençaient

Digitized by Google

à se faire sentir dans lès trois camps turks ; c'est-à-dire le camp du visir, sur les bords du Dniester ; le camp impérial, à Kantépessy ; et l'ancien camp sur les bords du Danube, où les gros équipages avaient été laissés dès le commencement de la campagne. La saison s'avançait pour ces climats ; et de ce dernier camp il fut envoyé au grand-visir une information publique par laquelle on le prévenait que les eaux du Danube grossissaient d'une manière dangereuse, et qu'il y avait à craindre, s'il tardait à faire repasser l'armée, que ce premier pont, soulevé par l'eau, ne se rompît. Ce bruit courut dans l'armée turque et inquiéta tous les esprits. Le grand-visir n'y trouva qu'un motif de presser ses opérations ; et le 16 de septembre il passa le pont du Dniester, entra en Pologne, et vint dans l'après-midi reconnaître la position des Russes. On traîna pour sa défense d'énormes pièces de canon ; et aux troupes qu'il avait commandées pour son escorte il se joignit une telle multitude de volontaires, que près de soixante mille hommes passèrent le pont à sa suite, et vinrent braver l'armée russe dans ses retranchements. Les escarmouches commencèrent de toutes parts. Les Turks, attirés toujours en plus grand nombre, engageaient de plus en plus le combat avec l'ardeur qui entraîne ces troupes fanatiques quand elles suivent un premier succès et qu'elles croient obéir à la voix de la destinée, qui leur indique ainsi le moment de la victoire. Cependant, les pluies continuelles et la chute des torrents dans les monts Karpathes avaient depuis quelques jours enflé le cours du Dniester. Une crue subite accélérant la rapidité des eaux, elles ébranlèrent alors ce mauvais pont. De gros troncs d'arbres, amenés par le courant, venaient frapper avec violence tous ces radeaux mal liés les uns aux autres, et firent appréhender qu'il ne se rompît. L'épouvante se répand parmi tous ceux qui avaient suivi le grand-visir. Le combat cesse, tout s'empresse de re-

Digitized by Google

passer le pont ; il peut à peine contenir la foule qui se précipite. Bientôt la pesanteur des canons et la fuite de cette multitude achevant de l'ébranler, il se rompt, et la rapidité du torrent en emporte les débris. Six ou sept mille hommes restaient sur l'autre bord ; une partie dans le retranchement qui défendait la tête du pont, une autre partie au dehors de ce retranchement. Moldavandji se presse d'envoyer au camp impérial, pour faire venir ce qui restait de pontons. Mais cet autre camp était à plusieurs journées de distance. Le lendemain se passa dans l'attente ; et le corps de Turks resté sur le rivage polonais, y demeurait entièrement séparé de leur armée. La nuit venue, huit bataillons de grenadiers russes et douze compagnies marchent en silence vers ceux que le sort leur avait abandonnés, et qui n'avaient ni secours à recevoir, ni aucun moyen de salut. Les différentes troupes russes en avançant franchissent avec peine les fossés, et les terres devenues mobiles par l'abondance des pluies ; mais enfin elles se précipitent dans le retranchement. Les Turks, exténués par la faim, se défendent toutefois avec courage, ou plutôt avec désespoir. L'armée ottomane entendait, au travers de l'obscurité augmentée par la violence de la pluie, les hurlements de ceux qu'on massacrait et qu'elle ne pouvait secourir. Ceux qui étaient hors du retranchement furent poussés sur un ravin, entre le bois et le fleuve, s'y soutinrent opiniâtrément, et repoussèrent les Russes. Le jour fit cesser cette boucherie. Les Turks s'étaient maintenus dans le retranchement ; et le corps qui était à l'entrée du bois se tenant encore ensemble, les Russes s'éloignèrent.

Pendant la nuit qui suivit, les eaux ne cessèrent de s'accroître. Ce qui restait de Turks sur le rivage polonais, après avoir combattu toute la nuit, épuisé de faim et de fatigue, et quelques-uns grièvement blessés, criaient pour demander

Digitized by Google

au camp les moyens de repasser. Le visir se montre sur la rive. Ni ses promesses ni ses exhortations ne calment leur désespoir. Plusieurs repassent à la nage; des Tatars en repassent quelques autres sur leurs chevaux. Le pacha de Natolie, qui commandait ce détachement, ayant vainement tenté de passer à cheval, des nageurs arabes l'attachèrent sur une planche et le conduisirent ainsi à la rive droite. Enfin, vers midi, on ramène, des débris du pont, un seul bateau; et quoique l'intention du visir fût de conserver ce poste et de rétablir le pont, il céda aux cris du désespoir et envoya ce bateau à l'autre rive. Tout ce qui put être passé pendant le reste du jour, rejoignit le gros de l'armée; et à la nuit, le visir retint le bateau vers son camp. Mais pendant cette nuit, les Russes placèrent plusieurs pièces de canon sur une élévation, en face des batteries turques établies sur le bord opposé. Ils aperçurent au point du jour le reste des Turks qui se cachaient le long des bords du fleuve, et jusque dans les eaux. Ils tombèrent sur eux, la baïonnette au bout du fusil. Ceux de ces infortunés qui tentèrent de repasser, se noyèrent. Quelques-uns, réfugiés sur les débris du pont, demandaient la vie et du pain. Les officiers russes, pour avoir des esclaves, les sauvèrent de la fureur des soldats. Ceux qui pendant la nuit précédente, avaient été séparés du retranchement, s'étaient dispersés dans les bois. Quelques-uns se jetèrent dans les ruines du village de Braha, s'y défendirent opiniâtrément et moururent lès armes à la main.

Plusieurs étaient passés dans une petite île, d'où ils espéraient parvenir à l'autre bord. Tous ceux qui le tentèrent s'étant noyés, il en resta trente dans l'île; on envoya contre eux des troupes légères et du canon qui leur firent mettre bas les armes. Toutes les troupes éparses furent détruites. Quatre cents avaient pris la courageuse résolution de

Digitized by Google

suivre les bords du fleuve et de passer vers Bender par la Pologne ; mais trente-cinq seulement y parvinrent, le reste périt.

Pendant ce temps, le camp des Turks était en proie à de violents murmures, voisins de la sédition. Les uns rejetaient ce malheur sur l'injustice de la guerre, d'autres sur les brigandages qu'on avait commis pendant toute cette campagne. Presque tous les pachas, jaloux de l'avancement subit de Moldavandji, encourageaient le mécontentement des soldats, l'accusaient d'avoir sacrifié volontairement l'élite des troupes, et disaient hautement que l'époque marquée par les anciens usages pour la fin de l'année militaire aurait dû être avancée dans ces climats rigoureux.

Dès que le jour fut devenu plus grand, les batteries russes commencèrent à faire feu ; et dans le désordre où était l'armée ottomane, les batteries turques, dressées sur le rivage opposé, et celles de la forteresse, ne répondirent point. Quelques boulets ayant porté dans les tentes, les Turks leverent leur camp afin de le reculer derrière la ville. Mais ce mouvement tumultueux devint le signal d'une défection générale. Toute cette armée, animée à la désertion par ses pachas, se dispersa tout entière. Tous reprirent en foule le chemin du Danube. L'autorité du visir méconnue ne put arrêter cette déroute volontaire. Lui-même fut entraîné. La garnison de Chocim suivit l'armée. Le gouverneur, abandonné des troupes, prit, avant de sortir, la bizarre précaution d'apposer le sceau impérial sur tous les magasins, et suivit sa garnison.

Les Tatars pillèrent quelques tentes qui demeuraient désertes et la forteresse qui restait vide. Quelques-uns d'entre eux s'occupaient de sauver les malades, et prirent seuls le soin charitable de les emmener.

Les confédérés, si près de rentrer en triomphe dans leur patrie, s'éloignèrent les derniers du rivage ; et cette petite

Digitized by Google

troupe fit l'arrière-garde de cette innombrable multitude de Tatars et de Turks. Ces généreux citoyens, qui avaient jusque-là éprouvé tant de fatigues, de périls et de désastres avec un courage inébranlable, commencèrent de ce jour seulement à sentir leur infortune.

Le grand-visir envoya ordre au camp impérial d'y retenir les troupes. Mais elles ne connaissaient plus aucun ordre; et dans la détresse où était cet autre camp, les pachas qui y commandaient virent avec joie la désobéissance des soldats.

Moldavandji, réduit à sa propre garde, ne s'occupa plus que de sauver l'artillerie, s'arrêtant partout pour l'attendre, voulant qu'elle passât le Danube avant lui, ne perdant point courage, et attribuant ce revers aux fausses mesures prises par son prédécesseur, et surtout à la destinée, ressource ordinaire des Turks dans leurs fautes et leurs malheurs.

XXXIII. *La Moldavie et la Valaquie au pouvoir des Russes.*

Quelques Kosaks de l'armée russe passèrent le fleuve à la nage, et revinrent apporter ces nouvelles. On refusa de les croire. Les ennemis de Galitzin affligés que de si grands avantages fussent arrivés tandis qu'il commandait encore l'armée, affectaient de jeter du doute sur ces rapports, et dans l'attente du nouveau général, auraient voulu laisser à celui-ci la gloire de les avoir produits par sa seule présence. Rennekampf, ce vieillard qui avait conduit la reraite peu de semaines auparavant, et sauvé l'armée, et qui peu connu à la cour, n'épousait aucune faction et ne cherchait plus aucune faveur, s'avança sur le rivage et vit le bord opposé entièrement désert. Mais il n'y avait à l'armée russe ni pontons, ni bateaux. On avait brûlé les plus endommagés, et

les autres étaient loin derrière l'armée. On construisit quelques radeaux. Ils ne purent résister à la violence des vagues, et s'ouvrirent au milieu du fleuve. Un Kosak traversa à la nage et amena le bateau turk resté à l'autre bord. Huit hommes y passèrent. Ils gravirent jusque dans la forteresse ; ils la trouvèrent déserte.

Galitzin et tous les généraux, précédés de quelques soldats, passèrent successivement dans ce même bateau, et rendirent à Dieu des actions de grâces dans une église de la ville.

Un assez grand nombre de troupes les suivirent enfin sur deux radeaux. Quelques détachements furent envoyés avec précaution à la poursuite, ou plutôt à la découverte de l'ennemi. Mais les ordres que Moldavandji avait donnés pour la sûreté des deux provinces de Valaquie et de Moldavie n'avaient point été exécutés. On ne trouva à Iassy que trente Turks ou Polonais, qui furent passés au fil de l'épée. Les Moldaves reçurent encore cette fois les Russes comme leurs libérateurs. Ils bénissaient Dieu d'avoir suscité, disaient-ils, le génie de l'impératrice pour délivrer cette partie de l'église d'Orient. Un autre détachement pénétra jusqu'à Bukharest, capitale de la Valaquie. Il surprit le peu de troupes qui y restaient, fit l'hospodar prisonnier ; et les Russes se trouvèrent sans aucun obstacle maîtres de ces deux provinces jusqu'au Danube.

Le gros des troupes rentra aussitôt en Pologne ; et de forts détachements furent envoyés occuper de nouveau les postes importants, que la nécessité de voler au secours de leur armée les avait contraints d'abandonner.

Digitized by Google

XXXIV. *Les Polonais abandonnés. — État de la cour de Saxe.*

Cette dispersion de l'armée turque changea tout à coup la face des affaires. Ceux des Polonais qui venaient de se déclarer, dans la certitude d'un appui, se voyaient maintenant exposés sans défense, sans aucune autre ressource que leur courage, destitués de tout moyen de faire la guerre. Le concert unanime étant formé d'avance, il ne manquait plus, pour achever la confédération générale, que des formalités. Mais sans aucun asile dans toute l'étendue de la république, comment remplir ces formalités? Si on y parvenait, ne serait-ce pas désigner aux ennemis pour victimes ceux que la république aurait reconnus pour ses chefs? Et si le conseil-général des confédérations, aussitôt qu'il serait formé, était enlevé par les Russes, ne serait-ce pas perdre la dernière puissance de la république? On cherchait à se rassurer par des espérances éloignées. On ne trouvait qu'un coup de fortune, dans l'événement inattendu qui venait de donner aux Russes le succès de la campagne. Toute la Pologne était remplie de fausses nouvelles sur les prétendus échecs qu'ils avaient reçus, disait-on, sur les bords du Danube. On parlait avec plus de vérité de l'énormité de leurs pertes, des maladies qui ravageaient leur armée, de la difficulté des recrues dans cet empire, de la disette d'argent qu'il éprouvait. Mais comment, sans armes, sans vivres, sans asile, attendre jusqu'au printemps prochain que les Turks reparussent en campagne, et que leur retour réparât le malheur de leur déroute? Quatre puissances, la Turquie, la France, l'Autriche et la Saxe, semblaient s'intéresser au sort des confédérés. Ils ne demandaient que des armes et du pain; ils en demandaient vainement. Les Turks avaient fui; Vienne n'ac-

Digitized by Google

cordait qu'un refuge : la France, plus occupée d'affaiblir et d'embarrasser la Russie que de secourir la Pologne, se contentait d'avoir armé les Turks. Et d'ailleurs, l'ambassadeur de France à Constantinople, engagé par son devoir même dans cette intrigue mystérieuse que nous avons développée, obéissant aux ordres secrets qu'il recevait au nom du roi son maître, et qui rompaient toutes les mesures du ministère français, ne protégeait que faiblement auprès des Turks les chefs de la confédération de Bar, leur rendait même avec adresse quelques mauvais offices, et en faisait à dessein de fâcheux rapports au ministre de France, afin de leur enlever cette protection. La Saxe, sous une administration nouvelle, n'avait aucun plan arrêté. On ne connaissait ni les desseins ni le caractère du jeune électeur, parvenu à sa majorité depuis quelques mois, et qui avait pris en main les rênes de son électorat. Le silence absolu qu'il observait sur les affaires de Pologne et son extrême réserve, ne laissaient apercevoir en lui aucun mouvement d'ambition. On ne pénétrait pas même s'il était irrésolu et timide, ou prudent et dissimulé. Les jésuites exerçaient quelque empire sur son esprit ; et ces religieux, de jour en jour plus persécutés dans les autres États de la chrétienté, et voisins de leur ruine, n'avaient plus rien de ce fanatisme que leurs ennemis leur reprochaient alors avec tant de fureur et d'animosité. S'ils dominaient sur sa conscience, c'était en nourrissant ses scrupules. Ils lui persuadaient qu'il ne pouvait sans crime contribuer à détrôner un roi que lui-même avait reconnu, et que ses vues sur le trône de Pologne ne pouvaient devenir légitimes, que quand ce trône aurait été déclaré vacant. Le vœu unanime des Saxons était plus opposé encore aux instances des confédérés. Ce vœu était que toute liaison entre la Saxe et la Pologne fût entièrement rompue. Ils regardaient l'espoir de cette couronne comme le seul obstacle au retour

Digitized by Google

de leur prince vers la religion luthérienne; retour qui lui conciliait en Saxe l'amour de ses sujets, et en Allemagne la confiance du corps évangélique. La noblesse saxonne, si longtemps humiliée par le faste des seigneurs polonais, leurs prérogatives, leurs immenses richesses, se félicitait de n'avoir plus ni à soutenir cette concurrence, ni à redouter que l'électeur, devenu roi héréditaire, regardât son électorat comme une province. L'épuisement et le désordre des finances ne laissaient entre les mains du prince ni argent, ni crédit. La nécessité où il se trouvait de recourir à la générosité de ses sujets, redonnait aux états du pays une influence qu'ils n'avaient pas eue depuis longtemps sur les affaires publiques. Ils cherchaient à accroître leur autorité. Ils exigeaient des réformes dans tous les genres. Ils prescrivaient l'économie dans tous les départements; et suivant l'esprit de ces assemblées nationales, entièrement opposé à l'esprit des cours, ils exagéraient peut-être le mal que celles-ci prennent toujours à tâche de pallier. Ils remettaient sans cesse sous les yeux du prince que les pierreries de sa couronne étaient engagées pour d'anciens emprunts; que la dépense de son gouvernement en surpassait le revenu; que sa maison domestique n'était point payée; et tandis que les confédérés lui représentaient que le moment était décisif, que s'ils étaient abandonnés ils allaient être détruits, que le plus léger secours suffirait à leur courage, on fit à dessein trouver sur le passage de ce prince tous les gens de sa livrée réunis pour implorer sa pitié, et demander à genoux le payement de leurs gages.

Ajoutons encore que la Saxe, déchue de tout ce qu'elle avait été, n'avait plus en Allemagne même ni considération ni puissance. Les forces de ses voisins n'avaient cessé de s'accroître, tandis que les siennes avaient été ruinées par la folle ambition et le luxe insensé de ses derniers princes. Les

Digitized by Google

armées formidables entretenues dans le voisinage l'exposaient à un danger toujours si imminent, qu'elle ne pouvait plus rien oser. Les efforts que le régent avait récemment faits pour augmenter les troupes, avaient achevé d'obérer l'État. La nécessité d'en diminuer le nombre devenait pressante. C'était moins dans ses forces que dans son extrême sagesse qu'elle devait chercher désormais sa défense, ou plutôt sa tranquillité.

Ainsi, ces longues et funestes liaisons entre la Saxe et la Pologne, ces liaisons qui duraient depuis soixante-quinze ans, et qui avaient tant contribué à la ruine mutuelle de ces deux États, étaient sur le point de cesser entièrement, et, selon toute apparence, pour jamais. Elles tenaient encore cependant à un léger fil qu'il est important de développer ici; et ce sera jusqu'à la fin de cette histoire la dernière fois que nous aurons à fixer l'attention du lecteur sur cette cour.

Le ministre qui conduisait en Saxe le département des affaires étrangères était un comte de Sacken, Kourlandais d'une grande richesse, et dont les terres étaient situées en Kourlande sur les frontières de Russie; conjoncture dont ses ennemis saisissaient le prétexte pour rendre sa politique suspecte d'intérêt personnel, et même de trahison. Ces odieux soupçons étaient injustes. Le comte de Sacken avait de la probité; mais la vanité et la fausse importance dominaient dans son caractère. Il avait commencé à servir la Saxe dans les temps heureux du règne d'Auguste. Les événements avaient trompé son ambition. Il voyait avec chagrin cette cour devenue pour lui un théâtre trop resserré et trop obscur, où il n'entrevoyait plus aucune perspective de grandeur. Il s'efforçait, par une suite de ce caractère, de donner aux négociations actuelles de cette petite cour une importance qu'elles n'avaient plus. Toutefois, il était trop éclairé

Digitized by Google

pour concevoir des desseins chimériques; et toute cette vaine ostentation était plutôt ridicule que dangereuse. Il servait l'électeur sans appointements; mais pour récompense des grands sacrifices qu'il croyait faire en daignant encore le servir, il prétendait à jouer le personnage de ministre favori. Les conseils qu'il lui donnait sur les affaires de la Pologne étaient de se conserver des amis dans cette république, sans s'occuper actuellement d'y avoir un parti; d'y verser avec modération quelques bienfaits cachés sur les anciens serviteurs de sa maison, de quelque parti qu'ils fussent, mais seulement par reconnaissance, par générosité, et parce que cette conduite lui semblait digne d'un grand prince : et le jeune électeur, sans développer ses propres intentions, le laissait suivre cette politique.

Mais d'un autre côté, l'électrice douairière aurait voulu gouverner son fils ; et la jalousie de cette princesse tombait principalement sur le comte de Sacken. Elle s'efforçait de le supplanter, de lui enlever une faveur dont il ne jouissait pas; et les conseils qu'elle donnait au jeune prince étaient entièrement opposés à ceux de ce ministre. Non-seulement ces illusions que la vanité des femmes et celle des princes se forge si aisément, et que la flatterie de tout ce qui les environne entretient dans leur imagination, lui représentaient toute la Pologne prête à verser la dernière goutte de son sang pour rappeler la maison de Saxe sur le trône, mais ce qu'elle voulait surtout persuader au jeune électeur, c'était que cette couronne dépendait des intelligences qu'elle-même entretenait dans cette république. Elle voulait paraître chef d'un parti en Pologne, pour s'emparer en Saxe d'un crédit qu'elle se désolait de ne point avoir. Par là, en effet, elle se conservait dans les affaires une sorte de département. Ces grands intérêts d'une nation à protéger, d'un parti à soutenir, d'un royaume offert par l'héroïsme et la reconnaissance

Digitized by Google

de toute la noblesse polonaise, étaient un beau voile dont elle couvrait avec assez d'adresse tout ce vain manége de son ambition personnelle; et les confédérés ne servaient réellement en Saxe que de prétexte aux intrigues de cette petite cour. C'est dans cette vue que l'électrice douairière sacrifiait au soutien de ses amis dans les confédérations tout ce que ses profusions de tous les genres lui laissaient de son modique revenu. Son importunité arrachait quelquefois pour eux de légers secours à son fils; et avec ces faibles moyens elle continua toujours d'entretenir parmi les confédérés les dangereuses intrigues que nous avons développées. Elle voulait, pour déterminer son fils et vaincre ses scrupules, que dès lors on déclarât le trône vacant. Tous ceux qui s'opposaient à cette démarche précipitée lui paraissaient autant d'ennemis déclarés ou secrets. Tout ce qui ne répondait pas à son impatience lui paraissait une trahison ; et dès qu'elle eut su combien le comte Potoçki s'était attiré de considération parmi les Turks, elle se pressa d'envoyer en Turquie des émissaires chargés de présents pour seconder en apparence ce chef de confédérés, mais dont la commission secrète était de détruire ce Polonais dans l'esprit du ministre et des généraux ottomans.

Les confédérés, abandonnés de l'univers entier, et plutôt trahis que secourus par la seule puissance que l'opinion de toute l'Europe regardait comme leur soutien, ne se découragèrent cependant point, malgré leur détresse et leur dénûment presque total de tout moyen de résistance.

Ce fut dans les premiers jours de novembre que la plupart des maréchaux, conseillers et autre députés des confédérations particulières, se trouvèrent réunis à Biala sur les frontières de la Silésie. Biala ou Bilitz (ce sont deux noms de la même ville), est la capitale d'un duché héréditaire dans la maison de Sulkowski; et une moitié est sur le

Digitized by Google

territoire polonais et l'autre moitié sur le territoire de la haute Silésie. Cette séparation est marquée par une rivière qui coupe également la ville en deux parties. Elles appartiennent au même seigneur; mais l'une est sous la domination de l'Autriche, et l'autre sous la domination polonaise. Cette position parut favorable pour une assemblée qui ne pouvait, suivant toutes les anciennes lois, exercer d'autorité qu'autant qu'elle rendrait ses décrets sur le territoire polonais, et qui toutefois dans les périls dont elle était menacée, n'avait encore d'autre moyen de s'en garantir que de se réfugier, s'il le fallait, sur un territoire dont ses ennemis respecteraient la neutralité.

Les députés des deux Pologues et ceux de la Prusse polonaise proclamèrent solennellement pour maréchal-général du royaume le comte Krasinski, et pour régimentaire-général le comte Potocki. L'acte en fut dressé authentiquement en présence d'une assemblée nombreuse; et il fut revêtu de toutes les formes exigées par les anciennes lois pour en établir la validité. Ceux des maréchaux qui n'avaient pu se rendre à Biala avaient envoyé leurs voix par écrit.

La confédération du grand-duché de Lithuanie, dont les députés et les chefs étaient présents, se réunit aussitôt à celle de la Pologne par un acte solennel.

Le comte Paç, maréchal de Lithuanie, fut nommé substitut des deux autres chefs, jusqu'à leur retour de Turquie; et on forma sous son autorité un conseil suprême chargé du pouvoir souverain dans toute l'étendue de la république. Cet acte fut aussitôt répandu et promulgué dans tout le royaume. Tous les camps épars des confédérés célébrèrent cette publication par des fêtes militaires. Dans les villes mêmes occupées par les Russes, le peuple se livra aux démonstrations de sa joie; mais surtout à Poznan, la seule

Digitized by Google

capitale que les confédérés occupassent encore, on donna à cette occasion des fêtes aussi éclatantes que les circonstances le permettaient. On opposa ces réjouissances à celles que les Russes célébraient partout pour leurs faciles conquêtes.

Il avait fallu attirer du fond de la Lithuanie et des provinces les plus reculées, aux dépens du sang de plus de vingt mille gentilshommes, à travers mille périls, non-seulement ceux de la mort, mais ceux de la captivité et des tortures, à travers mille piéges multipliés, malgré les trahisons, et les défiances non moins funestes peut-être que les trahisons, cette nombreuse assemblée de la noblesse des cent soixante-dix-neuf districts d'un vaste royaume; réunion nécessaire pour former cette confédération générale, à qui toutes les anciennes lois donnaient désormais dans la république l'autorité souveraine. Les événements qui avaient terminé la campagne, firent renoncer dès lors au système de soutenir les efforts des confédérés, de réprimer leur zèle, d'attendre les troupes auxiliaires des Turks et des Tatars, d'attendre même que les Russes, rappelés pour la défense de leurs propres foyers, eussent évacué sans coup férir les provinces polonaises. Tant de prudence céda à de plus généreux desseins, ou plutôt à la nécessité. On résolut au contraire d'encourager les efforts de ceux qui avaient combattu jusqu'à présent, de réunir leurs troupes qui étaient actuellement éparses dans les forêts, dans de petites îles, ou réfugiées sur les montagnes qui séparent la Hongrie de la Pologne, de chercher d'abord à conquérir la province voisine de la frontière où se rassemblait la confédération générale, de se former sous la protection de ces troupes, un arrondissement qui pût les nourrir et servir à les recruter. On résolut enfin d'établir en Pologne le siége d'une véritable guerre; et loin de désespérer de la patrie, un des premiers soins de la confédération générale fut de consulter les meil-

leurs esprits de l'Europe, pour savoir quelle forme de gouvernement les Polonais devaient donner à leur république après sa délivrance.

Il est beau, il est consolant pour des citoyens, pour des hommes, de voir comment un peuple sans lois, sans union, sans gouvernement, amolli par le luxe, endormi par l'oisiveté, et qui dans son engourdissement paraissait mort aux grandes choses, s'est éveillé, s'est animé, au péril d'une oppression presque inévitable, s'est enflammé d'indignation, de courage; et seul, dénué de tout, abandonné pour ainsi dire de la terre et du ciel, a retrouvé en lui-même une force et des vertus qui l'étonnaient, et repoussé avec d'héroïques efforts un joug de fer imposé par des mains étrangères. Ce qui nous reste à raconter n'est plus que le jeu de la fortune, l'œuvre de la puissance, une image de ce qui s'est passé dans tous les temps; mais si les causes de cette guerre, son origine et ses premiers détails sont des faits rares, précieux, remarquables, honteux à la tyrannie, honorables à l'humanité, dignes enfin d'entrer dans le dépôt sacré de l'histoire, les événements qui vont suivre, quoique d'un genre bien différent, ne sont pas entièrement indignes d'être conservés dans la mémoire des hommes (1).

XXXV. *État de la cour de Varsovie. — Caractère du nouvel ambassadeur russe.*

Pendant que les confédérés trouvaient dans leur désespoir même une nouvelle espérance, le roi, craignant également d'être détrôné par sa nation, par la Russie et par les

(1) Ce remarquable passage, digne du génie de Rulhière, peut tout aussi bien s'appliquer aux événements actuels en Pologne.

Digitized by Google

Turks, entretenait de sourdes menées avec tous les partis, et employait tout son esprit à ne prendre aucune résolution publique et décisive qui l'empêchât de se laisser ramener par le cours des événements, à des résolutions contraires. Son unique soin, au milieu de ces calamités, était de maintenir la couronne sur sa tête. Le vain nom de roi lui servait de consolation; et il répondait quelquefois aux outrages, dont il n'était pas exempt jusque dans sa cour: « Songez-vous que vous parlez à un roi? » Ses troupes, et il avait sept mille hommes à ses ordres, ne combattaient plus les troupes confédérées. Il était revenu à un parti si prudent, depuis que le vœu général de la nation en faveur des confédérés ne paraissait plus douteux. Elles gardaient son palais à Varsovie, ses domaines dans les provinces, leurs propres quartiers, les magasins des Russes; et dans ce qu'elles faisaient pour le service des Russes, elles paraissaient céder à la nécessité, et non pas obéir à ses ordres.

Un nouvel ambassadeur de Russie avait remplacé Repnin. C'était un prince Wolkonski, vieux seigneur timide et fainéant, qui avait eu, par une assiduité de courtisan, une faveur constante sous le règne d'Elisabeth; homme à qui la faiblesse de son caractère donnait cette sagesse des cours, cette conduite toujours égale, par laquelle un courtisan se maintient en liaison avec tous les gens en place, malgré leurs rivalités et leurs cabales, et se conserve en crédit au milieu des changements fréquents de favoris et de ministres. On l'avait cru propre à ramener par cette souplesse les esprits les plus aliénés, à réconcilier les ennemis les plus irréconciliables. Déjà, sous la feue impératrice, il avait été ambassadeur à Varsovie. La douceur de son caractère l'y avait fait chérir. On s'était rappelé dans les tempêtes actuelles le calme de cette ancienne ambassade; et parce qu'il avait cimenté autrefois l'intimité des deux cours, quand rien ne

Digitized by Google

rompait leur bonne intelligence, on faisait honneur à son habileté de ce qu'il n'avait dû qu'à cette faveur des circonstances. Mais, en effet, dans celles où il se trouvait aujourd'hui, il ne montrait que de la faiblesse et de l'ineptie. Il n'avait pas, comme Repnin, le commandement des troupes; son ministère en était moins odieux, mais son pouvoir en était moins considéré. Ses premiers desseins, avant les succès inespérés qui avaient mis fin à cette campagne, avaient été d'armer les Polonais contre les Turks. Mais, sous un tel ambassadeur, toute cette cour se croyait affranchie du joug que Repnin lui avait imposé. Elle voulut, aussitôt que Repnin eut quitté Varsovie, se justifier aux yeux du monde entier, de tout ce que les violences, les menaces et les cruautés de ce Russe avaient arraché à la terreur et à la faiblesse.

La première démarche du roi fut de convoquer le sénat. Il avait tramé en Russie quelques intrigues, pour obtenir de l'impératrice cette permission. Mais la lenteur des formes ordonnées par les lois et tout ce qu'il lui fallut employer d'intrigues à Pétersbourg, occasionnèrent tant de retards, que cette assemblée ne put avoir lieu qu'après la dispersion de l'armée turque. Vingt-six sénateurs, dont l'attachement pour la cour était connu, furent les seuls qui s'y rendirent. Les opinions qui y furent proposées, et qui formèrent le résultat des délibérations, étonnèrent tous les esprits; et on alla bien plus loin que les Russes ne s'y étaient attendus. On ne craignit point de dire que la précédente assemblée du sénat, qui avait imploré contre les confédérations le secours des troupes moskovites, répondrait de ce crime à la république. On se plaignit hautement de ce que, dans cette précédente assemblée, on avait donné aux confédérés le nom de rebelles. On nomma des ambassadeurs pour aller en Russie supplier l'impératrice, au nom de sa justice et de sa

magnanimité, de désavouer et de réparer les violences de son dernier ambassadeur; non pas seulement les violences qui avaient attaqué de simples particuliers, mais celles qui avaient attaqué la nation polonaise dans sa religion et dans sa liberté; d'annuler les actes injustes et injurieux promulgués sous cette tyrannie, de rappeler ses troupes hors du royaume, et enfin d'accorder à la nation un dédommagement des pertes qu'elle souffrait encore par les déprédations de tout genre que ces troupes ne cessaient de commettre. Un peu de ridicule entre quelquefois dans les plus graves et les plus importantes affaires. Un des principaux objets de ces délibérations fut de réclamer contre cette déclaration de guerre faite à la république de Pologne par ce visir dont la tête était alors exposée aux portes du sérail, et dont la cruelle politique avait été réprouvée par le sultan. On nomma des députés pour aller supplier la cour d'Angleterre et la république de Hollande d'employer leur crédit à Constantinople, pour faire révoquer cette déclaration.

Le plan qui dirigeait cette assemblée du sénat, et d'après lequel on avait pris des résolutions si inattendues, avait été tracé par les deux princes Czartoryski; et il était suivi par tout le ministère du roi. Un désaveu authentique, fait par la Russie elle-même, de tout ce que Repnin avait osé entreprendre, leur paraissait suffisant pour calmer la nation, et d'autant plus facile à obtenir de la tzarine, que cet ambassadeur avait été rappelé avec toutes les marques de la disgrâce. Ils espéraient ensuite convoquer une diète de pacification à laquelle les confédérés eussent été invités; et du milieu de tant d'orages, ces deux princes eussent fait sortir non-seulement le rétablissement de la tranquillité, mais le rétablissement de ce nouvel édifice de gouvernement et des lois qu'ils avaient créé, il y avait peu d'années.

Digitized by Google

et que Repnin n'avait renversé que par le renversement total de l'État (1).

Mais la Russie, depuis ses derniers succès, n'était plus accessible à une résolution si timide. Toutes les voies qu'elle avait ouvertes à une conciliation étaient maintenant fermées. La tzarine entra dans la plus violente colère contre le résultat de cette assemblée. Elle envoya aux commandants des frontières défense de laisser entrer l'envoyé polonais. Elle écrivit en Hollande et en Angleterre, pour engager ces gouvernements à ne point admettre ceux qui leur étaient adressés. Poniatowski fut menacé d'être détrôné. Le nouvel ambassadeur russe, d'après un ordre formel de sa cour, le pressa de se déclarer totalement et sans délai en faveur des Russes, et d'abandonner aveuglément aux bontés de l'impératrice sa propre destinée et le sort de son royaume. Il lui fut enjoint d'employer ses troupes à combattre les confédérés ; et après avoir vainement tenté d'armer les Polonais contre les Turks, on voulait du moins les armer une seconde fois contre eux-mêmes.

Le roi soutint avec fermeté ce nouvel orage. Il répondit : « Que son unique désir était de pacifier la Pologne, et qu'il voulait, avant de s'engager, savoir quelles lois seraient enfin imposées à la république ; qu'il s'était livré aux persuasions du prince Repnin ; que cette confiance l'avait conduit au bord du précipice, et qu'il fallait désormais l'excuser, s'il voulait un engagement public et inviolable. » Wolkonski continua d'exiger une entière soumission ; il demanda expressément que les deux oncles du roi et les autres ministres n'entrassent plus dans aucun conseil. Le roi refusa avec la même constance d'y consentir, et par leur conseil même,

(1) Pour les détails et les motifs de la disgrâce de Repnin, voyez les *Mémoires du duc de Lauzun*, déjà cités, pages 86 et 98 ; Paris, 1862.

Digitized by Google

éluda cette fois la dangereuse résolution qu'on voulait lui faire prendre, et continua de demeurer neutre entre ses sujets et leur oppresseurs.

Wolkonski ne négligea rien pour faire changer cette résolution. Il envoya séquestrer les terres de tous les ministres. Ils soutinrent ce revers avec constance ; rien ne put ébranler leur généreuse fermeté Wolkonski recommença alors, mais avec moins de violence et de perfidie que son prédécesseur, toutes les anciennes manœuvres de celui-ci. Il concerta toutes ses mesures avec le primat, dont la haine pour le roi était toujours inflexible. On s'adressa de nouveau à tous les grands de l'ancienne cour ; on les envoya inviter de se rendre à Varsovie, en leur garantissant, au nom de l'impératrice, leur libre sortie de cette capitale.

On fit dire à l'un d'eux que la tzarine lui promettait ou la couronne, ou un pouvoir supérieur à celui même du roi, si elle se décidait à maintenir ce prince sur le trône.

Mais les grands ne se livrèrent point à des propositions que les événements passés avaient rendues si suspectes ; et la passion implacable du primat, toute la fécondité de son génie inépuisable en projets et en ressources, échouèrent contre la difficulté des conjonctures. Il ne parvint à réunir aux projets de Wolkonski qu'un petit nombre de personnes sans considération et sans crédit, et qui, sous le nom fastueux de l'*union patriotique*, composèrent à Varsovie le vain simulacre d'un parti qu'on cherchait également à opposer à la cour et à la confédération générale.

Digitized by Google

XXXVI. *Manière dont la tzarine envisageait alors les affaires de Pologne.*

Les troubles de cette république n'étaient plus alors, dans le conseil de Pétersbourg, le grand objet des délibérations; et si la cour de Varsovie éludait toute résolution décisive, et cherchait à gagner du temps, c'était aussi, relativement aux affaires de Pologne, le nouveau système de la cour de Russie. Les alternatives de condescendance et de rigueur ne naissaient plus, comme auparavant, de la rivalité du favori et du ministre, l'un toujours opposé au roi, l'autre toujours favorable à ce prince; elles naissaient de la vicissitude même des événements. On saisissait, sans avoir aucun plan, tous les moyens que les diverses occasions semblaient offrir pour faire tomber les têtes perpétuellement renaissantes de cette hydre. En voulant réparer une faute, on en commettait une autre; mais on se flattait de tout écraser par la terreur, lorsque la fin de la guerre avec la Turquie aurait ôté aux Polonais leurs espérances, et rendu aux Russes l'usage libre de toutes leurs forces.

XXXVII. *Parallèle de la situation du sultan et de celle de la tzarine.*

Cette guerre et les nouveaux avantages dont elle offrait la perspective fixaient toute l'attention de la tzarine. Une ivresse de joie avait succédé à Pétersbourg à l'excès de l'abattement. Cette princesse venait de voir toutes ses entreprises près d'être renversées, sa gloire compromise, sa personne même exposée à tous les funestes effets d'un mécon-

Digitized by Google

tentement général. Le soin qu'elle avait pris pour dissimuler ses cruelles inquiétudes en avait rendu le sentiment plus profond; et six semaines de cette pénible situation avaient suffi pour marquer ses traits de toutes les empreintes de la vieillesse. En un seul événement elle avait tout recouvré; son orgueil était d'autant plus satisfait, qu'elle même, avec une sorte de justice, attribuait le succès à son propre bonheur. Le général victorieux, rappelé de son armée, disparaissait pour ainsi dire au milieu des fêtes brillantes par lesquelles on célébrait ses conquêtes; et environné de la joie et des acclamations publiques, il était personnellement traité avec froideur et avec mépris. C'était uniquement le triomphe de la souveraine. Les deux souverains de Constantinople et de Pétersbourg étaient les seuls, dans les deux empires, qui eussent voulu la guerre; mais avec cette différence, que le sultan, toujours juste, toujours appliqué, avait appelé son peuple énervé et amolli à une guerre nécessaire, et qui plus tard eût été plus dangereuse encore. Catherine, au contraire, entraînée d'imprudence en imprudence par ses passions personnelles, et par toutes les fautes de son conseil et de ses ministres, avait engagé dans une guerre injuste, un peuple appauvri, épuisé, à qui le repos était nécessaire.

Mais les Russes, malgré leurs mécontentements et leurs murmures, quittaient avec plaisir leurs climats rigoureux pour s'avancer dans les belles et riantes contrées où ils devaient chercher leurs ennemis; tandis que les Turks ne voyaient devant eux que des deserts à franchir, et s'avançaient à regret vers les froides contrées septentrionales. Catherine avait eu l'art d'intéresser à tous les succès de son ambition personnelle la religion de ses sujets, de donner pour motif à cette guerre la protection qu'elle avait accordée à l'église grecque; et elle sut bientôt lui donner pour

Digitized by Google

objet la délivrance même de la Grèce. Le sultan, au contraire, trouvait dans les maximes de morale et de justice imposées par la loi musulmane, qui ne justifie la guerre que par la nécessité de la défense, un prétexte que saisissait contre lui le mécontentement public.

D'ailleurs il était plus facile à la souveraine des Russes d'entraîner tout son empire à la guerre, qu'il avait d'abord condamnée, qu'il n'était facile au sultan de vaincre la répugnance générale de son empire.

Le tzar est cent fois plus despote que le grand-seigneur, puisqu'il peut maltraiter, exiler, tuer ses sujets, sans qu'un muphti, le Koran à la main, ait le droit de balancer ses volontés ; sans avoir à garder le respect des anciennes coutumes, ni à ménager les mœurs d'une nation à qui la verge et la hache ont appris depuis quatre-vingts ans qu'elle en doit changer. Cette princesse si altière sut toutefois employer en cette occasion toute l'adresse dont elle était capable, et tous les ménagements pour ses sujets que sa position personnelle lui prescrivait d'employer. Une multitude de jeunes officiers, rebutés des fatigues de la campagne, et effrayés de cette bravoure téméraire que les Turks avaient toujours montrée dans leurs premières attaques, ne craignirent pas de demander à quitter le service. La plupart de ceux qui obtinrent ainsi leur congé, et qui partout ailleurs eussent été déshonorés, conservèrent en Russie les honneurs de leur grade, et quelques-uns montèrent à ceux d'un grade plus avancé. Si l'état déplorable de l'armée, la dépopulation de l'empire, la difficulté de suffire aux dépenses, effrayaient ; d'un autre côté, tout ce que la conduite des Turks faisait envisager de succès et de conquêtes pour la campagne prochaine, imposait silence aux murmures, ou du moins la voix des flatteurs étouffait celle des mécontents. D'adroits courtisans demandaient d'avance le gouvernement des pro-

Digitized by Google

vinces qui devaient être conquises. D'autres parlaient hautement de la destruction totale de l'empire turk. On osait se flatter d'y réussir en une seule campagne. On redoubla tous les efforts, dans la confiance que ce seraient les derniers. La vanité russe s'augmentait en considérant que désormais elle pouvait concevoir cette superbe espérance, sans avoir besoin des secours que la maison d'Autriche avait refusés.

Une flotte déjà partie des ports de la Baltique s'avançait vers les mers de la Grèce. L'invraisemblance du projet contribuait au secret de l'entreprise ; et toute l'Europe, instruite du départ de cette flotte, la croyait uniquement destinée à croiser non loin des côtes de la Russie, dans l'unique intention d'en imposer aux Suédois.

Des généraux étrangers, et parmi eux quelques-uns des plus estimés en Europe, et des hommes de mer avantageusement connus, étaient arrivés pour servir tant sur la flotte que dans les armées.

Le projet de la campagne de terre avait été formé par le plus grand homme de guerre, par le roi de Prusse. Il avait conseillé à la tzarine de se borner, vers le Danube, à conserver les provinces qu'elle avait si facilement conquises, à s'y établir solidement, à défendre les rives du fleuve ; et tandis qu'une armée russe empêcherait les Turks de le passer, d'employer une autre armée à conquérir la Tatarie de Krimée.

Catherine, en adoptant ce projet, en fit précéder l'exécution de manœuvres de tous les genres parmi les nations tatares ; et elle n'était pas sans espérance de faire soulever à la fois contre l'empire ottoman, et toutes les hordes des Tatars et tous les peuples de la Grèce.

Pour suffire aux frais de ces vastes entreprises et suppléer à l'épuisement total de ses finances, elle avait osé, dès l'hiver précédent, risquer l'établissement d'une banque.

Digitized by Google

Cette tentative étonna les autres nations; mais Catherine prouva en cette occasion qu'elle connaissait bien toute l'étendue de son autorité. Un pareil établissement dans un empire despotique ne pouvait être l'effet d'une confiance réciproque entre le souverain et les sujets, confiance qui peut seule constituer le crédit public. Mais les Russes conséquents dans leur esclavage, n'ont pas cette avare défiance de quelques nations européennes qui, en abandonnant à leur souverain une autorité absolue, ne conservent d'inquiétude que sur la propriété de leur fortune pécuniaire. Le souverain des Russes, qui peut d'un mot disposer de leur vie, de leur liberté, de leur fortune, peut aussi établir à son gré une monnaie fictive, et lui donner un cours arbitraire. Son autorité suffirait pour donner à des feuilles d'arbres la valeur des plus riches métaux. Il serait plus facile et moins périlleux dans un tel pays, d'en détrôner le souverain, que d'en discréditer la banque. On sut bientôt que le gouvernement avait enlevé tous les fonds déposés, et que les billets se multipliaient sans équivalent. Cette découverte, qui partout ailleurs eût occasionné la chute rapide de la banque, ne causa aucune alarme au peuple russe. Les billets continuèrent d'avoir cours ; ces papiers admis dans tous les paiements, amenèrent dans les mains de Catherine tout l'argent de son empire. La soumission tint lieu de confiance ; et si la grandeur de ses entreprises l'obligea de verser tout cet argent dans les pays étrangers, et de passer toutes les règles qu'elle avait feint de se prescrire, elle répondit constamment aux réprésentations de quelques ministres timides : « La banque sera soldée par les sommes que mes armées et mes flottes arracheront au grand-seigneur pour sauver son empire ».

Dans Constantinople, au contraire, le peuple, le ministère, la milice même, tout à l'exception du sultan ne respirait

Digitized by Google

que la paix ; et tous, si la guerre continuait, ne s'attendaient qu'à des revers. On se plaisait à raconter qu'un Turk, au retour de l'armée, interrogé publiquement sur les événements de la campagne, s'était borné à répondre : « Je me prépare pour le baptême ». En vain le grand-seigneur avait ordonné que les troupes passassent l'hiver sur les bords du Danube, et pour les y retenir y avait laissé le grand-visir et même le grand étendard de Mahomet ; les janissaires avaient repris en foule le chemin de leurs différentes villes, et l'armée était réduite à moins de quinze mille hommes. Le sultan assembla deux conseils nombreux pour délibérer uniquement sur les moyens de soutenir la guerre, et proposa d'aller commander ses troupes. Le muphti s'éleva encore contre cette proposition. Le peuple, instruit de cette disposition de son maître, osa dire dans tous les lieux publics, que s'il s'éloignait il serait détrôné. On trouva dans les mosquées des écrits séditieux. Mustapha imposa silence aux murmures par les édits les plus sévères, et interdit au peuple tout entretien sur la guerre et sur la paix.

Le choix d'un nouveau grand-visir le tint longtemps irrésolu. Parmi les jeunes pachas dont il avait encouragé les heureuses dispositions en leur faisant espérer cette place, aucun n'avait encore acquis l'expérience qu'il leur désirait. Il fut sur le point de rappeler à cette dignité ce même grand-visir qui avait eu précédemment sa confiance, Moussun-Ouglou, si longtemps opposé à la guerre, et destitué au moment où elle fut déclarée. Un officier du sérail était nommé pour lui porter les sceaux de l'empire. Mais le rappel de ce visir pacifique ayant persuadé au peuple que les inclinations du sultan étaient changées, et qu'il pensait à la paix, il se pressa de faire un autre choix.

Il fit partir avant le printemps quarante mille hommes, pour être répartis dans les villes de Bender et d'Oczakow,

Digitized by Google

exposées aux premières attaqes des Russes. Il ordonna de nouvelles levées dans tout son empire, pour avoir à l'ouverture de la campagne une armée formidable sur le Danube, et de fortes garnisons dans les places qui bordent ce fleuve; et il demeura fidèle au serment de prendre tous les frais de cette guerre sur les trésors amassés dans le sérail, sans fouler son peuple d'aucun nouvel impôt. Mais une flotte russe dans l'Archipel, le soulèvement du Péloponèse et la défection d'une partie des Tatars allaient porter à cet empire des coups terribles, et auxquels le sultan ne s'était pas attendu.

Digitized by Google

LIVRE ONZIÈME.

I. *Projet de faire soulever la Grèce.*

Le projet de faire soulever toute la Grèce contre les Turks, de soutenir par une armée et une flotte russe ce soulèvement général, de transporter à Constantinople le trône des tzars, et de réunir à l'immense étendue de la Russie les plus belles provinces de l'ancien empire d'Orient, est communément attribué à Pierre Ier. Ce prince ressemble en quelque sorte à l'Hercule de la Fable. C'est à lui seul qu'on donne tout ce qui s'est fait ou projeté de mémorable dans son empire pendant tout un siècle. Mais ceux qui croient l'honorer en faisant remonter ce dessein jusqu'à lui ne font pas attention que, pendant la durée de son règne, il n'y a pas eu un seul instant où il ait pu raisonnablement le concevoir. Une formidable ligue dans laquelle il se trouvait engagé à son avénement au trône attaquait alors de toutes parts les Turks fatigués par leurs précédentes victoires, et par les sanglantes séditions de leurs armées. Et cependant à cette époque, à peine parvint-il à conquérir une ville au fond d'un golfe de la mer Noire. C'est là, il est vrai, le plus faible côté de l'empire ottoman ; c'est par cette mer qu'il aurait pu menacer et faire trembler Constantinople. Mais ni la force de ses armes, ni l'adresse

Digitized by Google

de ses négociations ne purent lui ouvrir la sortie de ce golfe. Dans une seconde guerre il perdit en une seule campagne, et par une paix ignominieuse, ce même établissement maritime; et enfin dans ses dernières années, quand sa puissance fut assurée par la mort de son rival, il s'allia au contraire avec l'empire ottoman, dans le dessein de conquérir et de partager quelques provinces du royaume de Perse.

Ce sont les Grecs eux-mêmes qui, longtemps avant Pierre I[er], et sur la foi d'une vieille prédiction accréditée parmi eux (que l'empire turk sera détruit par une nation blonde) ont regardé les Russes, chez lesquels en effet cette couleur domine, comme devant être leurs libérateurs. Ceux même qui ne s'attachaient pas à une superstition si grossière, avaient la pieuse confiance que Dieu ferait triompher leur religion; et dans leur attente ils ne pouvaient tourner les yeux que vers le souverain de Moskovie, seul prince de cette croyance qui ne soit pas asservi aux Turks. Mais les anciens tzars étaient bien éloignés d'une pareille ambition. Pour obtenir quelque alliance en Europe, il se montrèrent plus d'une fois disposés à embrasser la religion romaine; et cette religion est tellement odieuse aux peuples de la Grèce, que le joug ottoman leur inspire moins d'horreur. Pierre s'étant formé des nœuds plus réels avec la république européenne, laissa tomber cette vieille ruse politique. On voyait à sa cour un de ses bouffons porter le nom de pape, et jouir en cette qualité d'un palais et d'un revenu. Il se rendit en Russie le chef suprême de sa religion. Il en décida ainsi pour jamais la séparation d'avec celle de Rome; et c'est véritablement la seule part qu'on puisse lui attribuer dans le projet d'étendre sur toute la Grèce la souveraineté des tzars. Un autre événement, qui remonte à cette même époque, a sans doute contribué à faire naître cette ambition dans l'esprit de ses successeurs. Aussitôt que ses

Digitized by Google

victoires eurent donné à la Russie un grand éclat de renommée, tous ces peuples slaves, de même origine que les Russes, professant la même religion, parlant la même langue, et qui, descendus autrefois du nord de l'Europe, environnaient depuis mille ans presque toutes les frontières de la Grèce, apprirent avec joie qu'une de leurs peuplades était devenue puissante. Les Monténégrins surtout, qui dans des montagnes escarpées, sur les bords du golfe de Venise, ont maintenu leur indépendance contre les Turks, envoyèrent lui offrir leur alliance; et depuis cette époque, la Russie a constamment entretenu des intelligences parmi eux.

Munich songea le premier à profiter de cette faveur générale des Slaves et des Grecs. Nous avons raconté, dans le troisième livre de cette histoire, comment il y détermina le conseil de Pétersbourg, et comment une paix prématurée rompit son entreprise, avant que les Turks eussent reconnu le danger qui allait toujours menacer leur empire.

II. *Plusieurs circonstances du règne d'Élisabeth favorisent ce projet.*

Élisabeth, plus superstitieuse que politique, n'eut que de faibles liaisons avec ces peuples. Elle en attira quelques émigrations dans ses États. Ses présents allèrent décorer leurs églises, et ses aumônes chercher leurs prêtres; elles se répandirent jusque dans les cellules du mont Athos, nommé aujourd'hui la Montagne-Sainte, et regardé comme le chef-lieu de la religion grecque. Cette montagne où, dans les derniers siècles de la Grèce, des philosophes s'étaient retirés pour se liver paisiblement à l'étude, est aujourd'hui

Digitized by Google

couverte de monastères et d'hermitages, où plus de dix mille moines de Saint-Basile forment une espèce de république sous la garde des Turks. Ils en achetèrent la protection et leur repos par un tribut onéreux, destiné en partie à un grand-officier du sérail, et ils recueillent l'argent de ce tribut par des quêtes dans toute la Grèce. Leurs quêteurs, et surtout les évêques tirés la plupart d'entre ces moines, ne tardèrent pas à porter dans toutes les provinces le bruit de la générosité et de la piété russes. Sous le même règne, au moment où les Turks suscités par ces grandes intrigues du comte de Broglie, dont nous avons tant de fois parlé, étaient prêts à déclarer la guerre à la Rusie, un prêtre russe vint dans les montagnes du Péloponèse, chez un peuple qui se prétend descendu des Spartiates, et qui retiré dans des lieux inaccessibles, y défend encore sa liberté. Ce prêtre est le premier émissaire qui soit venu de Russie dans ces montagnes. Il n'était point accrédité auprès des chefs. Son unique objet était de prendre des informations; et les apparences d'une prochaine rupture entre les deux empires s'étant bientôt dissipées, cette inteligence n'eut alors aucune suite. Mais ces montagnards ne doutèrent pas qu'à la première occasion la Russie ne cherchât à employer leur courage.

III. *Il est remis sous les yeux de Catherine II, par le grec Papaz-Ogli.*

A peine Catherine II fut-elle montée sur le trône, que ce projet fut présenté sous ses yeux. Grégori Papaz-Ogli, né à Larisse en Thessalie, et dont le nom composé du mot grec πάπας et du mot turk *Ogli*, dénote qu'il était fils d'un papaz ou prêtre, était venu en Russie sous le règne

Digitized by Google

précédent. Quelques désagréments éprouvés dans sa patrie, un esprit inquiet, et le désir de faire fortune l'avaient amené à Pétersbourg. Il était devenu capitaine d'artillerie. Orloff servait dans ce même corps, avant la conjuration qui avait placé Catherine sur le trône, et dont la catastrophe, si heureuse pour elle, l'avait rendu lui-même le second personnage de l'empire. Cette haute fortune d'Orloff excita l'émulation de Papaz-Ogli. Assez connu du favori pour en être protégé, mais non pas d'une manière à en attendre son avancement s'il ne se rendait utile, il lui parla du soulèvement de la Grèce. Orloff, récemment enhardi par le succès d'une conjuration, saisit avec ardeur un nouveau projet de révolution, qui pouvait placer sa maîtresse sur le trône de Constantinople, et rendre l'empire de Russie le plus puissant, comme le plus étendu de l'univers. Mais le ministre Panin, soit timidité, soit prudence, soit haine personnelle contre le favori et ses protégés, trouva tous ces desseins prématurés ou chimériques. Le favori, dans une égale ignorance de l'état des nations étrangères, et de toutes les relations de l'empire russe, céda aux objections du ministre. Mais il céda également aux instances de Papaz-Ogli, qui se chargea de prouver la vraisemblance et la facilité de ce soulèvement. Orloff, devenu grand-maître de l'artillerie, lui donna la permission d'aller, sous des prétextes de santé et d'affaires, voyager pendant trois ans dans la Grèce.

Catherine, qui avait apporté sur le trône une haute ambition, et pour ainsi dire une impatience de grandeur et de célébrité, mais qui, dans ces premiers mois de son règne, était encore incertaine dans toutes ses vues, s'occupa dès lors vaguement et en secret de ces vastes idées. Elles ne tenaient encore à aucun système politique; elles étaient subordonnées à la distraction de ses plaisirs, aux passions qu'elle portait dans les affaires, à la crainte qu'elle avait des

Digitized by Google

Turks, au système que suivaient ses ministres. Mais comme elles tenaient au fond de son caractère, et à une ambition qu'elle regardait comme attachée à sa couronne, elles se reproduisaient en toute occasion. Un de ses premiers soins fut de chercher à former des liaisons avec la république de Venise, ennemie ancienne et naturelle de l'empire ottoman. Cette tentative n'eut alors aucun succès. Venise s'est restreinte depuis longtemps au soin unique de sa conservation. La jouissance de tous les avantages de la paix est devenue le seul objet de sa politique. Ces républicains précautionnés se refusèrent à une alliance que les Ottomans n'eussent pas vue sans inquiétude. Bientôt après, six jeunes Russes vinrent s'établir à Malte. Le prétexte qu'ils avaient pris pour y séjourner longtemps était le dessein de s'instruire dans la construction et la conduite des galères, espèce de marine dont la Russie fait usage dans la mer Baltique. Mais ils cherchaient à connaître tous les passages de la Méditerranée, les mers de l'Archipel, à engager au service de Russie des hommes qui eussent fait la course dans le Levant.

Enfin deux navires russes, les premiers qui aient fait voir sur la Méditerranée le pavillon de cette marine naissante, arrivèrent en Toscane, chargés de toutes les productions du Nord. Orloff et Catherine avaient fait ensemble les frais de cette première tentative; et l'avare jalousie des négociants se plaisait à calculer les pertes que ce commerce devait éprouver. Mais cet intérêt de commerce n'était qu'un voile pour d'autres desseins. Les sommes qu'il produisit furent secrètement remises à la disposition de Papaz-Ogli, et servirent d'abord à acheter en Italie pour les principales églises de la Grèce, des présents qu'il devait faire à son choix et au nom de l'impératrice.

Pendant ce temps, Papaz-Ogli, embarqué à Venise, pris

Digitized by Google

sur le golfe par des pirates Dulcignotes, conduit dans leur ville, réclamé par le consul autrichien, et de là revenu à Trieste, port de Hongrie dans le voisinage de Venise, y trouva un grand nombre de Slaves et de Grecs, ou habitants de cette ville, ou attirés par le négoce. Il fit part à quelques-uns du véritable objet de sa mission. Divers agents se répandirent chez les peuples qui bordent la côte. Lui-même y fit quelques voyages. Deux de ces émissaires se rendirent successivement chez les montagnards du Péloponèse. Tous les rapports ayant été favorables, Papaz-Ogli envoya le détail de ces différents voyages au comte Orloff; et sur les réponses encourageantes qu'il en reçut, il partit lui-même pour le Péloponèse, vers la fin de l'année 1766.

IV. *Il est adopté par Orloff.*

En effet Orloff, qui depuis le départ de Papaz-Ogli avait vu, malgré la haute élévation de sa fortune, échouer ses plus hardis projets, celui d'épouser l'impératrice, celui de faire ériger sur sa propre tête un royaume dans les environs d'Astrakan, entendit alors avec un nouvel enthousiasme parler de royaume à conquérir, de sujets qui ne demandaient qu'à se soumettre, et non-seulement de l'espérance de rétablir l'ancien empire d'Orient, mais ce qui flattait bien plus son ambition et celle de sa famille, du projet de renouveler quelque jour, à la faveur de ce soulèvement, les royaumes de Macédoine et d'Épire. Orloff saisit donc avidement une si belle espérance; et cet homme hautement déclaré contre toutes les opérations des ministres et contre toutes les querelles suscitées en Pologne par le couronnement de son ancien rival, vit au contraire avec joie, par une suite de ces mêmes querelles, la guerre contre la Turquie devenir inévi-

Digitized by Google

table. Catherine vit avec une joie égale les deux partis qui jusque-là avaient divisé sa cour, se réunir, quoique sans concert entre eux, dans une sorte d'émulation pour soutenir cette guerre. Un accord apparent régna dès-lors dans cette cour ; et des motifs différents faisaient concourir au succès général de la guerre ces deux factions constamment opposées, dont l'une avait toujours été maîtresse du cabinet et des affaires, et l'autre maîtresse du palais et des régiments des gardes ; dont l'une s'attribuait toute la gloire du règne, et dont l'autre s'en attribuait toute la sûreté.

Mais deux années avant la guerre, et aussitôt que Papaz-Ogli eut quitté les rivages Adriatiques pour aller former des liaisons dans le Péloponèse, d'étranges conjonctures, et telles que toute la prudence humaine ne pouvait les prévoir, occasionnèrent le soulèvement particulier des Monténégrins. Ces peuples, dont le nom signifie les habitants de la montagne noire, habitent en effet de hautes montagnes à l'extrémité septentrionale de l'Albanie, et près du golfe Adriatique. Cette horrible contrée peut être regardée comme une branche des Alpes, qui va s'unir aux montagnes de la Grèce ; et elle fait partie de cette longue chaîne appelée par quelques géographes *Chaîne du monde.* Les Monténégrins, du côté des terres, sont environnés de provinces soumises aux Turks. Vers le golfe, ils sont séparés de la mer par les petits États de Raguse et par la ville de Cattaro, qui, avec sa banlieue, appartient aux Vénitiens. Ceux qui habitent le revers extérieur, sont comptés parmi les sujets des gouver nements qui les avoisinent. Mais les habitants des vallées défendues par des gorges étroites et ceux des hauteurs escarpées vivent dans l'indépendance. On y compte environ onze mille maisons et quinze mille hommes en état de porter les armes. Chaque bourgade obéit à un chef, qui rend la justice et conduit les expéditions militaires. Le plus grand

Digitized by Google

objet de ces expéditions est de piller les contrées voisines, de voler les caravanes, ou d'envahir sur les hauteurs de petites plaines fertiles, dont les bourgades se disputent la possession. La nécessité d'acheter du sel en Albanie, les contraint de payer aux Turks une douane, que ceux-ci regardent comme un tribut ; et ils se contentent de cette redevance, regardant les Monténégrins comme une nation à moitié assujettie, dont la soumission totale ne vaudrait pas les efforts qu'elle coûterait. De son côté, la république de Venise s'est fait de leurs montagnes un rempart contre les Turks. Elle seule, pendant les derniers siècles, les a plus ou moins secrètement aidés à repousser les pachas voisins, quand ceux-ci ont tenté de les astreindre à un tribut plus régulier. Mais depuis la fin du règne de Pierre Ier, la cour de Russie est parvenue à se substituer aux Vénitiens dans l'affection de ces peuples. Elle en tire aujourd'hui, comme les Vénitiens, un grand nombre d'officiers et de soldats. Ceux même qui se destinent à la prêtrise ont été appelés à Pétersbourg pour y faire leurs études et y recevoir l'ordination. L'évêque du Monténegro va maintenant en Russie se faire reconnaître du souverain, qui est lui-même un patriarche de cette religion, et se faire sacrer par les évêques russes.

Au commencement de 1765, cet évêque, qui jouissait dans la contrée d'une grande réputation de savoir et de piété, et qui portait sur sa poitrine, à côté de la croix episcopale, un portrait de la tzarine, se mit à prédire que les temps marqués pour la delivrance de la Grèce étaient près d'arriver. Tous les esprits étaient déjà frappés de cette prédiction, quand un jeune inconnu parut dans ces montagnes. C'était un simple caloyer, ou moine grec, à qui l'étude des simples et quelque usage de la médecine dans son monastère pouvaient ouvrir l'accès de toutes les maisons ; assez adroit pour profiter de cet avantage,

Digitized by Google

s'insinuer dans les esprits, et pénétrer le secret des familles; assez audacieux pour se revêtir de tous les personnages que les circonstances exigeraient ; et dont la solitude avait exalté l'imagination au point de le rendre propre à échauffer le fanatisme populaire. Il fut accueilli avec une extrême considération par l'évêque; et sous cette protection, il parcourut les différentes vallées, exerçant partout la médecine, et s'appliquant à réconcilier les familles, à réunir dans cette petite nation les esprits divisés par d'anciennes haines. Sa bienfaisance lui attira l'affection des peuples, sa piété celle des prêtres. Il était toujours couvert d'un énorme bonnet, dont l'épaisse et longue fourrure lui tombait au-dessous des yeux, soit qu'il craignît d'être reconnu, soit qu'il voulût à dessein en affecter la crainte. Mais ce mystère même ayant fixé l'attention générale, le bruit se répandit parmi ces peuples, et jusque dans les contrées voisines, que c'était quelque grand prince russe. Cette rumeur s'accréditait de plus en plus, lorsqu'au commencement de 1767, il fit assembler, dans une des vallées, les notables des quatre cantons, et leur persuada de faire entre eux une trêve d'un an. Ce premier pas fait, et son crédit s'en étant accru, il les convoqua une seconde fois, et leur dit qu'une simple trêve ne convenait ni à leur position ni à la sienne ; que s'ils ne se juraient à l'instant une amitié éternelle, il allait s'éloigner d'eux pour jamais. Cette alliance fut jurée entre ses mains. L'autorité qu'il s'arrogeait avec confiance et par une sorte d'ascendant naturel, les respects que lui rendaient constamment tous ceux dont les liaisons avec les Russes étaient publiques, et le profond mystère dont il affectait de s'envelopper, persuadèrent enfin à ces montagnards ignorants et fanatiques, que cet inconnu était l'époux infortuné de Catherine, l'empereur Pierre III. Ils se figurèrent que les ennemis de ce prince l'avaient faussement fait passer pour

Digitized by Google

mort, qu'il s'était évadé de sa prison, qu'il venait chercher parmi eux un asile, et par leur secours un nouvel empire. Plusieurs Monténégrins qui avaient servi en Russie et dans la troupe la plus favorisée de ce malheureux empereur, crurent en reconnaître les traits. Ils prétendaient avoir eu l'adresse de découvrir sous cet énorme bonnet dont l'inconnu avait toujours soin de se cacher le front, une veine d'une grosseur remarquable, et telle que Pierre III, selon eux, en avait une au milieu du front. C'était, ajoutaient-ils, le même âge, la même popularité ; c'était la même familiarité soldatesque dans ses manières comme dans ses propos, toujours voisins de la bouffonnerie.

Stéphano, c'est le nom qu'avait pris le jeune moine, profita avec habileté de cette illusion, qu'il n'accrédita cependant lui-même que par l'air mystérieux toujours mêlé à l'audace de sa conduite. On lui donna une nombreuse garde. Tous, en sa présence, se prosternaient le front en terre. L'évêque lui rendit hommage. Stéphano, bientôt dénué du peu d'argent que Papaz-Ogli lui avait confié, ne tarda pas à imposer des tributs ; et l'enthousiasme qu'il inspirait alla jusqu'à les payer avec un aveugle dévouement. Il promettait à ceux qui le suivraient de les conduire, avant un an, dans les murs de Constantinople. Là, on saurait, disait-il, qui il était ; et en attendant qu'il se fît connaître, ses édits portaient pour signature : « Étienne, petit avec les petits, méchant avec les méchants, et bon avec les bons ». D'où vient que le nom qu'on lui donna plus généralement dans ces contrées fut celui de Stéphano Piccolo, ou Étienne le Petit.

Sous ces titres bizarres, il écrivit aux peuples limitrophes qu'il était envoyé de Dieu pour briser le joug de la tyrannie musulmane ; et le bruit des intrigues qui se tramaient dans les autres parties de la Grèce commençant alors à transpirer, on en faisait honneur à lui seul, on les attribuait à ses

Digitized by Google

correspondances, et on disait qu'il devait être incessamment proclamé roi ou empereur des Grecs. Deux évêques voisins, celui de Sava et celui de Pechia, pays soumis aux Turks, et qui font partie l'un de l'Albanie, l'autre de la Bosnie, accoururent pour être des premiers à reconnaître le nouvel empereur.

L'autorité de Stéphano s'étant affermie dans l'intérieur des montagnes, il crut également dangereux ou de laisser refroidir dans l'inaction l'enthousiasme insensé de ces peuples, ou d'agir prématurément contre les Turks, avant que les intrigues de Papaz-Ogli eussent suscité quelque grand mouvement dans la Grèce. Il sortit des montagnes, au mois d'octobre 1767, suivi d'un cortége nombreux et d'un gros corps de troupes. Il s'avança dans le district vénitien de Cattaro, et ne parla que de réconciliation et d'alliance entre les peuples des deux territoires. Ceux qui avoisinent Cattaro sont surtout composés de Grecs réfugiés du Péloponèse, qui ont porté dans les environs de cette ville leur bravoure, leur industrie, qui y ont bâti trois gros bourgs, dont le principal est nommé Maïna, du même nom que portent aujourd'hui dans le Péloponèse les peuples qui y conservent leur indépendance. Cette émigration est ancienne. Une tradition confuse en a seulement conservé la mémoire. Ces peuples ont même oublié leur langue maternelle, et ne parlent plus aujourd'hui que le slave. Ils conservent beaucoup de priviléges, et semblent plutôt alliés des Vénitiens que leurs sujets. Stéphano leur promettait de les reconduire dans leur ancienne patrie, et choisit cette Maïna pour sa résidence. Il y a aussi sur la côte, aux confins de Cattaro et de l'Albanie, un petit port de mer creusé par la nature dans les flancs d'une montagne escarpée. Il est occupé, ainsi que les hauteurs voisines, par un peuple très-peu nombreux, nommé Pastrovits. Venise qui, les compte

Digitized by Google

au rang de ses sujets, n'a jamais tenté de les subjuguer entièrement, parce que leur férocité et leurs brigandages servent à réprimer d'autres peuples voisins, sujets de l'empire ottoman. Ces Pastrovits, qui ne peuvent armer plus de six cents hommes, infestent cette mer, quand ils peuvent se dérober à la vigilance des galères vénitiennes. Ils pillent et assassinent indifféremment toutes les nations, et les Vénitiens eux-mêmes. Ils se soumirent volontairement à Stéphano ; et à la faveur de leur port, il reçut d'Italie quelques barques de munitions et de vivres.

Le général vénitien commandant sur cette côte envoya le prier de se faire connaître ; ou s'il s'obstinait à demeurer inconnu, le sommer de sortir lui et tout son cortége des États de la république. Stéphano répondit avec fermeté ; et peut-être espérait-il, à la faveur de l'incertitude où sont toutes les limites dans ces contrées, parvenir à compromettre les Turks avec les Vénitiens. Ceux-ci se conduisirent avec une extrême cirsconspection, ne voulant ni s'aliéner les Monténégrins, ni indisposer les Turks, ni accréditer par de ridicules ménagements cette fable populaire, dont la singularité fixait les yeux de l'Europe entière. Ils sentirent qu'ils avaient aussi à craindre, quelles que fussent leurs démarches, de blesser l'impératrice de Russie, dont on commençait à entrevoir clairement les sourdes menées, au travers du nuage qui couvrait cette bizarre intrigue. Il régnait un si profond secret dans les conseils de cette république, qu'il lui fut toujours facile de tenir cette conduite équivoque et réservée qui satisfait à de doubles vues. Elle prit sur ses frontières toutes les précautions qui pouvaient contenir ses propres sujets. Elle mit à prix la tête de ceux qu'elle regarda comme des rebelles. Elle fit de perpétuels préparatifs, sans jamais sortir de la plus exacte défensive ; et elle eut soin de donner

Digitized by Google

à chaque puissance les avis secrets dont chacune d'elles devait lui savoir plus de gré.

Toute l'Europe attendait avec curiosité la conduite que tiendrait la tzarine dans une si étrange conjoncture. Mais l'apparition lointaine de ce fantôme ne déconcerta point le plan secret que cette princesse commençait à se former. Elle ne se livra ni à une inquiétude pusillanime, ni à une colère de femme; elle profita au contraire, avec une singulière adresse, de cette folle crédulité des Monténégrins, et tourna ce contre-temps à l'avantage de sa politique. Dans ce moment, elle redoutait encore la guerre contre les Turks; et pour opprimer tranquillement les Polonais, elle cherchait tous les moyens d'endormir ou de distraire le sultan. Elle parut se concerter avec le sultan lui-même; et sous le spécieux prétexte de prendre les informations qu'elle désirait, ses émissaires, chargés de grandes espérances et de légers secours, arrivèrent publiquement et de toutes parts dans les Montagnes noires. Le sultan, averti du fréquent envoi de ces émissaires, répondit que personne n'était plus intéressé que la tzarine à démêler le fond de cette aventure. Elle alla jusqu'à prier ce prince de faire marcher des troupes contre ces mêmes peuples, auxquels elle faisait passer de l'argent et des munitions.

Les Turks avaient d'abord regardé Stéphano comme un fanatique isolé et peu dangereux. Un pacha voisin avait seulement envoyé pour s'en défaire un capidji, espèce d'huissiers qui, bien instruits du danger auquel ils s'exposent, s'introduisent dans les conseils des pachas suspects au gouvernement, ou des princes que les Turks regardent comme leurs sujets, et déployant, quand ils en trouvent l'occasion, un ordre du grand-seigneur, saisissent le moment de poignarder ou d'étrangler le proscrit. Stéphano découvrit le

Digitized by Google

capidji, et le fit enterrer vif. Mais déjà ses troupes se montraient sur les frontières d'Albanie, attaquaient les caravanes turques, pillaient quelques villages, enlevaient les tributs destinés pour Constantinople, et les présents même destinés pour le sultan.

Déjà il était aisé de prévoir que ce feu ne tarderait pas à s'étendre. Les peuples de la Serbie et de la Bosnie, tous Slaves d'origine, écrivirent à cet inconnu, que s'il était le tzar Pierre III, il pouvait compter sur leurs secours. Les habitants des montagnes de la Chimère commençaient à sortir en armes de leurs rochers.

IV. *Montagnes de la Chimère. — Quel est le peuple qui les habite.*

Ces montagnes qui s'élèvent à l'autre extrémité de l'Albanie étaient nommées dans l'antiquité les monts Acrocérauniens, ce qui signifie les monts aux sommets orageux. Elles s'avancent des côtes de la Grèce vers la pointe de l'Italie, qui du côté opposé s'avance aussi dans la mer ; et ces deux promontoires, distants l'un de l'autre de douze lieues, forment l'entrée du golfe Adriatique, et le plus court passage entre l'Italie et la Grèce. La ville ou bourgade de Chimérium subsiste sur ces montagnes de temps immémorial ; et le nom qu'elle leur a donné signifie dans la langue grecque, comme celui d'Acrocérauniens, les montagnes des Tempêtes. Leur aspect est si effroyable, que les fleuves auxquels elles donnent naissance, connus dans l'antiquité sous le nom de l'Achéron et du Cocyte, ont été décrits par les poëtes comme les fleuves des enfers. Dans ces montagnes habitent de petites nations, à qui l'horrible aspérité de ce séjour a conservé leur indépendance. On dit que ce sont les anciens

Digitized by Google

Myrmidons, sujets d'Achille, amenés dans ces contrées par son fils; mais comme ils furent ensuite compris dans le royaume de Macédoine, ils se prétendent descendus des Macédoniens. Ils se plaisent à conserver ce nom, qui aujourd'hui encore les rend recommandables. Ils n'ont point d'autre profession que celle des armes. La plupart vont servir les princes d'Italie. Un régiment au service de Naples y porte le nom de gardes macédoniennes, et passe pour le meilleur de l'armée. Mais surtout la république de Venise en a un grand nombre parmi ses troupes. Lorsque le temps de leur service est expiré, ils conservent une partie de leurs appointements, et reviennent avec joie dans leur triste patrie, pour laquelle ils sont toujours prêts à verser leur sang; ce qui les a fait nommer en Italie les *Suisses de la Grèce*. Ces Macédoniens, dont les plus grands exploits contre les Turks se bornaient depuis longtemps à piller les caravanes, se montrèrent alors plus en force, et firent des incursions plus régulières. L'Albanie était en même temps menacée par ses deux extrémités, le Monténegro bornant cette province du côté de l'Illyrie, et les montagnes de la Chimère du côté de l'ancienne Grèce.

V. *Les Albanais ou Arnautes marchent contre les Monténégrins.*

Le sultan sentit la nécessité d'écraser un soulèvement qu'une plus longue patience aurait rendu plus dangereux. Tous les pachas de l'Albanie reçurent ordre de prendre les armes. Les milices albanaises passent pour les meilleures de l'empire ottoman. La province qu'elles habitent est l'ancienne Épire, dont les habitants furent autrefois si renommes par la guerre. On y retrouve, après deux mille ans, les

Digitized by Google

mêmes inclinations et le même courage. Et nous pouvons déjà remarquer ici ce que les récits suivants confirmeront encore, que dans la Grèce captive, de toutes parts couverte de ruines, dont tous les gouvernements ont été détruits, dont les révolutions successives ont transformé les temples en églises, et la plupart des églises en mosquées, après tant de siècles et de bouleversements, le génie de chaque lieu reste toujours le même. Les Albanais ne parlent ni turk, ni slave, mais une langue composée de tous ces idiomes. Leur nom même est changé. Une ville anciennement bâtie dans les détroits qui communiquent de l'Épire à la Macédoine, sous le nom d'Albanopolis, leur a fait donner, sans qu'on puisse en marquer précisément l'époque, ce nom d'Albanais qui se prononce en grec de deux manières, *Albanitès* ou *Arvanêtès ;* et il est vraisemblable que la corruption de ce dernier nom a produit celui d'Arnautes, sous lequel ils sont également connus. Leur extérieur annonce leur férocité. Ils sont si exercés aux armes, que la plupart se font un jeu de tirer un œuf à deux cents pas, sur la tête de leurs enfants, de leur femme ou de leur mère. Ceux qui habitent les côtes se livrent à la piraterie. Ce sont les Dulcignotes, si redoutés dans le golfe Adriatique. Ceux de l'intérieur des terres s'adonnent souvent au brigandage. Toutes les relations disent qu'il n'y a guères dans la partie asiatique de l'empire ottoman, d'autres voleurs que des Arabes, et dans la partie européenne, que des Albanais. Leur révolte sous Skanderbeg, qui à leur tête gagna vingt-deux batailles contre les Turks, leur peu d'attachement à la foi mahométane, qu'ils ont embrassee de force, lorsque cédant enfin aux armes ottomanes, il leur fut ordonné, sous peine d'un massacre général, de se faire tous circoncire, le mélange qu'ils ont fait longtemps des deux religions, leur ancienne rivalité de courage contre les janissaires eux-mêmes, et le grand nombre

Digitized by Google

de transfuges de cette nation qui passe des armées turques dans les armées ennemies, sont cause de la haine qui subsiste entre eux et les autres Turks. Aujourd'hui, quelques-uns suivent encore le rit latin, d'autre le rit grec; mais la plus grande partie, et surtout les habitants des villes, professent la religion mahométane.

Ces Albanais reçurent donc ordre de prendre les armes. A leur approche, les habitants des monts de la Chimère rentrèrent précipitamment dans leurs rochers. Douze mille Albanais s'avancèrent, de l'aveu des Vénitiens, sur le territoire de cette république, et se portèrent au pied des Montagnes noires, tandis qu'un égal nombre s'avançait du côté de l'Albanie, et que les troupes de Bosnie se portaient aussi vers le côté qui regarde leur province. Les asiles des Monténégrins se trouvèrent assaillis de toutes parts. Il y eut quelques actions indécises; mais dans le temps où la guerre était près de s'allumer entre les deux empires russe et ottoman, les Monténégrins furent entièrement défaits; les communications de leurs montagnes furent coupées, leurs villages incendiés, les plus braves tués ou pris; leurs têtes, envoyées à Constantinople, furent exposées aux portes du sérail; et Stéphano, échappé au fer du vainqueur, demeura dans ces montagnes errant de caverne en caverne, en attendant que de plus heureuses conjonctures lui permissent de reparaître.

Les forces des Monténégrins étaient donc presque détruites, les habitants des monts de la Chimère déjà repoussés entre leurs précipices, les Albanais rassemblés et en armes, quand au mois d'octobre de cette même année 1768, la guerre fut déclarée entre les deux empires.

Tous les Grecs, dans toute l'étendue des provinces ottomanes, furent aussitôt désarmés; précaution que les Turks

Digitized by Google

ont coutume de prendre au commencement de chaque guerre. Leurs armes furent vendues à vil prix dans les marchés publics, à quiconque portait un turban. Les Albanais, sous prétexte de ces perquisitions, exercèrent de si cruels brigandages, qu'une multitude de Grecs effrayés se sauvèrent dans les îles vénitiennes. Telle était la situation de ces contrées quand le projet de faire soulever la Grèce fut adopté dans le conseil de Pétersbourg.

VI. *État du Péloponèse.*

Le Péloponèse, où Papaz-Ogli s'était rendu dès la fin de 1766, fut choisi pour le foyer de ce nouvel incendie. Il faut, afin de bien entendre les intrigues que cet émissaire des Russes y avait tramées, jeter d'abord les yeux sur l'état de cette contrée.

On sait que le Péloponèse, pendant le retour de la barbarie en Europe, a perdu ce nom rendu si célèbre par les anciens Grecs, et a reçu le nom de Morée, dont on ignore l'origine. Il est aujourd'hui, et pour la seconde fois, soumis aux Turks, à l'exception d'une seule province, couverte de montagnes inaccessibles qui séparent les deux plaines où furent les deux villes de Messène et de Sparte. Ces montagnes servent de refuge à un peuple qui se maintient libre. Tout le reste du Péloponèse est divisé en vingt-quatre districts ou sandjiaks, gouvernés chacun par un bey turk. Un pacha gouverne la presqu'île, et prend le titre de *beyler-bey*, c'est-à-dire bey des beys. Tous les Grecs, depuis leur quinzième année, paient une modique capitation appelée *haratch,* imposée dès le temps de la première conquête, d'après un dénombrement qui se montait alors à quatre-vingt mille têtes de mâles; et depuis ce temps, sans que les Turks s'infor-

Digitized by Google

ment si la population augmente ou diminue, la taxe générale est restée la même. Cette capitation, que la loi musulmane exige de tous les sujets de l'empire qui n'en professent pas le culte, devrait leur assurer la tranquille propriété du reste de leurs biens. Mais l'avidité des pachas et des beys trouve toujours mille moyens de sucer le sang des peuples. Autrefois, les enfants des Grecs étaient décimés, et le dixième livré au tribut pour la recrue des janissaires, et pour d'autres emplois auxquels les destinait la volonté du sultan. Les Turks choisissaient avec soin les mieux constitués, et les plus beaux de toute la génération naissante. C'était du sein de la nation conquise que les oppresseurs tiraient ainsi leur principale force ; et cette élite des vaincus, se confondant parmi la nation victorieuse, contribuait à entretenir parmi celle-ci cette beauté et cette vigueur pour lesquelles les Turks ont été si longtemps renommés. Mais ce tribut odieux a cessé depuis près d'un siècle. Le prétexte de laisser plus de bras à l'agriculture et plus de têtes au haratch, mais véritablement le dessein d'altérer la constitution primitive des janissaires, a fait suspendre cette exaction tyrannique. L'esclavage des Grecs se trouve donc adouci dans ce qu'il avait de plus rigoureux, et l'intérieur des familles n'est plus désolé par ce perpétuel désespoir. Cependant, aucune ordonnance n'a consacré cet affranchissement ; l'obligation subsiste : un usage nouveau, ou un abus, si on veut l'envisager sous cet autre jour, prévaut maintenant sur la loi.

Une vaine image de l'antique liberté subsiste encore dans l'élection que chaque communauté fait elle-même de son chef. Les Turks nomment ces chefs *codjia-bachi*, et les Grecs *proëstos* ou primat. Ce ne sont réellement que des collecteurs, chargés de dresser les rôles de capitation, de taxer les contribuables pour la distribution des vivres toujours dus à la maison du pacha quand il voyage, et de ré-

Digitized by Google

partir ce que chacun doit payer, quand celui-ci trouve quelque prétexte de fouler les peuples; tristes fonctions, uniquement ambitionnées par des hommes capables de seconder, pour leur avantage personnel, les vexations du gouvernement, et qui, dans cette espérance, comptent pour rien les bastonnades auxquelles peuvent exposer l'humeur et les caprices des beys et du pacha. D'autres Grecs sont attachés au service de celui-ci, en qualité de premier fournisseur de sa maison, ou de premier interprète, ou de premier médecin, emplois qui conduisent souvent à sa plus intime confiance. Telles sont aujourd'hui les plus hautes dignités auxquelles peuvent aspirer dans leur patrie les descendants de Lycurgue, de Philopœmen et d'Agis.

On voit ordinairement dans chaque ville deux ou trois vieillards à qui les habitants portent une sorte de respect filial, et qu'ils se choisissent pour arbitres, afin d'éviter l'injustice et la vénalité des tribunaux turks. Le clergé et les évêques ne sont pas sans crédit. Mais le clergé grec, en général, est bien loin d'avoir l'autorité et l'influence que les écrivains de l'Europe lui supposent. Ce préjugé, pris dans nos propres usages, a mêlé beaucoup d'erreurs à tout ce que les Occidentaux ont écrit sur les pays de cette religion. Au milieu de cette nation nombreuse et opprimée, les Turks en petit nombre étaient presque sans armes et sans défense. La plupart de leurs forteresses étaient de vieux forts, construits au temps des croisades par les chevaliers français, qui se rendirent alors maîtres du Péloponèse. On avait seulement ajouté, dans les temps modernes, quelques bastions aux plus exposés de ces donjons antiques; et ces bastions eux-mêmes tombaient en ruines. On comptait à peine dans toute la province quinze mille Turks, la plupart nés dans le pays, la plupart inscrits sur les rôles des janissaires, dans l'unique dessein de profiter des priviléges, et formant toutefois

Digitized by Google

la seule garnison des villes où ils étaient établis avec leurs femmes et leurs enfants.

Presque toutes les richesses étaient entre les mains des Grecs ; et leur nombre était de plus de cent mille en état de porter les armes. Eux seuls cultivaient les terres ; eux seuls s'adonnaient au commerce ; eux seuls se livraient aux travaux des arts nécessaires. Ce peuple esclave, avili et dégénéré, peut aujourd'hui être regardé comme le plus spirituel des peuples barbares. Mais il y en avait peu qui ne tremblassent à la seule vue d'un turban. Accoutumés dès l'enfance à cette crainte servile, elle était devenue en eux un de ces sentiments naturels que la raison ne peut vaincre. Et toutefois, ils ne haïssaient plus que faiblement leur joug. Ils y étaient retournés avec joie, lorsque les Vénitiens, après s'être rendus maîtres du Péloponèse, à la fin du dernier siècle, reperdirent cette conquête au commencement de celui-ci. Ce n'est point ici le lieu de raconter comment, sous cette autorité passagère des Vénitiens, les terres étaient demeurées incultes, et le pays infesté de brigands. Mais ce qui était une suite des malheurs récents de la guerre, les Grecs l'avaient alors attribué au malheur d'avoir changé de maîtres. Venise n'avait point encore admis la tolérance religieuse ; et les Grecs, non moins superstitieux dans le christianisme qu'ils l'étaient sous leurs faux dieux, avaient à cette seconde conquête favorisé les armes des Turks, par animosité contre la religion romaine. Depuis ce temps, leur servitude leur paraissait moins pesante, et s'était véritablement adoucie. Leur retour, presque volontaire, sous la domination ottomane, leur avait acquis la faveur du gouvernement. Si le désordre général de l'empire en laissait toutes les provinces abandonnées à la tyrannie des gouverneurs, du moins la situation de cette presqu'île, le petit nombre de Turks qui l'habitaient, le voisinage de l'Albanie et de la Roumélie ne per-

Digitized by Google

mettaient pas au pacha qui y commandait ces fréquentes révoltes contre l'autorité impériale qui désolaient la plupart des autres contrées. Une longue paix, et cet amollissement des mœurs générales, qui suit toujours une sécurité profonde, avaient porté plus de douceur dans le commerce de la vie. Une faible civilisation renaissait dans ces villes si anciennes, et qui furent autrefois le berceau de la première civilisation européenne. Quelque prospérité se faisait apercevoir dans les campagnes. Les Russes avouent que, quand ils arrivèrent dans cette presqu'île, elle leur présenta de toutes parts l'aspect riant et cultivé d'un jardin. En comparant les relations des voyageurs modernes avec celles du dernier siècle, on voit que la population était presque doublée. Au temps même dont nous parlons, un de leurs proëstos, nommé Benaki, exerçait une sorte de puissance, et jouissait auprès des Turks eux-mêmes de la plus singulière considération. Il était proëstos de Calamata, ville située au pied des montagnes; et sous le prétexte d'arrêter les incursions des montagnards, qui récemment encore avaient pillé et ruiné cette ville, la maison qu'il s'y était fait rebâtir était une véritable forteresse. C'était un vieillard riche, d'une belle figure et d'un aspect vénérable, avantages toujours remarquables, et plus encore auprès des peuples barbares. Il joignait à ces dons de la nature un esprit très-souple et très-rusé. Il avait su se concilier la faveur successive de tous les pachas par un moyen dangereux, il est vrai, et qui aurait pu le discréditer et le perdre dans l'esprit de ses concitoyens; mais l'usage qu'il avait toujours fait de cette faveur, avait enfin justifié la manière dont il l'avait acquise. A l'arrivée d'un nouveau pacha, tous les primats étant obligés de venir rendre hommage et offrir chacun le tribut volontaire de son district, Benaki, venu pour la même fonction, se récriait sur la modicité de leurs offres, leur reprochait de déshonorer

Digitized by Google

leur district, les excusait dans l'esprit du pacha sur la crainte qu'ils avaient eue de s'attirer l'animadversion de leurs concitoyens, et faisait porter leurs présents au double de ce qu'ils avaient offert. Il affermait, et quelquefois à perte pour lui-même, les revenus du pacha et les terres des Turks les plus puissants, dans l'espérance de s'en dédommager par leur protection pour ses propres biens, les plus considérables de la province. Parvenu ainsi à se conserver successivement la bienveillance de tous les gouverneurs, il résidait presque toujours auprès d'eux ; et la faveur qu'ils lui accordaient était pour tous les Grecs une protection assurée. Il portait leurs plaintes au pacha contre la tyrannie des subalternes. Souvent, à ses seuls ordres, des Grecs accusés avaient été relâchés, et des Turks coupables avaient été punis. Il s'était arrogé le droit de ne se montrer à la cour du pacha qu'avec une suite nombreuse ; et par les liaisons qu'il avait soin d'entretenir avec les montagnards indépendants, il avait eu l'adresse de donner à son autorité un fondement plus solide que la simple faveur du pacha. On lui supposait assez de crédit parmi ces montagnards pour les faire soulever ou les apaiser à son gré ; et les Turks, mollement plongés dans toutes les délices de la vie, craignant tout ce qui pourrait les forcer à sortir de leur indolence, croyaient devoir à lui seul le repos dont ces peuples indomptables commençaient enfin à les laisser jouir. Ainsi les Grecs du Péloponèse avaient en quelque sorte, dans cette grande presqu'île, un chef de leur nation.

VII. *Examen de l'opinion qui fait descendre les Maniotes des Spartiates.*

Il faut maintenant faire connaître ces montagnards qui,

Digitized by Google

sous le nom de Maïnotes, se prétendent et sont généralement crus descendants des anciens Spartiates. Commençons par jeter les yeux sur le pays qu'ils habitent. Un promontoire formé par de hautes montagnes, qui prend aujourd'hui le nom de Matapan, d'un mot grec qui signifie front, et que l'antiquité nommait le promontoire de Ténare, divise en deux golfes la côte méridionale du Péloponèse. Celui que rencontrent d'abord les vaisseaux qui arrivent des mers de l'Italie, reçoit encore aujourd'hui le nom de Kolokythia, de l'ancien Gythium, port de Sparte ou de Lacédémone. L'autre golfe auquel la ville de Coron communique à présent son nom, était autrefois le golfe de Messénie, ou plutôt, suivant le dialecte admis dans le Péloponèse, Messaïna, dont la syncope produit, comme on le voit évidemment, le nom de Maïna qui est resté à la partie orientale de cette côte. Une infinité d'exemples dans toutes les langues et dans tous les pays prouvent que la cause ordinaire et générale de la corruption des noms tient à l'usage populaire qui en abrége la prononciation. Le bras des monts Taïgètes qui forme le promontoire de Ténare, est également appelé le bras du Magne, de la Mania ou du Maine, suivant les différentes abréviations auxquelles chacun s'est familiarisé, d'après les prononciations diverses que le nom de la Messénie avait dans les différents dialectes de la langue grecque. Mais le nom le plus usité et le plus conforme au dialecte qui était en usage dans le Péloponèse, est celui de Maïna. Ces peuples habitent donc une partie du séjour des anciens Messéniens, et non celui des anciens Spartiates. Le nom de Maïnotes, en passant par les syncopes barbares auxquelles ont été assujétis tous les noms de ces belles contrées, dérive du nom des anciens *Messaïnioi ;* et cette conjecture deviendra évidente, si on ajoute que la plupart des désinences anciennes, ont subi la même alté-

Digitized by Google

ration, et qu'on dit aujourd'hui les Cypriotes, les Képhaloniotes, et ainsi de beaucoup d'autres.

Jamais dans les beaux temps de la Grèce, les habitants de ces rochers n'ont adopté la politesse et les arts des contrées voisines; les mêmes mœurs y subsistent depuis trois mille ans: triste avantage de la barbarie, qui n'ayant point de dégénération à éprouver, se perpétue pendant des siècles.

Ils vivent sur ces mêmes montagnes qui servirent autrefois de refuge aux Messéniens. Le seul changement que les siècles y ont produit, c'est qu'elles portent maintenant des noms de saints ; elles les doivent à de petits couvents bâtis sur leurs cimes, habités en été par quelques moines, et abandonnés en hiver.

Il fallut autrefois toute la valeur des Spartiates, pour chasser de ces lieux sauvages cette indomptable *nation*, irritée par ses fréquentes défaites, animée par d'implacables ressentiments et par l'horreur d'un prochain esclavage. Rappelons-nous en effet que les Messéniens, après s'être refugiés sur ces montagnes, comme le sont aujourd'hui leurs descendants, en furent chassés, et pendant trois siècles ont erré hors de leur patrie; que ceux qui ne prirent pas cette dure résolution furent réduits en esclavages; que ces nouveaux esclaves, encore indomptables sous le joug, saisissaient toutes les occasions de soulèvement, se réfugiaient dans les cavernes, s'emparaient à main armée des rochers inaccessibles, et mirent une fois Lacédémone elle-même en danger; que ce fut la cause et l'époque de cet affreux genre de guerre fait par les Lacédémoniens dans ces montagnes, semblable à cette chasse que les colonies européennes font aujourd'hui contre leurs nègres-marons; et qu'enfin, lorsque Lacédémone eut perdu sa puissance, les Messéniens qui avaient erré dans toute la

Digitized by Google

Grèce, et conservé dans ce long exil l'amour de la patrie et les mœurs de la liberté, furent rétablis sur ce rivage, et s'y rejoignirent aux restes infortunés de leur nation. Ainsi, la première origine des Maïnotes remonte aux ennemis conjurés de Lacédémone, et non pas à ses habitants.

Mais dans les fréquentes subversions de l'empire grec, et surtout quand les Turks eurent subjugué le Péloponèse, c'est une tradition constante dans le pays, avouée de tous les Grecs, confirmée par une multitude d'indices, que le plus grand nombre des Lacédémoniens se retirèrent successivement dans ces montagnes. Les rochers et les cavernes, qui autrefois avaient été le rempart de leurs ennemis et le refuge de leurs esclaves, devinrent l'asile de leur propre indépendance. A cette dernière époque, les plus braves d'entre les Grecs, les plus attachés à leur liberté, ce qui restait des familles impériales de Constantinople et de Trébizonde, échappés à la fureur des Turks, se sauvèrent dans ces mêmes montagnes. Les Maïnotes se vantent même d'avoir, malgré leur pauvreté, racheté, pour d'assez riches rançons, plusieurs de ces princes d'entre les mains des pirates. On trouve donc encore aujourd'hui parmi eux presque toutes les familles qui ont occupé les deux trônes de la Grèce; les Phocas, les Cantacuzènes, les Comnènes, les Lascaris, les Paléologues; ils n'y sont connus, il est vrai, que par des surnoms, des dénominations de parti, dont les subdivisions et les changements perpétuels causent de grandes difficultés pour distinguer les familles. Mais on remarque avec étonnement que ces familles étrangères conservent encore, après trois siècles, une physionomie différente de celle qui caractérise les originaires du pays. De ce mélange des anciens Messéniens, du reste des Spartiates, des familles les plus distinguées de la Grèce, et de toutes celles qui ont régné à Constantinople et à Trébizonde, s'est donc

Digitized by Google

formée cette petite nation connue aujourd'hui sous le nom de Maïnotes, divisée en plusieurs tribus, toujours libre dans ses montagnes, brave jusqu'à la férocité, fière de ce que le sang de tant de maisons impériales s'est confondu au sang de tous ses citoyens, plus fière encore après tant de siècles, et malgré son extrême ignorance, de s'être confondue aux descendants des Spartiates. Depuis trois siècles, et de nos jours encore, les assemblées générales de leurs vieillards ou gérontes, s'intitulent elles-mêmes dans tous leurs actes, le sénat de Lacédémone. Ce que leurs roches inexpugnables leur donnent de confiance contre les armées les plus nombreuses, ce que l'âpreté de leur vie a de véritablement mâle, ce que la liberté dont ils jouissent dans un pays pauvre et stérile leur inspire de mépris pour les richesses acquises par les autres Grecs dans l'esclavage, ce que l'habitude du péril a donné de dureté et d'audace aux femmes même, les a rendus, sinon dignes de cette gloire, du moins dignes d'y prétendre. Des traditions vagues conservent parmi eux le souvenir d'une éternelle indépendance. Ils disent qu'ils se sont maintenus libres du temps de tous les oppresseurs de la Grèce, du temps de tous les empereurs turks, du temps même d'Alexandre, dont le souvenir, au-delà de toutes leurs traditions, leur rappelle seulement un nom qu'ils ont en horreur; et ils confondent ensemble dans leur ignorance actuelle toutes ces différentes époques.

Toute leur population consiste en cent vingt bourgs ou petites villes, dont la plus considérable n'a pas plus de quatre cents feux. Quelques maisons ont des tours, des murailles crénelées et ressemblent à de petites forteresses. Ce sont les habitations des chefs. Cinq ou six forts qui bordent la côte et qui ne peuvent recevoir de grands bâtiments, sont tellement commandés par les rochers qui les environnent, et par

Digitized by Google

des hauteurs escarpées accessibles seulement du côté des montagnes, que toute cette côte est en leur pouvoir. Les évêques, qui sont au nombre de cinq, n'exercent dans les affaires aucune autorité directe, ou qui soit attachée à leur dignité. Si quelqu'un d'eux y acquiert de l'influence, il la tient de son crédit auprès de quelque chef. Toutes leurs tribus ensemble composent environ quinze mille hommes sous les armes. Elles s'étaient réunies sous un seul chef, dans les deux premiers siècles qui suivirent la ruine de l'empire grec. Dans ces deux premiers siècles, attaqués sans relâche et sans trêve par les Turks, à qui rien ne résistait alors, et qui s'indignaient de trouver cette résistance au sein même de leur empire, ils firent cesser dans ce péril commun toutes les querelles particulières. Ils élurent pour chef général sous le nom de Protogeras, ou chef des veillards, un prince de la maison de Comnène, et ils sont restés plus de cent ans sous l'autorité de cette famille. Un usage immémorial et conforme aux lois militaires des Spartiates, leur défend de poursuivre l'ennemi après l'avoir mis en déroute. C'est par là qu'ils se sont préservés des perpétuelles embuscades que les Turks leur tendaient, pour les attirer hors de leurs rochers.

Les femmes accompagnaient à la guerre leurs maris et leurs enfants. Elles portaient les vivres; elles chargeaient les fusils. Elles s'applaudissaient des blessures honorables qu'avaient reçues leurs parents les plus chers; quelques-unes se montrèrent dignes de commander à ces hommes indomptables. Aujourd'hui encore, on apporte aux mères les habits sanglants et déchirés de leurs fils tués dans un combat. Toutes les amies se rassemblent, et chantent autour de ces tristes vêtements des hymnes de consolation et de triomphe.

Par de telles mœurs plus encore que par l'avantage de

Digitized by Google

leur situation, ils ont défendu constamment contre les armées et les flottes ottomanes, leurs défilés étroits et leurs côtes escarpées. Ils attribuent même, et nous ne le dissimulerons pas, le nom de Maïnotes à cette espèce de courage, porté jusqu'à la fureur, avec lequel ils ont toujours combattu pour leur liberté. Ils disent que ce nom vient du mot grec *manïa*, qui signifie fureur ou démence, et qu'au temps de la conquête du Péloponèse, ils se défendirent contre les Turks avec cette furie qui les rendit invincibles, mais qui parut aux autres Grecs une véritable démence; ce qui leur fit donner cette épithète injurieuse pour eux dans la bouche de ces autres Grecs, et qu'eux au contraire ont adoptée dans le sens qui honore leur courage. Mais si l'étymologie évidente que nous avons trouvée à leur nom a le double avantage d'expliquer pourquoi on les appelle également les Maïnotes, et surtout si elle répand le plus grand jour sur leur histoire, ou du moins sur leur origine, on nous permettra d'y insister encore. Nous citerons à ce sujet un poëme épique, apporté de Grèce en France et conservé en manuscrit à la bibliothèque du roi, sur la conquête du Péloponèse par les chevaliers français. Dans cet ouvrage, antérieur à l'arrivée des Turks en Europe, l'auteur se sert du nom de *Maïna*. Il raconte, il est vrai, qu'il fut donné par Ville-Hardouin, son héros, gentilhomme de Champagne et conquérant du Péloponèse, à une roche escarpée, sur laquelle il construisit un fort pour contenir ces peuples, après qu'ils eurent consenti à le reconaître pour seigneur; aux mêmes conditions, ajoute le poëte, qu'ils avaient précédemment exigées et obtenues des empereurs grecs. Mais observons qu'il écrivait dans la décadence entière et absolue de tous les arts, quand les Grecs eux-mêmes avaient oublié leur ancienne histoire, un siècle après l'événement qu'il a choisi pour le sujet de ses vers, et cent cinquante ans avant la con-

Digitized by Google

quête du Péloponèse par les Turks. On doit donc seulement inférer de cet ouvrage, avec une pleine certitude, que le nom de Maïna n'a ni l'époque, ni l'étymologie récentes que se plaisent à lui donner les naturels du pays, qu'il a précédé la conquête du Péloponèse par les Turks, et que les Maïnotes déjà connus sous ce nom étaient libres avant cet événement et avant la retraite des Spartiates dans ces montagnes. Peut-être ai-je trop insisté sur cette discussion; mais les plus légers fils qui peuvent attacher l'histoire moderne à celle des anciens, peuvent-ils être aperçus sans être saisis avec le plus vif intérêt?

Les Turks renonçant enfin au dessein de les subjuguer, et ne songeant plus qu'à les contenir, ont bâti sur les deux revers du promontoire de Ténare deux forteresses, aujourd'hui abandonnées et en ruine, auxquelles les voyageurs, les marchands, les soldats ont donné improprement le nom de châteaux du Maine, qui dans le pays même n'appartient qu'à la seule côte de Messénie.

Dix familles principales se disputent aujourd'hui la puissance. Quiconque peut faire armer un plus grand nombre de parents et d'amis, devient chef de sa tribu, et s'il le peut, chef des tribus voisines. Mais au milieu de ces divisions funestes, ils convoquent encore dans les occasions importantes, un conseil général des vieillards ou gérontes de toutes les tribus; et quiconque y a pris séance, conserve tout le reste de sa vie le titre de sénateur de Lacédémone.

Craints et détestés des autres Grecs, ils les regardent comme des esclaves et des lâches. Ceux-ci les regardent comme des brigands; ils ajoutent au nom de Maïnotes une sorte de dicton populaire, dont le sens est que, dans l'opinion générale de ces montagnards, il vaut mieux dépouiller un ami que de le laisser voler par un ennemi. Ces imputa-

Digitized by Google

tions odieuses tombent principalement sur une de leurs tribus qui, au nombre de trois mille hommes, habite le promontoire Matapan, la partie la plus âpre de ces montagnes. On les appelle les Kakavougni, c'est-à-dire les mauvais montagnards. Ces scélérats, dont la contrée s'avance au milieu de la mer, et y forme un dangereux écueil, exercent une piraterie cruelle. Les navigateurs jetés sur leurs côtes, sont inhumainement dépouillés. Les autres Maïnotes, en convenant que le simple vol ne passe dans ces montagnes que pour un jeu d'adresse, qu'il n'est réprimé par aucune punition, ni flétri par aucune infamie, se vantent de mieux connaître l'hospitalité; et en effet, tous les infortunés qui pendant les dévastations occasionnées en Morée par l'expedition des Russes, ont cherché asile dans ces rochers, y ont trouvé sûreté pour leurs personnes et pour leurs biens. Mais il se vantent plus encore de venger avec une rigueur excessive sur les villes voisines de leurs montagnes, les plus legères injures faites à ceux de leurs compatriotes que la nécessité de leurs affaires y conduit. C'est ainsi qu'ils se lavent des reproches que leur font les autres Grecs; c'est ainsi qu'ils prétendent se faire respecter dans toute la presqu'île.

VIII. *Intrigues de Papaz-Ogli chez les Maïnotes, et origine de la maison de Médicis.*

Papaz-Ogli s'était rendu parmi ces montagnards dans l'année 1766, après s'y être fait annoncer, comme nous l'avons dit, par deux émissaires. Il avait pris terre à Porto-Bétylo, résidence du capitaine le plus redouté. Plusieurs mois de séjour dans la maison de ce chef le mirent à portée de bien connaître ces peuples. Il leur répétait en toute occa-

Digitized by Google

sion : « Que la tzarine avait commencé à protéger dans tous les pays la religion grecque ; qu'elle faisait passer de nombreuses armées en Pologne, sans autre ambition que d'y venger cette religion opprimée ; que ses desseins avaient plus d'étendue, et qu'elle méditait l'entière délivrance de la Grèce. Toutes les nations de l'Europe, ajoutait-il, étaient d'accord avec elle, et lui avaient secrètement promis de ne point s'opposer à la destruction de l'empire ottoman ; la France elle-même, ancien allié de cet empire, consentait à l'abandonner, et son alliance avec la maison d'Autriche était la preuve évidente et le sceau de ce changement dans sa politique. Dans une si heureuse conjoncture, c'était à ceux des Grecs qui avaient su défendre leur liberté à donner l'exemple à toute la Grèce, et à en être les premiers libérateurs ». Ce principal chef, qui se nommait Mauro-Mikali, et son frère Ioanni, étaient deux hommes d'un grand courage et d'une raison très-saine quoique d'un esprit peu cultivé. Leur famille, dont le nom originaire est *Iatrani*, prétend être la souche de la célèbre maison de Médicis. Et il est remarquable que le nom de *Medicis* en latin a le même sens que le nom d'*Iatrani* en grec. Si la prétention de cette famille a quelque réalité, cette origine des Médicis expliquerait les liaisons qu'ils ont toujours entretenues dans la Grèce. L'accueil favorable qu'ils firent à tous les Grecs fugitifs, aurait été un sentiment naturel pour des compatriotes infortunés ; et nous devrions en première cause à ces féroces montagnards l'heureuse transmigration de tous les arts de la Grèce dans l'Europe moderne.

Ces deux chefs exposèrent à Papaz-Ogli, avec une noble franchise, l'état de leurs forces et les divisions qui affaiblissaient leur pays. Ils lui dirent : « Que les Maïnotes, invincibles s'ils sont attaqués, étaient peu propres à attaquer eux-mêmes ; que leurs divisions les empêcheraient de se réunir

Digitized by Google

dans un même dessein, tant qu'un danger commun ne les menacerait pas. Ils ne lui dissimulèrent point que les Russes, s'ils portaient la guerre dans le Péloponèse, devaient songer à le conquérir et non pas à le soulever, parce qu'il n'y avait point à compter sur les autres Grecs, accoutumés à trembler et à fuir, aux premières menaces des Turks. Ils l'avertirent de se méfier de tous les discours de ces autres Grecs, qui lui feraient de grandes promesses, soit par une vaine présomption, soit par un aveugle fanatisme, soit par une fourberie intéressée, mais qui à l'événement ne tiendraient aucune de ces paroles ». Papaz-Ogli n'ayant aucune lettre, aucun titre qui l'accréditât auprès d'eux, ils le regardèrent comme un simple émissaire sans aveu ; et en paraissant disposés à seconder les efforts des Russes, ils ne prirent avec lui aucun engagement formel. Ils assemblèrent cependant tous les autres chefs pour conférer avec lui, et à quelque temps de là, ils assemblèrent encore tous les gérontes. La réponse unanime de ce sénat fut la même que celle des deux Mikali, une simple promesse de se concerter avec les Russes, quand on connaîtrait leurs forces et leurs projets, et un refus positif de traiter, à moins que ce ne fût sur des titres indubitables.

IX. *Autres intrigues de Papaz-Ogli.*

Cette sage réserve ne s'accordait pas avec le double dessein de Papaz-Ogli, qui d'un côté se flattait d'engager la tzarine dans cette entreprise par la perspective d'un succès facile, et de l'autre côté d'y engager les Grecs par des promesses exagérées. Au pied de ces montagnes, et dans l'enfoncement du golfe de Messénie, est située cette ville de Calamata dont nous avons parlé, nommée autrefois Kala-

Digitized by Google

mée, à cause de la quantité de roseaux qui l'environnent. Elle conserve encore ce rapport avec la signification grecque de son nom, et c'est le seul vestige qui lui reste de son antiquité. Papaz-Ogli s'y rendait quelquefois secrètement, et parvint à y conférer avec le proëstos de ce canton, Benaki, le plus riche de Grecs du Péloponèse, ce vieillard souple et artificieux qui avait inspiré au pacha une aveugle confiance; à qui son crédit parmi les Manïntes, dont il descendait par sa mère, donnait une grande considération parmi les Turks, et à qui son crédit parmi les Turks donnait une grande autorité parmi les chefs de sa nation. Ses richesses le mettaient au-dessus d'un vil intérêt, et le zèle de la religion n'était pas un mobile qui pût le faire agir. Mais parvenu à ce haut degré de fortune, de considération et d'autorité, il se flatta qu'en affranchissant le Péloponèse du joug ottoman, il en deviendait, sous la protection de la tzarine, le véritable chef et peut-être le souverain. Cette ambition lui fit prêter l'oreille aux discours insidieux de Papaz-Ogli.

Ce fut donc avec ce proëstos que Papaz-Ogli prit, à l'insu des Maïnotes et au mépris de leurs avertissements, les plus intimes liaisons. Tous deux cherchant à s'engager mutuellement dans cette entreprise, l'un, pour attirer un grand nombre de Russes, promettait le soulèvement d'une grande multitude de Grecs; l'autre, pour faire soulever une multitude de Grecs, promettait d'immenses secours de la Russie. Il y eut à Calamata, dans cette espèce de citadelle où habitait Benaki, une assemblée peu nombreuse de primats et d'évêques. Il s'y rendit aussi quelques Maïnotes parents et amis de Benaki. On y signa l'engagement de faire soulever cent mille Grecs aussitôt qu'on leur apporterait des armes, et que les vaisseaux russes paraîtraient sur la côte. On contrefit au bas de ces écrits la signature des principaux chefs du Maïna. Ces deux hommes, qui se regardaient déjà comme

Digitized by Google

les maîtres de la presqu'île, et cette assemblée peu nombreuse qui se flattait d'en devenir le sénat, ne regardaient plus les chefs des Maïnotes que comme des hommes dangereux, dont il était à souhaiter qu'on pût employer les forces, mais qu'il fallait d'avance songer à subjuguer.

Papaz-Ogli, revenu du Péloponèse à Trieste, y recueillit toutes les relations de ses émissaires dans les autres parties de la Grèce. La plupart de ceux qu'il avait employés, étaient des Grecs sujets de Venise. Leurs trames avaient été nouées avec plus de légèreté encore, soit qu'ils eussent craint de tomber entre les mains des Turks en s'avançant dans l'intérieur du pays, soit par d'autres défauts qui se trouvent assez communément dans les agents subalternes de conjurations; dont les uns agissant par enthousiasme, supposent trop aisément leurs sentiments dans ceux avec lesquels ils confèrent, dont les autres, pour augmenter le prétendu mérite de leurs services, et pour inspirer une plus grande confiance à leurs chefs, exagèrent à dessein leurs rapports; dont quelques-uns enfin, à la faveur du profond mystère qui couvre nécessairement ces intrigues, détournent à leur profit personnel les sommes qui leur sont confiées. Papaz-Ogli fit passer de Trieste toutes ces souscriptions fausses et vraies, et toutes ces relations à la cour de Russie.

X. *Mémoires remis à la tzarine sur le même objet.*

Un jeune Ukraïnien, élevé en Italie, et que la seule curiosité venait de conduire dans les plus célèbres contrées de la Grèce, avait observé à cette même époque l'état de ces provinces. Il avait gravi les hauteurs des Chimériens. Il était passé en Morée; il avait pénétré dans les montagnes. Il avait trouvé dans tous ces pays la fermentation singulière

Digitized by Google

suscitée par les émissaires de Papaz-Ogli, tous inconnus à ce jeune Ukraïnien. Il avait trouvé partout l'espérance et l'attente d'une grande révolution, l'ancienne prédiction que les Russes détruiraient l'empire ottoman redevenue une opinion populaire, le nom de la tzarine partout en honneur, la protection qu'elle accordait en Pologne à la religion grecque généralement connue, la superstition de ces peuples honorant cette princesse du nom de sainte, et ceux qui étaient assez heureux pour s'en être procuré le portrait, l'exposant sur un autel à la vénération de leur famille. Cette fermentation, occasionnée par de secrètes intrigues, lui avait paru la disposition habituelle de ces peuples. Tamara, c'était le nom de ce jeune Ukraïnien, rapporta en Russie toutes ces illusions, dont un œil plus expérimenté aurait eu peine à démêler le prestige. Un de ses protecteurs, admis dans les secrets du gouvernement, l'enhardit à présenter ses observations à l'impératrice; et aussitôt, par un vice inhérent à tous ceux qui proposent à des souverains ces grands projets de révolutions et de soulèvements, et que l'enthousiasme, le désir de se faire écouter, l'ambition, l'espérance de s'y emparer eux-mêmes d'un premier rôle, portent toujours à en dissimuler les difficultés et les dangers, Tamara avait encore exagéré les forces des Grecs. Il n'avait fait aucune mention des pays et des villes où le nombre des Turks surpasse de beaucoup le nombre de la nation conquise. Il ne fallait, selon lui, que faire passer aux Grecs des armes et des munitions; et ces envois étaient faciles par les différents ports d'Italie, où à certaines époques annuelles, tout entre et sort sans douane et sans visite. Par un moyen si aisé, disait-il, et dont le secret était sûr, il n'y aurait, dans un espace de quelques semaines, pas un Turk dans toute la Grèce; ils seraient tous égorgés. Quinze cent mille francs confiés à des mains fidèles suffiraient pour cette grande et

Digitized by Google

soudaine révolution. « Mais, ajoutait-il, malgré l'attente générale où sont tous les Grecs d'une révolution prochaine, malgré leur foi aveugle aux prédictions répandues parmi eux, ils ont été si souvent trompés, tant d'imposteurs se sont enrichis aux dépens de leur crédulité, tant de fois ils ont été victimes de leurs liaisons avec les princes chrétiens, et sacrifiés par leurs prétendus vengeurs, que toute cette nation est devenue défiante et réservée. Le chiox des émissaires décidera seul de l'événement. Une parole de l'impératrice suffit pour soulever la Grèce, mais il faut que cette parole soit apportée par des hommes sûrs, tellement choisis et accrédités, que leurs promesses soient inviolables, et que partout on croie voir et entendre l'impératrice elle-même. »

XI. *Alexis et Théodore Orloff travaillent en Italie au soulèvement de la Grèce.*

Munis de pareilles instructions, et de quelques autres plus infidèles ou moins importantes, deux frères du comte Orloff, Alexis et Théodore, arrivèrent à Venise dès la fin de 1768, aux premières étincelles de la guerre. Alexis, dans ce temps-là le personnage le plus important de la Russie, connu pour le véritable chef de la faction des favoris, était remarquable par sa force prodigieuse, par la beauté de ses traits, par la férocité de sa physionomie, adoré dans les régiments des gardes, où il avait tramé, comme simple soldat et comme principal confident de son frère, la conjuration qui avait placé Catherine sur le trône; on lui attribuait la gloire d'avoir pris dans les occasions les plus périlleuses de cette conjuration les résolutions les plus décisives, et son intrépidité à braver les supplices autorisait à lui supposer tous les genres de courage; on savait que peu de jours après

Digitized by Google

le détrônement de Pierre III, il avait été l'assassin, ou, si l'on veut, le bourreau de ce malheureux empereur ; mais la grandeur du service qu'il avait rendu en cette affreuse conjoncture faisait disparaître l'atrocité de ce meurtre ; il paraissait audacieux et réfléchi, altier et populaire ; il retirait à lui seul la considération du crédit et des emplois de tous ses frères ; et quelque usage de la cour commençait à réparer en lui les vices les plus grossiers d'une éducation négligée, sans en avoir réparé l'extrême ignorance. Théodore, le plus jeune, le plus spirituel des cinq frères, le plus instruit, dont l'âge avait permis, après l'élévation de sa famille, de soigner un peu l'éducation, était d'une beauté plus efféminée que celle d'Alexis, mais d'un courage plus véritable ; son imagination s'était tout récemment remplie des plus beaux traits de l'ancienne histoire grecque ; mais ces vérités historiques s'y mêlaient à tout le merveilleux des contes orientaux, amusement toujours cher aux Russes, où chaque maison riche entretient de vieilles esclaves destinées à réciter pendant toute la durée de la nuit, au pied du lit de leurs maîtres, ces contes tantôt ingénieux et tantôt puérils dont on amuse en Asie l'oisiveté des sérails. Ce merveilleux romanesque se joignait dans son esprit aux prodiges de l'ancienne liberté. Il croyait retrouver sur tous les rivages de la Grèce des Miltiade et des Léonidas. Il avait sans cesse ces beaux noms à la bouche, et il se figurait que les mânes de ces grands hommes apparaissaient alors à leurs descendants, pour leur annoncer une prochaine délivrance. Un grand nombre d'officiers russes filèrent vers les différentes villes d'Italie ; les uns inconnus, les autres sous différents prétextes d'affaires ou de curiosité. Des Russes même, tombés dans la disgrâce de leur souveraine, éloignés de sa cour, errants dans les différentes capitales de l'Europe, saisirent cette occasion de se concilier la protection des hommes en crédit, et accoururent

Digitized by Google

en Italie. Ces dispendieuses intrigues, et la prochaine arrivée dans ces mers des escadres qu'on armait dans les ports de Russie, forçaient à faire passer beaucoup d'argent dans ces villes si étrangères à l'empire russe, et avec lesquelles ce pays n'avait aucune liaison ni de commerce, ni de politique. Mais tout cet essaim d'émissaires et d'officiers russes avait été précédé par le Grec Maruzzi, d'une famille originaire de Thessalie, établie à Venise, où le négoce et la banque lui ont procuré de grandes richesses. Maruzzi, vaniteux, comme le sont encore presque tous les Grecs, et flatté de pouvoir, par des titres et des décorations étrangères, se soustraire à l'orgueil des nobles vénitiens, avait rapporté de Pétersbourg à Venise l'emploi d'agent de Russie dans toutes les cours d'Italie, un cordon du troisième ordre de cet empire, et le titre de marquis. Sa vanité satisfaite était prête à sacrifier son immense fortune, celle de sa famille, celle de tous ses correspondants dans toutes les capitales et dans tous les ports, au succès des vues de cette cour. Les deux Orloff avaient pris le prétexte de faire en Italie un voyage de simple curiosité. Mais pendant leur séjour à Venise, où la religion grecque est aujourd'hui tolérée, et où le commerce attire une affluence perpétuelle de Slaves et de Grecs, ils se montraient chaque jour aux églises de cette religion, et y affectaient une piété qui pût les faire regarder, par ces peuples superstitieux, comme les représentants du souverain protecteur de leur culte. Ils s'arrêtaient à la sortie de ces églises; et là, environnés de tout le cortége que leur formait cette affluence, ils puisaient dans leurs poches, l'une remplie de pièces d'or, l'autre de pièces d'argent, et les distribuaient avec une ostentation de charité et de magnificence. Tamara les avait suivis dans cette ville, Papaz-Ogli vint les y trouver. Celui-ci avait occupé son loisir à composer en grec, sur la tactique des Russes, et sur leur constitution militaire, un livre des-

Digitized by Google

tiné à être répandu dans toute la Grèce, pour instruire d'avance tous ces peuples de la discipline, de l'armure et des manœuvres auxquelles on prétendait les accoutumer et les associer. Les différents émissaires qu'il avait jusque-là employés vinrent faire leurs rapports aux deux Orloff. Mais Venise, toujours prudente et précautionnée, ne tarda pas à remarquer ces manœuvres, et fit insinuer à ces deux frères de choisir un autre séjour. La curiosité qui servait de prétexte à leur voyage, en servit également à leur départ, et ensuite à leur résidence dans les autres villes.

Quelques-uns de ces émissaires reçurent ordre de retourner dans le Péloponèse, pour annoncer aux primats l'arrivée dans leur voisinage d'Alexis, l'envoyé de Dieu et de la tzarine, pour la délivrance de la Grèce. Ils étaient chargés pour les peuples, du livre de Papaz-Ogli ; pour les évêques, de riches habillements d'église ; et pour tous les chefs, de lettres d'Alexis, et de médailles d'or à l'effigie de l'impératrice. Tous ces chefs étaient autorisés à porter au cou ces médailles, comme des marques d'honneur. Mais le premier et le principal objet de ces émissaires était de ramener avec eux en Italie des députés grecs, qui après avoir vu cet envoyé de Dieu, retournassent dans le Péloponèse pour assurer leurs concitoyens de toute la vérité des promesses de la tzarine.

XII. *État de la marine russe. — Projet de Catherine à ce sujet.*

Ce n'était pas assez pour cette princesse de faire passer aux Grecs des munitions, des officiers et des armes. Ambitieuse de toute espèce de gloire, elle avait toujours vu avec jalousie les puissances maritimes étendre à leur gré dans toutes les parties de l'univers leur considération et leur pou-

Digitized by Google

voir; mais la marine russe existait à peine : et l'on sent en effet que les habitants des immenses forêts du Nord ont dû ignorer longtemps l'art de la plus simple navigation. Ce que les anciens Grecs nous ont raconté de l'étonnement, ou pour mieux dire de la sorte d'horreur que cet art causa au Scythe Anacharsis, ressemble à l'impression qu'il causait à Pierre Ier et à tous les Russes, sous le règne de ce prince. Dans ces climats rigoureux, la navigation n'a point l'utilité qu'elle a partout ailleurs. Les mers et les rivières y sont gelées une grande partie de l'année. Non-seulement toute navigation s'y trouve alors interrompue, mais la facilité des charrois sur la glace, et la commodité de ce qu'on nomme le traînage, ne laisse dans toute l'étendue de ce pays aucun autre moyen à désirer. L'usage est d'y attendre la saison des gelées et des neiges, pour le commerce et les voyages. On n'a plus besoin ni de gués, ni de bateaux, ni de ponts, pour traverser les rivières et les lacs. Il n'y a plus de lacs ni de rivières; et puisque les arts naissent du besoin, celui de la navigation n'a point dû naître chez les Scythes. Aussi les Russes l'ignoreraient-ils encore, si Pierre Ier, après avoir employé la force de son caractère à vaincre la terreur que la seule vue de l'eau lui inspirait, n'eût ensuite employé toute la rigueur de son despotisme pour forcer son peuple à s'exposer sur cet élément. Toutefois, la marine russe n'était qu'un faste impérial; et ce peuple, malgré les efforts de son réformateur, n'était parvenu à exercer par lui-même aucun commerce. Le pavillon de cette nation n'était connu sur aucune mer. Il y avait quelques vaisseaux dans les ports de l'empire. Des constructeurs anglais les renouvelaient d'année en année; mais il n'y avait ni pilotes, ni matelots, ni officiers. Catherine ordonna à son ambassadeur à Londres d'engager à son service, par tous les appâts de l'ambition, les plus habiles marins de l'Angleterre. Quelques-uns, dans

Digitized by Google

le loisir de la paix dont jouissait alors leur patrie, prirent parti dans cette marine étrangère.

Elle appela à Pétersbourg ces jeunes officiers russes, qui s'étaient rendus précédemment à Malte, sous le prétexte de s'instruire dans la navigation des galères. A leur départ de cette île, quelques jeunes chevaliers, plus ambitieux que politiques, leur remirent un mémoire pour demander l'envoi d'une flotte russe dans la Méditerranée. Ils indiquaient dans cet écrit tout ce qu'une longue étude et une expérience de plusieurs siècles avaient appris aux chevaliers de Malte, sur la manière de combattre les Turks, et sur tous les points de débarquement dans les différentes contrées de la Grèce. Ils entraient dans un grand détail sur l'état de la marine ottomane, toujours négligée dans les plus beaux siècles même de cet empire, et dont les fréquents revers avaient établi chez les Turks l'opinion « que Dieu leur a donné la terre et a donné la mer aux chrétiens ». Ces jeunes chevaliers pressaient leur grand-maître de préparer dans le plus profond secret un armement destiné à joindre la flotte russe, et à reprendre les anciennes possessions de leur ordre; et les six officiers russes ayant adopté témérairement, suivant le caractère présomptueux de leur nation, l'espoir si léger et si frivole d'une alliance si avantageuse, portèrent cette fausse assurance à Pétersbourg.

Tout se préparait donc dans les ports de Russie avec autant d'activité que de secret; mais les ministres russes étaient bien loin d'approuver dans le conseil même de la tzarine, cet envoi des flottes russes dans la Méditerranée. Ils disaient hautement à cette princesse: « Qu'en voulant employer de si grands moyens, elle serait nécessairement au-dessous de son entreprise; qu'elle ferait à la fois et beaucoup trop et beaucoup trop peu; que dans l'extrême embarras de suffire à l'équipement et aux recrues de ses ar-

Digitized by Google

mées, elle n'avait ni assez de munitions, ni assez d'armes pour en fournir aux Grecs, ni assez de troupes de débarquement pour appuyer leur révolte; que ses armées de terre n'étaient pas dans une position à favoriser ce soulèvement général; que cet éclat imprudent et prématuré allait exposer les Grecs aux derniers revers, et qu'il résulterait de cette entreprise manquée, la ruine totale de la marine russe, des frais immenses devenus inutiles, la risée de l'univers et le ressentiment des Grecs trompés, sacrifiés et aliénés pour jamais ». Tous les ministres russes étaient de cette opinion, et soutenaient ainsi leur première opposition au projet de ce soulèvement qu'ils avaient contredit dès son origine. Toutefois, la faction du favori ayant embrassé ce projet avec ardeur, en ayant conduit les intrigues, et pendant la durée de cette première campagne, les malheurs de cette guerre, occasionnés par l'imprudence des ministres, paraissant rendre cette tentative nécessaire, ils avaient cessé de s'y opposer. « Ils consentaient, disaient-ils, à laisser échauffer l'enthousiasme des Grecs, afin de produire une diversion qui effrayerait un moment les Turks, et qui pourrait occuper quelque partie de leurs forces ». Ils semblaient seulement, avec une pitié maligne, déplorer d'avance les calamités qui allaient fondre sur la Grèce; et, en considérant que ces calamités seraient une suite nécessaire de l'imprudence du favori, elles devenaient pour ces ministres et leurs confidents un sujet perpétuel de rires et de plaisanterie.

XIII. *Première escadre partie de Pétersbourg pour l'Archipel.*

Une première escadre, composée de sept vaisseaux de ligne, de quatre frégates et de quelques bâtiments de transport, chargés de douze cents hommes de débarquement,

Digitized by Google

partit précipitamment des ports de Russie au mois de septembre 1769. On eût craint qu'en attendant plus tard, ces ports ne fussent fermés par les glaces. De fausses relations persuadaient à Pétersbourg que l'impatience des Grecs ne permettait aucun retard, et qu'on les exposerait à un massacre général, si on ne volait précipitamment à leur secours. C'était dans le temps où l'armée russe, repoussée de la Moldavie en Pologne, et enfermée dans son camp sur les bords du Dniester par soixante mille Turks, au milieu d'un pays prêt à profiter des moindres revers qu'elle éprouverait et à se soulever tout entier contre elle, était exposée au plus extrême péril; et le dessein de faire révolter la Grèce paraissait être alors l'unique et dernière ressource de l'empire russe. Tout se réunissait donc pour accélérer ce départ. Cette escadre devait achever son armement dans les ports d'Angleterre; et pour compléter à la hâte l'équipement des troupes qu'elle portait, on avait tiré des plus vieux arsenaux des armes antiques, et qui n'étaient plus d'aucun usage dans l'armure moderne : de lourdes arquebuses auxquelles une baïonnette s'adaptait par un ressort, et des sabres massifs renfermés dans d'énormes fourreaux. Il semblait, disaient les témoins de cette armure bizarre, que les Russes allassent faire la guerre à des géants. Le prétexte de croiser dans la mer Baltique pour en imposer aux Suédois, servit pendant quelques jours à cacher la véritable destination de cette escadre; et sa sortie des ports ne révéla point encore le secret de cette entreprise. Ces vaisseaux, si longtemps négligés, et à cette époque conduits encore par des ignorants, traversèrent avec d'extrêmes périls la Baltique, déjà orageuse dans cette saison. Quelques-uns périrent aux passages dangereux. Les autres arrivèrent dans les différents ports d'Angleterre, pour s'y préparer à faire voile vers les mers de la Grèce. On représenterait difficilement avec quelles risées les Anglais

Digitized by Google

accueillirent ces vaisseaux de sapin, l'énorme poids de leurs manœuvres, leurs poupes chargées de reliques, la maladresse des matelots, l'incroyable malpropreté des équipages, véritable cause d'une contagion qui les consumait. Quelquefois, cinq ou six matelots anglais s'amusaient à faire manœuvrer, en un instant et avec une extrême vitesse, un vaisseau de même grandeur qu'un vaisseau russe, mis à peine en mouvement par deux ou trois cents matelots de cette nation. Mais on publiait qu'un chef d'escadre anglais devait bientôt arriver de Pétersbourg, prendre le commandement de cette flotte et la conduire dans l'Archipel. Cette espérance détermina un grand nombre de matelots anglais, quelques pilotes et quelques officiers à y remonter.

Elle était sous le commandement de l'amiral Spiritoff, homme droit, simple et courageux, de mœurs grossières, mais faciles; longtemps bas-officier de marine, et en cette qualité ami des Orloff quand ceux-ci n'étaient que sergents et soldats. Il avait partagé leur élévation; et totalement dépourvu d'expérience et de talent, il ne devait servir sur la flotte qu'à mettre le nom d'un amiral russe à la tête de tous les ordres, laisser le travail à un Anglais, le contre-amiral Gregg, et la gloire des succès au comte Alexis Orloff. Il y avait sur chaque vaisseau quelques matelots de l'île de Mykono, dont les navigateurs sont les plus renommés de l'Archipel. Le hasard avait voulu que les habitants de cette île eussent envoyé avant la guerre un navire dans le petit port de Taganrog, sur les Palus-Méotides, occupé par les Russes au commencement de ce siècle, et que les traités les avaient forcés d'abandonner. Antonio Psaros, un des armateurs de ce navire, s'était rendu à Pétersbourg, afin d'y faire protéger cette nouvelle tentative de commerce. Accueilli par l'aîné des Orloff, et bientôt admis dans le secret de ce qu'on tramait dans la Grèce, il vit avec effroi sa patrie

Digitized by Google

menacée des dernières calamités par le soulèvement téméraire que Papaz-Ogli cherchait à susciter. Dans cette conjoncture critique, il se conduisit avec une franchise mêlée d'adresse. Il rejeta le peu de confiance que devaient inspirer toutes ces prétendues promesses des Grecs, sur le zèle aveugle qui leur déguisait à eux-mêmes leur faiblesse. Il sollicita pour eux les secours les plus puissants et les plus prompts, si on ne voulait pas les laisser exposés à une ruine certaine. Instruit du prochain départ de l'escadre, il conseilla d'y emporter une grande quantité d'uniformes russes, parce que, disait-il, le vêtement ordinaire des Grecs leur inspire à eux-mêmes autant de crainte, qu'il donne contre eux de confiance aux Turks, accoutumés à les traiter en esclaves sous cet habit, et accoutumés au contraire à trembler à l'aspect de l'uniforme et du casque russes. Par ses conseils, on fit venir de Taganrog le petit nombre de marins qui étaient sur le navire de Mykono. Ils furent distribués sur chaque vaisseau de la flotte pour servir dans l'Archipel de pilotes-côtiers; et lui-même, placé sur le vaisseau amiral, comme lieutenant de la marine russe, fut chargé de donner à Spiritoff tous les avis qui tiendraient à la connaissance des lieux. Les différents vaisseaux de cette escadre, après avoir séjourné plus ou moins de semaines dans les ports d'Angleterre, suivant le besoin plus ou moins grand qu'ils avaient de réparations, en repartirent séparément. Quelques-uns échouèrent à la sortie des ports; d'autres s'ensablèrent. Les Anglais les secoururent, et les conduisirent hors de la Manche.

XIV. *Seconde escadre, et les projets d'Elphinston qui la commande.*

Une seconde escadre, composée de quatre vaisseaux, deux

Digitized by Google

frégates et deux corvettes, se préparait encore avec la même célérité dans les ports de Russie. Forcer les châteaux des Dardanelles, franchir le détroit qu'ils défendent, entrer dans la mer sur laquelle Constantinople est bâtie, ouvrir l'autre entrée de cette mer à une flotille qu'on préparait aux embouchures du Tanaïs, se faire joindre par ce nouvel armement dans le port même de Constantinople, bombarder cette ville et le sérail, telle était, disait-on alors plus hautement, la destination de cette seconde escadre. Elle était commandée par Elphinston, Écossais, dans les premières années de la vieillesse, nourri sur les vaisseaux, connaissant toutes les mers, et sans avoir jamais commandé en chef, ayant acquis une grande réputation dans les combats des flottes anglaises. C'était lui qui, au siége de la Havane, avait conduit les chaloupes du débarquement dans les plus dangereux parages. Le succès qu'il avait eu en cette occasion fameuse, lui persuadait qu'il pourrait franchir les Dardanelles. Il en avait répondu sur sa tête à l'impératrice, « pourvu, lui disait-il, que vos misérables vaisseaux puissent arriver dans les mers de l'Archipel ». Il s'expliquait à Pétersboug même avec le mépris le plus outrageant sur l'incapacité des mariniers russes, et sur la mauvaise construction des bâtiments qu'on lui avait confiés. « La décadence de la marine ottomane et l'impéritie de tous ceux qui la commandaient pouvaient seuls, disait-il, égaler ce qu'il trouvait à Pétersbourg. » Mais la tzarine lui répondait :« Que l'ignorance chez les Russes était celle de la première jeunesse; et l'ignorance chez les Turks celle d'une vieillesse imbécile ». On travaillait sous les yeux d'Elphinston à refaire toute son escadre; et la fortune commençant dès lors à favoriser cette expédition, qu'elle sembla s'attacher à protéger constamment, et qui a eu tant d'influence sur l'événement général de la guerre, un hiver moins rigoureux que

Digitized by Google

de coutume permit encore à Elphinston de sortir des ports de Russie avant d'y être enchaîné par les glaces. Il conduisit son escadre en Angleterre, s'abandonnant sur ces vaisseaux aux mêmes violences dont il avait rendu témoin toute la cour de Russie, et ne commandant aux autres navires qu'en tirant à boulet sur eux. Il ne craignit point d'annoncer à Londres le dessein de franchir les Dardanelles, qu'une vieille réputation représentait encore comme inexpugnables, et de bombarder ensuite Constantinople. Il disait au milieu de Londres, avec la franche simplicité des marins de cette nation : « Il y aura d'abord un combat naval ; nous le gagnerons, si Dieu le veut ; et de là, nous viendrons à bout de ces fameuses Dardanelles, aussi facilement que je bois ce pot de bière ».

XV. *Pourquoi les Anglais favorisent cette expédition.*

On demandera sans doute pourquoi les Anglais, rivaux naturels de toute puissance maritime, marquèrent alors tant d'empressement pour créer une marine russe. Ils avaient vu cinquante ans auparavant, avec une jalouse inquiétude, Pierre Ier employer tous les moyens de faire naître dans son empire un commerce actif. Ils avaient, peu de temps après la mort de ce prince, armé une flotte pour détruire cette marine naissante. Mais les ministres actuels de l'Angleterre n'avaient plus la même prévoyance. Les derniers succès du peuple anglais lui avaient donné la plus aveugle présomption. D'ailleurs tous les projets de Pierre Ier paraissaient depuis longtemps retombés dans l'oubli. Les Anglais avaient repris tous leurs anciens avantages sur le commerce de Russie. Ils étaient presque les seuls qui revendissent, avec un profit immense, aux autres nations de

l'Europe, les bois que fournissent pour la construction des vaisseaux ces antiques forêts, si nouvellement découvertes, et toutes les matières premières dont ces climats abondent.

Les traités les plus avantageux à l'Angleterre avaient été successivement achetés de la vénalité des ministres russes. Ces traités de commerce étaient alors expirés; on négociait pour leur renouvellement, et la tzarine en faisait envisager les concessions comme le prix des complaisances qu'elle exigeait. On négociait en même temps pour une alliance politique; et les Anglais, dont le système d'alliance était entièrement changé depuis les succès de leur dernière guerre, possédant seuls l'empire des mers, avaient presque abandonné toute liaison sur le continent, ne voulaient point accorder de subsides pour s'assurer d'avance une alliance éventuelle : et toutefois, dans l'espoir de conclure cette alliance sans une charge nouvelle pour leurs finances déjà si obérées, ils se prêtaient à des complaisances d'un autre genre.

Il faut ajouter encore que, suivant l'opinion générale, la France ayant suscité cette guerre, secourir la Russie c'était humilier la France, c'était suivre un mouvement de haine nationale contre la puissance rivale de l'Angleterre. Par toutes ces raisons, les Anglais, qui n'étaient plus alliés de la Russie, se prêtèrent à seconder son ambition, sans songer que par la faveur irréfléchie qu'ils accordaient à cette entreprise, ils allaient élever cet empire à ce même point que quarante années plus tôt ils avaient vu avec tant d'inquiétude.

XVI. *Suite des intrigues des deux Orloff.*

Pendant ce temps, tout se préparait dans les différents ports d'Italie, où résidaient les émissaires russes; et malgré l'ac-

Digitized by Google

tivité et l'étendue de leurs intrigues, étayées par l'argent de Maruzzi, et par les correspondances d'un grand nombre de consuls, de banquiers et de négociants anglais, le secret était encore gardé d'une manière étonnante. L'infidélité des relations de Papaz-Ogli commença cependant dès lors à se faire jour. Un député des Maïnotes était venu trouver le comte Alexis pour lui exprimer l'étonnement de ces peuples, sur ce qu'une lettre à eux adressée et signée de lui, portait que la tzarine les recevait au nombre de ses sujets. Ces hommes, fiers de leur éternelle indépendance, étaient indignés de ce titre, et leur député était chargé de le désavouer. Ils offraient leur alliance; ils promettaient de se concerter avec les Russes, quand ils en connaîtraient les véritables desseins; et ils faisaient annoncer qu'on ne devait espérer aucun succès, si on arrivait dans le Péloponèse avec moins de dix mille hommes : députation digne peut-être des Spartiates, dont ils prenaient le nom dans cette occasion même, en demandant que ceux dont ils rejetaient toute dépendance, arrivassent sur leurs côtes avec de telles forces. Les troupes envoyées de Russie sur la flotte étaient bien inférieures à ce nombre. Une contagion cruelle les décimait encore pendant leur longue navigation. Mais les deux Orloff ne négligeaient en Italie aucun moyen de suppléer à cette extrême faiblesse des armements russes. Les sommes que ces deux frères distribuaient partout, sous le nom spécieux de charités, leur avaient dans toute l'Italie attaché cette multitude de Grecs et de Slaves qui y est répandue. Ils avaient fait secrètement éclipser des grandes villes des gens de tous métiers, à qui, sous la fausse promesse de leur procurer un état en Russie et de les y faire conduire, ils assignaient des rendez-vous dans les différents ports. Toute cette contrée était pleine de cette espèce d'hommes qu'on nommme des embaucheurs, qui faisaient déserter des soldats, et sous prétexte d'engager des

paysans pour leur donner en Russie des terres à défricher, les attiraient vers les côtes, où ils étaient embarqués de gré ou de force, et emmenés sur des frégates destinées à joindre l'escadre. Ces frégates, dont ils avaient fait l'acquisition, paraissaient uniquement se préparer à faire la course dans l'Archipel contre le commerce des Turks. Mais leur vraie et secrète destination était de porter à Mahon et dans quelques autres ports tous les rafraîchissements et les recrues dont les escadres auraient besoin à leur arrivée. Pour donner à ces enrôlements forcés ou volontaires et aux nombreux achats d'armes, de munitions et de navires, un motif plus apparent encore que celui de faire la course dans l'Archipel, on ne tarda pas à y joindre le prétexte de secourir les Monténégrins. Autant on y aurait apporté de mystère si ces secours eussent été réels, autant on affecta de donner à ce prétexte plausible toute la publicité qu'on pouvait y donner. On choisit à dessein les plus bruyants émissaires pour faire montre des légers secours qu'on fit réellement passer dans ces montagnes. Un général russe s'y rendit avec un grand appareil, et de manière que toute l'Europe en apprît aussitôt la nouvelle. On eut soin de publier que trois gros bâtiments partis des côtes d'Italie, avaient transporté dans les Montagnes noires soixante officiers, beaucoup de munitions, quelques centaines de soldats. Six cents Monténégrins s'avancèrent vers la côte au-devant de ce général ; et celui-ci, dès le lendemain de son arrivée, fit arrêter le faux Pierre III. Cet aventurier restait caché depuis sa défaite, toujours craignant l'assassinat ou le poison, toujours lié avec l'évêque, qui lui-même pour le contenir l'entretenait alors dans ces terreurs. Sa captivité fut aussitôt publiée dans tous les papiers de l'Europe ; et ce fut la seule satisfaction que l'impératrice crut se devoir à elle-même, en réparation de l'étrange fable innocemment occasionnée par cet émis-

Digitized by Google

saire. Enfin, après deux mois de séjour dans ces montagnes, et vers le temps où la flotte russe était attendue, ce général remit Stéphano en liberté, lui donna le titre et l'uniforme de lieutenant-colonel au service de Russie, et chercha à lui assurer une autorité réelle sur ces peuples. Il en repartit après toutes ces dispositions, et emmena sur deux navires non-seulement tout ce qu'il avait amené de Russes, mais un corps nombreux des plus braves Monténégrins échappés au massacre que les Turks avaient fait dans ces montagnes, et l'évêque du Monténégro, qui se destinait à être l'apôtre de la nouvelle croisade.

Ce fut surtout dans les îles vénitiennes que les Russes, à l'aide de quelques prêtres et à l'insu du gouvernement, tramèrent leurs complots. Le peuple de ces îles connaît non-seulement tous les parages du Péloponèse, mais il en connaît presque tous les habitants, toutes les maisons, tous les sentiers; parce que dans la saison des travaux champêtres, il vient en foule y louer ses services et y travailler aux récoltes. Les paysans de ces îles, et cette multitude de Thessaliens et d'Épirotes qui y avaient fui au commencement de la guerre, se tinrent prêts à recevoir des armes et à joindre la flotte russe aussitôt qu'elle paraîtrait. Plusieurs vaisseaux de l'Archipel avaient déposé le pavillon ottoman, et pris le pavillon russe. On en avait formé des magasins de provisions. Ils attendaient à l'ancre dans quelque rade déserte. Voilà par quels moyens on avait tâché de suppléer à tout ce qui manquait réellement aux armements moskovites. Il semblait qu'au lieu de tramer un soulèvement dans le Péloponèse, on eût fait une conjuration contre cette malheureuse province; et en effet, Alexis Orloff, dont une première conspiration avait élevé si haut la fortune, et qui fut bien éloigné de développer dans cette nouvelle entreprise les qualités d'un conquérant, y développa encore quelques-uns des plus

Digitized by Google

grands talents d'un chef de conjurés. On ne peut examiner sans quelque surprise tout ce que fit cet étranger dans des villes absolument inconnues pour lui, et dont il ignorait la langue; les artifices spécieux dont il sut couvrir tout ce qui devait être nécessairement public, les intelligences secrètes qu'il se ménagea, l'ordre qu'il entretint parmi des hommes ramassés de toutes parts et dispersés sur tant de côtes, et en un mot, tout ce qu'il exécuta dans un temps si long pour un secret de cette nature, et si court pour de tels préparatifs.

XVII. *Sensation que produit en Europe l'entrée de la flotte russe dans la Méditerranée.*

Le secret était encore profondément gardé, quand au mois de novembre 1769, trois ou quatre vaisseaux de la première escadre russe parurent dans la Méditerranée. L'étonnement produisit alors l'admiration. On était bien loin de soupçonner sur quelles futiles intrigues portait une entreprise si audacieuse. Ce projet fut généralement comparé à celui d'Annibal, lorsque du fond de l'Espagne il vint avec son armée attaquer les Romains sur leur propre territoire. On ne réfléchissait pas que dans notre siècle les grandes navigations sont devenues communes; que les puissances maritimes embrassent aujourd'hui tout l'univers dans leurs querelles; que les Anglais et les Français vont dix fois dans un siècle se livrer les plus terribles combats dans toutes les parties du globe; qu'enfin c'était le peuple romain qu'allait chercher Annibal, après avoir traversé avec des difficultés incroyables les Pyrénées, les Gaules, les Alpes, et avoir vaincu dans ces pays encore sauvages des peuples belliqueux et des obstacles presque insurmontables: tandis,

Digitized by Google

au contraire, que c'était le secours des Anglais, maîtres de toutes les mers, et le mépris pour l'ennemi qu'on allait combattre, qui avaient enhardi cette nouvelle entreprise. Toutefois, son extrême célérité eut un mérite extraordinaire, et ne laissa à aucune puissance le loisir de la traverser. A peine y eut-il un intervalle entre les nouvelles successives de l'armement, du départ et de l'arrivée. Quand les nations qui devraient regarder la Méditerranée comme une partie de leur empire, eussent voulu s'opposer à l'entrée de la flotte russe dans cette mer, déjà il n'était plus temps. Elles ignoraient si la cour de Londres ne s'était pas engagée à soutenir cette flotte. Ce qu'on voyait d'intelligence entre les Russes et les Anglais, faisait croire qu'une alliance plus intime avait été secrètement conclue. Elles craignirent que leur mauvaise volonté ne décélât leur impuissance, ou n'engageât une guerre à laquelle elles n'étaient pas encore préparées.

La France cependant fit aussitôt proposer son alliance au sultan, à condition que, pour justifier ce qu'elle entreprendrait contre l'escadre russe, il demanderait hautement les secours qu'on lui faisait secrètement offrir. Venise mit une flotte en mer; et déjà portée par elle-même à la neutralité, elle y fut encore maintenue par sa condescendance pour la cour de Vienne. L'ordre de Malte, qu'un ministre de la tzarine vint solliciter de joindre ses forces de terre et de mer à celles des Russes, répondit que son premier devoir était de se conformer aux volontés des puissances ses protectrices; qu'il ne donnerait comme elles aux vaisseaux russes, d'autres secours que ceux de l'hospitalité; et qu'il ne recevrait dans ses ports qu'un petit nombre de ces vaisseaux à la fois. Mais la Russie s'était assurée des ports de Toscane, de Sardaigne et de Mahon. Celui-ci fut le premier rendez-vous de l'escadre russe; et par les soins que les

Digitized by Google

deux Orloff avaient pris d'avance, elle y trouva tous les approvisionnements dont elle avait besoin.

XVIII. *Plan général de la campagne des Russes, en 1770.*

Depuis le départ de cette escadre, la guerre avait entièrement changé de face; et désormais le soulèvement de la Grèce n'était plus pour l'empire de Russie une dernière ressource, une tentative inspirée par le désespoir. La dispersion totale de l'armée ottomane, à la fin de la dernière campagne, l'irremédiable indiscipline des troupes turques, l'inexpérience de leurs généraux, leur longue et ancienne négligence dans toutes les parties de l'administration militaire, autorisaient l'espoir et le projet de détruire entièrement cet empire. Les Russes donnaient pour un plan positif des opérations qui allaient commencer dans cette seconde campagne, tout ce que l'ambition la plus démesurée pouvait concevoir de plus romanesque. La Grèce soulevée, les Dardanelles forcées, une autre flotte russe descendue des embouchures du Tanaïs, une armée passant le Danube, une autre armée arrivant d'Asie sur la rive du Bosphore, et les Russes se réunissant ainsi de l'orient, du midi, du nord et du couchant, sous les murs de Constantinople, tel était le plan qu'on supposait à Catherine; et les différentes entreprises de cette princesse donnaient en effet quelque lieu à ces étonnantes suppositions. Jamais aucun souverain, attaché à la destruction d'un empire ennemi, ne chercha, avec une animosité plus entreprenante, à porter cette destruction dans toutes les provinces, à séparer et à démembrer toutes les parties de cet empire, et à en produire tout à coup la dissolution totale. Elle travaillait à faire soulever tout à la fois toutes les différentes nations que les

Digitized by Google

Ottomans ont subjuguées, pendant plusieurs siècles de conquêtes et de victoires.

Un général russe, avec quatre mille hommes, pénétrait alors dans les montagnes du Kaukase, s'y faisait joindre par plusieurs corps de Géorgiens, tâchait de faire soulever tous ces peuples, projetait de diriger sa marche vers Trébizonde, de s'emparer de cette ville et de s'avancer ensuite par les provinces asiatiques jusqu'où la fortune et la guerre pourraient le conduire. Dans le même temps, on équipait une flotille aux embouchures du Tanaïs, où les Russes, profitant de l'incroyable négligence des Turks, s'étaient emparés des ruines d'Azof, de ce même établissement maritime formé autrefois par Pierre I[er] sur la mer Noire, et que deux guerres successives avaient forcé deux fois les Russes d'abandonner. Les bâtiments qu'on y armait étaient destinés à porter la dévastation sur tous les rivages de la mer Noire, à favoriser l'attaque de la Krimée, et surtout à venir jusqu'aux châteaux qui, du côté de cette mer, défendent l'entrée du canal de Constantinople, à l'instant même où Elphinston, arrivant par les mers de la Grèce, forcerait les châteaux qui ferment le passage de l'autre canal. Dans le même temps encore, on n'épargnait aucune intrigue pour détacher de l'empire ottoman toutes les hordes de Tatars soumises à cet empire. C'était le projet que tout le parti des ministres russes avait embrassé, en opposition du projet de soulever la Grèce, auquel la faction des favoris s'était attachée. Ce parti des ministres, composé d'hommes plus sages, plus expérimentés, employait à faire réussir cette autre entreprise le pouvoir si étendu que donne le ministère. Les deux armées de terre y étaient destinées; l'une devait s'avancer jusqu'aux bords du Danube, contenir l'armée turque au delà de ce fleuve, et par cette position appuyer tout ce que l'autre armée, commandée par un

Digitized by Google

général, frère du ministre Panin, tenterait dans le pays des Tatars. Orloff cependant avait obtenu l'envoi d'une troisième escadre, qui devait partir de Pétersbourg au printemps, et porter dans la Méditerranée de nouvelles troupes, et dans la Grèce des forces suffisantes pour y établir des garnisons et s'assurer la soumission de ces peuples. Le Péloponèse devait être érigé en gouvernement russe, soumis à un sénat qui aurait relevé directement de la cour de Russie. Toutes les îles situées sur les côtes auraient été comprises dans cette nouvelle juridiction ; et quel que fût l'événement de la guerre, Catherine se flattait de conserver cette belle province par le moyen de sa marine.

Quant à la Pologne, première occasion de ce vaste incendie, quelques détachements placés dans les positions les plus avantageuses suffiraient, si on en croyait les apparences, pour disperser tout parti qui se formerait, veiller à ce que la confédération générale demeurât inutilement rassemblée hors des frontières, et tenir toute cette république sous le joug.

XIX. *Théodore Orloff fait voile vers le Péloponèse.*

L'amiral Spiritoff, avec cette même célérité qu'il avait mise jusque-là dans son expédition, fit voile de Mahon, au commencement de février 1770. Trois vaisseaux s'étaient précédemment détachés de son escadre, et s'étaient rendus dans les ports de Sardaigne et de Toscane. Ils devaient embarquer à Livourne Alexis et Papaz-Ogli, quelques officiers et les recrues qu'ils avaient faites. L'autre partie, composée de trois vaisseaux et de deux flûtes sous le commandement de Théodore, qui s'était rendu secrètement à Mahon, prit la route de Malte, où les deux frères

Digitized by Google

comptaient se réunir et prendre avec eux toutes les forces de l'ordre de Malte. Depuis que les propositions vagues de quelques jeunes chevaliers étaient parvenues à Pétersbourg, les Russes n'avaient pas douté un moment de trouver tous les ports de cette île ouverts, tous les chevaliers convoqués, toutes les escadres de cet ordre prêtes à faire voile. La neutralité qu'il venait d'embrasser après de longues indécisions, notifiée enfin à la cour de Russie, était encore ignorée des deux chefs. Le grand-maître refusa l'entrée du port, et offrit seulement que deux vaisseaux vinssent relâcher, s'ils avaient besoin de réparations. Théodore, déconcerté par ce refus inattendu, assembla un conseil de guerre, et y proposa de faire voile vers le Péloponèse. Il ne doutait pas que la seule apparition du pavillon russe sur cette mer, ne fût dans toute la Grèce le signal du soulèvement. Pendant son séjour en Italie, ce jeune homme avait toujours tressailli d'enthousiasme et de joie à la seule vue d'un Grec du Péloponèse ou d'Athènes; et dans son impatience de prendre terre sur ces rivages célèbres, il n'écouta aucune représentation, aucun des autres partis qui lui furent proposés. Il donna ordre de prendre aussitôt cette route.

Le jeune négociant de Mykono, devenu pilote-côtier, conduisit la flotte en vue du Péloponèse, vers la petite île Strophade, où les fables de l'antiquité avaient placé le séjour des harpies. Un couvent de moines grecs est aujourd'hui bâti sur ces rochers. On envoya chez ces moines, qui correspondent perpétuellement avec la presqu'île, s'informer de l'état actuel des affaires.

De sourdes rumeurs avaient enfin donné aux Turks quelque soupçon vague de ce qui se tramait contre eux. Leur inquiétude s'était augmentée à l'aspect d'une frégate inconnue qui, depuis trois semaines, errait sur les côtes des îles

Digitized by Google

voisines. Toute assemblée avait été défendue aux Grecs, tout exercice public de leur religion suspendu, toutes leurs églises fermées. Les Turks, partout en petit nombre, d'autant plus irrités qu'ils avaient jusque-là vécu plus familièrement avec les Grecs de cette contrée, d'autant plus intimidés qu'ils avaient eu et la négligence et l'indulgence de leur laisser quelques armes, ne méditaient dans toutes les villes qu'un massacre général, pour en prévenir le soulèvement. Mais ces hommes amollis n'avaient pas même le courage d'exécuter cette résolution sanguinaire. Ils craignaient que le premier sang répandu n'accélérât la révolte universelle, et que bientôt les Russes ne leur fissent payer cher cette inutile cruauté. Leur consternation enchaînait ainsi leur fureur ; et dans la plupart des villes ils se renfermaient dans les citadelles, et conservaient les habitants comme les otages d'une capitulation plus favorable avec le vainqueur. Dans cette attente générale, les deux peuples virent avec un égal étonnement arriver de l'île Strophade à l'entrée du golfe de Coron, cette faible escadre de Théodore. Elle entra, le 28 février 1770, dans le port de Bétylo, où, la veille, était aussi entrée la frégate qui amenait le détachement de Monténégrins. Les deux frères Mikali vinrent le même jour y conférer avec Théodore. Il leur ordonna de faire aussitôt armer toutes leurs troupes, et avertir tous les autres capitaines, afin qu'ils se rendissent avec la plus grande célérité à Porto-Bétylo. Mais les Maïnotes avaient jusque-là refusé de prendre aucun engagement. Ils avaient exigé des stipulations positives, et surtout qu'on leur présentât un écrit de la propre main de l'impératrice. Théodore crut leur répondre en leur présentant leurs prétendues signatures. Ils virent avec indignation qu'on eût osé les contrefaire. Étonnés de la faiblesse de cette escadre, ils espérèrent peu de cette entreprise. Mais, quel que fût l'événement, sûrs de se défendre

Digitized by Google

ensuite dans leurs montagnes, ils virent avec joie une occasion d'en sortir, pour y rapporter quelque butin et s'abreuver du sang des Turks. Ils promirent de faire tout ce qui dépendrait d'eux ; et malgré la vivacité de ces premières altercations, ils conseillèrent à Théodore de s'avancer aussitôt par terre et par mer vers la citadelle de Coron. Ils l'assurèrent que cette forteresse était dépourvue d'hommes, de vivres, de munitions; tous les canons sans affûts, la garnison dans l'épouvante, ne demandant qu'un prétexte pour se rendre, et qu'il suffirait pour en devenir maître de s'y présenter avec quelques canons. Mais les Russes, en désarmant presque entièrement leurs vaisseaux, pouvaient à peine débarquer cinq cents hommes. Il fallut commencer par descendre à terre quarante caisses d'armes et de munitions apportées pour les Grecs, envoyer dans l'intérieur des montagnes solliciter les chefs des tribus, construire un nombre de galiotes dont la flotte avait apporté tous les bois, et que les mauvais temps et la maladresse des ouvriers russes n'avaient pas permis de construire en mer. Elles étaient destinées à aller chercher dans les îles vénitiennes tous ceux qui voudraient prendre part à cette expédition. Treize jours entiers furent consumés dans ces préparatifs.

Au même moment où Théodore, avec un armement si faible, descendait sur ces côtes, un de ces Grecs qui était venu trouver Alexis en Italie et qui avait reçu ordre de ses concitoyens de se rendre à Pétersbourg, arrivait alors dans cette capitale de l'empire russe, et venait y offrir à la tzarine, au nom de toutes les villes du Péloponèse, de prendre les armes en sa faveur. Mais trop instruits, disait-il, par les exemples du passé, ils craignaient qu'on n'abusât encore cette fois de leur zèle pour la religion, de leur haine contre leurs oppresseurs, et du nom même d'une aussi grande sou-

Digitized by Google

veraine. Ils demandaient avant de se soulever, qu'elle leur jurât publiquement et solennellement de ne jamais les abandonner, et de ne point faire de paix avec l'ennemi du nom chrétien, tant qu'il ne serait pas entièrement chassé de la Grèce; étrange députation qu'envoyèrent non loin du cercle polaire, et dans un pays inconnu longtemps encore après les beaux jours de la Grèce, les habitants de cette contrée autrefois si féconde en grands hommes, et toujours si favorisée de la nature, attendant aujourd'hui de ce fond de l'ancienne Scythie et d'un peuple esclave, ce qu'ils nomment leur délivrance! Leurs propositions même, comme on le voit, étaient simplement conditionnelles, tant ces complots avaient été mal concertés; tant le petit nombre de ceux qui en avaient connaissance s'attendaient peu à une invasion si prochaine; tant ils se défiaient encore des perfides promesses qu'on leur avait faites. Aussi, aucun mouvement ne se fit alors dans toute l'étendue de la presqu'île. Une escadre si faible ne leur inspirait aucune confiance. Ils sentaient que les Turks, rassurés aussitôt que menacés, auraient partout le temps de se mettre en défense, et d'appeler à leur secours tous les autres Turks des contrées voisines. Théodore, pour diminuer une impression si défavorable, faisait partout publier « qu'il précédait seulement l'arrivée de son frère; que son frère Alexis, expressément envoyé par la tzarine pour la délivrance de la Grèce, allait paraître avec soixante bâtiments chargés de troupes, d'armes, de munitions et d'artillerie; que les Russes en amenant d'abord dans le Péloponèse si peu de forces, prouvaient que leur unique objet était de rendre la liberté à toute la Grèce ». L'évêque de Monténégro, la croix à la main, et sous l'escorte de quelques Slaves, parcourt les villages de la côte. On met au prix de deux sequins chaque tête de Turk. Enfin, quelques fanatiques accoururent, les uns séduits par ces promesses, d'autres déterminés

Digitized by Google

à tout sacrifier, s'il le fallait, à des espérances même trompeuses, d'autres attirés par l'espoir du pillage, d'autres pour se faire payer le prix de leurs assassinats. Benaki, le principal auteur de ces complots, le plus accrédité de tous les primats du Péloponèse, et que les Russes devaient en établir gouverneur, avait quitté, sous le prétexte des soins que sa santé exigeait, la résidence du pacha, et s'était rendu à Calamata au pied des montagnes. C'était sur le concours de cet homme et de ses partisans que les Russes comptaient avec le plus d'assurance. Sans oser lever encore l'étendard de la rebellion, il restait à la garde de sa ville avec un corps assez nombreux de Grecs armés en partie à ses frais, s'y renforçant sans cesse et attendant l'arrivée d'Alexis et de Papaz-Ogli, pour laisser tomber entièrement le masque. Il vint sècrètement conférer avec Théodore ; et par les conseils de ce proëstos, on résolut enfin de former en deux troupes tous ceux des Grecs qui étaient accourus à Bétylo ; l'une destinée à pénétrer dans la partie orentale du Péloponèse vers la contrée de Sparte, en traversant les montagnes, où elle rassemblerait les Maïnotes ; l'autre, destinée à parcourir la côte vers l'occident, et à se renforcer de tous les Grecs de cette partie. Théodore força ces deux troupes de prêter serment de fidélité à sa souveraine, leur joignit quelques soldats russes, et toujours enivré de ses brillantes illusions, il leur donna les noms fastueux de légions orientale et occidentale de Sparte. Pendant qu'elles s'avançaient l'une et l'autre vers leurs différentes destinations, le corps principal, composé de quatre cents Russes, de Monténégrins, de Slaves, de Maïnotes de la plaine et d'un gros de montagnards, mit enfin le siége devant la citadelle de Coron. Cette ville déjà connue, quoique sans célébrité dans les beaux temps du Péloponèse, n'est plus aujourd'hui qu'un bourg assez bien bâti, habité par des

Digitized by Google

Grecs et par quelques négociants étrangers. Le château, situé sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, domine sur le bourg et sur le port. Les murs du côté de la terre sont liés à des rochers qui forment un rempart naturel ; et le côté de la mer, défendu par des rochers semblables, l'est encore par un bastion qui peut résister à l'artillerie. Quatre cents Turks s'étaient enfermés dans cette place. A la première vue de l'escadre russe, ils avaient voulu passer au fil de l'épée tous les habitants du bourg, et se jeter dans la campagne pour y mettre tout à feu et à sang ; mais ensuite, plus épouvantés, ils n'avaient plus songé qu'à s'informer des conditions que les lois de la guerre leur permettaient d'exiger en capitulant. Ce long délai les avait rassurés, et ils avaient reçu quelques renforts. Soixante Dulcignotes y étaient arrivés par mer ; et quelques autres Turks y avaient fui de la campagne.

Les Grecs, habitants du bourg, dont les maisons étaient sous le feu de la forteresse, n'osaient prendre parti pour les assiégeants ; et les Turks épargnaient ces maisons, parce qu'ils étaient maîtres de les foudroyer à tout instant, et qu'ils les regardaient comme un gage de la fidélité des habitants.

Les Russes dressèrent trois faibles batteries du côté de la terre, tandis que leurs vaisseaux vinrent mouiller dans la rade. Mais ces vaisseaux, presque dégarnis de leurs équipages, se tinrent dans un tel éloignement que leur feu fut sans effet. De leur côté les Turks, peu aguerris et peu nombreux, n'osant s'exposer à charger leur artillerie en plein jour, se contentaient de faire une salve, tous les matins, des canons qu'ils avaient chargés pendant la nuit ; et la mollesse de cette défense suffisait contre une attaque aussi molle.

Pendant ce temps, les deux légions de Sparte se rendaient

Digitized by Google

maîtresses d'une partie de la côte. La légion occidentale, composée de deux cents paysans grecs, de douze soldats russes, et commandée par un capitaine d'infanterie russe, traversa Calamata, où Benaki s'était retiré. Il feignit de se rendre à la force, prêta serment à l'impératrice de Russie, et continua de rester à la garde de sa ville. Cette troupe se répandit ensuite dans la campagne, ne pillant d'abord que les maisons des Turks, massacrant tous ceux qui tombaient entre ses mains, mais bientôt pillant également les villages des Grecs. Elle s'avança ainsi jusqu'à la ville d'Arcadie, petite place sur le rivage de la mer. Les Turks de cette ville après avoir voulu, comme ceux de Coron, se jeter dans la campagne pour y massacrer tous les Grecs, avaient fini dans leur consternation par ne prendre aucun parti, et se rendirent sans aucune résistance, sous la condition d'être conduits dans une île de l'Archipel.

Ce qu'on nommait la légion orientale de Sparte, composée du même nombre de soldats russes et de paysans grecs, commandés par le jeune négociant de l'île de Mykono, s'avançait par les défilés du Maïna vers l'autre revers des montagnes, sans autre obstacle que l'aspérité des lieux. Ils se renforcèrent sur leur route d'un assez grand nombre de Maïnotes, et ils descendirent dans cette belle vallée que baigne l'Eurotas.

Au fond de cette vallée, à l'endroit où les bras des montagnes s'élargissent pour laisser entre elles une vaste plaine ouverte jusqu'à la mer, était bâtie autrefois à dix lieues du rivage, la ville de Sparte, qui presque toujours en guerre, resta huit cents années sans murailles; Sparte, dont un seul citoyen, arrivé en Sicile, ranima les espérances de Syracuse, et lui conserva sa liberté; dont un autre citoyen, arrivé à Carthage, releva cette république abattue, et balança ainsi pendant deux siècles la fortune de Rome; Sparte, plus ad-

Digitized by Google

mirable encore par son gouvernement que par la guerre, et dont les lois appropriées aux temps où elles furent faites, ont été l'admiration ou l'étonnement de tous les siècles, ont donné à cette ville une heureuse supériorité sur la Grèce entière, et ont produit ainsi la civilisation de la partie du monde que nous habitons. Au fond de cette même vallée, plus près du pied des montagnes, dans un lieu assez fort d'assiette, subsiste aujourd'hui la ville de Misitra, habitée par quinze mille Grecs et environ douze cents Turks. Les géographes ont longtemps confondu cette ville moderne avec l'ancienne Sparte ; et cette erreur s'est reproduite dans les relations que les Russes se pressèrent de publier sur leurs succès dans le Péloponèse. Mais depuis que cette province jouissait des douceurs de la paix, et que les voyageurs parcouraient avec moins de péril cette contrée, toujours digne de l'attention du genre humain, il avait été facile de reconnaître que Misitra est bâtie à quelque distance du lieu où fut autrefois Lacédémone. La forteresse qui la domine est un vieux donjon, absolument semblable à ceux que les anciens seigneurs français construisaient dans leurs terres, pour assujétir et défendre toute la contrée ; et c'est en effet l'ouvrage d'un chef de croisés, au temps où ceux-ci s'établirent dans le Péloponèse, et y portèrent le gouvernement féodal. Cette tradition est conservée à Misitra même, dont les habitants prétendent que ce vieux donjon s'appelait autrefois le fort de messire Guillaume, et ils en font dériver le nom de leur ville. Ils montrent à l'appui de cette tradition de vieux titres où ils sont nommés Messirioï ou Messiriotes. Le poëte que nous avons déjà cité, dont l'ouvrage sur la conquête du Péloponèse par les chevaliers français est conservé en manuscrit à la bibliothèque du roi de France, raconte que Ville-Hardouin, chef de ces chevaliers, après s'être rendu maître de tout le Péloponèse, parcourut le pays voisin de Lacédé-

Digitized by Google

mone, remarqua, à plus d'un mille au nord de cette ville, un rocher escarpé, isolé de toutes parts, et détaché de la montagne, qu'il le fortifia et en fit sa résidence. C'est au pied de ce rocher que s'est ensuite formée cette ville; et elle existait déjà dans une sorte d'opulence au temps de la première conquête du Péloponèse par les Turks. Chalcondyle, historien grec et contemporain, après avoir rapporté la reddition volontaire du prince de Sparte, ajoute : « Au-dessus de Sparte, droit au pied de la montagne de Taïgète, est située une fort belle ville grecque, riche, opulente, à une lieue de la rivière d'Eurotas. » Cette position est certainement celle de Misitra. Il suit encore de ce récit que l'abandon et la ruine entière de la ville de Sparte sont arrivés depuis la conquête du Péloponèse par les Turks, c'est-à-dire dans les trois siècles derniers; et quoique cet événement soit si moderne, la destruction de cette ville célèbre est entièrement échappée à l'histoire.

Ce qui ne peut laisser aucun doute sur la différence de ces deux villes, c'est que les voyageurs attirés dans ces lieux par la plus noble curiosité, après avoir été d'abord à Misitra pour s'y faire avouer du gouvernement, en repartent pour aller à une lieue de cette ville considérer les murs de Sparte, inhabitée et déserte, ces ruines qui inspirent encore aujourd'hui ce même respect, cette vénération tendre et mélancolique avec laquelle on considère les tombeaux des hommes chers à l'humanité. Les gérontes, ou vieillards de Misitra, avaient pris l'usage d'y conduire ceux auxquels ils voulaient marquer des égards. On traverse d'abord pour s'y rendre le lieu où s'exerçait la jeunesse spartiate, le plataniste dont la nature en prenant soin toute seule de renouveler les ombrages, a conservé l'aspect et le nom antique. On reconnaît ensuite au milieu des ruines, les débris de ce fameux portique où les Perses vaincus étaient représentés en es-

Digitized by Google

claves, soutenant les masses d'un monument élevé en mémoire de leur défaite ; leurs troncs épars et mutilés par les ans, attestent encore aujourd'hui à nos regards la vérité de ces anciens prodiges de la valeur et de la liberté. Mais on a cru reconnaître dans une église de Misitra le plus beau monument qui fût autrefois dans Sparte, la colonne sur laquelle sont gravés les noms des trois cents Lacédémoniens morts aux Thermopyles. Les habitants de Misistra, en transportant dans leur ville quelques ruines de Sparte pour la construction de leurs bâtiments, ont fait de cette colonne un pilier dans une église. C'est la plus belle antiquité qui soit aujourd'hui sur la terre.

XX. *Misitra rendue par les Turks.*

Dans cette vallée, qui fut autrefois témoin de tant de prodiges, quelques centaines de Turks s'étaient embusqués derrière des haies, à l'endroit où devait sortir des défilés la prétendue légion orientale de Sparte. Ils crient au premier aspect des uniformes russes : « Ce ne sont pas des Grecs, ce sont des Moskovites ! » et ils s'enfuient vers Misitra, jetant en chemin pour mieux fuir, leurs fusils, leurs cimeterres et jusqu'à leurs babouches. Ils courent au château où leurs femmes, leurs enfants, le bey, le kadi et tous les officiers du gouvernement s'étaient déjà réfugiés. La ville reste ouverte. Un bruit s'y était répandu que toutes les places des côtes voisines étaient au pouvoir des Russes, et que leur armée entière traversait les montagnes. Psaros, à la tête de sa légion, maintenant dans cette troupe autant d'ordre qu'il peut, traverse cette ville sans défense. Il place en avant des sentinelles et des corps de garde les douze Russes et ceux qui en portaient l'habit, et se rend à une espèce de palais

Digitized by Google

épiscopal enfermé d'épaisses murailles au pied de la forteresse, mais plus élevé que tout le reste de la ville. C'est l'enceinte de l'église métropolitaine et le séjour ordinaire de l'archevêque et des primats du canton. Les Turks, cédant à leur épouvante, y envoient aussitôt des députés pour capituler; mais pendant que sur la foi de cette capitulation, ils évacuaient paisiblement la forteresse et apportaient leurs armes dans le palais métropolitain, avec la liberté d'emmener leurs familles et de se retirer où ils voudraient, la plus féroce tribu des Maïnotes arrive du côté des montagnes, et courant au pillage de Misitra, gravit sur le rocher où est située la forteresse, en escalade les remparts qui tombaient en ruines, et commence à piller et à massacrer les Turks, sans distinction de sexe ni d'âge. Ceux-ci, dans une nouvelle épouvante, fuient de la forteresse, courent au palais métropolitain comme dans un refuge, et poursuivis par les montagnards, se précipitent en foule dans l'église, asile si respecté dans la Grèce du temps même de ses faux dieux. L'archevêque et tout le clergé en habits pontificaux et la croix à la main, entourent l'église et supplient ces brigands au nom de ce même Dieu dont ils prétendaient défendre la cause, de ne pas profaner son temple. Ce respect arrêta ces furieux; mais aussitôt ils se dispersent pour piller les maisons des Turks; et plusieurs centaines de Juifs et de Grecs payèrent alors de leur vie leurs efforts pour défendre l'accès de leurs propres maisons. Ces brigands emportèrent leurs pillages dans leurs montagnes; et après leur retraite, Psaros s'érigeant en gouverneur de toute la contrée de Sparte, l'archevêque, le proëstos et les gérontes s'assemblèrent pour former le nouveau gouvernement. Plus de trois mille Grecs ou Maïnotes des tribus moins féroces accoururent à Misitra, furent mis à la solde par ce nouveau sénat, qui s'empara de tous les revenus publics, et formèrent la nouvelle garnison de la ville. Les Turks

Digitized by Google

et leurs familles échappés de la forteresse, croyant le Péloponèse entièrement soulevé, ne voulurent point chercher un autre asile que le palais métropolitain où on avait sauvé leurs vies. Ils y demeurèrent enfermés sous la garde des douze soldats russes et des Grecs de Misitra.

XXI. *Les Turks restent maîtres de tout l'intérieur.*

Mais aucune des villes où on avait noué précédemment de secrètes intelligences ne se soulevait encore ; et les Turks restaient entièrement les maîtres de tout l'intérieur de la presqu'île. La plupart s'étaient réunis dans Tripolitza, ville nouvelle qui n'était encore il y a peu d'années qu'un village sans nom. L'agréable situation de ce village dans une belle plaine au centre du Péloponèse, l'avait rendu la résidence favorite du pacha, depuis que tout ce pays jouissait d'une profonde sécurité, et le séjour du gouvernement en avait fait en peu de temps une assez grande ville. Elle se trouve dans la même province où autrefois Épaminondas voulut fonder la capitale du Péloponèse. La nature même des choses et la position des lieux a produit au milieu des ravages des siècles et des malheurs de l'esclavage ce que le génie de ce grand homme avait imaginé pour l'avantage commun de la Grèce. Tous les Turks de l'intérieur y avaient fui, moins dans l'espoir de s'y défendre que pour chercher d'abord à se rassembler. Le pacha leur envoya ordre de s'y retrancher, leur promit de les y secourir s'ils y étaient attaqués, leur fit annoncer la prochaine arrivée des Albanais, dont il avait mandé les milices les plus voisines, et celle de la flotte ottomane incessamment attendue sur les côtes. Il leur fit représenter que Tripolitza, par sa situation au centre du Péloponèse, empêcherait, jusqu'à l'arrivée de

Digitized by Google

ces puissants secours, les Russes et les rebelles de s'étendre, et gênerait de toutes parts leur communication.

Ce pacha était l'ancien grand-visir destitué au commencement de la guerre, parce qu'il s'y était constamment opposé. Les malheurs de cette guerre qu'on pouvait en grande partie attribuer à la faiblesse de son administration, commençaient au contraire à justifier dans l'esprit du sultan le constant amour de ce visir pour la paix. Sa disgrâce venait d'être adoucie par le gouvernement de cette belle province. Ce retour des bontés de l'empereur dont il avait été longtemps chéri, faisait généralement présager son retour prochain aux premières dignités de l'empire. Son autorité en était d'autant plus redoutée, et l'occasion de servir sous ses yeux était regardée comme une faveur du sort et comme une occasion sûre d'élévation et de fortune. Il se tenait renfermé dans la plus forte place de la province, Napoli de Romanie, située sur la côte orientale, au fond du golfe qui reçoit aujourd'hui le nom de cette ville, au lieu de celui d'Argos qu'il portait autrefois. Elle est bâtie sur un hauteur que la mer environne, accessible seulement par une chaussée étroite ; et le port qu'elle défend pouvait recevoir une grande partie de la flotte ottomane.

XXII. *Apprêts de la flotte turque.*

Cette flotte se préparait à Constantinople avec une tardive précipitation. Depuis longtemps, les Turks avaient été vainement prévenus des désastres qui menaçaient aujourd'hui leur empire. Le secret des armements russes si exactement gardé pour l'Europe entière, avait été révélé au ministère de Constantinople. Un avis sûr lui avait été envoyé de Pétersbourg par le prince de Valaquie, que les Russes avaient

Digitized by Google

surpris dans sa capitale à la fin de la dernière campagne et conduit prisonnier à leur cour. Ce Grec accueilli par l'impératrice, et admis dans la confidence des projets sur la Grèce, inquiet du sort de sa famille demeurée au pouvoir des Turks, avait eu l'adresse de faire parvenir cet avis au divan.

L'ambassadeur de France en avait aussi reçu de Pétersbourg quelques notions précises, mais par une voie douteuse. Cet ambassadeur, frémissant d'exposer les Grecs à la proscription la plus sanglante, sur un simple soupçon, et craignant de provoquer une défiance qui aurait pu baigner de sang des provinces entières, avait transmis cet avis aux ministres turks avec la plus prudente circonspection. Il s'était borné à exciter leur vigilance, sans donner un objet fixe à leurs inquiétudes. Ces ministres avaient reçu cette double information avec la même incrédulité. L'un d'eux prenant une carte de géographie, et montrant Pétersbourg : « Enseignez-nous, dit-il à l'interprète de France, comment une flotte peut arriver de là jusqu'ici ? Jamais il n'y a eu de Russes au midi ; nous ne pouvons les craindre qu'au septentrion ». Quand on sut dans l'Europe entière que la flotte russe avait passé le Sund, nouvel avis donné par le même ambassadeur : « Qu'est-ce que le Sund? » demandèrent les ministres ottomans. Et quand on le leur eut expliqué, ils répondirent par des risées. Bientôt on les instruisit que les vaisseaux russes étaient en Angleterre, et que nombre d'officiers et de matelots anglais prenaient parti sur cette flotte. Ils s'adressèrent alors à l'ambassadeur d'Angleterre ; et celui-ci, pour entretenir leur sécurité, n'eut besoin que de la duplicité la plus grossière. On les avertit enfin que la flotte russe entrait dans la Méditerranée. Mais toujours persuadés qu'ils n'ont aucun ami chez les chrétiens, ils regardaient tous ces avis comme donnés dans le perfide dessein de dé-

Digitized by Google

tourner leurs forces des véritables points dans lesquels on devait les attaquer. Ils saisirent ce moment même pour envoyer au nord, dans la mer Noire, sept vaisseaux de ligne et quelques demi-galères, seuls navires qui fussent armés dans le port de Constantinople.

Ils n'ajoutèrent foi à cette nouvelle, que quand elle leur fut mandée par le pacha de Candie, qui la tenait d'un commissionnaire d'Alger, lequel, en revenant de Hollande, avait vu la flotte russe à Gibraltar.

Ils apprirent en même temps la descente des Russes dans le Péloponèse; et, se rappelant alors que l'ambassadeur de France les avait avertis de veiller sur cette province, ils ne pouvaient revenir d'admiration sur ses grandes connaissances en astrologie. Ils surent donc, pour la première fois, malgré tant d'avis précédents, qu'une flotte russe était dans leur voisinage, et presque au centre de leur domination. Leur fierté barbare ne leur permit pas d'en concevoir de la crainte. Vingt vieux vaisseaux étaient désarmés dans le port de Constantinople. On travailla à la hâte à leur armement. Mais le principal soin consistait non à les radouber, non à les caréner, mais à les repeindre. Le sultan seul paraissait alarmé de l'extrême péril dans lequel allait se trouver son empire. Il se rendait plusieurs fois chaque jour à l'arsenal pour en presser les travaux; et il ordonna même à ses ministres d'entrer aussitôt en négociation avec les cours de Vienne et de France, pour en obtenir des secours en cas de revers. On avait mandé précipitamment tous les habitants des côtes engagés pour le service de la marine, et connus sous le nom de *Levantins*, mélange de Turks et de Grecs que la nécessité fait admettre indifféremment dans ce service. Ils accourent en foule, et commettent dans la ville d'épouvantables désordres. Des détachements de janissaires parcouraient les rues pour leur en imposer; et, à mesure

Digitized by Google

qu'on en arrêtait, on les faisait passer dans des corps de garde de janissaires, où, sans autre forme de procès, on leur attachait une pierre au cou et on les jetait à la mer. On y en jeta ainsi plusieurs milliers. Ces exécutions sévères rétablirent seules quelque police dans la ville. Pendant ce temps, on embarquait au hasard toute l'artillerie qui se trouva dans les arsenaux, en plaçant un canon de quatre livres de balle à côté d'un canon de quatre-vingt-seize livres ; et dès qu'un certain nombre de vaisseaux furent regardés comme suffisamment armés, ils partirent chargés de cette indisciplinable milice, et se rendirent au détroit des Dardanelles, qui en est à soixante lieues, afin d'y attendre les autres, plus près des parages où le secours de la flotte serait nécessaire, et plus à portée de contenir les îles où on craignait quelque soulèvement.

XXIII. *Attente et espoir de toute la Grèce.*

Déjà, en effet, une sourde fermentation agitait la Grèce entière. La renommée exagérant et les forces des Russes, et leurs victoires à la fin de la dernière campagne, et la grandeur de leurs préparatifs au commencement de celle-ci, et le nombre de leurs vaisseaux, comme celui de leurs troupes et l'étendue de leurs secrètes intelligences, tous les Grecs se croyaient enfin parvenus à l'époque de leur délivrance. Au premier bruit d'une flotte russe entrée dans la Méditerranée, les habitants grecs de Constantinople, au nombre de quatre cent mille, contenus par un plus grand nombre de Turks, n'osaient se confier cette nouvelle l'un à l'autre ; et dans leur attente, balancés entre leurs espérances pour leur patrie, et leurs craintes pour eux-mêmes, à peine le père osait-il l'apprendre à son fils, ou le fils à son père.

Les Russes n'avaient dans cette grande capitale que d'obscurs émissaires ; ils n'avaient point tenté d'y former un parti sous les yeux mêmes du gouvernement; et les Grecs, s'y croyant menacés plus que partout ailleurs, sentant qu'ils avaient également à redouter la défiance ou le ressentiment des Turks, s'apprêtaient la plupart à s'évader, les uns pour se réfugier dans quelques asiles inaccessibles, les autres sur la flotte ou dans le camp des Russes, n'envisageant plus de sûreté que parmi leurs libérateurs. Partout ailleurs les mêmes espérances et les mêmes craintes étaient plus ou moins vives, suivant la différente position des lieux. Un grand nombre étaient parvenus à conserver leurs armes; et sur la nouvelle du désarmement général, beaucoup de navires étrangers, attirés par l'espoir du gain, sans autre vue que celle des spéculations du commerce, s'étaient aussitôt chargés de toute espèce d'armes, et en avaient reporté dans toute la Grèce. Les navigateurs qui passaient à la hauteur de Coron, instruits que les Russes avaient entrepris le siége de cette forteresse, n'entendant le bruit d'aucune artillerie, ne voyant aucune fumée, ne soupçonnant point la manière étrange dont le siége et la défense étaient également conduits, croyaient cette place déjà prise, et répandaient cette fausse nouvelle dans tous les ports. Trompée par leurs récits, la ville de Missolonghi, située en face du Péloponèse, sur la côte opposée du golfe de Lépante, n'attendit plus rien pour se soulever. Il n'y avait de Turks dans cette ville que quatre familles et les officiers du gouvernement. Le primat les avertit de leur péril, et leur conseilla de se réfugier dans quelque autre lieu mieux défendu. Après leur retraite, il fit armer ses concitoyens, environner la ville d'un fossé, s'empara des petites îles voisines, et envoya demander au comte Théodore, pour la défense du golfe de Lépante et du port de Missolonghi, un seul vaisseau que les

Digitized by Google

Grecs se chargeraient d'armer eux-mêmes. L'infime bourgade à laquelle son nom antique de Corinthe donne encore quelque lustre n'attendait, pour suivre cet exemple, que l'apparition de quelques vaisseaux russes sur l'un ou l'autre des deux golfes qui l'environnent. Son primat se tenait prêt à rassembler les habitants de son district, pour s'emparer du défilé et couper tout secours que les Turks auraient voulu porter dans la presqu'île. Cette apparition de quelques vaisseaux russes était aussi le signal auquel les Athéniens avaient promis de se soulever. Car Athènes, réduite à quinze mille habitants, subsiste encore avec quelques vestiges de son ancienne magnificence. Quelques colonnes de ce temple de Minerve bâti par Périclès sur la hauteur que cette ville environne, y sont encore debout; et leur éclat aperçu de loin, sur les mers qui baignent l'Attique, annonce encore ce que fut autrefois Athènes. Le temple de Thésée, son fondateur, n'a souffert aucune injure des temps. Le théâtre où se représentaient les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre, n'est pas totalement détruit. Le nom même de Démosthènes vit encore dans un beau monument que les ravages des ans et des guerres ont respecté tout entier. Les Athéniens, dans leur barbarie, sont encore plus spirituels et plus polis que les autres Grecs; leur langue est plus voisine de celle que parlaient leurs ancêtres; toujours curieux, toujours discoureurs et nouvellistes, fins dans le commerce, adroits dans toutes leurs occupations, avisés dans leurs affaires publiques, habiles à se ménager la protection de ceux qui dominent dans le sérail, et à se garantir par cette faveur de la tyrannie de leurs gouverneurs particuliers. Les Turks même qui habitent parmi eux ont des mœurs plus douces que les autres Turks. Mais ce peuple, toujours avide de nouveautés, toujours inquiet et turbulent, qui s'était soulevé il y avait alors quinze ans, pour

Digitized by Google

se garantir de taxes injustes, n'attendait qu'une lueur d'espoir pour se soulever encore. Dix mille chrétiens de Thessalie demandaient les armes que les émissaires russes leur avaient promises, et qui devaient leur être apportées par le golfe de Volo. Toutes les îles étaient prêtes à suivre le même mouvement. Dans celle de Candie, la plus grande et la plus célèbre de l'Archipel, et la dernière soumise aux armes ottomanes, les montagnards qui habitent depuis le rivage méridional de l'île jusqu'aux sommets inaccessibles du mont Ida, et qui se maintiennent dans l'indépendance, comme font aujourd'hui tous les montagnards de l'empire ottoman, attendaient impatiemment sur leurs côtes, s'apprêtaient à faire une irruption dans l'intérieur de l'île, et préparaient leurs bateaux pour courir la mer sous la protection de la flotte russe.

XXIV. *La populace des îles vénitiennes accourt dans le Péloponèse.*

La nouvelle de la descente des Russes dans le Péloponèse, apportée dans les îles vénitiennes, y avait été accueillie avec toutes les démonstrations de la joie publique ; et malgré les édits rigoureux des gouverneurs vénitiens, aussitôt tout le peuple se déclare et prend parti en faveur des Russes. Ceux-ci font courir des manifestes où il est dit que tous les Grecs dépouillés de leurs biens par les Turks, en quelque temps que ce soit, dans quelque lieu qu'ils se soient réfugiés, dès qu'ils produiront un titre de leur ancienne possession, y seront rétablis. D'autres émissaires promettent le pillage de la Morée à ceux qui viendront en favoriser la conquête. Quelques chefs de cette populace se revêtent d'uniformes russes. Tout s'arme, tout s'embarque, les uns dans les

Digitized by Google

galiotes russes qui se rendent au rivage, d'autres dans leurs propres navires, d'autres dans les bateaux qu'ils peuvent se procurer. Les défenses les plus sévères n'arrêtent point cette émigration. Ils repoussent les détachements vénitiens envoyés contre eux. Aucun de ces bâtiments n'arbore le pavillon moskovite. Une grande croix en sautoir est le signe de ces nouveaux croisés. Les frégates vénitiennes en saisissent quelques-uns en mer. Elles coulent à fond ceux qui refusent de désarmer. Malgré ces précautions, malgré les édits qui adjugent au dénonciateur les biens des absents, le fanatisme l'emporte. Une multitude de ces insulaires fond sur les côtes du Péloponèse, et, accoutumés à venir dans la belle saison y travailler aux récoltes, connaissant les maisons riches, les contrées fertiles, les chemins détournés, ils se répandent de toutes parts dans les campagnes, chacun armé comme il peut, sans munitions, sans vivres. Cette multitude dit hautement à ceux qu'elle rencontre, qu'elle n'a pour elle que ce qu'elle peut piller, et que la faim est en droit de tout oser. Les Russes sont obligés de tolérer ces brigandages, et n'ont aucun moyen de ramener la discipline et l'ordre. Une troupe de ces Grecs, évadés de l'île de Képhalonie, se jette sur la côte occidentale, et se présente devant la petite ville de Gastouni. La faible garnison turque demande vingt-quatre heures pour capituler; et cette intervalle lui ayant été accordé, elle profite du peu de vigilance de ces misérables assiégants, et se retire la nuit dans la forteresse de Patras. Cette vile populace envoie demander des chefs au comte Théodore; et ne recevant ni chefs ni ordres, elle se rend seule maîtresse de cette petite cité, s'y établit, y administre la justice, et s'y empare des revenus publics, Une autre multitude pareille s'échappe de l'île de Zante, et fond sur la ville de Patras, située à peu de distance de la mer. Huit cents Turks, habitants de cette ville, renforcés

Digitized by Google

encore de ceux qui s'étaient évadés de Gastouni, se réfugient dans le château avec leurs femmes et leurs enfants, quelques munitions et quelques vivres. On les y somme au nom de l'impératrice de Russie; mais, reconnaissant sous les prétendus uniformes russes, ces mercenaires zantiotes, accoutumés à venir annuellement de l'île de Zante travailler aux récoltes dans le Péloponèse, ils s'indignèrent à la seule proposition de se rendre à la populace. Ils levèrent avec dédain les casques qui couvraient la tête de ces députés zantiotes, et répondirent : « Qu'on nous montre un véritable Russe, et nous ouvrirons les portes de la forteresse ». Les habitants de Patras n'osaient se joindre à une pareille troupe. Ils attendaient pour se soulever quelques secours des Russes. Ils se tenaient renfermés dans leurs maisons, où ils étaient exposés chaque jour aux insultes et à la rapacité de ces étrangers.

Théodore, toujours retenu dans la rade de Coron, par le siége de cette forteresse, ne pouvait répondre que par des promesses et de perpétuels délais à tous ceux qui venaient au nom des différents districts lui demander des vaisseaux, des munitions, des armes, des officiers. Coron continuait de se défendre. La garnison, d'abord composée de gens lâches et inexpérimentés, avait appris pendant une attaque si faible, à mépriser son ennemi; et le succès de sa longue résistance lui persuadait qu'elle était invincible. Trop peu nombreuse pour hasarder des sorties, elle restait dans ses remparts; et les Russes trop faibles pour hasarder ou une escalade, ou même un assaut s'ils étaient parvenus à faire brèche, travaillaient avec autant de maladresse que d'ignorance, à conduire une mine. Les Turks s'en étant aperçus, cent janissaires déterminés firent une sortie et comblèrent les travaux. Les mécontentements mutuels ne tardèrent pas à éclater entre les Grecs et les Russes. On

Digitized by Google

s'accusait réciproquement de s'être trompés, les uns en exagérant les ressources qu'on trouverait dans leur pays, les autres en exagérant les forces qu'ils amèneraient pour sa défense.

Le chef des Maïnotes, à qui on reprochait d'avoir conseillé ce siége, et qui lui-même reprochait les délais qu'on avait apportés à suivre ce conseil, parlait au général russe avec franchise, et n'était regardé que comme un sujet rebelle. « Vous ruinez les maisons des Grecs, lui disait ce Maïnote, et vous ignorez l'art de réduire les forteresses des Turks. Vous détruisez nos biens et vous laissez vivre nos ennemis. » Le Russe voulut répondre avec une hauteur insultante; Mauro lui répliqua : « Eusses-tu à tes ordres toutes les armées de ta souveraine, encore ne serais-tu qu'un esclave; et moi, chef d'un peuple libre, la destinée m'en rendît-elle le dernier homme, ma tête aurait encore plus de prix que la tienne ». A ce mot, tous deux portèrent la main sur leurs pistolets; mais l'un s'arrêta par dédain, l'autre par crainte. Enfin, dans ces conjonctures, un vaisseau de soixante canons, une bombarde et deux bâtiments de transport amenant quelques troupes, et annonçant l'arrivée prochaine d'Alexis avec le reste de la première escadre, mirent les Russes en état de faire de nouvelles entreprises. La défense opiniâtre de Coron, qui fermait ce port à la flotte russe dans une saison orageuse, et le peu de sûreté du port de Bétylo, le seul dont on fût maître, déterminèrent à détacher quelques troupes et quelques vaisseaux pour attaquer le port et les châteaux de Navarin. Annibal, général russe, noir de couleur, Africain d'origine, fils d'un nègre de Pierre Ier, fut chargé de cette tentative.

Digitized by Google

XXV. *Navarin, l'ancienne Pylos, pris par les Russes.*

Le port de Navarin, un des plus beaux de la Morée, est défendu par deux châteaux. Le plus vieux est l'ancienne ville de Pylos. On y voyait encore au second siècle de l'ère chrétienne, la maison de Nestor, son tombeau et le souterrain où se renfermaient les troupeaux de ce héros d'Homère. Ce lieu si renommé dans les temps héroïques, ne l'est pas moins dans l'histoire. Il fut le théâtre d'une des plus célèbres actions de l'antiquité. Cette forteresse est celle même que les Athéniens construisirent avec tant de célérité, saisissant l'occasion de se fortifier sur cette côte alors abandonnée, et d'y braver dans le voisinage même de Sparte, la puissance de leurs rivaux. L'aspect qu'elle présente aujourd'hui est encore tel qu'il nous a été décrit il y a deux mille ans. « Ce lieu, disent les historiens, était fort d'assiette, et en beaucoup d'endroits n'avait pas besoin de murailles ». Or, on voit le vieux Navarin bâti sur une éminence escarpée, pleine de roches, dont quelques-unes tiennent lieu de remparts. « Il n'y avait, disent les anciens, qu'une petite fontaine dans la forteresse; et on ne trouvait, en creusant dans les sables des environs, qu'une eau mauvaise et saumâtre ». Cette eau forme aujourd'hui, au pied du vieux Navarin, un marais qui communique avec la mer. C'est le seul changement que vingt siècles aient produit sur ce rivage. Le port est couvert par des écueils dont l'un est cette île Sphactérie, ce rocher aride et nu où trois cents Spartiates placés pour assiéger le fort de Pylos, et par une cruelle vicissitude assiégés à leur tour, montrèrent une si héroïque constance, que les récits de leur défaite et de leur captivité nous émeuvent encore aujourd'hui ; et nous allons

Digitized by Google

voir bientôt les Grecs fugitifs et retirés sur cette roche, y demeurer comme eux sans abri et sans vivres, mais non pas avec la même gloire dans la même infortune.

Le nouveau Navarin construit de l'autre côté du port, et sur la pente d'une haute montagne, est une citadelle à six bastions, bâtie par les Turks il y a deux siècles. Ces deux châteaux étaient en ruine, le vieux sans garnison, et le nouveau presque démantelé. Les Turks, aux premiers coups de canon, capitulèrent. Ils furent conduits sur un bâtiment anglais dans un des ports de Candie ; et les Russes se trouvèrent maîtres du port le plus spacieux de la Morée.

XXVI. *Arrivée d'Alexis, et ses premières opérations.*

Tel était l'état des affaires lorsque le 23 avril, près de deux mois après la descente dans le Péloponèse, Alexis arriva enfin d'Italie et parut dans la rade de Coron. L'escadre russe se trouva alors composée de six vaisseaux de soixante canons, quatre frégates de vingt, deux flûtes armées en guerre ; et toutes leurs troupes, d'environ huit cents hommes.

Alexis qui en arrivant sur cette côte, craignait de se voir ravir par son frère l'honneur de cette conquête, ne put cacher la violence de son dépit d'avoir ainsi été prévenu ; mais bientôt ce dépit tombant sur toutes les opérations qui s'étaient faites, il fit abandonner le siége de Coron et retirer la flotte et les troupes dans le port et les châteaux de Navarin. Au moment de l'embarquement et du départ, tous les Grecs de cette plaine, se voyant livrés sans défense à la fureur des Turks, s'attroupèrent au rivage, chargés de leurs meubles les plus précieux, traînant leurs femmes et

Digitized by Google

leurs enfants, et demandant à grands cris un asile sur les vaisseaux. Quelques bateaux zantiotes en embarquèrent une partie. Les autres suivirent à pied le détachement russe qui prenait la route de Navarin; tout resta désert à plusieurs lieues de Coron, et les Turks, délivrés du siége, achevèrent de la ruiner ville.

« Il fallait commencer, disait le comte Alexis, par se rendre maîtres de tout l'intérieur de la presqu'île; les forteresses de la côte tomberaient alors d'elles-mêmes, la flotte russe étant assez puissante pour leur couper tout secours par mer, et la flotte ottomane encore désarmée, disait-il, dans le port de Constantinople, ou cachée sous les châteaux des Dardanelles ». De nouveaux émissaires vont annoncer dans le Péloponèse l'arrivée de ce chef suprême, et convoquer dans Navarin tous les évêques et tous les primats. Ces émissaires répandent dans la presqu'île un manifeste que Papaz-Ogli, nouvellement arrivé, avait eu soin de préparer en Italie. On y exposait avec assez d'énergie « tous les maux que souffrent les chrétiens sous le joug des musulmans; les enfants enlevés, les femmes violées, les temples profanés. On y déplorait la faiblesse de ceux qui, pour se soustraire à ces horribles traitements, avaient indignement trahi la foi déjà presqu'entièrement éteinte dans l'Égypte, dans l'Arabie, dans l'Afrique, et miraculeusement conservée dans la Grèce par une prédilection particulière du ciel, et par l'héroïque constance des Grecs sous des épreuves si longues et si difficiles. On ajoutait que parmi les nations chrétiennes, les Russes, plus fidèles, avaient aussi été plus touchés de ces maux; que Pierre Ier et l'impératrice Anne avaient médité la délivrance de la Grèce; que des raisons connues de Dieu seul avaient arrêté l'exécution d'une si sainte entreprise; que dans ses jugements éternels il avait enfin suscité le génie de l'impératrice Catherine, et

Digitized by Google

béni les commencements de cette guerre sacrée ; que déjà l'ennemi était affaibli de toutes parts, une armée victorieuse en Moldavie, et les chrétiens de ces provinces pour jamais délivrés de ce joug détesté : le Danube franchi, quelques villes de la Bulgarie soumises, de puissants secours envoyés en Géorgie où tout s'armait pour la même cause. Une flotte, disait-on, est sur vos bords, uniquement envoyée pour la délivrance de la Grèce ; une seconde flotte est près d'arriver, particulièrement destinée à relever dans Constantinople la croix qui jadis fut arborée dans cette ville pour étendre de là son triomphe sur toutes les fausses religions ; une troisième escadre se prépare dans les ports de Russie pour vous apporter encore de nouveaux secours ; que chacun profite de ces temps si désirés par vos ancêtres. Venez vous joindre à nous pour la foi, la patrie, la liberté, les uns avec des armes, les autres avec des vivres ; que ceux qui sont loin s'apprêtent avec confiance ; que ceux qui sont voisins accourent avec zèle, pour marcher dans la milice du Seigneur ».

Alexis cherche à renouer toutes les trames que Papaz-Ogli et Benaki avaient précédemment tissues ; et dans l'intention de faire soulever tout l'intérieur du Péloponèse, il envoie à Psaros qui demeurait maître de Misitra, l'ordre de s'avancer pour attaquer avec toutes ses forces Tripolitza, dont l'archevêque et les primats étaient entrés dans les premiers complots. Lui-même, pour réparer l'affront reçu devant la citadelle de Coron et signaler son arrivée par quelque grand exploit, fit entreprendre sur la côte le siége de Modon, forteresse située à quelques lieues de Navarin en se rapprochant de la Messénie. Elle était défendue par huit cents janissaires ; les fortifications étaient plus solides que celles de Navarin. Les Russes au nombre de cinq cents, et avec eux cent cinquante Monténégrins, Maïnotes de la plaine et

paysans grecs rassemblés par Benaki, poussèrent ce siége avec vigueur. Trois fortes batteries et deux mortiers battirent la place sans relâche, pendant que deux vaisseaux et deux frégates formaient l'attaque du côté de la mer. Tous les canons turks furent bientôt démontés, et les remparts ouverts en deux endroits.

XXVII. *Les Albanais viennent défendre le Péloponèse ; leurs premières expéditions.*

Mais la flotte turque s'avançait vers le Péloponèse ; les Dulcignotes arrivaient sur leurs navires ; et ces formidables Albanais connus pour les meilleurs troupes de l'empire ottoman, étaient près d'entrer dans la presqu'île. Un faible soulèvement des Monténégrins et quelques mouvements des peuples de la Chimère, n'avaient point été capables de les retenir en Épire. Les forces de ceux-là presque détruites avant la guerre, avaient été entièrement épuisées par les recrues qu'on avait tirées d'eux. Les habitants de la Chimère, affaiblis par des recrues pareilles, divisés entre eux, et dont la plupart étaient retenus par le crédit que les Vénitiens exercent dans ces montagnes, firent une légère incursion et furent aisément repoussés.

Les Albanais, sans ennemis dans l'empire, accoururent donc vers le Peloponèse. Une de leurs troupes se détourne pour fondre sur Missolonghi. Déjà cette ville était déserte. Le député qu'elle avait envoyé au comte Théodore, n'ayant pu obtenir le secours d'un seul vaisseau, ayant vu la faiblesse de l'escadre russe, s'était pressé de retourner dans sa ville, avait assemblé ses concitoyens, leur avait annoncé « qu'après avoir si imprudemment pris les armes, sûrs d'être abandonnés, leur unique pensée devait être non une défense

Digitized by Google

inutile, mais le choix d'un refuge et le salut de leurs femmes et de leurs enfants ». Aussitôt, on court dans les maisons et au port; on charge à la hâte toutes les richesses de la ville dans une trentaine de navires qui servaient à son commerce. Mais au moment où on se prépare à faire voile pour quelque pays de la chrétienté, les Dulcignotes sur leurs barques arrivent à l'entrée du port. Les navires grecs se forment en cercle, et pendant une semaine entière se défendent avec un courage opiniâtre. Une proie plus facile attire alors les Dulcignotes ; et quelques-unes de leurs barques s'étant approchées la nuit de Patras, et ayant observé la négligence avec laquelle se gardaient les autres Grecs de cette ville, elles y amènent toute l'escadre de ces pirates. Les navires de Missolonghi profitent de cet intervalle. Une partie fait voile vers les îles vénitiennes ; une autre partie se jette dans la petite île d'Andélico, à peu de distance de leur patrie.

Les Albanais trouvent la ville abandonnée, forment des radeaux, passent à Andélico ; et après y être entrés sur la foi d'une capitulation, ils y massacrent tous ces infortunés. Cependant les Dulcignotes saisissant à dessein l'obscurité de la nuit, descendent sur la côte de Patras. Les Grecs célébraient alors la solennité du vendredi saint. Tandis que ceux-ci, dès le point du jour, étaient en foule dans les églises, et que la ferveur de leur dévotion leur faisait oublier tous les soins de la guerre, les Dulcignotes se jettent dans la ville, et mettent le feu aux maisons qui se trouvent sur leur passage. La garnison turque jusque-là renfermée dans le château, en sort avec furie. Turks et Dulcignotes fondent dans les églises. Les Grecs fuient de toutes parts. Ils trouvent leurs maisons embrasées. Les Zantiotes se sauvent vers le port, se précipitent dans cette multitude de barques qui les avaient amenés, et sont rencontrés en mer par d'autres

Digitized by Google

pirates dulcignotes, qui en massacrent la plus grande partie. Les habitants de la ville se dispersent sur les montagnes voisines. En vain le commandant turk, en reconnaissance de la conduite modérée qu'avaient tenue les habitants, fit publier une amnistie pour tous ceux qui reviendraient ; aucun n'osa se fier à la foi des vainqueurs. La cavalerie albanaise traversait alors sans obstacle l'isthme de Corinthe. Le primat qui y commandait avait appris la faiblesse des Russes, n'avait point reçu les armes qui lui avaient été promises, et n'avait osé se déclarer. Plusieurs milliers d'Albanais entrent dans la presqu'île. Une de leurs troupes tourne vers Patras, achève le pillage de cette ville, et, parcourant la contrée voisine, y met tout à feu et à sang. L'incendie de Patras dura trois jours ; et cette ville, de la plus haute antiquité, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres.

Mille cavaliers Albanais s'avancent vers Tripolitza. Ils arrivent peu d'heures après cette troupe de deux mille Grecs et de quelques soldats russes conduits par le jeune négociant de Mykono, qui avaient traîné avec eux quelques pièces de canon et qui travaillaient alors à établir une batterie contre le retranchement dont les Turks s'étaient enfermés. Les Albanais s'étant d'abord jetés dans la ville et joints aux Turks, fondent avec eux sur les assiégeants. Les Grecs s'enfuient, la batterie est abandonnée et les Russes taillés en pièces. Les Turks et les Albanais en rentrant dans la ville, passèrent au fil de l'épée tout ce qui se trouva sur leur route. Plus de trois mille Grecs de tout sexe et de tout âge furent massacrés. Le pacha, après avoir calmé cette fureur, condamna à mort l'archevêque et cinq autres ecclésiastiques, convaincus ou soupçonnés de secrètes intelligences ; et tous les paysans de ces contrées qui s'étaient joints aux assiégeants, vinrent en foule demander grâce au pacha. Les Turks et les Albanais, déjà au nombre de six

Digitized by Google

mille, campèrent dans le voisinage de Tripolitza, d'où ils menaçaient également Navarin, Modon et Misitra. Dans cette position, le plan du pacha était d'attendre la prochaine arrivée de la flotte ottomane, et aussitôt qu'elle paraîtrait, de se mettre en marche vers la côte occupée par les Russes, en même temps qu'elle tournerait la presqu'île, et leur couperait toute retraite par mer.

Un petit nombre de primats et d'évêques étaient venus trouver Alexis à Navarin. Ils avaient reconnu par eux-mêmes combien leurs espérances étaient déçues; et dès lors la plupart des Grecs se retiraient dans les endroits inhabités. D'autres sortaient du Péloponèse pour se réfugier dans les îles. Il ne restait plus à Navarin auprès des Russes que des femmes, des enfants, des vieillards, quelques Maïnotes de la plaine attachés au sort de Benaki, et tous ceux que leur fanatisme trop connu obligeait de suivre constamment le sort des Russes.

XXVIII. *Arrivée de l'escadre d'Elphinston.*

Mais la fortune, qui avait si souvent favorisé les plus téméraires entreprises de Catherine, si souvent réparé les fautes de ceux à qui cette princesse confiait l'exécution de ses desseins, ne l'abandonna pas encore dans une conjoncture si périlleuse. Elphinston, parti d'Angleterre le 13 avril, avec une escadre de trois vaisseaux de ligne, trois frégates et deux bâtiments de transport, ayant toujours eu les vents favorables, sans avoir relâché dans aucun port, le trente-cinquième jour de la plus heureuse navigation, arriva alors dans le golfe de Misitra. Un esquif qu'il envoya à la côte, apprit qu'elle était au pouvoir des Russes; deux officiers débarquèrent et vinrent à Misitra, où Psaros s'était

Digitized by Google

réfugié depuis sa défaite. Psaros, dans les périls dont il était menacé, attentif à toutes les nouvelles, faisait garder avec soin tous les défilés, et avait placé des vedettes sur toutes les hauteurs. Il apprenait à l'instant même que la flotte ottomane paraissait à l'orient du Péloponèse, que du sommet des montagnes on pouvait en compter les voiles; et d'autres espions lui rapportèrent au même instant que les Albanais campés sous Tripolitza, se mettaient en marche vers la côte. Il fit porter à Elphinston ces alarmantes nouvelles. Celui-ci, prenant aussitôt la plus audacieuse résolution, lui écrivit à la hâte ce billet : « Faites dire au comte Alexis que je pars pour le débarrasser de la flotte ottomane, et qu'il envoie promptement à mon secours ». Il mit à terre quelques troupes de débarquement pour renforcer les Russes de la presqu'île, et fit aussitôt voile avec ses trois vaisseaux et ses deux frégates au-devant de la flotte ennemie.

XXX. *Belle action d'un capitaine maïnote.*

Dans ce moment, les Turks et les Albanais campés sous Tripolitza, ayant appris que leur flotte paraissait à l'orient de la presqu'île, accouraient au nombre de huit mille vers la plaine de Coron, par le défilé de Nisy. Ce passage important était gardé par quatre cents Maïnotes. La bourgade de Nisy est bâtie dans une gorge étroite entre deux montagnes, dont l'une porte encore le nom de Vulcain; ce qui fait présumer que les ruines dont le sommet est recouvert, sont celles d'un temple de ce dieu. Mais il y a aujourd'hui dans ces ruines un petit monastère consacré à la Vierge. Le brave capitaine maïnote, Ioanni Michali, s'était jeté dans cette bourgade après avoir quitté les Russes

Digitized by Google

par mécontentement; et les Grecs se plaisent à raconter dans leurs ressentiments actuels contre l'empire de Russie, que depuis la retraite de ce vaillant chef des Maïnotes, toutes les affaires des Russes allèrent en décadence. Tout mécontent qu'il était de leurs généraux, il envoya les avertir de l'arrivée des troupes ottomanes, et leur promit de tenir assez longtemps dans le défilé pour qu'ils pussent « ou venir à son secours s'ils le voulaient, ou se sauver s'ils avaient peur ». Attaqué par cinq mille hommes, forcé de maison en maison, tous les siens tués, pris ou en fuite, à l'exception de vingt-quatre, il se défendit dans une maison pendant trois jours. Vingt-deux furent tués. Les Turks mirent le feu à cette maison, et furent étonnés de n'en voir sortir qu'un vieillard blessé et un enfant ; c'était lui-même et son fils. Les Turks et les Albanais, après avoir ainsi forcé le défilé, se répandirent dans la plaine de Maïna et la jonchèrent de morts. Une nouvelle multitude de Grecs effrayés vint se réfugier sous le canon de Navarin. Tous les habitants des villages voisins, ceux même des contrées limitrophes, abandonnent leurs maisons et leurs biens pour venir mettre leur vie à couvert sous la protection des Russes. Cette multitude manquait de vivres, les Russes en avaient peu, il n'y avait aucun moyen de s'en pourvoir.

XXXI. *Levée du siége de Modon, et évacuation du Péloponèse.*

Les Turks, après avoir passé une nuit à Coron pour s'y reposer et s'y joindre à la garnison, s'avancent vers Modon pour en faire lever le siége. Ils attaquent avec intrépidité le camp des Russes, les obligent à se replier sur les batteries, les y attaquent de nouveau, et les y forcent après un combat opiniâtre. Deux cents Russes échappés du mas-

Digitized by Google

sacre se retirent avec peine vers Navarin, emportant avec eux leur commandant blessé, et laisssant aux mains des Turks trente-huit pièces de gros canons, quatre pièces de campagne et deux mortiers.

La garnison de Modon mit le feu au bourg, après en avoir pillé les maisons.

Le bruit se répandit aussitôt sous les murs de Navarin, que les Turks, poursuivant leur victoire, venaient attaquer cette forteresse. Orloff en fit fermer les portes, sans y admettre les Grecs fugitifs. La multitude rassemblée au pied des remparts, criait aux Russes : « Vous nous avez promis de nous affranchir ; nous ne vous demandons qu'un asile. »

Les Turks approchaient en effet; et quoiqu'ils ne vissent point paraître leur flotte, enhardis par leurs succès, leurs troupes victorieuses marchaient précipitamment vers Navarin. La multitude des Grecs, ne se croyant plus en sûreté sous les remparts, se jette, avec des cris lamentables, dans tous les bateaux qui sont au rivage. Dans cette confusion, la mer engloutit une partie de ces infortunés ; une autre partie parvient sur cette île de Sphactérie qui forme un des côtés du port. Quatre ou cinq mille Grecs réfugiés sur ce rocher, sans eau, sans abri, sans vivres, y demeurent exposés à périr de faim, de soif et de misère, et voient flotter autour d'eux les cadavres de leurs enfants et de leurs femmes; et les Russes, de dessus les remparts, contemplent ce spectacle avec des risées.

Quel que dût être l'événement du combat naval, Alexis, dans l'effroi que lui causa l'approche des Turks, ne songea plus qu'à évacuer précipitamment le Péloponèse. Déjà Théodore et l'amiral Spiritoff étaient partis avec le plus grand nombre des vaisseaux, pour renforcer l'escadre d'Elphinston. En vain Papaz-Ogli et Benaki représentaient au comte Orloff : « Que tout n'était pas encore désespéré ; que

Digitized by Google

l'événement du combat naval ne pouvait être douteux ; qu'un succès par mer aussi décisif que l'impéritie des Turks permettait d'y compter avec assurance, aussi éclatant que l'est toujours l'avantage du petit nombre contre des forces supérieures, rétablirait aussitôt les affaires, ramènerait toutes les forces russes à son secours, jetterait la consternation parmi les Turks, et que leur inexpérience dans l'art des siéges lui laisserait, en attendant, cette forteresse pour asile ». Alexis n'écouta rien ; il fit embarquer à la hâte les blessés, les malades, quelques centaines de Grecs avec leurs proëstos, les évêques de Coron, de Modon, de Calamata, de Patras, Papaz-Ogli, qui mourut bientôt dans une île de l'Archipel, et Benaki forcé d'abandonner dans sa vieillesse, ses biens, sa famille, pour aller porter d'inutiles plaintes à la tzarine. Alexis, avant son départ de Navarin, en fit charger toutes les mines, et en s'embarquant y laissa des mèches allumées, afin qu'après son départ, cette forteresse ensevelît sous ses ruines les Turks qu'il présumait devoir y accourir en foule. Mais les mèches s'éteignirent ; et les Turks trouvant encore sur les remparts quelques canons montés, les tirèrent sur la flotte russe qui s'éloignait du port. Plus de vingt mille Grecs se réfugièrent dans les îles vénitiennes. Le pacha fit publier un pardon général. Il traita avec douceur les familles des primats fugitifs, et laissa la vie et la liberté à leurs enfants. Quelques troupes albanaises retournèrent dans leurs provinces chargées de butin, et saccagèrent sur leur route une partie de la Thessalie et de la Macédoine. Mais la plus grande partie ne put être forcée de quitter le Péloponèse, où ils avaient été attirés par la promesse de lever les tributs à leur profit. La plupart des maisons ayant été pillées, ils se firent donner des billets par les chefs des communautés, et déclarèrent qu'ils n'évacueraient la presqu'île qu'après

Digitized by Google

l'entier acquittement. Ils s'en rendirent les véritables maîtres; et au mépris de l'autorité du sultan, elle demeura en proie à leurs brigandages. Tel fut l'événement de cette grande entreprise dont le Péloponèse avait attendu sa délivrance.

Les peuples si fiers aujourd'hui de leur civilisation, de leurs gouvernements et de leurs arts, doivent frémir en considérant en quelle déplorable servitude sont tombés ces pays autrefois si florissants et éternellement célèbres par les fables les plus ingénieuses que l'esprit humain ait inventées, par ces mêmes fables qui font aujourd'hui l'amusement et les délices de tous les esprits cultivés; ces pays dont presque tous les aspects sont décrits depuis tant de siècles dans la poésie la plus élégante et la plus harmonieuse; plus justement célèbres encore par leur histoire que par leurs fables, où pour la première fois la liberté naturelle fut pour le bonheur commun astreinte à des lois civiles, et conservée par une autorité légitime; ces pays, enfin, où naquirent l'éloquence, les arts du théâtre, ceux de la paix et de la guerre, et dont l'histoire offre de si grands modèles dans tous les genres aux hommes qui veulent être véritablement hommes.

XXXII. *Premières opérations des flottes.*

L'escadre d'Elphinston, malgré son extrême faiblesse et la fatigue d'une si longue navigation, s'avançait seule encore contre la flotte ottomane. De cette flotte nombreuse, dix vaisseaux avaient été envoyés pour contenir les îles. Le capitan-pacha, également présomptueux, ignorant et lâche, en amenait dix autres sur les côtes du Péloponèse; et de ce nombre, quatre venaient d'entrer dans le port de Napoli pour y déposer des munitions et des troupes, et s'y informer de

Digitized by Google

la situation des affaires. Le reste, en vue du port, attendait à la cape, que ceux-ci les rejoignissent pour faire voile ensemble vers Navarin. Mais s'il y avait sur la flotte russe des étrangers qui devaient assurer ses victoires et faire appréhender aux Turks leur prochaine ruine, il y avait aussi sur la flotte ottomane un étranger, un Persan destiné à en réparer les défaites ; un de ces hommes extraordinaires qui conservent dans la décadence d'une nation les mœurs qui furent dans ses plus beaux siècles la vraie cause de ses prospérités : un des plus grands caractères que puissent offrir les histoires orientales, et par les étranges vicissitudes de sa vie, justifiant en quelque sorte les opinions de ces peuples sur la fatalité. Hassan, regardé au moment où j'écris, comme le seul espoir de l'empire ottoman, devenu capitan-pacha, et depuis douze ans, au milieu d'une cour orageuse, maintenu dans cette place par la reconnaissance publique, après avoir soumis tous les rebelles, ramené la paix dans toutes les provinces, et raffermi, du moins pour un temps, tous les débris de cet empire ébranlé, avait été enlevé par les Turks dans son enfance sur les frontières de Perse, vendu comme esclave à un habitant de Rodosto, dans le voisinage de Constantinople, et employé par son maître comme batelier. A la fleur de son âge, il s'échappa à l'aide d'un Grec qui le conduisit à Smyrne, et il s'y enrôla dans les recrues qu'on y faisait pour Alger ; admis dans cette milice, la garde et la maîtresse d'un trône auquel tout soldat a droit de parvenir, il ne tarda pas à se signaler chez ces barbares africains, par son intrépidité dans les chasses au lion. Deux fois, dans ces chasses, laissé pour mort au milieu des déserts, perdu dans les sables sans nourriture, sans eau, couvert de sang et de blessures, ces aventures mêmes le firent approcher du dey, combler de faveur ; et bientôt ses services l'élevèrent au second gouvernement du royaume. Mais la cour de ces pi-

Digitized by Google

rates à les vices de toutes les cours. Le refus de prendre parti dans les rivalités d'un favori et d'un ministre, lui en fit deux ennemis. Près d'être perdu et n'ayant plus qu'un moment pour s'évader, il marche avec les troupes de son gouvernement contre une de ces forteresses que les Espagnols conservent sur ces côtes; il feint de s'y présenter pour une de ces bravades consacrées chez les musulmans de ce pays, à qui le fanatisme persuade que tous ceux qui périssent par l'artillerie des Espagnols sont autant de martyrs. Arrivé le soir devant cette place, il fait à minuit détendre son camp et charger les équipages, comme s'il avait intention d'attaquer la ville au point du jour. Mais à la faveur de l'obscurité, s'éloignant de ses troupes, qui ne pouvaient soupçonner son dessein, il fait filer ses bagages vers la ville, où le gouverneur prévenu l'attendait, et s'y introduit avec quelques esclaves fidèles et toutes ses richesses. Accueilli par le roi d'Espagne, il traverse ce royaume, la France, l'Italie, se rend à Naples et s'y embarque pour Constantinople. Réclamé par un envoyé d'Alger, il est arrêté sans être entendu, et conduit dans une de ces prisons du sérail où une justice prompte appelle toujours le bourreau en même temps que l'accusé. Le sultan s'y rend déguisé, soit que le spectacle des supplices devienne quelquefois un délassement au milieu des ennuis et des délices d'un sérail, soit que l'équité de Mustapha fût inquiète d'un jugement si rigoureux. Hassan reconnaît le maître de l'empire, et lui parle avec cette même intrépidité qu'il avait si souvent portée dans ses combats contre les lions. Il lui rend compte des richesses réclamées par ses accusateurs; il prouve que c'était sa propre fortune, acquise dans ses emplois par les moyens que ces gouvernements tyranniques autorisent. Il lui dit : « Qu'injustement persécuté à Alger, il était venu chercher asile à Constantinople, non comme un vil fugitif dans une

Digitized by Google

terre étrangère, mais comme un opprimé à qui son innocence donne droit de recourir au chef suprême des musulmans ; et que n'y trouvant encore que l'oppression, la captivité et la mort, il le citait au tribunal devant lequel le maître et l'esclave, le juge et l'accusé sont égaux ». Mustapha aimait le courage et cherchait la justice. Hassan l'étonna et lui plut; et dans cette prison même, il lui donna le commandement d'un vaisseau de guerre. Hassan refusa d'abord cet emploi, n'ayant pour l'exercer d'autres connaissances que celles que lui avaient acquises son premier état de batelier et de courts voyages sur mer. Mais la volonté d'un sultan est regardée comme un décret du ciel. Hassan n'avait adopté ni les mœurs efféminées de Constantinople, ni les secrètes inobservations de tous les préceptes de la loi; musulman dévot, fermement attaché au système de la prédestination, y puisant un nouveau motif de s'abandonner à son intrépidité naturelle et de se jeter aveuglément dans tous les périls, attaché aux nations franques par reconnaissance des services qu'il en avait reçus, et sachant par l'instinct naturel de son génie, malgré l'ignorance où l'a laissé l'éducation la plus grossière, admirer leurs arts, leur police, leur discipline ; il était devenu en peu d'années le troisième amiral de la flotte ottomane, et en cette qualité il montait le même vaisseau que le capitan-pacha. Il était sur ce vaisseau ce qu'on nomme dans la marine française capitaine de pavillon.

Pendant que les six vaisseaux turks attendaient à la cape, en vue du port de Napoli, Elphinston, avec ses trois seuls vaisseaux et ses deux frégates, s'approcha sous pavillon vénitien; et aussitôt qu'il fut à la portée du canon, arborant pavillon russe, il attaque avec le courage le plus déterminé, cette partie séparée de la flotte ennemie. Hassan engagea le vaisseau d'Elphinston avec une bravoure égale à celle de

Digitized by Google

cet Anglais. Mais il fut aussitôt abandonné; et les cinq autres vaisseaux se réfugièrent dans le port voisin. Hassan seul, exposé à tout le feu de la flotte russe, eut quelque peine à se dégager, et parvint à se retirer d'abord sous le feu d'une petite forteresse, bâtie à la pointe d'un rocher qui défend l'accès de ce port, où ce feu protégea son entrée. Elphinston l'y poursuivit, y bloqua cette flotte pendant deux jours, s'approcha suffisamment pour l'y canonner ; mais un vent violent du nord l'exposait à se briser à la côte. Un de ses vaisseaux toucha sur des bas-fonds; et, se contentant alors de ce premier avantage, et d'avoir déconcerté les projets des ennemis, il se retira pendant la nuit du golfe d'Argos, vers l'île de Cérigo ou de Cythère, pour aller au-devant des secours qu'il attendait.

Les Turks ne profitèrent pas d'abord de son éloignement. Une grande contrariété d'opinions divisait leurs principaux chefs. Le capitan-pacha avait pris la ferme résolution de ne plus combattre, et sa lâcheté se couvrait de prétextes plausibles. Il soutenait « que les Russes, chassés du Péloponèse, discrédités auprès des Grecs, n'étant plus maîtres d'aucun port, n'ayant aucune île dont ils pussent tirer des vivres, exposés à périr de faim et de misère, seraient bientôt forcés de quitter l'Archipel avec toute l'ignominie qui suit une folle entreprise; que, dans leur désespoir, le hasard d'un combat étant leur unique ressource, il fallait leur ôter cette ressource même ; que ce hasard n'était point égal pour les deux flottes, les Russes ne pouvant y perdre que leur flotte même, et les Turks une partie de leur empire ». Hassan représentait « que l'opprobre d'avoir fui devant trois vaisseaux, et de s'être caché dans un port, aurait de funestes suites, s'il n'était pas réparé ; que les espérances des Grecs renaîtraient ; que leur faveur générale rendrait les Russes maîtres de ce grand nombre d'îles uniquement habitées par des Grecs ;

Digitized by Google

qu'ils y trouveraient d'inépuisables ressources; que les dix vaisseaux turks enchaînés dans ce port, dont la sortie était difficile, y seraient aisément bloqués par un petit nombre de vaisseaux ennemis; que le reste de la flotte ottomane demeurerait séparée, et dans un danger perpétuel d'être attaquée avec toutes les forces russes réunies; qu'il fallait profiter de l'éloignement des Russes, rejoindre les dix vaisseaux qu'on avait laissés en arrière; et qu'après cette jonction au milieu des îles de l'Archipel, contenues alors par la présence d'une flotte si nombreuse, on pourrait, ou chercher le combat avec plus d'avantage, ou, par une sage circonspection, le refuser sans honte *. Le pacha, gouverneur du Péloponèse, qui commandait dans cette forteresse, mit fin à ces disputes. Cet homme timide, sans s'exposer lui-même à aucun péril, avait conduit avec succès, du fond de sa citadelle, toute la guerre du Péloponèse, et ne craignait plus rien pour sa presqu'île. Il avait vu avec épouvante les vaisseaux russes braver et canonner la flotte, sous le feu même de ses deux forts. Il tremblait qu'ils ne revinssent bientôt l'y bombarder; et, répétant sans cesse qu'il n'avait plus aucun besoin de secours, il menaça le capitan-pacha de faire tirer le canon du château sur la flotte, si elle s'obstinait à ne point reprendre la mer. Elle sortit de ce port, la nuit du 30 au 31 de mai; et au point du jour elle aperçut dans l'éloignement l'escadre russe beaucoup plus nombreuse que les jours précédents, et prit la fuite à toutes voiles. Les Russes, après quelques heures de poursuite, la perdirent de vue au milieu des îles dont cette mer est coupée. La flotte ottomane, successivement augmentée de tous les vaisseaux dont elle s'était séparée, errait dans ces parages étroits, se portant sans cesse d'un rivage à un autre, toujours soigneuse d'éviter le combat, et quelquefois poursuivie par l'escadre russe. Hassan représenta enfin au capitan-pacha la

Digitized by Google

honte de cette conduite. « Il fallait, disait-il, puisqu'on avait pris la résolution prudente d'éviter les ennemis, ne pas avoir le déshonneur de fuir perpétuellement devant eux, au risque perpétuel d'être forcé au combat. Il fallait se retirer ou aux Dardanelles, ou dans quelque autre station inattaquable ; et de là attendre le parti que prendrait la flotte russe, désormais fatiguée, sans vivres, ne trouvant partout que des côtes ennemies, ou contenues par le voisinage de la flotte ottomane ». On était alors vers les côtes d'Asie. Le capitan-pacha se confiant, pour la défense des Dardanelles, à leurs propres forces, résolut de se retirer dans le golfe de Smyrne. La flotte, après avoir atteint l'île de Chio, au lieu d'entrer dans le golfe, tourna l'île, et fut jetée par ses mauvaises manœuvres, dans le canal qui sépare Chio de la côte d'Asie. A l'aspect de cette côte, l'amiral ottoman crut y avoir trouvé la station inexpugnable qu'il cherchait.

Ce canal a dans sa plus grande largeur quatre lieues françaises, si on y comprend l'enfoncement de deux golfes opposés, l'un sur le rivage de l'île, et au fond duquel est bâti la ville de Chio ; l'autre sur le rivage de l'Asie, et au fond duquel est située une petite ville connue dans l'antiquité sous le nom de Cysus, et aujourd'hui sous le nom de Tchesmé. A l'entrée du canal, dont la longueur est de sept lieues françaises, sont situées les petites îles Spalmodari, environnées d'écueils. Il n'y a pas une plage, pas un rocher sur ces mers, qui n'aît quelque nom dans l'histoire. Ce fut dans ce canal que se donna autrefois, entre la flotte d'Antiochus et celle des Romains, une célèbre bataillle qui commença à décider du sort de l'Asie. Les vaisseaux turks se rangèrent le long du rivage d'Asie, dans une position presque semblable à celle qu'avait prise la flotte d'Antiochus. Quinze vaisseaux de ligne, trois grandes frégates, sept grands vaisseaux armés, et quelques galères amarrées sur leurs ancres, for-

Digitized by Google

mèrent un croissant dont les deux extrémités étaient appuyées par des bancs de sable et des rochers à fleur d'eau. Des batteries furent établies sur ces rochers et sur la côte. Dans cette position formidable, les Turks ne croyaient pas que les Russes eussent jamais l'audace de les attaquer ; et quand ils apprirent l'approche de leur escadre, ils reçurent cette nouvelle avec joie.

XXXIII. *Combat entre la capitane turque et le vaisseau amiral russe.*

Les Russes s'étaient d'abord avancés dans les mers de l'Attique; et en paraissant à la vue de Négrepont et d'Athènes, ils avaient tenté vainement de faire soulever ces deux villes, que l'exemple du Péloponèse avait effrayées. Ils entrèrent ensuite dans l'Archipel, et trouvèrent toutes les îles contenues par la même crainte. Cette escadre était encore alors commandée par Elphinston; mais de funestes divisions avaient eu lieu au moment de sa jonction avec l'escadre de Spiritoff. Par une suite de l'incroyable légèreté avec laquelle une si grande entreprise avait été imaginée et conduite, il n'avait point été décidé d'avance à qui devaient appartenir le pavillon amiral et le commandement suprême. Le chef d'escadre anglais, avec toute la violence de son caractère, avec toute la fierté d'une nation accoutumée à régner sur les mers, avec la juste confiance que lui inspirait un premier succès, refusait de se soumettre à aucune autorité. Spiritoff, brave et déterminé, mais sans expérience et sans talent, uniquement choisi afin qu'un nom russe fût en tête de tous les ordres et plus encore en tête de toutes les relations, ne voulait point céder ce vain honneur; et tous les Russes se joignaient à lui avec une égale opiniâ-

Digitized by Google

treté. Le seul Théodore leur répondait : « Que l'honneur national était de vaincre ». Il avait d'abord employé le pouvoir souverain qui lui était confié en l'absence de son frère, pour faire obéir Spiritoff. Celui-ci, les larmes aux yeux, avait déposé le pavillon amiral. Après un long intervalle, Alexis, ayant rejoint l'escadre sur les côtes de l'île de Paros, et rassemblé toutes les forces russes, la dispute sur le commandement fut aussitôt renouvelée, et remise à la décision de ce chef suprême. Alexis, élevé dans les derniers rangs du peuple russe, imbu dès son enfance de cette haine inquiète et jalouse que les anciens Russes conservent contre les étrangers, décida autrement que son frère. Le pavillon amiral fut reporté sur le vaisseau de Spiritoff, au mépris de tous les emportements d'Elphinston, qui s'indigna de se voir soumis à de pareils chefs, conduits eux-mêmes par d'autres Anglais, ses subalternes dans la marine de sa patrie. On apprit alors, par un navire grec, que la flotte ottomane était vers l'île de Chio; et on partit pour l'aller chercher dans ces parages.

Le capitan-pacha, à la nouvelle qu'on apercevait l'escadre russe, quitta son vaisseau et se fit mettre à terre, sous un de ces prétextes que la lâcheté sait toujours imaginer. Il feignit d'avoir de nouveaux ordres à donner pour l'établissement de quelques batteries. Sa felouque étant fort remarquable, toute la flotte ottomane le vit prendre terre; et il n'y eut aucun Turk qui ne se crût trahi.

Le brave Hassan, resté seul commandant de la capitane, reçut ordre d'aller avec deux frégates se montrer à l'escadre ennemie pour se faire poursuivre et l'attirer dans le canal où sa destruction paraissait assurée. Il la serra, d'assez près pour en compter toutes les voiles, et revint prendre sa position à la tête de la ligne turque, entre les deux vaisseaux chargés particulièrement de suivre et de défendre la capitaine.

Digitized by Google

Le lendemain 5 juillet, à sept heures du matin, le vent du nord favorisant l'entrée de l'escadre russe dans le canal, elle s'avança composée de neuf vaisseaux et de quelques frégates. Elle défila entre les îles Spalmodari, et mit tous ses canots à la mer à la vue de la flotte ennemie. L'aspect de la grande supériorité et du bel ordre de l'armée ottomane, imprima quelque terreur à tous les esprits. On avait jusque-là ignoré le renfort que les Turks avaient reçu ; et quand on aperçut tous leurs vaisseaux sur leurs ancres, rangés en forme de croissant, la droite appuyée en terre ferme, la gauche sur la pointe d'un banc de sable, cette disposition plus habile qu'on ne s'y était attendu, déconcerta les mesures qu'on avait prises; mais les Russes, après le honteux abandon du Péloponèse, après avoir perdu la faveur des Grecs, sans port, sans asile, réduits a ne pouvoir rien entreprendre, venaient en désespérés chercher cette flotte, résolus de vaincre ou de périr. Un signal appela tous les commandants à bord du vaisseau amiral. Il fut décidé dans ce conseil que les neuf vaisseaux se partageraient en trois divisions égales. Spiritoff, encouragé par l'honneur du pavillon qu'il avait recouvré et conduit en effet par Gregg, contre-amiral anglais, commandait l'avant-garde. Alexis, comme généralissime, devait conduire le corps de bataille, mais se tenait sur une autre frégate dans un extrême éloignement. Elphinston, mécontent et irrité, conduisait l'arrière-garde. Le premier vaissseau de l'avant-garde russe mit toutes ses voiles, et porta vent-arrière sur la capitane turque, qui était le second vaisseau de cette grande ligne, amarrée sur ses ancres le long du rivage. Le vaisseau russe, en envoyant sa bordée, reçut lui seul tout le feu des trois premiers vaisseaux turks; et trouvant sa position trop désavantageuse, après avoir ainsi engagé l'attaque, il mit ses deux canots devant, et s'éloigna. Le vaisseau qui le suivait s'avança avec une plus grande in-

Digitized by Google

trépidité; c'était l'amiral russe monté par Spiritoff, par Gregg et par Théodore. Il donna sa bordée au travers des trois vaisseaux turks; et en recevant les leurs, un de ces gros boulets de marbre dont les Turks font usage dans leurs énormes pièces, emporta son gouvernail. Ce vaisseau, couvert de toutes ses voiles, ne pouvant plus alors manœuvrer et obéir, dérivant sur la capitane, prêt à tomber sur elle, continuait de la foudroyer; et soit par l'extrême promptitude de son artillerie, soit par la rapidité avec laquelle cette énorme masse était entraînée sur la capitane, il faisait partager à son ennemi tout son péril. Hassan, qu'un ordre rigoureux attachait au rivage, s'efforçait cependant d'éviter le choc du vaisseau qui, en l'écrasant de son artillerie, tombait sur lui à toutes voiles; et le désordre où il avait mis le vaisseau russe lui faisait concevoir l'espoir d'un plus grand avantage. Dans le même temps que, par l'adresse de ses mouvements sur ses câbles, il évita le choc dont il était menacé, il longea le vaisseau ennemi, y fit jeter les crampons, et parvint à lui donner l'abordage. C'étaient des deux parts les plus beaux vaisseaux des deux flottes, les équipages les plus nombreux, les troupes d'élite. Un combat désespéré s'engagea entre eux. Les Turks, animés par la bravoure de leur capitaine et par l'espoir d'une si belle prise, s'élançaient dans le vaisseau russe, s'y précipitaient du haut des vergues, y entraient par les sabords. Les Russes jetaient dans le vaisseau ennemi des matières enflammées, des grenades, des pots à feu, espérant pouvoir se dégager et détacher les crampons, pendant que les Turks éteindraient l'incendie de leur vaisseau. Une vingtaine de plongeurs maltais armés de long fers pointus, s'élancèrent à la mer, y plongèrent et travaillèrent sous l'eau à trouer et à trépaner le vaisseau turk. Les deux autres divisions russes avaient manœuvré pour se porter contre le centre et la gauche de la

Digitized by Google

flotte turque, dont tous les vaisseaux présentaient constamment le travers ; et chacune de ces divisions parvenue à la hauteur où devait commencer son attaque, se tenait à la juste portée de son artillerie, n'osait s'engager plus avant dans ce formidable, cercle et portait sa plus grande attention sur l'événement du combat qui continuait avec fureur entre la capitane et le vaisseau amiral.

La valeur de Hassan, déjà couvert de sang et de blessures, était près de l'emporter sur toute résistance. Le vaisseau russe était jonché de morts. Les Russes désespérant enfin de détacher les crampons, se jetèrent eux-mêmes dans le vaisseau ennemi. Au milieu du tumulte et de la fumée, et en passant ainsi mutuellement dans le vaisseau les uns des autres, les Russes qui se précipitaient dans le vaisseau turk y massacraient ceux de leurs compatriotes qui les y avaient devancés ; et les Turks égorgeaient les Turks qu'ils trouvaient dans le vaisseau russe. Le feu prit plusieurs fois sur les deux vaisseaux, et l'embrasement fut éteint sans que l'attaque et la défense fussent moins opiniâtres. Les Turks qui ont à l'arme blanche une intrépidité, une légèreté, une adresse infiniment supérieures à celles de toute autre nation, après neuf quarts-d'heures de cette horrible mêlée, étaient enfin près de se rendre maîtres du vaisseau russe. Elphinston qui suivait de l'œil tous les événements du combat, fier de pouvoir secourir et sauver l'amiral russe, lui envoya les trois chaloupes de sa division. Une est coulée à fond par les canons turks ; deux abordent le vaisseau russe, y portent des troupes fraîches ; et ce renfort ranimant les courages, on parvint à repousser les Turks, à détacher le vaisseau, et déjà les chaloupes l'emmenaient à la remorque, chargé d'une troupe de Turks, qui, de vainqueurs devenus presque prisonniers, continuaient à s'y défendre. Mais de ce même côté où ils se défendaient encore, et dont ils

Digitized by Google

étaient maîtres, deux felouques turques, également chargées de troupes, étaient prêtes à l'aborder. Hassan resté sur son vaisseau, et qui voyait avec désespoir sa proie lui échapper, s'élance à la mer, nage vers une de ces felouques, et, parvenu à y monter, quittant à la hâte ses vêtements mouillés, sans turban, un sabre à la bouche, deux pistolets attachés au col, il gravit sur le vaisseau russe, où le combat recommence avec une nouvelle furie. La force du vent, du courant et des voiles, ramenant le vaisseau russe vers la côte, il tombe une seconde fois sur la capitane. Gregg, voyant alors son vaisseau aux mains de l'ennemi, monta lui-même aux cordages, mit de sa main le feu aux voiles, et se jetant aussitôt dans les chaloupes avec Spiritoff et une vingtaine d'officiers, abandonna son vaisseau à l'ennemi et aux flammes. Hassan, maître du vaisseau embrasé, aperçut au travers du feu et de la fumée, l'évasion des officiers russes. Il vit ce qui restait de leurs soldats et de leurs matelots, dociles encore dans la confusion de la défaite et de l'incendie, n'ajoutant point à la confusion par de vains efforts pour leur propre salut, et respectant, par une obéissance tout à la fois héroïque et servile, la fuite de leurs officiers. Il considéra la mer couverte des canots de leur escadre, qui s'approchaient pour recueillir ceux qui pourraient encore échapper. Hassan dans sa victoire même, exposé au plus extrême péril, s'arrêta plein d'étonnement pour contempler la discipline de ses ennemis; et son admiration, à ce que lui-même a raconté, suspendit un moment le soin de son salut. Aucun ordre pareil ne pouvait exister chez les Turks. Les plus lâches, dans le combat, s'étaient servi des canots pour fuir; les felouques étaient loin, et la capitane non moins embrasée que le vaisseau russe. Il n'avait plus d'autre ressource que de s'élancer une seconde fois à la mer, tout affaibli qu'il était par cinq bles-

Digitized by Google

sures et par le sang qui en coulait. Un ami lui restait, un Algérien, qui l'avait depuis longtemps accompagné dans tous ses périls et toujours partagé sa fortune. Au moment où ils allaient ensemble s'élancer dans les flots, ils virent étendu sur le pont un esclave espagnol qui avait donné dans le combat des preuves du plus grand courage, et qui respirait encore. Hassan arrête son compagnon, lui dit que de laisser ce brave homme sur le vaisseau, c'est l'abandonner aux flammes et que la mer peut le sauver. Ils le prennent, le précipitent avant eux et la fortune seconda leur pitié. Tous deux s'élancent après lui. Au moment où Hassan prit cette résolution, un Grec, excellent nageur, monté sur un canot russe, le voit de loin, le reconnaît, s'élance à la mer; mais sa chute et les vagues dérobant un moment à ses yeux celui qu'il voulait saisir, il s'élance sur un autre Turk; et ces deux malheureux, au milieu des flots, se saisissent à la vue des deux escadres et se poignardent l'un l'autre. Pendant ce temps, l'Algérien qui n'avait aucune blessure, parvint à saisir Hassan, et nageant vers un débris qui flottait sur l'eau, l'y conduisit, l'y attacha, et le traîna ainsi au rivage.

Les deux vaisseaux embrasés, se détachant par l'effet de l'incendie, voguaient au gré du vent et des vagues. Le vaisseau russse bien plus enflammé, brûlant avec rapidité, aborda près de terre et sauta le premier. Le vaisseau turk, ne brûlant encore que par le haut, était porté au milieu de la flotte ottomane. Cette flotte épouvantée, coupa ses câbles, et chaque vaisseau, déployant ses principales voiles, suivit la côte. Les deux divisions russes qui se trouvaient aussi sous le vent du vaisseau enflammé, n'inquiétèrent point cette fuite; et seulement à mesure que les vaisseaux turks en longeant le rivage, passaient à leur portée, les uns et les autres se canonnaient en désordre et dans l'éloignement.

Digitized by Google

Les vaisseaux turks en suivant ainsi la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchesmé, et y entrèrent comme dans un asile.

XXXIV. *Incendie de la flotte ottomane.*

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et, apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite et dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui s'élevait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sortie de cette baie. Mais les courants firent tomber ces quatre vaisseaux sous le vent, sans que de tout le jour aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune des deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril, l'une malgré sa force, amoncelée entre des rochers, où il était facile de la détruire, l'autre, malgré sa faiblesse, séparée en deux divisions, hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitan-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à sa résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchesmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendit à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles pour en faire venir encore quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante à établir des batteries sur le rivage. Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux placés en travers dans

Digitized by Google

l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte et défendaient le passage. Mais pendant cette même journée, l'escadre russe, parvenue à se réunir, préparait des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit, ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta longtemps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, faisant de son côté un feu terrible et continuel avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées, de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée, et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde placée à leur tête envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps, les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Slaves et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt; et brûla inutilement l'autre s'en éloigna et gagna le centre de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques grillages d'un des plus gros vaisseaux turks. Cinq minutes après le vaisseau turk fut enflammé; et le feu gagna aussitôt sur les trois autres vaisseaux qui fermaient le port.

Les vaisseaux russes auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants les flammes poussées par le vent s'élevèrent, s'étendirent et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris

Digitized by Google

sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turks était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage. Mais les canons de ces vaisseaux étant chargés ; à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient du sein de cet horrible incendie, et dispersaient au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés.

Les habitants de Chio accourus au rivage, et tremblant de voir leur ville pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement à la lueur de l'incendie, et sur toute la surface de la mer, différentes scènes de cette horrible catastrophe ; les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés ; la forteresse de Tchesmé, la ville et une mosquée bâties en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction, il y eut un si horrible fracas, que Smyrne, distant de dix lieues, sentit la terre trembler. Athènes, à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit. Les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin.

Les chaloupes russes sauvaient quelques-uns des malheureux qui après être sautés en l'air, ou s'être précipités eux-mêmes dans la mer, erraient sur les flots ; et quoique le plus grand nombre des Turks fût parvenu à se jeter à la côte, tous les rivages d'alentour furent couverts de cada-

Digitized by Google

vres. Il y eut de brûlés quinze gros vaisseaux de soixante-quatorze à cent pièces de canon, neuf de quinze à trente, et plusieurs galères. Un seul vaisseau de soixante canons et cinq galiotes, échappèrent aux flammes, et tombèrent entre les mains des Russes.

XXXV. *Dispute dans le conseil de guerre, tenu par les Russes*

La terreur fut aussi grande dans Constantinople que l'avait été la sécurité. On trembla que l'escadre russe ne franchît le passage des Dardanelles, seule défense de cette capitale, et ne vînt incendier Constantinople, ou dicter la paix sous les murs du sérail. Le vent du nord, qui avait favorisé les Russes pendant le combat, ne dura que le temps nécessaire pour réparer leur escadre, et devint favorable pour faire voile vers le détroit et forcer le passage.

Elphinston l'avait juré sur sa tête à l'impératrice. Il insista avec sa violence accoutumée pour aller terminer la guerre. Gregg et tous les Anglais appuyèrent son avis. Mais cette escadre victorieuse était dans un dénuement total. Il ne restait qu'une poignée de Russes et vingt mille Albanais, Monténégrins, Zantiotes, Maïnotes et autres ramas de Grecs pris dans les îles; beaucoup de malades, beaucoup de blessés, pas six cents hommes en état de combattre, presque plus de munitions. « Moins on avait de monde et de ressources, disait Elphinston, plus il fallait profiter à la hâte de la terreur qu'on avait inspirée, et achever la guerre par une heureuse témérité. » Déchu du commandement, il ne demandait pour lui que l'honneur de montrer le chemin. Orloff attendait une troisième escadre partie de Pétersbourg avec des troupes de débarquement.

Digitized by Google

Une haine invincible avait éclaté entre Elphinston et lui. Orloff avait demandé à l'impératrice de le délivrer de cet homme violent et intraitable. Soit cette haine, et que la promesse même faite par Elphinston à l'impératrice éloignât Orloff d'une tentative dont cette homme se fût attribué l'honneur; soit lâcheté, car Orloff, si renommé par son audace dans une conjuration, s'était toujours tenu loin des combats, et s'était évanoui à l'embrasement des deux premiers vaisseaux, soit enfin que le bombardement et l'incendie de Constantinople, en terminant aussitôt la guerre, n'eût pas assuré la fortune qu'il méditait pour sa famille, ambitieuse de régner dans quelque partie de la Grèce, il s'opposa à cette tentative. Il représenta : « Que ses espions répandus dans toute la Grèce ne lui avaient encore fait parvenir aucune nouvelle, ni de l'escadre qui devait arriver par la mer Noire, ni de l'armée qui devait arriver par la Géorgie; qu'il ne fallait pas risquer la flotte de sa souveraine; que cette flotte périrait tout entière à l'attaque des Dardanelles; qu'elle n'avait pas été envoyée pour décider la paix par un coup de main, mais pour faire dans la Grèce un établissement durable; qu'il fallait s'emparer des îles qui avoisinent le détroit, empêcher Constantinople de tirer ses vivres de l'Archipel, abandonner cette ville aux séditions que la famine y ferait naître, ou du moins attendre dans cette position que l'armée de Géorgie se fût avancée vers Trébizonde, et que la flotte du Tanaïs fût descendue vers le canal du Bosphore. »

XXXVI. *Ils n'attaquent ni les Dardanelles, ni Chio, ni Smyrne.*

Les Russes restèrent donc dix jours entiers dans les parages de Tchesmé, s'occupant à chercher dans les eaux où

Digitized by Google

la flotte ottomane avait été incendiée tout ce qu'on pouvait recueillir de ses débris. On en repêcha l'artillerie ; on s'empara des barques restées au rivage ; on pilla la bourgade de Tchesmé. Deux villes riches et florissantes étaient dans le le voisinage, Chio et Smyrne ; l'une capitale de cette île, célèbre dans l'antiquité par la culture de ses terres, et encore aujourd'hui la mieux cultivée de l'Archipel. Deux vaisseaux russes vinrent ancrer sur la côte. Mais, avertis par une intelligence secrète que les Turks y étaient en force et tous les Grecs désarmés, les Russes ne voulurent pas compromettre leur gloire et laisser par une attaque inutile dissiper la terreur qu'ils avaient inspirée. Smyrne, sur la côte d'Asie, et qui au milieu d'un pays dévasté, en proie aux brigands, et où les peuples n'ont conservé aucun art, conserve encore presque seule son industrie et son commerce, nageait alors dans le sang. Les Turks échappés des vaisseaux embrasés s'y étaient réfugiés ; et communiquant leur rage au peuple et à la milice, ils se jetèrent sur tous ceux des Grecs qu'ils rencontrèrent dans les rues. Plus de mille furent massacrés , et parmi eux quelques Européens. Le pacha et les beys risquèrent leur vie pour apaiser ces furieux. Plusieurs Grecs se sauvèrent dans des barques et portèrent cette nouvelle au comte Orloff, en le suppliant de les secourir. Mais à la réquisition du pacha, les consuls des nations franques envoyèrent en commun une députation à ce général, pour le prier de ne point attaquer Smyrne, et lui représenter que la seule apparition de sa flotte serait le signal du pillage et du massacre de plus de mille sujets de tous les souverains de l'Europe ; que Smyrne devait être considérée moins comme une ville ennemie, que comme une ville neutre et l'entrepôt général de tout le commerce du Levant. On travaillait en même temps à mettre en défense le port, le château et la ville. Le consul de France, Peysonnel,

Digitized by Google

homme distingué par l'étendue de ses connaissances et de ses talents, employait tous les Français à ces travaux. Orloff se servit des prétextes honorables qu'on lui fournissait; et sous un voile de modération et d'égards, il couvrit la faiblesse qui l'empêchait de rien entreprendre.

Cependant on apprit que plusieurs vaisseaux turks avaient été, avant l'incendie, mandés des Dardanelles. Elphinston fut envoyé pour les intercepter; et avec le vent le plus favorable, ce chef d'escadre, résolu de justifier ses promesses, fit enfin voile pour le détroit.

XXXVII. *Description des Dardanelles.*

Ce canal célèbre où une mer étroite sépare l'Europe et l'Asie, est défendu à sa première entrée par deux forteresses situées sur les deux rivages opposés. On les nomme les *nouveaux châteaux*, parce qu'ils ont été construits dans le dernier siècle, afin que les flottes turques fussent protégées à cette entrée contre les insultes des flottes vénitiennes, qui avaient osé plus d'une fois les y venir attaquer. La distance de l'un à l'autre de ces châteaux est presque de deux mille toises. Le canal dans son intérieur et sur les deux rivages est bordé de collines cultivées par des habitants grecs. On rencontre ensuite les *vieux châteaux*. Mahomet II les fit bâtir aussitôt qu'il eut conquis Constantinople; et dans cet endroit, l'intervalle d'un rivage à l'autre ne s'étend qu'à 750 toises. Plus avant il se resserre encore; et à une lieue et demie au nord des vieux châteaux, deux pointes qui se rapprochent ne laissent de canal entre elles qu'environ 375 toises. C'est là le passage renommé chez les poëtes par le courage et l'infortune de Léandre, qui le traversait à la nage toutes

Digitized by Google

les nuits pour voir pendant quelques heures Héro, son amante. Il est plus renommé encore chez les historiens ; chez ceux de l'antiquité comme chez les modernes. C'est l'endroit où Xerxès fit jeter un pont, quand il amena toutes les forces de l'Asie pour attaquer inutilement la Grèce. C'est l'endroit que Soliman, sans vaisseaux et sans barque, franchit sur un radeau, conduisant pour la première fois en Europe une troupe de Turks, qui devaient y fonder un nouvel empire.

Sur la pointe de terre qui dans cet endroit resserre le passage du côté de l'Europe, était l'emplacement de l'ancienne Sestos. Sur le rivage d'Asie, on voit encore les ruines d'Abydos. Ce passage étroit n'était point fortifié ; et les premières difficultés franchies, on ne trouvait plus qu'une vaste mer ouverte jusqu'à la capitale de l'empire ottoman, située à 60 lieues plus loin sur un autre canal, qui communique de la Propontide avec la mer Noire.

Le nom de Dardanelles que porte aujourd'hui ce détroit et les châteaux qui le défendent, s'est perpétué sur cette côte depuis Dardanus, l'un des fondateurs de Troie, située non loin de ce rivage. Le promontoire qui du côté de l'Asie s'avance dans la mer, était le promontoire Sigée, si renommé chez les anciens poëtes.

Les Turks n'avaient fait aucun préparatif pour mettre les châteaux en défense. Les murs étaient en ruines. Il n'existait auprès des châteaux d'Asie qu'une seule batterie à moitié ensablée. On avait retiré presque tous les canonniers pour les envoyer aux armées de terre. Un visir disgracié, ce même Moldavandji, qui à la fin de l'hiver précédent, avait si témérairement entrepris de conduire les Turks en Pologne, et que toute son armée avait alors abandonné,

Digitized by Google

commandait aux Dardanelles comme dans un lieu d'exil. Il se reposait avec sécurité sur l'ancienne réputation de ses châteaux et sur la force naturelle du lieu. En effet, des courants rapides, augmentés par la violence des vents du nord fréquents en ces climats, empêchent souvent les vaisseaux de remonter le canal. Mais cet obstacle avait disparu. Un vent du sud forcé, qui dura plusieurs jours, aurait fait franchir à l'escadre russe ce passage redouté.

XXXVIII. *Elphinston entre dans le détroit.*

Le 26 juillet vers les cinq heures du soir, l'escadre d'Elphinston, composée de trois vaisseaux et de quatre frégates, en poursuivant les deux caravelles qu'elle avait eu ordre d'intercepter, et qui à sa rencontre étaient rentrées dans le canal, vint insulter les premiers châteaux. Les batteries turques firent feu. Il y avait autant de coups à tirer que de pièces, mais rien pour recharger. En sacrifiant, ou pour mieux dire en exposant deux frégates, pour balayer les canonniers turks qui étaient entièrement à découvert, la flotte russe eût aisément franchi le premier pas. Le vent du sud soufflait avec assez de force pour refouler les courants avec rapidité.

Elphinston entre dans le canal à travers les décharges de l'artillerie ennemie. Il passe sans être atteint; et, voyant que pas un vaisseau russe ne le suit, content dans sa rage d'avoir justifié en quelque sorte ses promesses, content d'avoir rejeté sur les généraux russes la lâcheté qui leur arrachait des mains une si brillante victoire, il s'avance tranquillement dans le détroit, ne daigne pas tirer un seul coup sur les batteries turques, jette l'ancre dans le canal même, y fait sonner ses trompettes, battre ses tambours, se fait servir du

Digitized by Google

thé; et après avoir ainsi insulté plus encore à la faiblesse russe qu'à la faiblesse ottomane, il revire de bord, et malgré le vent contraire, se laisse ramener par les courants et rejoint son escadre.

Moldavandji, ce pacha présomptueux, commis à la garde des Dardanelles, s'attribuait avec orgueil un succès dont il n'avait jamais douté, et ne craignait point une seconde tentative. De leur côté, les Russes restaient avec quelques vaisseaux à l'entrée du détroit. Leur flotte entière s'y était alors réunie, afin de s'emparer de toutes les îles qui l'environnent, d'y passer l'hiver, d'intercepter les convois qui passent de l'Archipel à Constantinople, et d'attendre les nouveaux renforts qui arrivaient de Russie. Les troupes de terre étaient descendues dans l'île de Lemnos, située en face du canal, et assiégeaient le château de cette île, dont le port eût aisément contenu leur flotte. Pendant ce temps, leurs vaisseaux occupaient les passages des îles voisines, et bloquaient l'entrée des Dardanelles. Les deux ennemis restaient ainsi dans un égal aveuglement, dans une égale ignorance, les uns de leur danger, les autres de leur avantage. Mais il ne fallait que la durée d'un vent favorable pour démontrer enfin aux Russes ce qu'ils pouvaient oser; la destinée d'un si grand empire et de tant d'États ne dépendait alors que de ce léger caprice de la fortune.

XXXIX. *Le baron de Tott.*

Constantinople n'était pas aussi tranquille; et ce peuple désarmé n'avait pas cette trompeuse sécurité que donne à des barbares l'attente du danger les armes à la main. Quelques étrangers surtout firent représenter au divan l'extrême péril qui menaçait l'empire. La vérité des avis

Digitized by Google

qu'ils avaient donnés, et qu'on se reprochait de n'avoir pas utilisés, fit ajouter plus de foi à leurs nouveaux avis.

Il s'y en trouvait un parmi eux qui avait commencé à rendre de grands services à l'empire ottoman, et qui s'offrit alors à mettre les Dardanelles en défense ; c'était le baron de Tott, né d'une de ces familles hongroises qui ont si longtemps défendu la liberté de leur pays contre la tyrannie de la maison d'Autriche, soutenues dans les temps de guerre générale par la Turquie et par la France, et toujours abandonnées dans les traités de paix. Quelques-unes de ces familles ont péri ; d'autres, réfugiées en France, ont les premières formé chez cette nation des corps de troupes légères à l'imitation des troupes hongroises. Le père du baron de Tott avait contribué à lever et à former le premier régiment que la France en ait eu. Plusieurs occasions de servir sa nouvelle patrie, l'ayant ramené plus d'une fois à Constantinople, son fils l'avait suivi dans un de ses voyages, s'y était instruit des usages et de la langue turque ; et de là, revenu en France sans autre fortune que le métier de la guerre, il avait appris les détails de presque tous les arts militaires. Une commission, semblable à une de celles qu'avait eues autrefois son père, lui avait été donnée au commencement des troubles actuels ; et c'est de lui que nous avons parlé sous le nom du secret émissaire que la France avait eu auprès du kan des Tatars, et qui avait contribué à faire déclarer cette guerre. La mort de Krim-Gueray l'ayant rendu inutile en Tatarie, il était revenu à Constantinople, et avait eu l'adresse, par le moyen d'un médecin du sérail, de faire parvenir sous les yeux du sultan quelques mémoires sur tout ce qui manquait aux Turks dans toutes les parties de la guerre. A cette lecture, ce prince parut frappé d'étonnement. Il apprit avec terreur que les plus simples notions de cet art lui avaient toujours été étrangères, et l'étaient devenues à son peu-

Digitized by Google

ple. Il fit successivement demander de plus grandes instructions, et reconnut enfin que cette ignorance s'étendait également à tous les arts militaires. Tott, pour se faire entendre de ce prince, fut réduit à composer des cartes géographiques du théâtre des hostilités, dont le sérail et le divan et Constantinople même, étaient entièrement dépourvus. Cette intelligence entre le sultan et un jeune étranger demeura quelque temps cachée. Mustapha, dans les conjonctures critiques où il se trouvait, redoutait moins encore les désastres d'une guerre malheureuse que les mécontentements de son peuple. Son premier dessein fut de faire secrètement instruire, par le baron de Tott, un jeune Turk assez heureusement doué pour le pouvoir élever rapidement aux premières dignités de l'empire. Mais s'enhardissant peu à peu, ou plutôt commençant à redouter ses ennemis plus que ses sujets, il prit enfin la résolution de soumettre publiquement à l'inspection du baron de Tott, tous les travaux de l'artillerie turque. Quel fut l'étonnement de celui-ci en entrant dans l'arsenal de Constantinople! Tout semblait y annoncer, à des yeux attentifs, la prochaine ruine de cet empire ; et pour ainsi dire on y lisait d'avance, sur le bronze et l'airain, ses inévitables destinées, les déroutes de ses armées, la prise de ses villes, et la destruction totale dont il était menacé. Au milieu d'anciens trophées en désordre et d'armes autrefois conquises sur les peuples vaincus, Tott vit avec effroi que toute espèce de préparatifs y manquait. Sans détailler ici les infâmes prévarications qui laissaient cet arsenal presque vide, et qui tiennent à des vices plus irrémédiables que l'ignorance, sans parler des criminelles négligences commises par les vils mercenaires substitués dans les places les plus importantes à ceux que les anciennes institutions y avaient établis, aucune des inventions modernes n'y était parvenue ; on n'y connaissait encore, ni l'usage du cercle

Digitized by Google

pour diriger les bombes, ni celui des boulets rouges, ni l'art de se mettre à couvert dans les batteries, ni la composition des balles à feu pour éclairer la nuit. Tott reconnut que les instruments et les outils les plus nécessaires aux plus simples travaux, et qui accélèrent et facilitent les plus difficiles, n'y avaient jamais été employés; que la poudre dont on y faisait usage était mal composée; que les mèches, à peine allumées, se réduisaient aussitôt en charbon; en un mot, que, si toute vertu militaire n'était pas entièrement dégénérée chez les Turks, ils étaient restés dans la plus barbare ignorance de tous les arts qui tiennent aujourd'hui à la guerre; et que désormais il leur était impossible de soutenir l'attaque de la moins instruite des nations européennes.

Aussitôt que Tott eut senti le rôle où la fortune pouvait le conduire, il se pressa de faire apporter de France tous les livres qui traitent de tous ces différents arts, tous ces excellents traités composés par les Français, sur les fortifications, sur l'attaque et la défense des places, sur l'artillerie, sur l'art du mineur, sur le jet des bombes, le Dictionnaire même de l'Encyclopédie, car de nos jours la guerre embrasse presque tous les arts. Tott allait se trouver au milieu de Constantinople humiliée par ses défaites, comme autrefois le Lacédémonien Xantippe s'était trouvé dans Carthage vaincue.

XL. *Il met les Dardanelles en défense.*

Les ministres ottomans, qui se flattaient que ces défaites même rendraient bientôt la paix nécessaire, s'opposaient au crédit qu'un étranger, un chrétien était près d'acquérir. Ils s'efforçaient de l'éloigner de leur maître; ils voulaient fermer les yeux de leur nation à ces lumières nouvelles. Mais dans le danger dont la capitale se trouvait alors menacée par

Digitized by Google

l'incendie de la flotte et par la croisière des vaisseaux russes à l'entrée des Dardanelles, cette inquiète jalousie céda à une plus grande terreur; et Tott ayant offert de se rendre aux Dardanelles, ses services furent agréés. Tout ce que le commerce français avait amené à Constantinople d'ouvriers de vaisseaux fut employé à former sur toutes les côtes de nouvelles défenses. Quelques-uns de leurs navires furent changés en brûlots. On employa leurs matelots aux batteries, leurs charpentiers à la construction des affûts. Tott fit transporter à ces nouvelles batteries la poudre qu'il fit prendre à plus de deux cents navires étrangers. Les Turks, qu'il instruisait au service du canon et des bombes, admirant eux-mêmes la promptitude et la justesse de leurs coups, étaient incertains si, dans les procédés nouveaux auxquels il les exerçait, il n'entrait pas quelque procédé magique. Mais le pacha des Dardanelles rassurait leur superstition alarmée, prêtait son autorité à tous ces exercices, et, sans aucune jalousie, se piquait d'une heureuse émulation. Le brave Hassan, qui, malgré ses blessures, s'était fait transporter où il pouvait être utile, secondait également tous les travaux de Tott. En un mot, en peu de semaines, le passage du détroit fut rendu inexpugnable, et tous les ouvrages pourvus de bons défenseurs.

XLI. *Retraite d'Elphinston.*

Elphinston, qui, jusqu'à ce moment, avait encore espéré que l'occasion elle-même éclairerait enfin les généraux russes et les déterminerait à se laisser conduire vers les murs de Constantinople, voyant désormais cette entreprise impossible et lui-même employé à d'inutiles croisières, s'abandonna à toute sa rage, et, dans un emportement de dépit et de colère,

Digitized by Google

brisa son vaisseau sur un écueil. Il se fit conduire en Italie sur un navire anglais, se rendit à Pétersbourg, où il fut mal accueilli, et se retira dans sa patrie, sans récompense.

Nous raconterons bientôt comment le brave Hassan, sans vaisseaux et presque sans armes, parvint à faire lever le siége de Lemnos, et à faire fuir la flotte russe. Mais avant que ces succès eussent rassuré Constantinople, de nouveaux désastres avaient achevé de porter la terreur dans cette capitale ; les armes des Russes avaient été plus heureuses encore dans leur campagne de terre.



LIVRE DOUZIÈME.

I. *Le divan recherche l'alliance des cours de Vienne et de Versailles.*

Pendant qu'on fortifiait les Dardanelles et que ces travaux précipités éloignaient le péril qui avait menacé la capitale, on chercha des secours pour la continuation de la guerre. Le divan, gouverné, sous un prince religieux, par les décisions des gens de loi, avait jusqu'alors fermé l'oreille à toute proposition d'alliance. Soigneux d'écarter tout ce qui aurait rendu la guerre plus animée et la paix plus difficile, ces interprètes des livres sacrés avaient soutenu que la loi mahométane défend tout recours à des étrangers, lorsque les musulmans peuvent se suffire à eux-mêmes. Ramenés par l'épouvante à une plus saine politique, ils décidèrent que le moment était venu où les maximes religieuses permettaient de rechercher des secours étrangers. On proposa donc un traité d'alliance aux cours de Vienne et de Versailles ; et dans le dessein de former plus promptement une nouvelle escadre, on sollicita de la France la vente de quelques vaisseaux ; on lui offrit pour prix de cette complaisance la restitution des Lieux saints aux catholiques, et d'autres objets auxquels le gouvernement français avait, dans les anciens temps, attaché une grande impor-

Digitized by Google

tance. Mais à cette même époque un nouveau désastre acheva d'accabler l'empire ottoman.

II. *Suite des entreprises des Russes.*

Des trois autres entreprises que les Russes avaient faites, l'une par la Géorgie, l'autre par les embouchures du Tanaïs, l'autre par le pays des Tatars, la première, il est vrai, avait entièrement échoué. La Géorgie, située au midi du mont Kaukase, est divisée entre deux souverains, tributaires l'un des Persans et l'autre des Turks. Celui qui dépend de la Perse avait, depuis que ce royaume était déchiré par des guerres civiles, cherché la protection des Russes ; mais on ne lui avait donné jusqu'alors que de perfides secours, trop faibles pour l'affranchir d'un joug étranger, suffisants pour l'asservir peu à peu au joug nouveau qu'on espérait lui imposer. On n'avait même permis à aucun Géorgien de s'instruire en Russie dans les arts militaires. Ce fut par cette contrée qu'une armée de trois ou quatre mille Russes, conduite par un général étranger, et ne doutant pas de se faire joindre par les troupes géorgiennes, entreprit d'attaquer les provinces de la Turquie asiatique, et de s'avancer en face de Constantinople sur l'autre rivage du Bosphore. Mais cette petite armée était totalement dépourvue d'argent, de munitions et d'artillerie. Ces peuples ne se trouvèrent point en état d'en seconder les efforts ; il ne fut possible ni d'emporter les moindres forteresses, ni même d'ébranler la fidélité de l'autre royaume soumis à la Porte Ottomane ; et le pacha de Trébizonde, quoique révolté lui-même contre le grand-seigneur, en se défendant d'un côté contre les

Digitized by Google

Turks, repoussa de l'autre, la petite armée russe qui se hasarda dans son gouvernement.

III. *Combien est importante pour l'empire ottoman la navigation de la mer Noire.*

La flotte qu'on armait dans le port d'Azof à l'embouchure du Tanaïs, et qu'on devait conduire au travers des Palus-Méotides jusque sur la mer Noire, pouvait être plus dangereuse pour l'empire ottoman et pour la ville même de Constantinople, que l'autre flotte amenée de si loin jusque sous le feu des Dardanelles. En effet, toute la sûreté de cet empire tenait au soin qu'il avait eu de dominer seul sur tous les rivages de la mer Noire. Si les navigateurs l'ont redoutée dans tous les siècles, et si de fréquents naufrages ont toujours justifié leur effroi, il faut cependant remarquer que ses eaux se versent avec impétuosité dans le Bosphore, sur lequel Constantinople est bâtie; que les vents du nord, ordinaires en ces climats, peuvent, en moins de soixante heures, amener de ses extrémités à l'entrée de ce détroit: et qu'à peine en a-t-on franchi le passage, le sérail et la ville même de Constantinople se présentent en point de vue dans le lointain. Deux faibles forteresses défendent cette entrée; mais les vaisseaux, entraînés par la double force du courant et du vent, peuvent traverser aisément le feu de ces mauvais châteaux, et venir en peu d'heures mouiller au pied du sérail. Ainsi, cette violence des courants, et cette constance des vents du nord, obstacles que la nature s'est plu à réunir pour la défense des Dardanelles, se réunissent au contraire pour favoriser les navires qui arrivent de cet autre côté, et leur faciliter l'accès de cette capitale. Une foule d'événements attestent la grandeur de ce péril.

Digitized by Google

C'était par cette mer, et en sortant des embouchures du Borysthène, que les anciens Russes venaient, sur des flottes de deux mille barques, menacer autrefois cette métropole de l'empire d'Orient. Les Génois, dans le temps où ils étaient maîtres de quelques ports sur ces rivages, ont, malgré la faiblesse de leur république, fait trembler les empereurs grecs. Les Kosaks de l'Ukraine, avant qu'ils fussent contenus par les forteresses bâties aux embouchures du Borysthène, et depuis ce temps encore, quand ils se furent rendus maîtres de la ville d'Azof, se sont fait redouter jusque dans les murs du sérail. Ces fameux empereurs ottomans, véritables fondateurs de cet empire, les Mahomet II et les Sélim, occupés d'assurer de toutes parts leur domination nouvelle, avaient eu soin de ne laisser sur les bords de cette mer aucun peuple qui ne fût soumis. Mais depuis la fin du dernier siècle, la liberté d'y naviguer était devenue l'objet de l'ambition des Russes. Deux fois ils s'étaient emparés de cette même ville d'Azof, deux fois ils avaient été obligés de restituer cette conquête. On avait enfin stipulé que cette ville serait rasée et son port détruit. Mais l'incroyable négligence que portaient aujourd'hui les ministres turks dans toutes les parties de l'administration avait laissé les Russes, au commencement de cette guerre, s'emparer de ces ruines, occuper ce port pour la troisième fois; et aussitôt ils y avaient fait descendre tout ce qui restait encore de leurs anciens armements sur le Tanaïs. Les eaux de ce fleuve, répandues hors de ses rivages, dans ces lieux depuis longtemps inhabités, se trouvèrent partout si basses, et leur lit si encombré de sable et de vase, que les navires y demeurèrent enfoncés. On ne connaissait plus les sondes des différents passages. Le vice-amiral qui devait conduire cette expédition revint à Pétersbourg se plaindre qu'il n'avait trouvé ni agrès, ni cordages, ni munitions de

Digitized by Google

guerre, ni aucun homme assez intelligent pour le seconder; et les espérances qu'on avait fondées sur cet armement furent remises à l'année suivante, si la guerre durait encore.

IV. *Les petits Tatars; leur origine, leurs mœurs, leur gouvernement et leur situation.*

Mais l'entreprise sur le pays des Tatars ouvrit enfin aux Russes un accès vers cette mer: accès plus commode pour leur navigation et plus dangereux pour l'empire ottoman que ne l'eût été leur établissement sur les Palus-Méotides. Car les Turks, en restant maîtres du détroit qui communique de ces Palus avec la mer, et en s'y fortifiant, comme ils l'avaient fait au commencement de ce siècle, auraient pu rendre la possession d'Azof inutile; mais celle des rivages qu'occupaient les Tatars allait assurer aux Russes des avantages inappréciables et qui pourraient également ou satisfaire ou accroître leur ambition. Le nom de liberté fut employé pour séduire les Tatars, comme il l'avait été pour séduire les Grecs. Mais tout était différent entre ces deux nations, Russes et Tatars.

Ces peuples pasteurs et belliqueux, connus en Europe sous le nom de *Petits Tatars*, qui occupaient alors toutes les côtes septentrionales de la mer Noire, sont un reste des armées de Genghiskan; et de nos jours encore, ils avaient pour souverains les descendants du fils aîné de ce conquérant. Ils sont issus de cette race antique qui habite, de temps immémorial, de vastes plaines au centre de l'Asie, d'où ses essaims innombrables ont si souvent inondé le monde. On sait, et nous avons déjà eu occasion de le rappeler à nos lecteurs, que toutes les nations tatares, dans leur barbarie primitive, regardent l'habitation des villes comme une dé-

Digitized by Google

gradation de l'espèce humaine, et n'ont point d'autre habitation que des tentes, d'autres richesses que leurs troupeaux, d'autres remparts que leur courage. Rappelons encore ici que la nécessité de conserver toujours autour d'eux une immense étendue de pâturages, ne leur laisse souffrir aucun voisin, et que, malgré la fainéantise habituelle de cette vie pastorale, ils sont dans un état perpétuel de guerre contre toutes les nations qui les approchent. Ils doivent en effet s'environner de solitudes, où ils puissent nourrir d'innombrables troupeaux, et changer de campement suivant les différentes saisons de l'année. Ils ne combattent qu'à cheval ; et ce fut dans tous les siècles la plus rapide cavalerie connue dans l'univers. Leurs plus nombreuses armées sont autant de troupes légères, qui ne traînent jamais avec elles ni bagages, ni vivres, ni munitions ; qui traversent à la nage les fleuves les plus impétueux, franchissent les montagnes les plus escarpées, aussi promptes dans leurs fuites que dans leurs incursions ; formées à une subordination sévère par le respect de chaque troupe pour son chef particulier, et de ceux-ci pour leur chef suprême ; observant dans leurs retraites simulées, dans leurs attaques tumultueuses, dans cette inconcevable promptitude avec laquelle elles se dipersent ou se rassemblent, un ordre que nos plus savantes disciplines n'ont point encore atteint. La dévastation suit leurs armées ; et ils se vantent « que l'herbe ne doit plus croître où ils ont passé en ennemis ». Leur vie errante ne leur permettant pas d'être partagés, comme nous le sommes, en citoyens d'une même ville, en habitants d'une même province, ils le sont en tribus. Un Tatar regarde comme sa patrie la horde vagabonde dans laquelle il est né. Ces hordes ou tribus obéissent de génération en génération aux mêmes familles ; et chacune de celles-ci reconnaît pour chef le plus vieux de sa lignée. Les traditions généalogiques tiennent

Digitized by Google

ainsi à tous leurs usages ; et dans leurs subdivisions nombreuses, le Tatar le plus grossier n'ignore point la tribu originaire dont sa horde est issue. Dans leur extrême ignorance, un instinct naturel et conforme à leurs mœurs les porte à aimer la géographie ; c'est le sujet ordinaire de leurs entretiens. Leurs connaissances en ce genre ont étonné les hommes les plus versés dans cette science. Des traditions fidèlement transmises conservent parmi eux le souvenir de tous les pays qu'ont parcourus leurs ancêtres ; et chacun d'eux, sans se tromper jamais sur le but auquel il veut atteindre, peut traverser sans route et sans indication précise, comme sans gîte et sans vivres, les plus immenses solitudes. Cette race d'hommes, si multipliée et si ancienne, est remarquable par des traits particuliers, un visage large et plat, des yeux bridés par les paupières, mais vifs et brillants, les dents du plus éclatant émail. Quelques tribus, séparées depuis plusieurs milliers d'années, ont des traits plus remarquables encore, et quelques-unes des traits hideux, tels qu'autrefois les Huns et aujourd'hui les Baskirs et les Kalmouks.

Genghiskan avait assujetti presque toutes les tribus tatares, et, devenu le souverain d'un peuple si nombreux, que de telles mœurs rendaient si formidable avant l'invention de l'artillerie, il étendit facilement ses conquêtes sur une grande moitié du continent de l'Europe et de l'Asie, détruisant toutes les villes qui avaient été fondées dans les contrées originaires des Tatars, et ne laissant de villes que dans les pays qu'il regardait comme esclaves. L'héritage du fils aîné de ce conquérant fut une vaste domination, depuis les frontières de la Pologne jusqu'à l'orient de la mer Caspienne ; elle n'avait point d'autre capitale que la mobile résidence du kan, connue dans ces climats sous le nom de la *horde d'or*, à cause de l'espèce de faste que lui donnaient les dépouilles

Digitized by Google

de tant de nations vaincues et les ornements d'or que portaient ces Tatars grossiers sous leurs tentes de feutre et sur leurs vêtements de peaux de brebis. On se souvient encore, dans ces contrées, qu'ils s'étaient plu à réduire l'orgueil moskovite aux humiliations les plus abjectes. Lorsque les envoyés du kan arrivaient à Moskou pour chercher le tribut, consistant en oiseaux de proie, en fourrures choisies, et en quelque modique somme d'argent, le grand-duc sortait de sa ville à leur rencontre, à pied, la tête nue, tenant en main un vase rempli de lait de jument, boisson la plus agréable à toutes les nations tatares; et pendant que l'envoyé buvait, si quelque goutte tombait sur la crinière du cheval, le prince russe était obligé de l'essuyer avec sa langue. Des guerres intestines démembrèrent cet empire; et dans ce même temps les Moskovites, ayant reçu de l'Europe les armes à feu, inconnues à toutes les nations asiatiques, parvinrent à secouer le joug, et s'emparèrent ensuite des royaumes de Kasan et d'Astrakan, qui avaient fait une des plus belles parties de cet empire tatare.

Par ces conquêtes des Moskovites, les Tatars de la Krimée ou ancienne Tauride, ceux des plaines limitrophes, ceux qui habitent au pied du mont Kaukase et dans ses vallées, se trouvèrent séparés entièrement des immenses contrées au centre de l'Asie, qui avaient vomi tant d'inondations de barbares sur tous les pays civilisés. Ces nations ainsi séparées des plaines appelées la *grande Tartarie*, furent désormais nommées en Europe les *petits Tatars*.

Pendant que cette grande révolution s'opérait dans le Nord, la ville de Constantinople tomba au pouvoir des Turks, et l'empire grec fut entièrement éteint. Les Turks, trop prévoyants alors pour ne pas assurer de toutes parts leur nouvelle conquête, ne tardèrent pas à s'emparer de tous les rivages de la mer Noire. Les petits Tatars, toujours en proie

Digitized by Google

à de sanglantes dissensions, erraient sur tous les bords septentrionaux de cette mer. Mais tout changeait pour cette nation par le voisinage des Turks. La loi musulmane, depuis longtemps embrassée par ces Tatars, ordonne qu'il n'y ait qu'un seul représentant de la divinité dans tous les pays qui ne sont pas séparés par des mers ou par des empires infidèles ; ainsi leur assujétissement à l'empereur ottoman, désormais reconnu pour le successeur des califes, devenait pour eux un point de leur religion. Mahomet II conçut, avec autant de grandeur que de prévoyance, le projet de les réunir une seconde fois sous un seul kan. « Il craignit, disent les historiens turks, que les Moskovites, dont la puissance commençait à s'accroître, ne continuassent à profiter de ces longues divisions des tribus tatares »; et il voulut former à l'empire ottoman un boulevard contre l'ambition de ces chrétiens septentrionaux.

Il renvoya donc en Krimée, avec de puissants secours, un prince nommé Mengli-Gueray, qui avait déjà régné sur quelques tribus La capitulation signée entre ces deux princes, a été jusqu'à ces derniers temps, la base de la subordination des Tatars. Voici ce monument barbare tel qu'il existait dans les archives de Krimée :

« Mengli-Gueray jure, pour lui et ses successeurs à perpétuité, une soumission et une fidélité inviolable à la Porte. Il consent à ce que les kans de la petite Tatarie soient mis sur le trône par le grand-seigneur, et promet que lui et ses successeurs feront la paix et la guerre pour les intérêts de l'empire ottoman, aux conditions suivantes : « Le grand-seigneur ne « placera jamais sur le trône de Tatarie qu'un prince de la fa- « mille de Genghiskan et de la branche de Gueray. La Porte « ne pourra jamais, pour quelque raison que ce soit, faire « mourir un kan ni aucun prince de la maison Gueray. Les « États du kan et même toutes les terres que les princes de

Digitized by Google

« son sang posséderont ailleurs, seront inviolables pour ceux « qui viendront s'y réfugier. Dans les mosquées en Tatarie, « on fera pour le kan la prière publique après celle pour le « grand-seigneur. Quelque chose que le kan demande à la « Porte par une requête, il ne sera jamais refusé. »

Les Tatars, malgré cette capitulation, se prétendaient libres. Selon eux, elle n'obligeait véritablement que leur prince. Le grand-seigneur ne pouvait exercer dans leur gouvernement que la portion d'autorité accordée par eux à la famille de Genghiskan et cédée par cette famille à l'empereur turk. Quoi qu'il en soit, le kan, soutenu d'une telle alliance, soumit à sa domination toutes les hordes qui erraient dans une étendue de plus de trois cents lieues, depuis les embouchures du Danube jusques dans les vallées septentrionales du mont Kaukase; mais plus les Tatars réunis sous un même prince redevinrent formidables, plus la politique ottomane prit soin de multiplier les nœuds qui les lui attachaient. L'empereur Sélim, que les vicissitudes de sa vie avaient réduit à fuir en Krimée avant de parvenir au trône, avait appris tous les progrès des armes moskovites dans les régions voisines du pôle. Il avait vu par lui-même quelle serait la faiblesse de l'empire ottoman si un peuple ambitieux, déjà maître des fleuves qui tombent dans la mer Noire et de vastes forêts, parvenait à s'emparer d'un port sur cette mer. « Il avait également remarqué, disent les historiens turks, que les mœurs des Tatars les rendront toujours redoutables, que ce pourraient être des voisins dangereux pour les Turks eux-mêmes; mais qu'en resserrant au contraire le lien qui unissait les deux nations, ils pourraient rendre les plus importants services à cet empire, et tenir toujours les Moskovites, ces nouveaux conquérants du nord, éloignés de tous les rivages de la mer Noire. » Dans ce double dessein, il augmenta les honneurs que l'empire ottoman rendait

Digitized by Google

aux princes tatares. Il leur fixa des pensions annuelles. Il en fixa également pour tous les grands de Tatarie; mais il obligea les kans d'envoyer à Constantinople un de leurs enfants en otage. A ces nouvelles propositions, les Tatars crurent leur liberté menacée, et la gloire de la maison de Genghiskan flétrie. « Ils craignirent, disent encore les mêmes historiens, que leurs jeunes princes envoyés à Constantinople, ne perdissent dans cette cour corrompue la simplicité des mœurs tatares ». Les uns proposèrent de prendre les armes pour recouvrer leur liberté, les autres de retourner en Asie chercher d'autres pâturages; mais les principes de leur religion prévalurent, et leur assemblée générale adhéra enfin à ce que Sélim avait proposé.

Depuis cette époque, les Turks ont successivement donné à presque tous les princes de la maison de Gengkiskan de riches domaines aux environs de Constantinople; et le gouvernement s'est fait un point de politique d'attirer par cet appât, et de tenir sous ses yeux presque tous ces princes. Ceux-ci, qui d'abord étaient venus dans cette capitale comme otages, ne tardèrent pas à y venir à l'envi pour se procurer de pareilles possesions, et se concilier la bienveillance de l'empereur et de ses favoris; d'où il arriva par laps de temps, que les Turks, au lieu d'avoir égard pour la nomination d'un kan, au droit réel, au vœu de ces peuples, au choix indiqué par le dernier kan, s'accoutumèrent à choisir par faveur et par caprice.

Toutefois, dans cette nomination du kan, il était difficile de déterminer quel était précisément le droit qui donnait cette couronne. Elle appartenait invariablement à la maison de Genghiskan; l'usage immémorial des Tatars la donnait au plus vieux de la plus ancienne branche; mais il fallait que ce droit, à chaque changement, fût reconnu par l'assemblée générale des Tatars, ce qui formait une sorte d'élec-

Digitized by Google

tion ; ensuite le traité particulier de la maison de Genghiskan donnait à l'empereur turk un droit de confirmation ou d'exclusion ; mais toutes ces questions étaient en quelque sorte éludées, tous ces droits contraires étaient conciliés par le soin qu'avaient les empereurs turks de désigner pour kan le plus vieux de quelque branche puissante.

Le kan n'était dans sa nation que le chef du gouvernement et le général de l'armée. La souveraineté résidait dans une grande assemblée, composée premièrement des princes de la maison régnante ; ces princes, au nombre de plus de trois cents, occupaient, au choix du kan, les places de séraskiers ou généraux, qui étaient au nombre de six : secondement, du plus ancien de chaque branche des maisons nobles ; quelques-unes descendaient des anciens conquérants de la Krimée, et à ce titre possédaient de grandes prérogatives héréditaires : troisièmement, du chef de chaque tribu éloignée : enfin, du seul chef, c'est-à-dire, du plus vieux d'une dernière classe de noblesse composée de toutes les familles nouvellement illustrées par les emplois du gouvernement civil ; car les nobles ou *marzas* des premières maisons dédaignaient toutes les charges, celle même de grand-visir, et vivaient toujours dans leurs terres, ou, pour mieux dire, dans les pâturages échus à leurs ancêtres et possédés héréditairement. Ils ne servaient l'État que pendant la guerre ; et leur occupation pendant la paix était la chasse et les soins économiques. Si quelquefois ils venaient faire leur cour au kan, c'était avec toutes les marques de leur propre puissance, et un cortége aussi nombreux que celui du prince. Ils ressemblaient à presque toute l'ancienne noblesse européenne, au temps où elle conservait encore quelques restes des mœurs qu'elle avait prises dans les forêts de la Germanie. Les charges de loi, comme celle de muphti, de grand-juge de l'armée, de secrétaire d'État, enfin les premières dignités du

gouvernement civil n'exigeaient pas la noblesse ; mais les familles élevées par ces dignités, et qui depuis n'avaient point dérogé par l'agriculture ou par le commerce, composaient cette troisième classe, dont un seul membre avait droit de suffrage dans l'assemblée nationale. L'armée servait sans aucune solde ; elle était uniquement composée des troupes que chaque chef de tribu et de horde amenait avec lui, et qui toutes avaient dans l'ordre de bataille leur rang invariable. Cette nation ayant conservé tous ses anciens usages, il est très-vraisemblable que sa constitution politique et militaire était encore de nos jours une image fidèle de tous les gouvernements qui subsistent depuis tant de milliers d'années dans ces vastes contrées de l'Asie, sur lesquelles nous avons si peu de notions ; remarque importante en ce qu'elle nous réprésente comme de véritables républiques de pasteurs libres et confédérés pour leur défense mutuelle, ces mêmes peuples que nous avons seulement connus jusqu'ici comme des conquérants barbares.

Le kan ne pouvait donc faire ni la paix ni la guerre, ni exercer aucune législation sans le concours du plus grand nombre des chefs. L'extrême modicité de ses revenus ne lui permettait pas d'acheter les suffrages. Mais l'empereur turk le laissait ordinairement le dispensateur des pensions destinées aux grands de Tatarie. Le kan recevait ces bienfaits d'une main pour les répandre de l'autre ; et par là il tenait de sa fidélité à l'empereur turk un crédit plus grand que son autorité réelle. Il résulte de tous ces détails, que le kan des Tatars n'était pas, comme on le croyait communément en Europe, au rang des princes tributaires de l'empire ottoman, ni les Tatars au rang des peuples assujettis. Ce prince, très-redouté comme chef d'une armée nombreuse, était très-pauvre comme souverain. Quelquefois il envoyait volontairement au grand-seigneur et au ministère turk un

Digitized by Google

présent des plus belles esclaves géorgiennes, circassiennes, russes ou polonaises, enlevées dans les incursions. Cet empereur lui donnait le nom de frère, lui payait deux mille hommes pour sa garde, et prenait un soin perpétuel d'acheter la fidélité de tous les grands. La foi des traités, les principes de religion, et tout ce que peut l'intérêt sur des peuples pauvres et qui chérissent leurs mœurs, se réunissaient pour attacher cette nation à l'empire ottoman. Deux autres nœuds les y attachaient encore. Ils avaient laissé toutes les forteresses de leur pays entre les mains des Turks. Ceux-ci possédaient de nos jours, comme au temps de Mahomet II, toutes les villes de ces contrées. Il n'y avait dans la dépendance immédiate des Tatars que de faibles bourgades habitées dans chaque province par leurs anciens possesseurs ; et en cela les mœurs de ces peuples nomades s'étaient trouvées d'accord avec la politique ottomane. Enfin, et c'est le dernier nœud qui semblait rendre cette union indissoluble, sans autres armes que le sabre, la lance et les flèches , et par le manque de tous nos arts, totalement dépourvus d'armes à feu, ils en retrouvaient à la guerre tous les avantages dans leur association d'armes avec un peuple qui de bonne heure en avait adopté l'usage. Un corps d'infanterie turque se joignait souvent aux armées tatares, et toujours un corps nombreux de Tatars servait de concert avec les armées ottomanes. Ils campaient à quelque distance des Turks, suivaient leur propre discipline, et n'obéissaient qu'à leurs propres chefs. Ils continuaient de tenir la campagne dans les plus rudes hivers, après le licenciement de l'armée ottomane ; supportant avec une incroyable patience la faim, la soif, les intempéries des saisons ; se nourrissant de la chair, du sang, et quelquefois même de la sueur de leurs chevaux, mais plus souvent d'une farine de millet rôti, dont chaque soldat portait avec lui pour sa subsistance pendant quarante

Digitized by Google

jours ; ne formant jamais d'entreprise sans l'avoir concertée dans un conseil de guerre, parce que leur manière de combattre exige le plus parfait accord au milieu de son désordre apparent. Cinq ou six mille attaquaient l'ennemi de front, autant sur les ailes. S'ils ne pouvaient enfoncer, ils se retiraient en se dispersant, et se ralliaient avec une facilité surprenante. A ceux-ci d'autres succédaient, sans relâche ni jour ni nuit ; des corps détachés tombaient sur les équipages et les convois, empêchaient la cavalerie ennemie d'abreuver et de fourrager ; et les plus grandes armées, en leur faisant la guerre, continuellement sous les armes sans pouvoir combattre, étaient bientôt détruites par la fatigue et la disette.

Tant que les Turks firent trembler l'Europe, les Tatars partagèrent leurs succès. Pendant trois siècles, ils ont bridé l'ambition naissante des Moskovites, rendu le tzar tributaire, brûlé une fois la ville de Moskou, et rempli d'esclaves russes tous les marchés de l'Asie. Cet odieux trafic était devenu le principal objet de leurs guerres ; et soit par les dévastations que ce trafic entraîne, soit pour donner plus d'étendue à leurs pâturages, ils furent bientôt environnés de solitudes, où toute autre armée que la leur aurait péri, et qu'eux seuls pouvaient encore franchir. Enfin ce furent eux qui sauvèrent l'empire ottoman dans cette guerre désastreuse qu'il soutint à la fin du dernier siècle. Le kan réparant seul tous les malheurs précédents, battit dans le cours d'une même campagne les Allemands, les Polonais et les Moskovites ; et ayant refusé le trône de Constantinople, que lui offraient les janissaires révoltés, lui seul ramena dans les armées ottomanes la confiance, la concorde et la soumission. Toutefois, ce fut pendant le cours de cette guerre que commença la révolution consommée sous nos yeux, et qui vient d'anéantir presque totalement cette malheureuse nation. Ce fut

Digitized by Google

alors que les Russes tentèrent, pour la seconde fois, de conquérir la Krimée. Mais ils perdirent leur armée dans les solitudes qui du côté des terres défendaient plus sûrement l'abord de cette presqu'île, que la mer n'en défend les rivages. A la suite de ce revers, Pierre Ier prenant en main le rênes de son État, et ayant conduit ses troupes aux embouchure du Tanaïs, hors de toutes les atteintes des Tatars, s'y empara sur les Turks de la forteresse d'Azof; et aussitôt il envoya proposer au kan de l'aider à recouvrer l'indépendance de sa couronne et de sa nation. Cette insidieuse proposition fut rejetée avec dédain. Mais les Russes, contenus pendant trois siècles au delà des solitudes dévastées par les Tatars, commencèrent alors à brider ceux-ci et à les repousser vers les côtes de la mer Noire, par des lignes fortifiées et des redoutes avancées dans ces déserts. Les arts militaires se perfectionnaient en Russie; et les Tatars, abandonnés à eux-mêmes et toujours réduits par la simplicité de leurs mœurs aux seules armes antiques, après avoir percé plus d'une fois ces lignes, et combattu à forces égales avec ces anciens ennemis, ne purent les repousser au delà de ces solitudes. C'était une des plus grandes affaires qui eût dû occuper la prévoyance du divan. Mais les ministres turks avaient perdu tout souvenir de l'ancienne politique des Mahomet et des Sélim; et dans cet oubli des anciennes maximes, dans l'ignorance où étaient les empereurs et leurs visirs de la position géographique de leurs différentes provinces et de leurs frontières, aucun n'envisageait dans ses véritables conséquences ce dangereux envahissement. Ils laissèrent subsister les forteresses russes, quand la paix se rétablit entre les deux empires. Les perpétuelles représentations que les kans de Krimée faisaient parvenir à Constantinople, ne les y rendirent qu'importuns et odieux. Ils eurent le sort de tous ceux qui prédisent aux nations aveu-

Digitized by Google

glées la ruine prochaine dont elles sont menacées, et qui passent toujours dans l'opinion de ceux qui gouvernent et de ceux qui jouissent des désordres publics, pour des esprits chagrins, inquiets et même dangereux. De là naquit bientôt une dissension ouverte entre les kans de Tatarie et les ministres ottomans. En vain dans les années suivantes, le kan des Tatars obtint du grand-seigneur la tête du visir, qui, en signant la paix du Pruth, négligea encore ce grand intérêt. Cette punition ne fit qu'envenimer l'interminable querelle entre les kans et les visirs. Ceux-ci, seuls organes de toutes les affaires, et courtisans assidus, avaient trop d'avantages sur des princes éloignés, retenus à la frontière où ils veillaient aux véritables intérêts de l'empire. La déposition des kans était donc bien plus fréquente que le châtiment des visirs.

Cependant, le danger de ces établissements nouveaux ne tarda pas à se faire sentir ; et dès l'année 1737, les Russes, à la faveur de ces forteresses, s'avancèrent dans le pays des Tatars, et avant toute déclaration de guerre, surprirent ces peuples dispersés dans les pâturages, et commencèrent l'attaque de la Turquie par le massacre de ces infortunés pasteurs. Munich, dans la campagne suivante, avec toutes les précautions dignes de son expérience et de son génie, parvint à traverser ce qui restait encore de solitudes entre la Russie et la Krimée. Sans cesse inquiété sur cette route par des apparitions subites de Tatars, il enseigna aux Russes à s'en garantir par l'ordre de leurs marches, par la disposition de leur artillerie, par le rempart ambulant de leurs chevaux de frise, par la chaîne de leurs communications. Il sut même se précautionner contre l'incendie général des herbes dans les plaines, incendie dont les anciennes armées russes avaient souvent été les victimes ; tous ces artifices de barbares furent vaincus par le terrible art de la guerre. Munich montra la faiblesse des boulevards qui défendaient

Digitized by Google

la presqu'île. Il montra même, pour y pénétrer, des chemins nouveaux, au travers des marais qui bordent une partie de ses côtes. Cet homme impérieux, le premier général russe qui eût pénétré en Krimée, aussitôt qu'il fut entré dans cette presqu'île, envoya proposer au kan et à la nation tatare de reconnaître le tzar pour souverain; et cette proposition ayant été rejetée, il porta le fer et le feu dans tous les lieux où il put atteindre les Tatars abandonnés par les Turks, dont une autre guerre occupait les principales forces, et qui défendirent mal les forteresses de ce pays. Les Tatars suffirent encore seuls à sa défense; et Munich perdit la plus grande partie de ses troupes par l'excès des fatigues, par la disette, par les flèches de ces escadrons fugitifs qui, paraissant se présenter sans cesse à une bataille, et s'y refusant toujours, saisirent enfin l'occasion de détruire un grand détachement de cette armée. Dans les campagnes suivantes, d'autres forteresses turques, dans les autres provinces tatares, furent également mal défendues. Toutes les contrées soumises au kan, souffrirent horriblement dans cette guerre. Les Tatars firent, il est vrai, payer cher leurs souffrances. Toutes les provinces limitrophes furent aussi dévastées. Les armées russes étaient presque détruites à la fin de chaque campagne; mais ces armées recrutées par la population d'un grand empire, étaient facilement remises sur pied; et l'événement général de cette guerre fut un extrême affaiblissement de la nation tatare.

Dans le traité de paix conclu à Belgrade en 1738, les intérêts des Tatars furent encore indignement sacrifiés par les Turks. Non-seulement deux provinces de la Circassie furent soustraites à l'obéissance du kan, et déclarées libres à des conditions qui devaient bientôt fournir aux Russes les moyens de s'en rendre maîtres, mais les limites de tous les autres pays qui entourent la petite Tatarie, furent indiquées

Digitized by Google

d'une manière vague ; et les confuses indications de ce traité donnèrent lieu aux Russes d'établir cette province dont nous avons plus d'une fois parlé sous le nom de la nouvelle-Serbie. Elle longeait dans une grande étendue la rive droite du Borysthène ; elle fermait ainsi aux Tatars les plus faciles passages par lesquels ils avaient coutume de traverser ce fleuve à la nage, pour communiquer avec la Pologne et même avec la Moldavie tatare ; et il ne leur restait plus pour ces communications que les plus basses parties de cette contrée, où ce fleuve en approchant de la mer est grossi par d'autres fleuves et coule dans un lit immense. Les réclamations, les plaintes, les prédictions des kans à ce sujet, furent négligées, ainsi que leurs fréquents avis sur les dangers dont l'oppression de la Pologne menaçait également et la Tatarie et l'empire ottoman. Si quelque visir y prêtait l'oreille, une négociation s'engageait alors avec la Russie ; et pendant sa durée, les vicissitudes de la cour ottomane faisaient passer le suprême pouvoir dans les mains d'un autre visir, à qui toutes ces affaires étaient encore inconnues. Les kans s'indignaient d'avoir sans cesse de nouveaux mémoires à produire, de nouveaux visirs à endoctriner ; leur mépris pour la cour ottomane s'en augmentait, et pour me servir de leur propre expression : « Ils ne concevaient pas que le sabre des rois se fût changé en plume. »

Les empereurs turks, du fond de leur sérail, ne voyaient, dans une si grande affaire, qu'une importune dissension entre les kans et les visirs ; et l'unique moyen qu'ils eussent imaginé pour ramener la concorde, sans aucun soin de leur part, était de permettre à chaque nouveau visir la nomination d'un nouveau kan.

Mais on cherchait vainement à placer sur le trône de Tatarie des kans plus patients et plus faciles. Il s'en fallait bien que la corruption de la cour ottomane eût pénétré

Digitized by Google

parmi ces Tatars. Si leurs princes étaient exposés à s'amollir dans leurs maisons de plaisance aux environs de Constantinople, un autre usage balançait cet inconvénient. Presque tous les fils des kans et des sultans en charge étaient élevés en Circassie, chez les beys tributaires, qui briguaient à l'envi cet honneur, et qui, toujours campés au pied du Kaukase, entretenaient dans ces montagnes une guerre perpétuelle, et accoutumaient ces jeunes princes aux fatigues, aux périls, aux mœurs antiques de leur nation.

Les kans eux-mêmes, avant de parvenir au trône, avaient mené une vie privée. Quelques-uns avaient éprouvé les vicissitudes de la fortune et reçu les leçons du malheur. Le trône sur lequel ils étaient montés ne les en garantissait pas. Ils pouvaient retourner vers une condition privée, et il n'y en avait aucun qui n'eût reconnu par lui-même le vœu général de la nation.

La grande influence que les vieillards, chefs des familles et des hordes, ont sur les opinions de ce peuple, influence qui est sans doute la véritable cause de la perpétuité de ses mœurs, entretenait dans les esprits le souvenir de leur ancienne gloire, le souvenir de l'ancien asservissement du peuple moskovite. Les plus vieux racontaient qu'ils avaient vu dans leur jeunesse ses ambassadeurs apporter le tribut de Pierre Ier lui-même. Ceux d'un âge moins avancé avaient vu l'invasion des moskovites dans les provinces tatares, les pâturages dévastés, les femmes, les enfants, les troupeaux égorgés; et toute la génération présente avait été nourrie dans ce mépris et cette horreur du nom moskovite.

Si la cour de Russie cherchait de son côté à séduire les kans, à endormir leur vigilance, à aigrir leurs mécontentements, à les exciter à la révolte, comment ces princes eussent-ils prêté l'oreille à ces insinuations? Comment dans leurs mécontentements mêmes auraient-ils pu rompre les

Digitized by Google

liens multipliés qui les attachaient à l'empire ottoman? La Russie cherchait non moins vainement à se faire un parti dans la nation. Si la pauvreté générale de ces Tatars semblait au premier coup d'œil les rendre plus accessibles à de sourdes pratiques, si le manque absolu de tous nos arts leur faisait attacher un grand prix à des choses qui nous semblent à peine de quelque valeur, il faut observer que la pauvreté est moins facile à corrompre que la richesse. Les besoins du luxe sont sans bornes, et au contraire l'habitude de la pauvreté met à l'abri de tous les faux besoins. En un mot, tous les événements ont prouvé que les Tatars ne pouvaient être détachés de l'empire ottoman que par l'entier abandon où les Turks les ont laissés; et encore a-t-on vu après cet abandon, la plus grande partie de cette malheureuse nation déserter son pays envahi par les Russes, et venir chercher de nouvelles terres sous la protection de l'empereur turk.

Il est aisé de sentir que la durée d'une situation si bizarre avait produit plusieurs effets qui, dans cette nation elle-même, préparaient lentement sa ruine. Depuis un demi-siècle, les Turks s'étaient étudiés à ne placer sur ce trône que des princes incapables de régner et abrutis par un usage immodéré de l'opium. Les Tatars, environnés de forteresses ennemies, menaient une vie plus paisible; toujours propres aux travaux de la guerre par la dureté de leurs mœurs, ils avaient perdu l'habitude des grandes fatigues et celle des périls. Le simple peuple de la presqu'île commençait à s'adonner au commerce. Les tribus errantes, devenues plus sédentaires dans leurs campements, commençaient à donner quelque soin à l'agriculture. La crainte naturelle de perdre leurs récoltes ou leurs avances, les attachait au sol ou aux rivages qu'ils habitaient; et c'était déjà une révolution dans leurs mœurs. Toute la noblesse, à qui

Digitized by Google

ces deux occupations sont interdites, vivait dans une perpétuelle oisiveté; et les principaux mirzas, désœuvrés eux-mêmes, avaient à leur suite une foule de sujets plus désœuvrés encore, et qui n'ayant plus pour ressource le pillage des contrées voisines et la vente des esclaves, croupissaient dans la fainéantise et la misère.

Les fréquentes dépositions des kans avaient causé entre les différentes tribus des ressentiments de parti. Leur rivalité naturelle se changeait en esprit de faction, une tribu restant plus attachée à un kan déposé et aux généraux qu'elle avait eus dans cette branche, et les successeurs cherchant à se faire aimer dans une autre tribu.

Tel était l'état général de cette nation, dont l'ancienne renommée épouvantait encore les Russes. Krim-Gueray pendant tout son règne avait fait trembler cet empire; et à peine ce kan, placé d'abord sur le trône par le soulèvement de ces peuples, y fut-il remonté pour la seconde fois, nous avons vu combien son invasion dans la nouvelle Serbie jeta au loin la terreur dans les provinces russes. Nous avons vu Catherine renouveler alors auprès de ce prince l'insidieuse proposition de l'aider à se rendre indépendant, et sa mort imprévue, si violemment suspecte de poison, calmer dans ce même temps les alarmes de l'impératrice. Après cette mort, et pendant la première campagne, le sceptre avait été confié à un favori du visir, également inconnu aux Tatars et aux Turks; et pendant tout le cours de cette campagne, l'horrible indiscipline des troupes ottomanes, dont les Tatars avaient constamment été les victimes, avait achevé d'ulcérer leur nation. Les Turks, envoyés pour défendre la Krimée, s'y étaient livrés à toutes sortes de brigandages; et le long séjour de la grande armée ottomane dans les environs de Bender, y avait détruit toutes les habitations tatares. Dans ces dispositions générales, les Russes

Digitized by Google

parvinrent enfin à saisir le fil de quelques intrigues, dont le succès encore incertain allait être subordonné aux succès de leurs armes.

V. *Marche des deux armées russes.*

Les deux armées russes se mirent en mouvement à la fin de juin 1770. L'une, des frontières de Pologne, où elle avait hiverné, s'avança en Moldavie pour empêcher l'armée ottomane de passer le Danube, et couvrir par cette position les siéges que l'autre armée allait entreprendre. Celle-ci s'avança de la nouvelle Serbie dans la Moldavie tatare, afin de s'y emparer des villes fortes, gardées par des garnisons turques. Ce que les Tatars eux-mêmes avaient tant de fois prédit, sur le danger dont les fortifications de la nouvelle Serbie menaçaient l'empire ottoman, et sur le danger non moins grand de laisser les Russes subjuguer la Pologne et se frayer un double passage vers cet empire, fut alors vérifié par la marche instantanée de ces deux armées. Catherine, dans l'ivresse de sa présomption, avait d'abord eu d'autres desseins. Elle avait conçu le projet téméraire d'envoyer ses armées au delà du Danube, et de les faire marcher directement vers Constantinople, sans prendre garde qu'elles eussent laissé derrière elles ces nombreux essaims de Tatars, qui, depuis les embouchures de ce fleuve en remontant vers le nord et en suivant la côte de la mer Noire, erraient alors dans ces vastes plaines, et auraient pu, au moindre revers des Russes, leur fermer toute retraite et achever leur destruction. De plus sages conseils, et surtout ceux du roi de Prusse, l'avaient ramenée à cette autre dessein, moins éclatant et d'une exécution plus sûre. Tous les avantages qui devaient résulter d'une entreprise directe

Digitized by Google

contre le pays des Tatars, avaient servi de motif ou de prétexte à la faction des ministres russes pour embrasser ce dessein, en opposition du projet de faire soulever la Grèce ; projet que tout le parti des favoris suivait dans le même temps avec tant de bruit et d'ostentation, et si peu de moyens réels.

VI. *L'une sous le général Panin, marche en Bessarabie.*

L'armée qui était destinée aux différents siéges était composée de trente mille hommes de troupes réglées, et de trente milles Kosaks, Zaporoves et Kalmouks Elle était commandée par le frère du ministre Panin, général peu connu à la guerre, mais ennemi déclaré de tout favori. Le crédit passager de son frère sous Élisabeth, aisément écarté d'auprès de cette princesse par d'autres favoris, et l'autorité de ce même ministre sous le règne présent, toujours balancée par la faveur d'Orloff, avaient entraîné le général dans ce rôle d'opposition contre tout crédit qui dominait auprès du souverain ; ce qui lui donnait dans cette cour despotique, une grande réputation de droiture, d'intégrité et de fermeté, et le faisait passer pour un esprit républicain. Son armée, que les soins des ministres avaient abondamment pourvue de tout ce qui pouvait en assurer les succès, n'éprouva, en sortant des frontières russes, aucun obstacle que la disette absolue de bois, la disette fréquente d'eau, les hauteurs escarpées, les descentes rapides, la profondeur des ravines et les fanges des marais; mais ni Turks ni Tatars ne cherchèrent à profiter des avantages que le terrain leur eût offerts, et du désordre où ces difficultés jetèrent souvent l'armée russe pendant sa marche. Aucun ennemi ne se présenta sur sa route. Elle entra ainsi dans la Moldavie tatare, nommée autrement la Bessarabie, ou le Budziacz, province située entre les embou-

Digitized by Google

chures du Borysthène et les embouchures du Danube, qui laissent entre elles un espace de cinquante lieues, divisé en deux parties égales par le cours du fleuve Dniester. A son approche, les Tatars reculèrent leurs différents campements. Dans cette contrée habitaient ceux qui, depuis quelques années, se livraient aux travaux de l'agriculture. Ils avaient récemment partagé en propriétés particulières ces grandes plaines qui précédemment étaient des pâturages communs à leurs différentes tribus. Ils vendaient leurs récoltes aux peuples voisins, amassant toujours et ne dépensant rien, vêtus des peaux de leurs brebis, se nourrissant de la chair de leurs chevaux et du lait de leurs juments. Dans l'abondance de tout ce qui suffit grossièrement aux premiers besoins de la vie, ils ne retiraient encore de l'agriculture que le plaisir d'un gain légitime, sans avoir abandonné, au milieu de cette richesse nouvelle, leur antique sobriété. Attachés à la branche de Krim-Gueray, que leur soulèvement avait autrefois placé sur le trône, ils craignaient le nouveau kan, choisi dans la branche que leurs révoltes avaient détrônée. Les séraskiers, qu'ils aimaient, venaient d'être destitués. Ils s'attendaient à l'envoi d'autres séraskiers, qui leur étaient encore inconnus. Aucun concert n'avait pu se former entre eux et ces chefs. Il n'y avait non plus aucun concert formé entre eux et une garnison étrangère dans ces climats, venue des bords de l'Euphrate pour défendre Bender, et qui, sans liaison dans les contrées voisines, ne songeait qu'à vaincre ou mourir dans les remparts où elle était enfermée.

VII. *Propositions faites aux Tatars de ce pays, par les émissaires russes.*

Panin leur avait envoyé de secrets émissaires ; et ceux-ci,

Digitized by Google

suivant l'usage asiatique, conservé chez ces Tatars, abordant les chefs de tribus, des présents à la main, leur dirent : « Que les Russes faisaient la guerre aux seuls Turks ; que la tzarine voulait rendre aux Tatars leur ancienne indépendance, et la libre élection de leurs kans ; que s'ils ne s'armaient point contre les Russes, les Russes ne commettraient contre eux aucune hostilité ; qu'au lieu de ravager leurs champs, d'enlever leurs moissons et d'égorger leurs bestiaux, l'armée russe achèterait d'eux tous ses vivres, et qu'ils avaient à choisir entre leur fortune et leur ruine ». On confiait à chaque chef en particulier, que la plupart des autres avaient déjà prêté l'oreille à ces propositions ; et une des plus grandes habiletés de celui qui conduisait ces intrigues fut de semer la défiance entre ces familles errantes et dispersées. Par une singularité remarquable, c'était ce même Tatar qui, dans un dessein bien opposé, avait fait éclater la guerre entre les deux empires ; ce même Iakoubaga que nous avons vu attirer, dans la petite ville frontière dont il était gouverneur, une incursion des Russes, en accroître le désordre, et mettre, de sa propre main, le feu à sa ville, afin de rendre irréparable cette violation du territoire ottoman. Ce Tatar, sans noblesse et sans fortune, issu d'une horde étrangère, parlait, comme sa langue naturelle, toutes les langues de ces contrées ; toujours mêlé dans les plus importantes affaires de ce pays, toujours employé, pendant le règne de Krim-Gueray, soit dans les provinces russes, soit dans les provinces polonaises, pour en reconnaître la situation, espion adroit et audacieux, ayant traité avec tous les hommes en place dans ces provinces, parvenu à se faire choisir pour secrétaire-interprète du kan, enveloppé ensuite dans la disgrâce de son maître, devenu, en allumant cette guerre, l'instrument de son rappel, et, par la constante faveur de ce prince, toujours accrédité auprès des tribus de la

Digitized by Google

Bessarabie, qui avaient été ses tribus favorites. Le bruit que lui seul était l'auteur de cette guerre généralement odieuse aux Turks et entreprise sous de malheureux auspices, commençant à se répandre, il sentait qu'il avait tout à craindre de leur ressentiment. Il n'avait trouvé aucun accès auprès du nouveau kan, ennemi de la branche à laquelle il s'était donné. S'il avait toujours été fidèle à son premier maître, il n'avait réellement aucune patrie; et, toujours près d'arriver à une haute fortune, toujours renversé de ses espérances, il embrassait, sur ses vieux jours, avec une nouvelle ardeur, en se donnant aux Russes et en travaillant à la défection des Tatars l'espoir d'une élévation qui lui avait si souvent échappé.

L'armée russe n'éprouva donc aucun retard ni même aucune inquiétude dans sa marche, jusqu'à la vue de Bender, qu'elle venait assiéger. Elle fit un grand détachement pour couvrir son flanc gauche, masquer la ville d'Oczakow, qu'elle devait assiéger ensuite, et contenir les Tatars de Krimée. Ceux-ci, au nombre de cinquante mille, rencontrèrent ce détachement à la sortie de leur presqu'île. Le nouveau kan était à leur tête. Il s'était rendu directement de Constantinople en Krimée. Les Russes avaient eu soin de publier dans l'Europe entière, par tous les organes qui leur étaient vendus, qu'ils étaient entrés en négociation avec lui; et ce bruit revenant de toutes parts aux Turks, les avait mis en défiance contre un prince qui les servait avec fidélité. Il repoussa le détachement russe, et prenant par le bas Dniester, suivi de ces cinquante mille Tatars, il traversa ce fleuve à la nage, et se rendit dans la Moldavie turque pour faciliter à l'armée ottomane, qui devait venir au secours de Bender et des autres places assiégées, le passage du Danube, et se joindre à cette armée.

Digitized by Google

VIII. *Siége de Bender.*

L'investissement de Bender fut formé le 26 juillet, après que les Russes eurent repoussé dans les faubourgs la garnison, qui se porta avec une extrême bravoure contre les troupes avancées, et qui avait d'abord obtenu quelque avantage. Bender, ainsi nommé, d'un mot turk qui signifie *passage*, et qui se nommait autrefois Tizène, est bâti, dans un coude que forme le fleuve Dniester, et où il est facile de le traverser. Une ancienne voie romaine, qui conserve encore de nos jours le nom de voie trajane, et qui part en effet du pont que l'empereur Trajan avait construit sur le Danube, vient se terminer, après avoir traversé toute la Moldavie, à ce passage du Dniester ; ce qui paraît indiquer cette ville comme l'ancien séjour d'une colonie romaine, ou du moins d'une légion établie dans ce lieu, que son assiette rend propre à la défense de toute la contrée. Un vieux château de pierre occupe le centre de la ville. Tout le reste est bâti en bois. Les fortifications, mal entendues et dirigées par des ingénieurs ignorants, avaient été réparées dès le commencement du règne actuel, et mises dans le meilleur état dont elles fussent succeptibles. Les munitions de guerre et de bouche y étaient en abondance ; et le sultan avait pris soin d'y faire passer, dès la fin de la campagne dernière, un nombreux corps d'Arabes, d'une fidélité et d'une bravoure éprouvées. Ces étrangers contenaient les janissaires bourgeois de cette ville, que la crainte d'être emportés de vive force, de voir leurs maisons écrasées sous les bombes, leurs campagnes ruinées, leurs femmes tombées au pouvoir du vainqueur, aurait pu engager à se rendre. Ceux-ci, en effet, étaient entrés en intelligence

Digitized by Google

avec le général russe; mais le jour que leur sédition éclata, les Russes ne se trouvèrent point en état de l'appuyer, comme ils l'avaient promis. Les mutins furent hachés en pièces par les Arabes; et les Russes apprirent avec chagrin que, pour se rendre maîtres de la place, ils devaient l'assiéger dans les formes. La peste était dans cette ville, dont ils venaient tenter la conquête. Beaucoup d'habitants en avaient fui, par la double crainte de la contagion et du siége. Les marchands, tous ceux des bourgeois qui n'étaient pas janissaires, s'étaient retirés à Oczakow; et la plupart des troupes, soit pour éviter la contagion, soit pour se renfermer d'autant plus tard dans des ouvrages trop étroits, campaient dans des retranchements hors des murailles. Un grand nombre de Moldaves, sujets du kan des Tatars, s'y étaient cependant jetés, la plupart de connivence avec les Russes, et résolus de repasser durant le siége, pour apporter aux Russes les nouvelles de tout ce qui se passerait dans la ville.

On attaqua et on se défendit des deux côtés avec une extrême bravoure, mais avec une égale ignorance dans l'art d'attaquer et de défendre les places. Les Russes envoyaient sur la ville beaucoup de bombes, dont la plupart éclataient ou s'éteignaient en l'air. Leurs boulets passaient de l'autre côté de l'enceinte, et retombaient dans l'autre partie de leur camp. Les Turks tiraient non moins inutilement sur les travailleurs. Mais les sorties étaient vives et meurtrières. Les transfuges moldaves donnant avis de tout ce qu'on préparait dans la place, chaque sortie était prévue par les assiégeants, et ne devenait sanglante que par l'intrépidité des assiégés. Des troupes de femmes suivaient toujours la garnison, armées de longs crochets pour attirer à elles les cadavres dont elles enlevaient les têtes; et les combattants, qui leur laissaient ce soin, étaient animés au car-

Digitized by Google

nage par la certitude de la récompense, sans être distraits du combat par le soin de se l'assurer. Les Russes, en avançant leurs tranchées, se trouvèrent au milieu d'un cimetière rempli de corps fraîchement enterrés, et qui portaient tous les symptômes de la peste. L'obéissance l'emporta sur l'épouvante; et la tranchée traversa ce cimetière. On ne s'aperçut pas que cet accident eût porté la contagion dans l'armée. Mais elle ne tarda pas à se manifester parmi ces transfuges moldaves qui sortaient successivement de la ville; le soin qu'on avait eu, par la méfiance d'une double trahison, de leur assigner des quartiers éloignés du camp, servit à ralentir ce funeste progrès. Pendant que le fléau qui désolait la ville assiégée, commençait à environner les assiégeants, on apprit que l'armée ottomane avait réussi à passer le Danube, et que la seconde armée russe, destinée à couvrir le siége, se trouvait elle-même dans la situation la plus périlleuse.

IX. *La 2e armée russe, commandée par Roumianzoff.*

Cette armée avait replié à la fin de l'hiver le petit nombre de détachements qu'elle avait tenus en Moldavie, laissant exposés à la vengeance des Turks les malheureux habitants de cette principauté qui avaient prêté serment de fidélité à la tzarine. Les Turks y avaient aussitôt porté la dévastation, pour satisfaire leur vengeance; et leurs détachements s'étaient retirés avec une égale promptitude. Vers la fin du printemps, les Russes étaient encore au delà du Dniester, et les Turks au delà du Danube; chacune des deux armées, maîtresse du fleuve qu'elle avait devant elle; et dans l'espace qui les séparait, il n'y avait que des villes

Digitized by Google

sans défense, des champs incultes, des villages ruinés, un peuple attaqué de la peste.

Cette armée russe avait été moins favorisée que celle de Panin; on avait laissé au général le soin de la pourvoir de tout en Pologne. Un grand nombre de nouveaux soldats qu'elle aurait dû recevoir de Russie avaient déserté. D'autres, dans une si longue route, étaient morts de fatigue et de misère. Une contagion, qui n'était pas encore la peste, y régnait avec fureur; soit par une suite de la malpropreté naturelle au soldat russe, à qui la rigueur de son climat rend moins nécessaires les précautions de ce genre, et qui en descendant vers des climats tempérés, ressent les funestes inconvénients de cette négligence; soit par l'entassement des troupes dans les misérables chaumières des paysans polonais; soit enfin par le manque de ces bains d'étuve auxquels tous les Russes sont habitués, et dont il est souvent impossible qu'ils fassent usage dans les camps. Cette armée était donc réduite à vingt-trois mille hommes de troupes réglées, et à un moindre nombre de troupes légères. Roumianzoff la commandait. Ce général devenu célèbre par d'éclatants succès, et qui a mérité parmi les Russes le plus brillant titre d'honneur, le surnom de *trans-danubien*, avait parmi les Russes mêmes une réputation équivoque. Jamais il ne s'exposa au péril par un mouvement de bravoure naturelle. Ses résolutions les plus hasardeuses furent toujours dictées par les ordres de sa souveraine, et presque toujours par des ordres réitérés et menaçants. Il semblait que la crainte de la disgrâce fît seule toute son audace. Avec le petit nombre de troupes auquel son armée était souvent réduite, il croyait impossible d'exécuter les entreprises audacieuses imaginées par une femme à quatre cents lieues du théâtre des hostilités, et qui avaient pour première base des relations de succès que la vanité et la flatterie avaient exa-

Digitized by Google

gérés; et depuis l'instant où l'espoir de la paix commença de luire, il ne cessa de la souhaiter, de la recommander, impatient de quitter les embarras et les dangers d'un tel commandement, pour aller jouir dans le tranquille gouvernement d'une province ou plutôt dans une agréable indolence, de l'immense fortune acquise par ses extorsions et ses rapines. Si on s'attachait à le bien faire connaître, on pourrait dire que c'était encore de nos jours un vrai Moskovite du temps et de la cour de Pierre Ier. Sa mère, toujours en crédit pendant huit règnes, était un de ces vieux oracles de cour formés par un long usage du palais, à qui le souvenir du passé donne la connaissance du présent et la prévoyance de l'avenir, et dont la considération, accrue par le respect dû à l'âge, impose enfin quelques égards aux souverains eux-mêmes. Roumianzoff avait reçu d'elle les opinions qui régnaient au temps de Pierre Ier; c'est-à-dire, le mépris de l'ancienne nation russe et l'admiration des talents étrangers. Ce général, au milieu de ses propres succès, disait aux Russes : « Vous ne les devez qu'aux lumières des étrangers, et aux terreurs paniques des Turks. Je vous défie de citer une seule action dont l'honneur appartienne à un Russe. Nous savons nous approprier la gloire des étrangers, sans qu'aucun de nous ait le courage de les imiter ». Mais, par un contraste bizarre, ces mœurs russes, qu'il semblait détester, dominaient en lui. Dépourvu de tout sentiment d'honneur, de tout principe d'humanité, avide jusqu'à la plus lâche rapacité, négligent jusqu'à l'abandon de tout soin de lui-même, altier jusqu'à l'insolence, insociable et mélancolique, souvent farouche et inabordable, s'enfermant six mois entiers sans voir qui que ce soit, mais sachant à propos reparaître à la cour, sous l'appui de sa famille, et y prenant tout l'ascendant que ce caractère dur et atrabilaire doit nécessairement donner sur des courtisans faibles et lâches,

Digitized by Google

quand celui qui le possède a d'ailleurs de grands appuis auprès du souverain. Les Russes, à qui il était odieux, le voyaient avec regret parvenu au commandement de l'armée ; ils l'accusaient de frémir au seul bruit du canon. Les étrangers, objets perpétuels de ses éloges, le traitaient avec moins de haine. Mais ses vices ne tardaient pas à le faire détester, par ceux mêmes qu'il avait le mieux accueillis. Il suivait leurs conseils, il exaltait leurs lumières, en haine de sa nation ; mais bientôt il les opprimait par une suite de ces mêmes mœurs russes auxquelles il s'abandonnait, et de cette humeur farouche qui lui était propre. Il avait commandé sans aucune gloire dans la guerre contre le roi de Prusse ; mais il avait quelque habitude de la guerre et du commandement. Il avait sous ses ordres une armée obéissante, accoutumée aux périls et aux fatigues, qui avait pris dans les événements de la campagne précédente un juste mépris de son ennemi, et dans laquelle se trouvait un grand nombre d'officiers étrangers, formés dans toutes les armées et toutes les guerres de l'Europe.

X. *Elle s'avance en Moldavie contre l'armée turque et tatare.*

Roumianzoff reçut de Pétersbourg un ordre absolu de rentrer en Moldavie, et de s'avancer sur les bords du Danube pour en défendre le passage à l'armée ottomane. Celle-ci, sans y comprendre même celle du kan des Tatars, était de cent cinquante mille hommes, mais dont la plus grande partie n'avait aucun usage des armes. Il y en avait peu qui eussent servi pendant la dernière campagne. Ceux qui l'avaient faite comme volontaires, rebutés de tant de fatigues et de désordres, n'avaient point eu cette année le

Digitized by Google

même zèle. Ils étaient remplacés par d'autres multitudes de volontaires qui voyaient un camp pour la première fois. Halil, nommé grand-visir après la dispersion des Turks au commencement du dernier hiver, était fils d'un ancien grand-visir, justement renommé pour avoir remporté, il y avait alors trente ans, la dernière victoire qui eût illustré les armes ottomanes. Le fils avait accompagné son père dans cette glorieuse campagne; et depuis ce temps, revêtu de quelque vaine dignité du sérail, il faisait son séjour ordinaire à Constantinople, où sa douceur et son affabilité, au milieu d'une grande fortune, le faisaient généralement chérir. Pendant que l'empereur, indécis sur le choix d'un grand-visir, consultait les vieillards de son conseil, il avait de lui-même envoyé Halil conduire à Bender et à Oczakow les nouvelles garnisons destinées pour ces deux villes. Le peuple, se rappelant alors les victoires du père, avait pris en bon augure ce commandement donné au fils; et, dans l'indécision où se trouvait le sultan, les gens de loi qu'il consultait lui avaient proposé la nomination d'Halil, sans autre raison que cette faveur populaire, fondée sur un nom d'heureux présage. Ce grand-visir, aimé dans Constantinople, se faisait également aimer des troupes, par des vertus plus propres à la paix qu'à la guerre.

Le pont sur le Danube, réparé depuis quelques semaines, était prêt pour le passage de l'armée; mais après une saison pluvieuse, le Danube s'était débordé au loin hors de ses rives, et cette inondation rendait le pont inaccessible. Quelques faibles détachements traversaient le fleuve dans des bateaux. Un de ces petits corps s'était rendu dans la capitale de la Valaquie, et y avait rétabli sans obstacle l'autorité du grand-seigneur.

Ce retard donna le temps aux Russes de s'avancer dans la Moldavie; mais alors l'armée du kan des Tatars, en

Digitized by Google

longeant le bord septentrionnal du fleuve, se rendit dans la même province; et ses escadrons épars inquiétaient les corps avancés de l'armée russe, faisant toujours leurs attaques à leur manière, accourant au grand galop, le sabre en main, et se montrant à la fois, par corps détachés, sur les ailes, sur les flancs et à dos. Les Russes, en quelque petit nombre qu'ils fussent, formaient aussitôt des espèces de phalanges impénétrables à ces incursions; les Tatars se dispersaient aux premiers coups de canon, et pour ainsi dire dès qu'ils sentaient le feu de l'artillerie russe. Ils se réunissaient à quelques lieues de là, infatigables dans leurs courses et sans lâcheté dans leur fuite. Le kan se bornait ainsi à retarder la marche de l'armée russe, afin de donner le temps à l'armée ottomane de passer le fleuve; et dans l'attente de ce passage, ses troupes, uniquement armées de flèches, se trouvaient entre deux grandes armées russes distantes seulement de quelques marches. Enfin, dix mille Turks parvinrent à traverser le Danube avec quelque artillerie, et se joignirent à l'armée du kan. Un corps avancé de quatre mille Russes fut entièrement défait, le général tué, le détachement presque détruit. Mais ce revers fut bientôt compensé par la destruction totale de ce détachement turk, surpris et attaqué au point du jour, sur une hauteur où il s'était retranché, pendant que les Tatars, le croyant dans un poste inattaquable, s'en étaient éloignés, et cherchaient à pénétrer sur les derrières de l'armée russe. De nouveaux corps turks continuaient de traverser le fleuve, et l'armée tatare restait tout entière sans être entamée.

XI. *Bataille de Kagoul.*

Roumianzoff, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, avançait

Digitized by Google

à travers cette nuée de Tatars, forcé à chaque marche de laisser derrière lui de grands détachements pour couvrir ses vivres, et conserver ses communications avec la Pologne et avec l'armée qui assiégeait Bender. En approchant du Danube, il apprit que l'armée du grand-visir, malgré les inondations qui rendaient toujours le pont inaccessible, avait réussi à traverser le fleuve dans trois cents bateaux. La manière dont elle avait effectué ce passage l'avait forcée de laisser sur l'autre bord le grand étendard de Mahomet, la caisse militaire, toutes les tentes et la grosse artillerie. L'armée russe, déjà voisine des bords du fleuve, mais affaiblie par ses détachements, séparée de ses vivres, n'avait de pain que pour trois jours. Les Turks, instruits de sa situation et de sa faiblesse, formèrent aussitôt le projet de l'environner de toutes parts. Le 30 juillet, le kan des Tatars vint concerter ses opérations avec le grand-visir; et aussitôt il se sépara de l'armée ottomane : traversant avec ses Tatars les petites rivières à la nage, il alla se jeter sur les derrières de l'armée russe, pour en intercepter les convois, et en couper toutes les communications. De leur côté, les Turks, côtoyant la rive gauche du Kagoul, avancèrent à une lieue et demie du camp russe, et vers le front de cette armée. Roumianzoff n'avait plus sous ses ordres que dix-sept mille hommes exténués de fatigue et de faim. La situation de Pierre Ier sur les bords du Pruth, dans la même province, avait été moins périlleuse. Il fallait ou se rendre, ou périr, ou combattre sans perdre un moment, pendant que le combat était encore possible. Cette dernière résolution fut prise; et dans la crainte que les Turks, toujours prompts à se retrancher, n'eussent le temps de fortifier leur camp, la nuit même qui suivit l'approche de l'armée ottomane, ces dix-sept mille hommes se mirent en marche dans un profond silence. En pleine marche, et

Digitized by Google

dans le même silence, ils se rangèrent en bataille au chemin de Trajan. Là, ils formèrent quatre grands carrés, dont chacun avait au centre une nombreuse artillerie. Mais cette même nuit, les Turks avaient bordé tout le front de leur camp d'un fossé large et profond, et d'un rempart élevé. Une fausse alarme répandue parmi eux avait même suppléé aux précautions qu'ils ignorent ou qu'ils négligent; et leur armée, malgré la rapidité et le silence de la marche des Russes, ne fut point surprise. Une partie de leurs troupes était en armes; de nombreux corps de spahis étaient sortis du camp. A l'approche de cette cavalerie, l'artillerie russe fit feu et la mit en désordre. Mais les différents corps se rallièrent aussitôt, se précipitèrent dans les intervalles des carrés, prirent l'armée russe en flanc et à dos, cherchant à percer où ils verraient quelque désordre. Les Russes, attentifs aux commandements de leurs officiers, et présentant de toutes parts les baïonnettes, étaient partout impénétrables. Cette cavalerie légère ne put enfoncer ces colonnes inébranlables. Elles faisaient feu de tous côtés, et gagnaient peu à peu du terrain. Ce premier combat dura jusqu'à huit heures. Les Russes alors redoublèrent de courage, forcèrent le pas, et marchèrent vers le camp ennemi. Les Turks attendirent de pied ferme derrière leurs retranchements; leurs canons n'étaient pas en batterie, la précipitation d'un travail nocturne ne leur avait pas permis d'en border leurs lignes. Ils en amenèrent à la hâte quelques pièces, dont le feu lent et mal dirigé ne se fit entendre que quand les Russes étaient déjà tous près. Mais l'aspect inattendu de ces retranchements parut en imposer à l'armée russe; elle fut étonnée d'avoir un tel obstacle à franchir, et de traverser un pareil ouvrage fait en une seule nuit. Elle se rassura quand elle vit son artillerie faire taire en un moment celle des Turks. Cependant trois mille volontaires turks étaient

Digitized by Google

sortis de la gauche des retranchements, et se tenaient dans un fond où ils n'avaient point été aperçus. C'était une élite de jannissaires, composée pour la plupart de cette espèce de dévoués, qui s'engagent par un serment mutuel à ne faire jamais usage d'armes à feu, et à n'employer que le sabre et le poignard. Au moment où les Russes approchaient des retranchements, ces jannissaires se montrèrent tout à coup sur le flanc du carré de l'aile droite, l'attaquèrent avec une furie qui prévint toute résistance, l'enfoncèrent le sabre à la main, le mirent entièrement en déroute, et s'acharnèrent avec la même furie sur les blessés et sur les morts pour enlever des têtes. Le second carré s'ouvrit sur sa droite, et son artillerie dissipa en un instant ce corps de jannissaires déjà mis en désordre par ce barbare acharnement à emporter du combat ces exécrables trophées. Pendant ce temps, le carré qui formait la gauche des Russes avait tourné les retranchements ennemis par leur droite. Il était conduit par le général Baüer, dans ce temps-là l'homme de confiance et le conseil de Roumianzoff. Ce général allemand avait acquis de la célébrité dans les troupes anglaises, et contribué à leurs succès pendant la guerre qui venait de finir en Allemagne. Le carré russe qu'il conduisait, prenant ainsi les Turks à revers, les foudroyait de son artillerie. Tout fuit alors avec précipitation; et les Turks n'ayant connu, dans toute cette guerre, de retraite que la déroute, cette armée de cent cinquante mille hommes fut dispersée en un moment. Les Russes s'emparèrent du petit nombre de tentes qui étaient dans le camp, de cinq grosses pièces de canon, de quatre-vingts pièces de campagne, de tout le bagage et de plusieurs caisses remplies de ces aigrettes destinées pour prix de la valeur. On ne sut point le nombre des morts, parce qu'on en juge malaisément au simple coup d'œil, quand ils sont répandus dans de grands espaces;
Digitized by Google

et que pendant toute cette guerre, l'usage constant des deux armées fut de ne leur donner aucune sépulture.

Les vainqueurs étaient en si petit nombre, si affaiblis par les maladies et si dénués de cavalerie, qu'ils ne s'exposèrent point à poursuivre les fuyards. Maîtres des retranchements et des vivres d'une armée si nombreuse, ils ne songèrent qu'à se fortifier dans ce même camp. Les vaincus avaient fui vers le Danube, éloigné de six lieues du champ de bataille. Le débordement du fleuve les empêchant d'atteindre leur pont, ils furent trois jours entiers à repasser dans des bateaux ; et à mesure qu'ils atteignaient l'autre rive, les différentes troupes se débandaient et chacun reprenait le chemin de sa province. Le grand-visir s'arrêta sur cette autre rive avec quinze mille hommes, seul reste de cette innombrable multitude.

Les Tatars, qui avaient fait le tour de l'armée russe pour se jeter sur les convois et sur les bagages, et qui avaient déjà obtenu un avantage sur une des escortes, à la nouvelle de cette déroute, se voyant abandonnés dans la Moldavie, ne songèrent plus qu'à leur propre salut. Une partie se retira entre Bender et Akerman. Le kan se réfugia d'abord à Ismaïl sur le Danube, avec l'autre partie de ses troupes ; et résolu de se défendre dans ce poste, il envoya demander des vivres au grand-visir. Mais les conducteurs de ces vivres les jetèrent dans le fleuve, et se servirent des bateaux pour fuir, sans avoir rencontré un seul ennemi.

XII. *Les Turks demandent la paix, par la médiation des cours de Vienne et de Berlin.*

Cette ignominieuse déroute renouvela dans Constantinople la terreur encore toute récente que l'incendie de la flotte

Digitized by Google

y avait répandue. La réunion de l'escadre russe en face des Dardanelles, où elle se rassembla alors pour s'emparer des îles voisines, acheva de porter cette consternation et cette terreur à leur comble. Les troupes qui abandonnaient l'armée arrivaient en foule dans cette capitale ; et la fermentation fut si grande parmi le peuple, qu'on craignit une révolution.

Le grand-seigneur convoqua tous les chefs de la loi et les grands de l'empire. Il leur dit : « Que depuis son avénement au trône, il avait gouverné par leurs conseils ; que par leurs seuls avis il avait différé de prendre le commandement de ses armées ; que s'il avait eu le malheur de choisir mal ses deux premiers généraux, il s'en était remis à eux seuls du soin d'en choisir un troisième, et que celui-ci n'ayant pas eu la destinée plus favorable, il persistait à se proposer lui-même ; mais que dans les revers actuels il avait encore d'autres conseils à prendre d'eux ; qu'aussitôt après l'incendie de la flotte, il les avait assemblés pour délibérer sur les moyens de conclure la paix ou de continuer la guerre ; que leur fermeté avait soutenu sa constance, et que par une suite de leurs délibérations, on avait proposé un traité d'alliance aux cours de Versailles et de Vienne ; que celle-ci, plus voisine, avait répondu la première, et qu'il leur soumettait aujourd'hui cette réponse. « Cette cour ne pouvait, disait-elle, prendre « aucune part à la guerre sans risquer d'étendre sur l'Europe « entière un feu qu'elle désirait d'assoupir. Elle proposait au « contraire sa médiation pour la paix ; et les conditions qu'elle « offrait, étaient le rétablissement des deux parties belligé- « rentes dans l'état où elles étaient avant les hostilités, et la « sortie des Russes hors de la Pologne ; évacuation qui était « le premier, le véritable et l'unique objet de la guerre. » Il ajouta que le roi de Prusse, depuis le commencement des hostilités, n'avait cessé de faire des propositions semblables ;

Digitized by Google

et que la destinée ne bénissant pas les armes ottomanes, il les assemblait pour délibérer sur ces propositions; que d'un autre côté cependant, la France semblait disposée à soutenir la fortune de l'empire ottoman; que déjà on traitait avec elle pour l'acquisition d'un grand nombre de vaisseaux, et que sans avoir encore une réponse positive de cette cour sur l'alliance projetée, il était aisé d'entrevoir, aux soins que prenait son ambassadeur, la prochaine conclusion de cette alliance, et qu'il laissait aux délibérations de cette assemblée le choix du parti qu'il fallait prendre. » Le divan demanda trois jours; et ce terme expiré, sa réponse unanime ayant été pour la paix, on s'adressa aussitôt aux ministres que les cours de Vienne et de Berlin entretenaient à Constantinople, et on requit formellement, pour terminer la guerre, les bons offices que leurs maîtres avaient offerts. Mais cette résolution du divan demeura renfermée dans un impénétrable secret, particularité remarquable après une assemblé si nombreuse, après de si longues délibérations, et qui tient aux mœurs générales de cet empire.

XIII. *Leurs préparatifs pour continuer la guerre.*

Le sultan, entraîné à ces démarches contraires à l'ancienne fierté musulmane, malgré la fermeté de son caractère et malgré la crainte qu'une paix désavantageuse ne le renversât du trône, ne négligea aucun soin pour continuer plus heureusement la guerre. Il insista auprès des gens de loi pour qu'ils cessassent de s'opposer à son désir de commander lui-même ses armées. Il voulait partir sans délai; mais ceux-ci, dans l'appréhension de quitter les délices de leur sérail pour les fatigues d'un camp, lui opposèrent mille obstacles, et surtout l'impossibilité de pourvoir de vivres,

Digitized by Google

dans un si court espace de temps, l'innombrable foule qu'un sultan traîne à sa suite. Ils parvinrent à différer son départ jusqu'au printemps, si la guerre durait encore. Il ordonna une prompte levée de quarante mille Bosniaques et Albanais, les meilleures troupes de l'empire, et dont les victoires récentes dans le Monténégro et dans le Péloponèse, avaient renouvelé l'antique réputation. Le pacha de Bosnie, qui avait vaincu les Monténégrins avant la guerre contre la Russie, et qui les avait contenus pendant le soulèvement du Péloponèse, eut ordre de se rendre au camp et d'y conduire cette élite de la milice ottomane; et la place de grand-visir lui fut secrètement promise aussitôt qu'il serait arrivé à l'armée.

XIV. *Nouveaux services que leur rendent le baron de Tott et l'ambassadeur de France.*

On cacha soigneusement à l'ambassadeur de France les démarches qu'on avait faites pour obtenir la paix; et on redoubla d'empressement pour une négociation tout opposée, celle de l'alliance avec cette cour. De son côté, cet ambassadeur, soupçonnant la faiblesse du divan, ne négligeait rien pour en ranimer le courage, et pour éloigner une paix humiliante dont le contre-coup devait humilier et embarrasser la France elle-même. Il s'efforçait d'éclairer les Turks sur les véritables causes de tant de désastres; il osait leur rappeler tous ces anciens règlements tombés en désuétude, qui avaient fait autrefois du corps des janissaires la meilleure infanterie du monde entier; règlements plutôt négligés que méconnus, qui n'avaient jamais été révoqués, et qui eussent rendu invincible cette intrépidité, cette bravoure aujourd'hui si indisciplinée, dont un grand nombre

Digitized by Google

de Turks avaient donné des preuves dans les déroutes les plus ignominieuses. Il proposait surtout l'usage des armes aujourd'hui admises par toutes les nations de l'Europe ; il obtint, en secondant de tout son crédit les nouveaux efforts que fit alors le baron de Tott, l'établissement à Constantinople d'une fonderie d'artillerie légère, et d'une école de canonniers sous la direction de ce jeune étranger. Les Dardanelles récemment mises en défense, et les nouveaux périls qui menaçaient l'empire, avaient alors tourné vers ce jeune chrétien tous les regards de ce peuple consterné, et justifiaient la confiance secrète que le sultan lui avait depuis longtemps accordée. La fonderie et l'école furent en plein exercice dans le court espace de trois semaines. Tout le peuple de cette capitale poussa des cris de joie et d'admiration en voyant de jeunes Turks, instruits au service du canon par le baron de Tott, tirer trois coups par minute ; et le sultan, autorisé par cet applaudissement général, osa venir lui-même jouir de ce spectacle, et encouragea plus d'une fois par sa présence ces nouveaux exercices et les travaux de la fonderie.

XV. *L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse reçoivent la demande de leur médiation pour la paix.*

La demande du grand-seigneur aux cours de Vienne et de Berlin, ou plutôt son acquiescement à traiter de la paix sous la médiation offerte par ces deux cours, arriva au roi de Prusse et à l'empereur d'Autriche au moment où ces deux princes étaient réunis dans un même camp. Un concert apparent s'était établi entre eux, tel qu'il peut exister entre des rivaux avides, toujours prêts à devenir ennemis, et qui se craignent, se ménagent et se respectent mutuellement.

Digitized by Google

Leurs armées environnaient une grande partie de la Pologne, et commençaient à entrer dans ce royaume à l'envi l'une de l'autre, sous le prétexte d'y former un cordon qui préservât leurs propres pays de la contagion déjà répandue dans quelques provinces polonaises. Le roi de Prusse et l'empereur concertèrent secrètement leurs demandes pour la médiation. Mais avant d'entrer dans le détail de ces longues et perfides négociations qui ont donné une nouvelle face à tout l'orient de l'Europe, il faut raconter l'événement du siége de Bender, ce que devint la flotte russe dans l'Archipel, et comment les Polonais, pendant le cours de cette même campagne, avaient profité de ces grandes diversions.

XVI. *Une partie des Tatars capitule avec les Russes.*

Un des premiers effets de la victoire de Kagoul fut la soumission de presque tous les Tatars des contrées qui avoisinent Bender. Ils se trouvaient environnés des deux armées russes. Les nouvelles successives du soulèvement des Grecs, de l'incendie de la flotte ottomane, des dangers qui de toutes parts menaçaient l'empire turk et la ville même de Constantinople, couraient dans toutes les tribus. Le comte Panin renouvela alors les offres de protection et d'alliance qu'il leur avait faites. Plusieurs députés de ces Tatars vinrent, dix jours après la bataille, négocier dans le camp de ce général. Un contre-temps faillit tout perdre. Deux mille Russes détachés à quelques lieues du camp, rencontrèrent plusieurs milliers de chariots chargés des femmes et des tentes, et suivis des troupeaux. Ils massacrèrent les conducteurs, violèrent les femmes, se jetèrent sur les troupeaux. Quelques hommes échappés au carnage portèrent cette nouvelle à dix mille Tatars de la même nation qui

Digitized by Google

campaient dans le voisinage. C'étaient ceux dont les députés se trouvaient avec Panin, et qui, se fiant aux paroles qu'on leur avait données, attendaient avec sécurité la négociation. Ils poursuivirent avec fureur ces deux mille hommes qui emmenaient leurs femmes et leurs troupeaux, en sabrèrent la plus grande partie, et reprirent le butin. Ce contre-temps les effaroucha; ils continuèrent à se tenir éloignés de l'armée. On leur envoya dire que les troupes contre lesquelles ils avaient eu cette affaire, étaient parties avant l'arrivée de leurs députés, et la négociation ne fut point interrompue. Il fut convenu qu'ils feraient serment de se séparer entièrement des Turks, qu'ils entreraient en amitié avec l'impératrice de Russie, non comme sujets, mais en conservant leurs anciennes lois, coutumes et prérogatives, qu'ils n'obéiraient désormais à aucun kan qui n'accéderait pas à leur commun consentement de rendre la domination tatare libre et indépendante. De son côté, la Russie leur permettait le séjour pacifique de leurs domiciles ordinaires, ou s'ils le désiraient, elle s'engageait à leur assigner jusqu'à la fin de la guerre des pâturages dans les solitudes de l'Ukraine, où ils seraient maîtres de se transporter avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux, et tous leurs biens. La plus grande partie de ces infortunés s'acheminèrent vers ces nouveaux pâturages; mais on tenta aussitôt de les conduire de force dans l'intérieur de la Russie, et nous verrons dans la suite l'effet de cette violence. Une nombreuse tribu refusa de prendre aucune part à ce traité, et parvint à se joindre aux Tatars de Krimée, qui à travers mille dangers rentrèrent enfin dans leur presqu'île. Tout l'espace compris entre le Borysthène et le Danube, où les tribus tatares erraient depuis cinq siècles, fut donc alors abandonné de toute cette nation, également infortunée dans les différents partis qu'elle embrassa.

Digitized by Google

XVII. *Continuation du siége de Bender.*

Cependant l'arrière-saison approchait, et Bender continuait de se défendre. Les Turks enfermés dans cette ville y montraient l'ancienne bravoure de leur nation ; soit que ces Turks Arabes fussent moins dégénérés que ceux des autres pays, soit qu'étant enfermés dans une étroite enceinte, forcés dans leurs sorties ou de combattre ou de se retirer ensemble, cette nécessité prévînt ces soudaines dispersions, le plus funeste inconvénient de leur indiscipline. Le gouverneur étant mort de la peste, toute la garnison avait proclamé à sa place Amin, chef des Arabes, gouverneur de Mossoul, à trois lieues des ruines de l'ancienne Ninive ; guerrier renommé en Asie, et qui, dans la défense de Bender, justifiait cette réputation. Il y avait déjà reçu plusieurs blessures. Il signala le premier jour de son commandement par une sortie générale. Les Turks avancèrent sans bruit, se jetèrent avec furie sur les travailleurs ; mais les Russes, toujours avertis par des transfuges moldaves, étaient préparés ; et la garnison, malgré son extrême bravoure, fut rejetée dans la ville. Panin ne put faire parvenir à cette brave garnison, ou du moins lui faire croire la nouvelle de l'entière défaite de l'armée ottomane. Il fit passer dans la ville un spahi pris à la bataille de Kagoul, et que Roumianzoff lui avait envoyé. Il le chargea d'une lettre pour le nouveau séraskier. Celui-ci défendit, sous peine de mort, au spahi, de publier la défaite du grand-visir, et lui donna de l'argent pour publier la prochaine arrivée de l'armée ottomane. Panin y fit passer un Tatar. Cet embaucheur, dénoncé par ceux mêmes auxquels il s'adressa, fut aussitôt haché en pièces. Enfin le Tatar Iakoubaga, après

Digitized by Google

avoir conduit avec tant d'habileté la défection des hordes tatares, présuma assez de son crédit pour écrire au séraskier. L'unique réponse fut un feu plus vif, qui coûta quelque monde aux Russes.

Les fréquentes sorties retardaient tous les travaux des assiégeants ; et l'on vit dans une occasion remarquable combien ces Arabes, dignes par leur bravoure de leur ancienne renommée, conservaient également leur antique loyauté. Après une furieuse sortie, Panin ayant offert une suspension d'armes pour enterrer les morts, sur cette seule proposition et pour première réponse, ils s'avancèrent en grand nombre hors des palissades, et crièrent en langue russe : « Prenez vos morts, nous prenons les nôtres. » Ils firent des signes de bienveillance aux ennemis, et leur demandèrent des outils. Pendant ce travail commun, un des leurs ayant derrière une palissade tiré un coup de fusil, ils se jetèrent sur lui, le traînèrent aux yeux des Russes, et l'assommèrent. Un général russe s'entretenant alors avec un Turk distingué, l'exhortait à persuader le séraskier de se rendre ; le Turk ne répondit que par un regard de dédain. D'autres officiers russes ayant parlé à d'autres Turks de la défaite du grand-visir et de la soumission des Tatars, événements qui ne laissaient plus à la garnison aucun espoir de secours, ceux-ci répondirent : « Vous faites votre devoir et nous le nôtre ; continuez à nous attaquer, nous continuerons à rendre vos efforts inutiles ». Le travail des mines commença enfin des deux parts ; et cet autre genre de guerre conduit avec non moins d'ignorance que le feu des boulets et des bombes, devint cependant plus meurtrier. Le 1er septembre, les Russes n'en étaient encore qu'à pouvoir reconnaître le fossé avec beaucoup de risque. Mais alors, le général Baüer arriva de l'autre armée russe avec quelques officiers étrangers ; et s'il y eut toujours un égal courage dans la dé-

Digitized by Google

fense, il y eut dès lors bien plus d'habileté dans l'attaque. Les Russes avançaient en faisant des logements dans les entonnoirs des mines, et les Turks réussirent plus d'une fois à renverser ces ouvrages. Ils enterrèrent même une compagnie de grenadiers russes tout entière. Ils célébrèrent ainsi un jour de fête solennelle consacré à Mahomet; et une sortie générale ayant suivi cet événement, ils détruisirent presque tous les ouvrages avancés; toutefois le chemin couvert fut enfin entamé par l'explosion d'une mine, et la ville fut alors sommée. Mais le gouverneur répondit avec le même courage. La garnison diminuait; mais elle était encore animée et nombreuse. La mauvaise saison commençait; les pluies inondaient les tranchées, les soldats russes pour finir leurs misères, demandèrent un assaut : il eut lieu le 26 septembre.

On avait travaillé à une nouvelle mine sur les principes du globe de compression, inventé depuis trente ans par un ingénieur français, dont les expériences faites en France, avaient peu réussi, et dont les Français, si habiles dans cette partie de la guerre, n'avaient jamais fait usage. Un aventurier français qui conduisait ce siége, les livres à la main, l'employa alors. L'explosion se fit au commencement de la nuit. Elle forma dans le chemin couvert un entonnoir de soixante et dix pieds de diamètre, qui donnait un passage dans le fossé, mais sans renverser les remparts, comme on s'y était attendu. A ce signal, les colonnes marchèrent de toutes parts; et les Turks pour les arrêter dans leur marche, jetèrent de toutes leurs batteries une innombrable quantité de bombes et de grenades. Cette pluie de feu répandit quelque effroi parmi les colonnes russes. Celle de la droite s'égara, revint vers son camp, et fut difficilement déterminée à retourner au lieu de l'attaque. Elle y revint enfin, et pénétra dans le chemin couvert par un des anciens en-

Digitized by Google

tonnoirs dont les Turks avaient fait la faute de ne point s'emparer. Ceux-ci la reçurent dans le chemin couvert avec un grand courage. Le combat y fut meurtrier. Les Russes balancèrent quelques moments. Il reprirent cœur une seconde fois : et, après un combat opiniâtre, ils forcèrent les Turks d'abandonner cette partie du chemin couvert. La colonne du centre hésita à se précipiter dans l'espèce de gouffre que le globe de compression venait d'ouvrir. Elle s'y jeta enfin ; et par cette route elle pénétra aussi dans le chemin couvert, où il se fit de part et d'autre un horrible carnage. Une centaine de janissaires, logés dans un de ces ouvrages qu'on nomme *caponnière*, tiraient sans être vus, et tuaient tout ce qui en approchait. Deux compagnies de grenadiers, furieux de leur perte, pénétrèrent par les embrasures, et firent main basse sur tout ce qu'ils y trouvèrent. Le chemin couvert ayant été nettoyé dans ces deux parties, un Allemand, le colonel Muller, qui conduisait la colonne du centre, augurant bien de l'ardeur des troupes, demanda des échelles pour donner l'assaut à la place même. Les échelles russes se trouvèrent trop courtes ; mais on aperçut celles dont les Turks se servaient pour les sorties. Les grenadiers y montèrent ; et les premiers s'étant couchés sur la brèche pour attendre qu'un nombre suffisant y fût monté, tous ensemble sautèrent par-dessus le parapet sur le rempart. La colonne de la gauche eut les mêmes obstacles à vaincre ; et après avoir éprouvé beaucoup de pertes, elle eut aussi le même succès.

Ceux qui devaient attacher le pétard à la porte, ne purent réussir. Elle se trouva toute bardée de fer ; et en peu de minutes les Turks eurent jeté bas plus de la moitié de cette troupe. Forcée d'abandonner sa première destination, elle rentra dans le chemin couvert, et suivit les colonnes qui montaient de tous côtés sur les remparts. Les Russes

Digitized by Google

en furent plus d'une fois précipités. Un Livonien, le major Fersen, fut le premier qui s'y maintint. Le combat dura la nuit entière, sans se déclarer pour l'un ou l'autre parti. L'artillerie russe ne cessait de jeter des bombes, des pots à feu et des grenades dans la ville pour y mettre le feu, y augmenter la confusion, détruire les maisons situées près du rempart, qui devenaient autant de nouvelles forteresses d'où les Turks aux fenêtres, montés sur les toits, ajustaient à volonté les Russes entièrement à découvert sur les terre-pleins des remparts. Panin, craignant de perdre son armée entière, fit sonner la retraite. Mais les soldats crièrent aux officiers : « Retirez-vous, vous en êtes les maîtres, nous, nous voulons périr ou prendre la ville ». Déjà le feu y éclatait en plusieurs endroits, et l'incendie fut bientôt général. L'horreur de cette nuit fut alors à son comble ; et les Turks s'occupant d'arrêter les progrès du feu, ou de sauver des maisons embrasées leurs femmes, leurs familles, leurs effets les plus précieux, le nombre des combattants diminuait ; et à cinq heures du matin, les Russes furent maîtres du rempart. Les Turks disputèrent encore pied à pied les ruines des maisons. Leur fureur tenait du désespoir ; mais le courage des Russes redoublant par le succès, les Turks furent partout repoussés, passés au fil de l'épée ; et il ne resta d'autre ressource au séraskier, grièvement blessé d'un éclat de bombe, que de se réfugier avec deux pachas et quelques centaines de janissaires, dans le château, où vers neuf heures du matin il demanda à capituler.

Mais six cents janissaires ou spahis rassemblés à cheval, portant en croupe leurs femmes, leurs enfants, leurs plus précieux effets, et sortant par une porte qui n'était point gardée, marchaient vers le camp ennemi. L'officier russe qui avait occupé pendant la nuit, avec une réserve, le poste qui aurait dû leur fermer le passage, avait reçu ordre

Digitized by Google

de s'avancer sur le glacis, d'ou il devait envoyer des partis parcourir les rues de la ville. Cette troupe de Turks ne trouvant rien qui l'arrêtât, et de toutes parts enveloppée et cachée dans les nuages de fumée, s'avança donc jusqu'au camp, massacrant tout ce qui se trouva sur sa route. L'alarme et la confusion qu'elle y répandit est inexprimable; les tranchées étaient dégarnies de troupes, toutes étant ou sur les remparts ou répandues dans les rues de la ville; la plaine était couverte des blessés qu'on ramenait au camp : des Moldaves qui fuyaient de la ville, des valets que la curiosité ou l'espoir du butin y attirait, tout fut sabré par ces furieux. Le général même et toute sa suite se trouvèrent dans un extrême péril.

Mais la batterie qui couvrait cette partie du camp fit feu sur eux, les fit changer de chemin et donna le temps à la cavalerie, qui aurait dû garder la porte, de se mettre à leur suite. Leurs chevaux enfermés longtemps dans une ville assiégée, n'étaient point en haleine et ne purent les sauver. Quelques-uns se défendirent en désespérés ; la plupart massacrèrent leurs femmes à la prière même de ces infortunées, et préférant de les voir expirer à la douleur de les laisser en proie à la licence du vainqueur. La cavalerie russe serrant de plus en plus ceux qui fuyaient encore, ils n'eurent plus d'autre parti à prendre que de fuir à la débandade vers le chemin d'Akerman ; et tous les Kosaks du Don détachés sur cette route, en tuèrent ou en prirent la plus grande partie. Pendant ce temps, le feu qui continuait d'embraser la ville, gagna un magasin à poudre dont l'explosion devint également funeste aux vainqueurs et aux vaincus. Cet assaut coûta aux Russes trois mille hommes, et le siége plus de vingt mille. La garnison que les Russes laissèrent dans cette ville, fut obligée de s'y baraquer, faute de maisons.

Digitized by Google

XVIII. *Fin de la campagne de terre.*

Dès le 8 octobre, le reste de l'armée prit la route de la nouvelle Serbie ; mais à peine fut-elle établie dans ses quartiers d'hiver, que la peste s'y manifesta. Les soldats s'étaient enrichis au pillage de Bender ; mais la contagion que renfermait le butin, leur fit payer cher leur victoire et leur avidité. Toutefois cette conquête si chèrement achetée, et qui seule avait consumé toute la saison des hostilités, fut un événement décisif dans la guerre. Elle ouvrit la communication entre la nouvelle Serbie et les deux Moldavies ; elle devait, dans la campagne suivante, faciliter l'attaque de la Krimée ; elle achevait de séparer les Turks d'avec la Pologne. Les événements qui terminèrent la campagne sur les bords du Danube, sans répondre à l'espoir de renverser tout à coup l'empire ottoman, promettaient également aux vainqueurs de grands avantages, soit dans les négociations pour la paix, soit dans la continuation de la guerre. En effet, les Turks après avoir disputé avec bravoure plusieurs des villes qui défendent la rive gauche du Danube, se dispersèrent selon leur coutume aux approches de l'arrière-saison. Ils évacuèrent volontairement celles même de ces villes qu'ils avaient le mieux défendues. Ils massacrèrent quelques-uns des pachas qui voulurent s'opposer à leur dispersion ; ils menacèrent du même traitement de jeunes princes tatares qui s'obstinaient à les faire rester sur cette rive. Les Russes, qu'un ordre absolu de Pétersbourg forçait à revenir attaquer de nouveau la ville d'Ismaïl, aux embouchures du Danube, devant laquelle ils avaient été battus plus d'une fois, n'y trouvèrent plus un seul homme. La prise de cette place mit entre leurs mains un nombre de bateaux servant à la

Digitized by Google

navigation du fleuve; et cette conquête fut tellement exagérée à Pétersbourg, que l'impératrice crut qu'elle suffisait pour réparer le désastre qu'éprouva dans ce même temps sa flotte de l'Archipel. Elle crut avoir entre les mains un nouveau moyen de conquérir la capitale de l'empire ottoman; et sans avoir égard aux fatigues de son armée consumée par la disette, par la guerre et par la contagion, elle envoya ordre au général de faire couper des bois dans toute la province, et de faire aussitôt travailler jour et nuit à l'augmentation de cette flotte du Danube.

XIX. *Levée du siége de Lemnos. — La flotte russe s'établit dans l'Archipel.*

Il s'en fallait bien que les événements du siége de Lemnos répondissent à la gloire de tant de succès. Ce siége, commencé vers le milieu de l'été, durait encore dans les premières semaines de l'automne. Lemnos, la plus étendue des petites îles qui entourent les Dardanelles, la seule où la flotte russe aurait trouvé des vivres, était aussi la seule dont le port pût contenir cette flotte. Le château qui le protége, situé sur un roc élevé et entièrement hors de l'atteinte du canon des vaisseaux, est commandé par des hauteurs, d'où il serait facile de le foudroyer. Les Russes avaient établi des batteries sur ces hauteurs; et à cet aspect, la garnison avait demandé à capituler. Cette conquête était nécessaire au projet qu'avaient les Russes d'hiverner dans ces parages, d'y tenir Constantinople en alarmes, d'y intercepter, par de perpétuelles croisières, les vivres portés de l'Archipel dans cette capitale, d'y occasionner par cette espèce de blocus éloigné, la famine toujours suivie de séditions, et d'attendre dans cette position formidable, les vaisseaux que leur amenait une nouvelle es-

Digitized by Google

cadre partie de Russie depuis plusieurs mois. Mais le général russe, croyant que sa flotte victorieuse n'avait plus sur toute l'étendue des mers ottomanes un seul ennemi à redouter et que la garnison de Lemnos ne pouvait recevoir aucun secours, lui avait refusé toute capitulation. Cependant les batteries russes établies sur les hauteurs, ayant commencé à faire feu, et la maladresse des artilleurs ayant rendu ce feu inutile, la garnison s'était rassurée; elle attendait de nouveaux périls pour se soumettre aux dures conditions qu'exigeait le vainqueur. Un événement inattendu ôta alors à cette escadre tout ce qui en avait fait la véritable force. Le gouvernement britannique rappela tous les marins anglais qui y servaient. Deux motifs l'avaient décidé à cette démarche; l'un était l'intérêt du commerce national, que les ministres anglais craignaient enfin de voir compromis par le ressentiment des Turks, si leur empire subsistait, ou par la destruction de cet empire, si la Russie prenait de trop grands avantages: l'autre était l'approche d'une guerre entre l'Angleterre et la France. Les Anglais rassemblaient toutes les forces de leur marine. Deux frégates anglaises vinrent chercher sur la flotte russe tous les officiers et matelots de leur nation. Cette flotte se trouva réduite à ses propres marins, à quelques poignées de Slaves et de Grecs, et à un petit nombre d'Anglais qui abandonnèrent le service de leur patrie. Ces Russes échappés à tant de fatigues et de périls, se livraient enfin à quelque loisir, s'endormaient avec sécurité, et reprenaient l'usage de leurs bains d'étuves, dont la singularité étonnait les Grecs.

Pendant ce temps, une multitude de Turks échappés des vaisseaux incendiés, se rendait aux Dardanelles; et le pacha qui y commandait fit inscrire parmi eux des volontaires pour secourir le château assiégé. Le brave Hassan, guéri de ses blessures, s'était aussi rendu aux Dardanelles; il répondit de

Digitized by Google

l'entreprise sur sa tête. Toutes les croisières russes étaient en désordre, les passages des îles mal gardés. Déjà des bateaux chargés de volontaires, avaient porté des renforts et des munitions aux châteaux des autres îles, que les Russes, trop peu nombreux, n'assiégeaient pas encore. Ce premier succès ajoute à l'audace naturelle de Hassan; et la nuit du 9 octobre, suivi de quatre mille hommes, sans aucune artillerie, et sans autres armes que chacun un poignard et un pistolet, il passe dans l'île sur des radeaux, aborde sans être aperçu, prend terre sans aucun obstacle, fond sur les assiégeants, qui, d'une aveugle sécurité tombant tout à coup dans une aveugle terreur, ne songent qu'à fuir, courent au rivage et se précipitent dans leurs vaisseaux. Se croyant toujours poursuivis par Hassan, qui s'empare des batteries, ils coupent les câbles avant qu'il puisse tourner les canons contre eux, et s'éloignent du bord à la vue de gens qui n'avaient aucun moyen de les poursuivre sur la mer, ni aucune arme encore pour les atteindre dans leur fuite ; tout ce qui resta dans l'île fut massacré.

Les Russes se réfugièrent vers une autre partie de leur flotte, et leurs généraux tenant aussitôt conseil, ce seul désastre les força d'abandonner toutes les îles voisines; à leur départ, le manque d'équipages les réduisit à brûler un grand nombre de petits bâtiments. Alexis Orloff, à qui toutes ces contrées étaient inconnues, et qui, dans son extrême ignorance, n'envisageait plus aucune ressource, se voyant sans vivres et se croyant sans asile, partit pour l'Italie sur la plus légère de ses frégates, et donna ordre à l'amiral russe d'y ramener une partie de la flotte, et d'envoyer l'autre partie à Mahon; mais quelques-uns des Grecs qui s'étaient attachés à la fortune des Russes représentèrent : « Que cette abandon général de l'entreprise sur la Grèce, rendrait aux Turks le libre usage de toutes leurs forces, et la communi-

Digitized by Google

cation de leurs différents États ; que les Grecs, entièrement sacrifiés, ne pourraient dans aucun temps rendre leur confiance aux Russes, et que ceux-ci revenant un jour, les Grecs, dans leur ressentiment, prendraient les armes contre eux ; que l'entretien de la flotte à Mahon et en Italie serait plus dispendieux que dans l'Archipel ; que les îles de cette mer offraient des ports commodes, favorables pour faire des diversions et pour menacer toutes les côtes de l'empire ottoman ; que la plupart de ces îles étaient fertiles et bien peuplées ; qu'elles fourniraient des vivres en abondance, des matelots en grand nombre, et qu'il serait aussi facile de les garder qu'il l'était alors de les soumettre ». L'amiral russe accueillit ces representations ; et se laissant conduire par ce jeune Grec qui s'était embarqué à Pétersbourg sur le vaisseau amiral, il alla hiverner dans l'île de Paros, une des Cyclades, et se rendit aisément maître des autres îles qui l'environnent.

XX. *État de la confédération, pendant l'année* 1770 (1).

Les événements des deux campagnes de 1769 et 1770, tant sur le Dniester que dans la Méditerranée, au milieu de tout ce qu'ils avaient eu de brillant pour la Russie, avaient entraîné avec eux une immense consommation d'hommes et d'argent. Les plus grands avantages remportés sur les

(1) Cette dernière partie de l'ouvrage de Rulhière, dans l'édition de 1807 par M. Daunou, faite sur « *une copie informe*, *inexacte et souvent altérée* », n'est plus qu'un abrégé très-rapide esquissé par son éditeur. Ayant rétabli en entier les XIIe et XIIIe livres selon les manuscrits authentiques, nous remplaçons pour ces deux livres la rédaction de M. Daunou par la texte même de Rulhière.

C. O.

Digitized by Google

Turks n'offraient aucune compensation réelle de cette énorme dépense. Catherine avait cru en trouver une dans l'extinction, ou au moins dans la dispersion des confédérés polonais. Ce récit va présenter leur conduite et leur position pendant toute l'année 1770, et fera voir si, malgré leurs fautes et leurs malheurs, ils ne conservaient pas encore une force qui inquiétait et gênait la Russie, en l'obligeant d'envoyer contre eux des troupes qu'il fallait souvent renouveler

Le lecteur, en arrivant à 1771, époque à laquelle commencèrent les négociations, tant sur le démembrement que sur la paix, pourra d'autant mieux suivre la complication de toutes ces intrigues, qu'il aura dans les livres précédents, trouvé des notions exactes sur les opérations antérieures politiques et militaires.

XXI. *Courage et ressources des confédérés.*

Engagée dans une guerre terrible par l'ambition d'écraser entièrement du joug de son pouvoir un peuple déjà accablé sous celui de sa protection, Catherine avait mis dans toutes ses démarches cette impétuosité, cette ostentation, cette profusion de moyens qui étonne toujours la multitude, mais ne fixe jamais la fortune. Dans ces combinaisons violentes, auxquelles il ne manque la plupart du temps qu'une base ou un point d'appui, on calcule tout, excepté les revers; et le premier qui survient emporte avec lui le fruit des premiers succès. Après s'être flattée de pouvoir à elle seule détruire l'empire ottoman, Catherine s'était encore plus persuadée qu'elle n'avait besoin que de ses propres forces pour soumettre les confédérés. Mais ceux-ci, cause première ou plutôt cause unique de cette guerre, parvinrent, dans le cours de cette campagne, à se rendre véritablement redoutables.

Digitized by Google

Leurs troupes, de plus en plus aguerries, obéirent à un petit nombre de chefs avoués du conseil-général de la confédération. La France leur donnait des subsides, la Saxe de légers secours, qui en faisaient attendre de plus grands. Ils déclarèrent le trône vacant, et s'assurèrent ainsi la possibilité d'offrir cette brillante et dangereuse récompense à l'audacieuse ambition d'un libérateur avide de gloire et de puissance. Toutefois, les confédérés n'obtinrent de grands avantages qu'après avoir éprouvé de tristes revers. Ils achetèrent leurs succès, ou plutôt leurs espérances, par de sanglantes défaites. Il leur fallut saisir, dans une longue suite d'événements malheureux, les ressources qu'une position presque désespérée offre souvent au véritable courage.

XXII. *Position de Krasinski et de Potoçki chez les Turks.*

Les deux chefs que la confédération générale s'était donnés, les comtes Krasinski et Potoçki, ne partagèrent point les travaux de cette campagne ; ils étaient retenus chez les Turks, qui même, jusqu'à la déroute de Kagoul, refusèrent obstinément de les employer dans l'armée. Les services que ces deux confédérés avaient rendus en 1769, notamment à Chocim, la gloire qu'ils avaient acquise, les récompenses dont on avait honoré leurs travaux, tout était oublié. Soit que le nouveau grand-visir en fût jaloux, soit qu'il se fût laissé surprendre par les intrigues que tramaient contre eux les émissaires de la maison de Saxe, il sembla prendre à tâche de les molester en toute occasion ; il chercha à soulever contre eux une partie de l'armée : et ils eurent souvent lieu de redouter les Turks presque autant que les Russes eux-mêmes. Ils se retirèrent à Warna ; réduits à vivre d'emprunts, et de quelques sommes que leur fai-

Digitized by Google

sait passer la confédération générale, ils y contractèrent pour cinquante mille écus de dettes sur leur fortune particulière. Ils ne sortirent de Warna que vers la fin de 1770 ; et la haine que leur portait le grand-visir ne parut s'amortir qu'au moment de la défaite de l'armée ottomane. Alors, comme on avait besoin d'eux, on eut l'air de leur accorder la permission de se réunir aux debris de cette armée, plutôt dispersée que vaincue ; et ils contribuèrent par leurs avis et leur courage à la défense des bords du Danube. Pendant leur absence, l'autorité qu'ils auraient dû avoir dans la confédération, continuait à être exercée par le comte Paç et le conseil-général.

XXIII. *Conduite de la généralité ou du conseil de la confédération.*

Ce conseil, formé au prix de tant de sang, au milieu de l'incendie de tant de villes, composé des députés de toutes les provinces, avait si évidemment en sa faveur le vœu de le nation, avait tellement droit d'exercer dans la république l'autorité souveraine, que ni le roi, ni le petit nombre de sénateurs qui restaient à Varsovie, n'osaient plus le regarder comme une assemblée de rebelles ; et quoiqu'il se tînt encore sur les frontières, sans asile dans les terres de la république, quoique la force des armées étrangères ne lui laissât de sûreté que dans sa promptitude à fuir sur un territoire dont les Russes auraient craint de violer la neutralité, tous les vrais républicains se tenaient prêts à lui obéir ; et ses adversaires parmi les Polonais n'avaient plus aucun autre espoir que de traiter avec lui, aux conditions qu'il exigerait.

Son premier soin, après s'être annoncé à la république, aux troupes régulières, aux commisions souveraines, avait

Digitized by Google

été d'avouer, au nom de la nation, ceux qui de leur propre mouvement s'étaient armés pour elle. Il avait commencé par examiner les élections particulières de tous les maréchaux ; pénible et courageuse entreprise qui annonçait tout à la fois et une grande fermeté et un grand esprit de justice. Ses premières opérations, ainsi dirigées sur lui-même, ne furent ni les moins difficiles ni les moins périlleuses. Il fallut remettre à leur place quelques hommes plus hardis que considérés, créés, ou si l'on veut, découverts par la nécessité, auxquels on avait au moins l'obligation d'avoir osé, et qu'en des conjonctures désespérées, on avait hasardé de lancer dans les premiers rangs. Ils avaient bien mérité de la nation, en soutenant ses espérances dans les moments les plus critiques ; et cependant, d'après les lois, les usages, les constitutions dont on reclamait le maintien à main armée, on ne pouvait leur laisser désormais le rang, le crédit, les commandements qu'ils avaient momentanément obtenus.

Il faut juger la conduite du conseil-général, non d'après les idées modernes, mais d'après celles qui en Pologne tenaient aux lois les plus anciennes. La preuve que le conseil se conformait à ces lois, c'est que, ou il ne trouva pas de réfractaires, ou bien il les punit comme le sénat lui-même aurait pu le faire en pleine paix.

Il fallut, en outre, choisir entre ceux qui se disputaient l'autorité dans un même palatinat, et dont quelques-uns avaient même usurpé celle qu'ils y exerçaient, et s'étaient fait maréchaux par leur soulèvement même. Du moment qu'il y avait des élections légales, ceux-ci n'étaient plus rien. Il était plus difficile de choisir entre deux concurrents qui avaient un droit également légitime. Les élections faites au milieu des soldats ou des espions russes entraînaient de très-grands dangers. Il avait fallu y mettre le secret que l'on observe dans une conspiration ; elles étaient souvent igno-



Digitized by Google

rées à peu de distance de l'endroit où elles avaient eu lieu : de là était résulté l'inconvénient qu'il y avait eu quelquefois deux élections dans deux parties de la même province. On décida quelques-unes de ces dernières questions ; on eut la prudence de suspendre la décision de quelques autres.

Le conseil crut devoir astreindre tous les maréchaux à lui rendre compte des contributions qu'ils avaient jusque-là levées arbitrairement. Quelques-uns prétendirent avoir droit de se rembourser sur ces contributions, des dépenses qu'ils disaient avoir faites sur leurs propres biens ; ils représentèrent qu'ils avaient vendu leurs maisons et leurs villages, pour prendre les armes et soutenir leurs troupes. Mais le conseil décida qu'on ne réclamerait point de pareilles dépenses, et que chacun ne devait envisager pour son dédommagement que l'honneur de sauver la patrie, et l'espoir des récompenses qu'elle accorderait après sa délivrance. D'autres refusèrent toute espèce de compte, et le conseil les retrancha du nombre des confédérés.

Aussitôt qu'il le put, il fit justice de plusieurs brigands qui avaient diffamé ce nom de confédérés. Il purgea les confédérations de tous ces hommes avides et pillards, dont les troupes avaient les vices de leurs chefs, et ressemblaient plus à des troupes de maraudeurs qu'à des citoyens armés pour la défense de la liberté. Il fut résolu et authentiquement déclaré que tout homme qui lèverait des contributions, sans y être autorisé par une commission expresse et signée du conseil, serait regardé comme un voleur public ; que tout citoyen serait autorisé à les lui refuser, et que tout homme armé aurait droit d'en faire justice.

Dans la revue que fit cette assemblée de tous ceux qui agissaient au nom de la confédération, on lui reprochera peut-être quelques jugements rigoureux, par lesquels elle proscrivit sans pitié et sans égards des gens dont les servi-

Digitized by Google

ces pouvaient avoir des inconvénients, mais qui avaient été et pouvaient encore être très-utiles. On dira que toute guerre, et surtout celle qui tient à la guerre civile, devant nécessairement amener les abus de la licence, il faut compenser ce mal par le bien que l'on espère en tirer; mais après quelques réflexions on verra qu'en exerçant sur ses propres membres cette censure publique, l'assemblée donnait une grande idée de sa justice et de son pouvoir; qu'il importait autant à l'intérêt public qu'à son propre honneur de réprimer des désordres que les ennemis des confédérations prenaient plaisir à leur attribuer, et que par une conduite ferme et intègre elle s'assurait la confiance de la nation et la considération de l'Europe entière.

XXIV. *État des troupes confédérées.*

Jusqu'alors il n'avait existé, en apparence, dans toute l'étendue de la république, aucune armée aux ordres du conseil, aucun corps de troupes assez nombreux pour servir à ses desseins. En effet, dans les cruelles conjonctures où s'était formée la confédération générale, au commencement de l'hiver toujours si rigoureux dans ces climats, après la première dispersion de l'armée ottomane sur les bords du Dniester, après la rentrée des Russes en Pologne, un très-faible nombre de confédérés portaient encore les armes. Quelques petits camps s'étaient établis sur des hauteurs presque inaccessibles, tout près des frontières de Hongrie; la plupart de leurs autres troupes s'étaient dispersées. Mais dans cette dispersion elles conservaient des rapports sûrs et secrets avec leurs chefs. Chacun se tenait toujours prêt à accourir au premier ordre au lieu convenu. On faisait des recrues secrètes; la plus grande partie de la noblesse

Digitized by Google

envoyait son accession, et s'engageait à tenir prêts un certain nombre de soldats tout équipés. En quelque lieu de la Pologne qu'une troupe de la confédération parût, elle était sûre de trouver en sa faveur une insurrection subite. A la fin, de 1769 tous ces mouvements étaient favorisés par la tranquillité des Russes. Fatigués d'une campagne pénible, revenus en Pologne, maîtres de toutes les villes, ils s'y fortifiaient, ils abandonnaient au petit nombre de troupes errantes le soin de parcourir des campagnes couvertes de neige, des marais glacés et des forêts impénétrables. Un système plus modéré contre les confédérations prévalait sur ceux qu'on avait auparavant suivis. C'était l'effet du départ de Repnin, et du plan adopté par le pacifique Wolkonski ; on n'espérait plus détruire parle fer et le feu cette hydre toujours renaissante. Les ordres sanguinaires étaient révoqués ; la tyrannie s'était lassée la première. La cour de Russie cherchait à gagner du temps, et à se ménager des moyens de traiter, s'il le fallait, avec le conseil-général. Les Russes eux-mêmes, enrichis par leurs pillages, jouissant dans les villes du fruit de leurs rapines, étaient moins empressés à exposer leur vie ; et les nouveaux ordres de leur cour s'accordaient avec leurs nouvelles dispositions. Cette guerre auparavant si active paraissait presque suspendue ; et les Russes se contentaient de chercher à couper toute correspondance entre la frontière où se tenait la confédération générale et le reste de la Pologne. Pendant ce temps, le petit nombre de partis polonais qui se soutenaient encore, erraient sans plan certain, réduits à braver des froids terribles, sortant du fond des bois pour chercher à main armée leurs subsistances dans les villages, manquant de munitions, et forcés d'enlever jusqu'au plomb des églises pour faire des balles ; tombant quelquefois sur des grand'gardes russes aux portes des villes, pour se vêtir des dépouilles qu'ils leur enlevaient ;

Digitized by Google

et si à leur approche quelque troupe russe plus nombreuse sortait pour les éloigner, la profondeur des neiges leur était favorable contre leur infanterie, soit qu'ils cherchassent à l'éviter, soit qu'ils voulussent la combattre. Mais parmi ces bandes errantes, on vit éclore de funestes divisions, suite des arrangements qui se prenaient dans le conseil-général. Il leur avait donné des chefs avoués de la nation; mais ceux qui avaient levé et formé ces corps, les regardaient comme leur propriété, prétendaient ne pouvoir être dépouillés d'un bien qui leur appartenait, et s'obstinaient à garder sous leurs ordres des troupes, qui d'ailleurs pour la plupart ne voulaient point changer de chefs. La confédération mandait ceux de ses chefs qui avaient le plus de troupes sous leurs ordres. Ceux-ci, fiers de leurs forces, n'hésitaient pas à s'y rendre; on leur enjoignait de prendre place au conseil, et de céder le commandement. Accoutumés à l'indépendance, et regardés en quelque sorte comme souverains dans leur petite armée, ils se voyaient avec regret soumis à une autorité supérieure, asservis à des plans concertés; et toutes les plaintes indirectes que se permettaient les mécontents, faisaient craindre que la confédération générale à peine formée ne fût sur le point de se dissoudre.

Les Russes, habitués à l'inflexible sévérité de leur discipline, à l'obéissance la plus passive, croyaient voir dans ces désordres la destruction prochaine de leurs ennemis. Ils étaient loin d'imaginer que ces divisions intestines n'étaient qu'une crise salutaire, d'où résulterait bientôt, dans ce corps ainsi renouvelé, une constitution plus saine. Cette erreur se joignait à tous les autres motifs qui les retenaient dans l'inaction; et après avoir perdu beaucoup de monde dans une multitude de petits combats, ils avaient résolu de ne plus chercher les confédérés, et de les laisser s'entre-détruire. Ils prirent soin d'accroître ces divisions; ils négo-

Digitized by Google

cièrent avec plusieurs de ceux qu'ils savaient être mécontents. Les uns furent assez vils pour s'engager à trahir la confédération, en restant au milieu d'elle; d'autres, plus francs dans leurs vengeances, l'abandonnèrent ouvertement, et révélèrent aux Russes différents projets formés pour surprendre Varsovie, pour enlever au milieu de cette ville ou le roi, ou l'ambassadeur russe. On dénonça quelques intelligences entretenues par les confédérés dans le palais même. Ces délations exagérées, comme le sont presque tous les avis des espions et des traîtres, répandirent une grande alarme à Varsovie; chacun se vit de toute part environné de piéges et d'amis infidèles; et les deux partis, troublés par ces délations, se remplissaient également d'inquiétudes et de méfiances.

XXV. *Conduite de la cour de Vienne à Cieszyn, vis-à-vis du conseil-général.*

Une plus grande difficulté vint aggraver encore toutes celles que le conseil-général éprouva dans les premiers temps de sa réunion. Ceux qui le composaient s'étaient réfugiés dans la ville de Cieszyn (Teschen), en Silésie, sous la domination autrichienne; et tout ce qu'ils avaient délibéré entre eux, ils venaient le ratifier solennellement à Biala (Bilitz), sur la limite polonaise. Mais la cour de Vienne, en leur donnant asile, n'exprimait pas ses intentions. Il y avait dans ses procédés à leur égard une alternative de condescendance et de sévérité qui tenait à son indécision, et au désir de montrer quelques ménagements pour la Russie. En même temps qu'elle souhaitait de multiplier les embarras de la tzarine, la cour autrichienne attendait en silence les événements, n'exprimait aucune volonté, n'annonçait ni désaveu

Digitized by Google

ni protection, donnait secrètement de vagues espérances aux confédérés, ne recevait leurs chefs que sous le nom de simples particuliers, et ne se permettait aucune démarche publique, ni même de donner en leur faveur aucun ordre sur les frontières. Les confédérés étaient donc abandonnés aux caprices des gouverneurs, et à l'interprétation que chacun d'eux croirait pouvoir donner à la conduite du ministère. Celui de Cieszyn les inquiétait sur ce qu'ils y tenaient des séances publiques ; il prétendit que cette publicité était contraire à la neutralité que la cour observait.

L'espérance d'une plus grande liberté sur les frontières de Hongrie, où la domination autrichienne n'a pas encore éteint parmi la noblesse tout souvenir de ce qu'elle fut autrefois, et l'intention de tromper les efforts que faisaient alors les Russes pour couper la communication de Biala avec la Pologne, une plus grande facilité de correspondre avec les Turks, dès que ceux-ci reprendraient quelque avantage, déterminèrent le conseil des confédérés à choisir la ville d'Épériès en Hongrie, séparée de la Pologne par des montagnes, dont plusieurs corps polonais occupaient les défilés et les hauteurs. Il se rendit dans cette ville, et l'un des camps voisins devint le lieu principal de ses séances.

XXVI. *Entretien de l'empereur Joseph II avec des membres du conseil-général de la confédération.*

Quelque temps après, l'empereur Joseph II, passant à Épériès, eut des entretiens avec le comte Paç et d'autres chefs de la confédération. Ils lui furent présentés dans une assemblée qui se tenait chez l'un des magistrats de la ville. Paç, en conversant avec ce jeune prince sur divers sujets, après avoir cherché ou saisi les occasions de lui parler des

affaires de la Pologne, finit par lui demander une audience pour en conférer plus au long. Le lendemain, en effet, l'empereur reçut le comte Paç, l'évêque de Kamienieç et deux ou trois de leurs collègues. Cette audience commune fut très-courte ; mais un entretien particulier entre Joseph et Paç dura près de deux heures. Le prince s'informa fort en détail de l'état de l'administration publique en Pologne, des droits de la confédération, de ses moyens et de ses vues. « Pourquoi, dit-il au comte, ne me demandez-vous pas la liberté de vos sénateurs, arrêtés par Repnin? » Paç répondit « qu'il s'occupait des intérêts généraux de la patrie, avant de songer à ceux des particuliers. » Mais Paç a donné depuis à l'auteur de cette histoire une explication plus franche du silence qu'il avait gardé sur ces illustres victimes : « Leur captivité lui semblait l'un des motifs que la confédération pouvait le mieux faire valoir pour entretenir l'indignation et le soulèvement de la noblesse polonaise ; il était vraisemblable que la Russie ne consentirait à rompre leurs fers, qu'en exigeant d'eux la promesse de ne plus se liguer contre elle ; et l'inactivité de ces citoyens révérés deviendrait en Pologne un dangereux et funeste exemple. » L'empereur évita, dans la suite de cet entretien, de prendre aucune sorte d'engagement; mais il témoigna de l'intérêt à la confédération, et dit même qu'un jour peut-être les circonstances lui permettraient de manifester ouvertement son estime pour les chefs qu'elle s'était donnés.

XXVII. *Défaite de Szaniawski.*

Un revers plus décourageant encore que toutes ces difficultés, la prompte défaite du premier général choisi par le conseil, ne put reduire cette assemblée à désespérer de la

Digitized by Google

patrie. Elle était sûre du sentiment unanime ; elle savait que les désastres qui accablent les nations sans courage animent les nations généreuses, et que la Pologne avait encore du sang à répandre pour achever de s'aguerrir. Une armée de quatre mille confédérés s'était formée tout à coup au milieu de la grande Pologne, par la réunion secrètement concertée et rapidement exécutée de plusieurs petits corps et de quelques troupes de la république. Ces derniers avaient pour chef le vieux général Szaniawski qui avait passé sa vie dans cette province dont il était commandant. Son droit fut respecté par le conseil qui lui donna le commandement de toute la grande Pologne. Mais l'armée si promptement réunie par ses soins, portait avec elle tous les désordres anciens, trop fréquents dans les réunions armées de la noblesse polonaise, et y joignait tous ceux que la composition récente du conseil faisait naître ; les rivalités, les mécontentements, l'ambition de chaque chef qui voulait surtout conserver ses troupes particulières. Szaniawski, au milieu de ces obstacles, tint la campagne pendant trois semaines, ne s'épargnant aucune fatigue, ne cherchant dans cette rigoureuse saison aucun autre abri que les buissons dépouillés de leurs feuilles, ou quelques futaies d'arbres verts. Son début fut marqué par des succès. Il attaqua six cents Russes dans la ville de Petrikau, à quarante lieues de Varsovie, les y força, en tua la plus grande partie et s'empara de leur artillerie. Mais, à cette nouvelle, plusieurs détachements russes formant ensemble trois mille hommes, se rassemblent et attaquent les confédérés. On combattait avec acharnement, lorsque quelques-unes des troupes polonaises, habituées à courir le pays et à se disperser aux premiers coups de canon, se retirèrent à quelques lieues de là, pour se rassembler sous leurs chefs ordinaires. L'un de ces chefs fut soupçonné d'avoir contribué à cette déroute. C'était ce Bierzynski, que nous avons

Digitized by Google

déjà remarqué, qui portait toujours au col une grande croix, souple avec les grands, fanatique avec la multitude, vivant de pillage dans sa patrie, et qui ayant pris les armes l'un des premiers, s'était soutenu par le pillage. Dévoué au trésorier Wessel partisan de la Saxe, il avait espéré que cette faction le ferait nommer maréchal-général des confédérations, et il s'était vu avec dépit déchu de cette espérance. Il refusait de rendre compte des énormes contributions qu'il avait levées et qui excédaient plusieurs millions. Il en avait secrètement fait passer la plus grande partie en pays étrangers; et on ne tarda point à produire des preuves de sa défection. La déroute, au surplus, fut entière; Szaniawski, grièvement blessé, tomba entre les mains des vainqueurs.

Plus de quatre cents gentilshommes eurent le même sort. Tous furent dépouillés; et, malgré leurs blessures, malgré le froid le plus rigoureux, tous furent traînés en chemise et nu-pieds à Varsovie, amenés sur la place du château et y demeurèrent longtemps exposés aux regards et aux outrages de la cour.

XXVIII. *Projet de Malczewski.*

Cette subite insurrection des confédérés fit sortir les Russes du calme où ils se tenaient depuis trois mois. Drewitz, avec ce qui restait des trois mille vainqueurs, fut envoyé dans les montagnes, attaquer les petits camps qui en occupaient les sommets et les gorges. Mais pendant qu'il prenait cette route, Malczewski, un des maréchaux qu'avait destitués la confédération générale, espéra rompre le dessein de Drewitz et le rappeler à la défense de la capitale. Malczewski était un de ceux qui avaient pris les armes dans les conjonctures les plus désespérées; un de ces hommes

Digitized by Google

que ni leur naissance, ni leur fortune n'appelait aux premiers rôles, mais qui, exposés aux premiers périls, avaient au moins par leur audace contribué à soutenir le courage de la nation. Le conseil-général, en reconnaissant ses services, l'avait toutefois replacé dans un rang subalterne. Il voulut reprendre et mériter celui dont l'autorité l'avait fait descendre, et réparer par un coup d'éclat l'échec des confédérés. Il forma le dessein généreux de délivrer des mains de l'ennemi celui pour lequel on l'avait dépouillé du commandement, et que les Russes traînaient prisonnier à Varsovie. Ce sentiment annonçait une grande âme, et prouvait qu'il était digne du rang dont par obéissance il avait consenti à descendre. Il marche rapidement vers la capitale, se fait joindre par les confédérés épars dans les châteaux et sur les routes; et déjà, suivi de trois mille hommes, il s'avance jusqu'à sept lieues de Varsovie, assuré, s'il peut y pénétrer ou seulement en approcher, d'y trouver de nombreux partisans.

XXIX. *État dans lequel se trouvait alors Varsovie.*

Varsovie se livrait alors aux divertissements du carnaval; grâce à l'incroyable frivolité de cette cour, les rejouissances de la saison n'y étaient point interrompues par la désolation universelle du pays. En vain des partis des confédérés rôdaient perpétuellement dans tous les bois du voisinage, pour recevoir les déserteurs, les recrues, les sommes d'argent qu'on leur faisait passer; en vain un de ces partis se montrait sur une route pour attirer les Russes de ce côté, et favoriser des manœuvres sur la route opposée; en vain il se formait des complots soit pour déserter en troupes, soit pour enlever quelque artillerie; en vain, parmi ceux mêmes qui semblaient demeurer comme dans un refuge sous la

Digitized by Google

protection des Russes, deux factions rivales, celle des ministres et celle du primat, conservaient l'une contre l'autre une implacable haine ; au milieu de ces dissensions, au milieu de ces perpétuelles alarmes, on se croyait toujours près d'une pacification : chacun, au sein de ces orages, croyait entrevoir l'objet de ses espérances, chacun se ménageait avec les deux partis. On félicitait les Russes de leurs victoires, on prenait part à leurs fêtes et on entretenait de sourdes intelligences avec les confédérés. On se faisait honneur de dresser des plans de pacification qui ne leur étaient pas contraires. Tous se flattaient, quel que fût l'événement, de se dérober à la vengeance des vainqueurs. Le roi, toujours occupé d'habitudes galantes ou de misérables intrigues politiques, prenait part aux divertissements publics. Jaloux de conserver sa couronne, mais comptant pour rien tout ce qui ne tendait pas directement à l'en priver, il couvrait sa honteuse inertie du nom de neutralité ; comme s'il lui était permis d'être neutre, après que son élection même avait été le premier signal de l'oppression de la Pologne !

Cependant, au milieu d'un bal, dans la nuit du 11 au 12 février, on avait semé des billets contre tous ceux qui se livreraient à ces amusements durant les malheurs publics ; et cette nuit-là même, soit par une secrète intelligence avec les confédérés, soit par un zèle spontané de quelques-uns de leurs secrets partisans, tous les bateaux qui servaient dans cette ville à la communication des deux bords de la Vistule furent retirés à quelques lieues de là ; de sorte que, tout ce qu'il y avait de Russes sur le bord septentrional, se trouva retenu de ce côté, et ne put prendre aucune part au combat dont nous allons parler.

Digitized by Google

XXX. *Entreprise sur Varsovie.*

Weymarn reçut, dans ce même bal, la nouvelle de l'approche des confédérés. Il fit marcher précipitamment deux cents Russes, qui furent suivis de huit cents autres ; et les régiments des gardes polonaises se tinrent sous les armes dans la ville. Ces régiments restaient dans une morne attente ; et la plupart des gardes, au moindre avantage des confédérés, étaient prêts à prendre parti en leur faveur. Le combat s'engagea si près de Varsovie, que pendant la journée entière on entendit de cette ville le bruit des canons. Mais les confédérés attaqués dans leur marche, et presque surpris au lieu de surprendre, ayant d'abord repoussé avec courage les premières troupes russes, obligés de renouveler le combat à chaque pont, à chaque village, craignirent de s'engager plus avant, et furent dispersés après avoir essuyé une assez grande perte. Les Russes, à leur retour, firent des perquisitions sévères dans la ville ; mais à la première nouvelle qui s'en répandit, une centaine d'hommes dispersés dans les différents quartiers se réunirent en troupes, se jetèrent dans la campagne et échappèrent à toutes les poursuites.

Cette audacieuse entreprise des confédérés, cette preuve des intelligences qu'ils entretenaient dans la capitale, causèrent la plus grande surprise à la tzarine. Elle était tellement persuadée que le parti opposé à ses desseins était entièrement écrasé, que dans l'excès de son étonnement elle crut ne pouvoir imputer cette dernière entreprise qu'au roi lui-même. Elle l'accusa d'avoir voulu faire enlever l'ambassadeur russe dont il ne cessait de se plaindre ; et, tandis que ses timides ménagements le rendaient suspect en Pologne de complicité avec Catherine, à Pétersbourg ils le rendaient non

moins suspect de collusion avec les confédérés. Châtiment terrible, mais juste, auquel il s'était nécessairement condamné du moment que toute sa conduite dévoilait un roi qui ne savait ni se faire estimer, ni se faire craindre.

Ainsi s'était passé en Pologne l'hiver de 1769 à 1770 ; et vers le milieu du printemps tout rentra pendant quelques semaines dans une sorte de calme par l'attente de grands événements qu'allait produire le renouvellement des hostilités entre les deux empires. Une petite guerre s'entretint seulement, avec des succès balancés, dans les montagnes voisines de la Hongrie. Drewitz y attaqua tour à tour les trois camps des confédérés, tantôt rejoints, quelquefois séparés. Un de ces combats dura deux jours ; et quatre cents Autrichiens avaient gravi et s'étaient rangés sur les sommets des montagnes qui forment leur limite pour en être spectateurs. Telle était la situation des affaires en Pologne, jusqu'au moment où les défaites des Turks, l'incendie de leur flotte, et leur fuite au delà du Danube, démontrèrent que la puissance ottomane n'était plus qu'un vain fantôme, et que les confédérés n'avaient plus rien à attendre de pareils alliés. Ils prirent aussitôt la résolution ferme de ne point se laisser abattre par ces revers ; ils se dirent avec une sorte de consolation « que les succès des Russes en les approchant des rives du Danube et des lignes de Perekop, et en leur ouvrant désormais une immense carrière et de plus grandes expéditions à tenter, les éloignaient d'autant des rives de la Vistule et du Dniester, et ne permettraient plus à leurs armées de venir hiverner en Pologne. » Le comte Paç, annonçant au conseil ces nouveaux désastres, ajouta : « Leurs succès ne doivent point nous effrayer, ce sont peut-être eux qui sauveront la Pologne. Que les Russes deviennent plus formidables, et nous n'avons plus à les craindre. N'est-il pas vraisemblable que leurs pas sont comptés ; que tout ce qui nous environne se li-

Digitized by Google

guera enfin contre eux, que leurs alliés les abandonneront, et que les nôtres jusqu'à présent si indéterminés, sentiront la pressante nécessité de nous accorder des secours plus réels? »

Paç voulait se flatter que la politique des autres puissances s'opposerait à ce que la Russie devînt entièrement puissance européenne. Dans ce sens, les succès des Russes contre l'empire ottoman pouvaient en effet la conduire à être puissance asiatique, et comme telle, beaucoup moins curieuse de se mêler des affaires de la Pologne, au moins tant que la république n'éprouverait point de désastres marquants. Mais le projet de devenir grande puissance asiatique n'était qu'en second dans la tête de Catherine ; elle voulait, avant tout, se constituer puissance européenne (1).

XXXI. *Secours de la France aux confédérés. — Mission de Dumouriez.*

La France, qui avait d'abord voulu secourir la Pologne par les Turks, sentit la nécessité de secourir les Turks par les Polonais. Elle promit aux confédérés un subside réglé pour toute la durée de la guerre. Les conjonctures exigeaient de sa part ce nouvel effort ; et d'ailleurs le temps était venu où elle pouvait accorder ce subside avec plus de sûreté, puisque l'emploi en serait confié à un conseil-général légalement reconnu, sans risque désormais de voir des maréchaux avides se l'arracher les uns aux autres. Il fut fixé à

(1) Ce projet se relève surtout dans deux pièces officielles : le *Testament de Pierre Ier*, aujourd'hui reconnu authentique, et le *Mémoire sur la question polonaise*, présenté en 1814, par le général Pozzo di Borgo, à l'empereur Alexandre Ier.

Digitized by Google

six mille ducats par mois ; et cette modique somme, qui répondait moins à l'ancienne munificence du gouvernement français, qu'elle n'était proportionnée à ses embarras actuels, suffit au zèle de ces républicains. M. Durand, résident français à Vienne, fut d'abord chargé de faire parvenir ces sommes à Épériès. Dans la suite, le conseil les reçut immédiatement de M. Dumouriez, agent secret, envoyé en Pologne par le duc de Choiseul. Dumouriez partit de Paris au mois de juillet 1770 ; il vit à Munich le prince Charles de Saxe, qu'Auguste III avait nommé duc de Kourlande, et que la Russie avait dépossédé pour réintégrer la famille Biren ; il lui promit de faire reconnaître ses droits par la confédération, qui le sommerait de fournir, en qualité de duc de Kourlande, le contingent dû par ce duché à la république, en cas de guerre ; et le prince prit l'engagement d'envoyer, sous ce nom de contingent de Kourlande, six mille Saxons qui seraient levés et entretenus aux frais de la France. Après avoir été retenu quelques jours à Vienne par Durand, Dumouriez se rendit au mois d'août à Épériès, et ne tarda point à faire envoyer deux confédérés à Vienne, et un autre près le prince Charles de Saxe. Ce prince se disposait à tenir sa parole ; mais la cour d'Autriche, tout en promettant à la confédération hospitalité et bienveillance, déclara ne pouvoir reconnaître aucun agent venant de sa part. L'un des premiers soins de Dumouriez fut de convaincre le conseil de la nécessité d'un plan général, sans lequel pourtant on avait résisté jusqu'alors à près de vingt mille Russes. Il s'appliqua surtout à éteindre les germes de mésintelligence qui avaient commencé d'éclore entre les confédérés ; et il employa utilement, pour cette conciliation, les passions et les intrigues de la comtesse Mniszech, fille du comte Brulh, épouse d'un sénateur polonais, et mortelle ennemie du roi Poniatowski. Actif et fidèle, dans ce début de sa mission, Dumou-

Digitized by Google

riez eut d'abord des succès d'autant plus rapides, qu'il obtint du duc de Choiseul, jusqu'à la fin de 1770, c'est-à-dire jusqu'à la disgrâce de ce ministre, presque tout ce qu'il demanda ; crédit, argent, pouvoirs, ingénieurs et officiers français. Il adressait à Durand et au duc de Choiseul des états forts détaillés des forces militaires de la confédération polonaise ; mais ces relations sont si diverses, qu'aucune peut-être ne mérite une entière confiance. L'une élève le nombre des Polonais armés et de leurs auxiliaires à seize mille hommes, distribués en six corps principaux, et trois petits corps errants. Une autre, qui se rapporte à la même époque, réduit le tout à huit mille hommes ; savoir, quelques troupes irrégulières en Mazovie et en Lithuanie, et quatre grands corps seulement ; le premier de quinze cents hommes, sous Walewski et Belair ; le second de mille, sous le Kosak Sawa ; et les deux autres, plus considérables, commandés par Zaremba et par Kasimir Pulaski.

XXXII. *Zaremba.*

Ce fut à cette même époque que le choix de deux généraux dédommagea les Polonais de la double perte de ceux qui les avaient trahis, et de ceux qui avaient été victimes de leur témérité. La confédération remit le commandement des troupes de la grand-Pologne à Zaremba, homme d'une grande naissance, d'une grande fortune, d'une valeur éprouvée, dans la maturité et la force de l'âge, et qui avait appris la guerre dans les armées prusiennes. Il avait peu à peu et en silence, depuis le commencement des troubles, augmenté ses troupes particulières. Il les avait jointes fréquemment à celles de ses voisins, pour les exercer ensemble. Il avait étendu ses correspondances, amassé ses revenus, et atten-

Digitized by Google

dait que des conjonctures favorables ou funestes l'invitassent ou le forçassent à se déclarer. Son courage et son intégrité égalaient sa prudence; tous les hommes sages de la province désiraient lui en voir confier le commandement militaire, ainsi que cette dangereuse et difficile levée des contributions, qui ne pouvait être faite qu'à main armée. Il exerça les troupes que le conseil-général mit sous ses ordres, les disciplina, mérita leur confiance, les disposa dans la province de manière que, recevant toujours avis du moindre mouvement de l'ennemi, il pouvait les rassembler avec facilité, et que les Russes, trop peu nombreux alors pour se montrer avec de grandes forces, n'osaient plus s'exposer en petits détachements. Quand ils réunissaient plus de troupes contre lui, certain que ce ne pouvait pas être pour longtemps, il en évitait la rencontre ; il envoyait chacun de ses soldats se cacher dans la terre du gentilhomme qui l'avait fourni ; et lui, avec une troupe d'élite, se retirait sur les frontières de la Silésie prussienne. Il attendait la séparation du grand détachement russe ; et, à un jour nommé, sa petite armée se rassemblait, pour tomber sur quelques-uns des corps russes qui venaient de se séparer. De cette manière, tous les revenus de cette grande province étant à la seule disposition du conseil-général, l'accroissemeut de ses moyens ne tarda pas à produire l'accroissement de ses forces.

XXXIII. *Kasimir Pulaski.*

Kasimir Pulaski sortit à cette même époque des montagnes où il s'était réfugié depuis sa défaite ; resté seul de cette famille qui la première s'était armée pour la cause de la nation, nous l'avons vu après la mort de son frère chercher un asile dans les montagnes avec les débris de sa troupe,

Digitized by Google

il avait passé l'hiver, tantôt sur des pointes de rochers, et quelquefois dans des retranchements de glace et de neige. Comme il s'attendait à être attaqué, il avait, au défaut de chausses-trapes, rassemblé de tous les villages où il avait pu étendre ses incursions, une grande quantité de râteaux de fer; et, après avoir nettoyé les avenues les plus accessibles de son camp, il avait fait placer ces râteaux les pointes en l'air. La neige les avait recouverts, et la cavalerie russe était souvent venue s'y renverser. Souvent aussi, il descendait du sommet de ces montagnes, avec la rapidité d'un oiseau de proie, enlevant des vivres pour ses troupes et des prisonniers sur les Russes. Il envoyait ensuite proposer des échanges à leurs généraux, et les forçait par la terreur de son nom d'observer envers lui les règles de la guerre; il recrutait et renforçait ainsi sa troupe de gens qu'il avait délivrés par ces échanges, et qui lui devaient plus que la vie.

Jamais homme de guerre n'eut une plus grande dextérité dans le maniement de toutes espèces d'armes. Il se prévalait de ce don de la nature accru par un perpétuel exercice, pour charger toujours de sa personne, avec une intrépidité qui donnait l'exemple à tous ceux qu'il commandait. Une jeunesse déterminée s'attachait à le suivre; et lui-même, trouvant les vieux Polonais trop amollis, donnait plutôt sa confiance à de jeunes gens qui se formaient par ses leçons, et devenaient ses émules d'adresse et de force. Il n'y en avait pas un parmi eux qui ne se fût signalé par quelque singulier exploit. Tel d'entre eux était renommé pour avoir tué de sa main plus de cent Russes : l'un en longeant au galop le front d'une troupe ennemie, en avait essuyé toutes les décharges, et d'un coup de pistolet fait voler la cervelle du commandant de cette troupe; l'autre était allé à pleine course de cheval emporter d'un coup de sabre, aux portes d'une ville, la tête de quelque sentinelle russe. Leur extrême

Digitized by Google

vitesse, et la justesse de leur coup d'œil pour juger des distances, pour couper dans les plaines ou à l'entrée des bois les petits détachements russes, leur procuraient toujours un grand nombre de prisonniers. Le péril était leur plaisir ; et un combat où pouvait s'exercer leur adresse semblait être le délassement de leurs fatigues. Pulaski, par un ascendant naturel, était le maître de ses égaux. Tous le secondaient avec ardeur ; tous se précipitaient avec lui dans tous les périls ; tous veillaient à se secourir mutuellement. Pulaski, plus adroit, avait presque toujours cet avantage. Il y avait peu de ses officiers qu'il n'eût arrachés à quelque danger, qu'il n'eût été chercher et enlever au milieu des ennemis, et qui ne reconnût lui devoir la liberté ou la vie. La plupart des autres maréchaux, incertains de ce qu'ils devaient faire, consultaient leurs officiers, et risquaient de s'adresser quelquefois à des traîtres. Mais dans le camp de Pulaski, le chef prenait seul ses résolutions ; personne n'était dans son secret, aucune curiosité indiscrète ; la confiance que tous avaient en lui, leur inspirait une aveugle obéissance. Cette troupe, la plus valeureuse, la plus déterminée de toutes celles qui servaient la confédération, était aussi la plus pauvre. Kasimir Pulaski négligeait de lever des contributions. Sa générosité naturelle lui rendait cette nécessité odieuse. Dès qu'il pouvait recouvrer quelque argent, il l'employait à payer des éclaireurs. Sa vigilance était aussi clairvoyante que sa discrétion était impénétrable.

Le conseil-général, qui croyait devoir craindre son ressentiment, avait d'abord cherché à l'affaiblir. Non-seulement il le regardait comme un de ces jeunes aventuriers dont la témérité avait été utile dans les premiers temps, et dont il importait aujourd'hui de modérer l'audace et de réprimer les prétentions, mais ce qu'on lui supposait de haine et de désir de vengeance contre le chef général que la confédéra-

Digitized by Google

tion s'était choisi, faisait appréhender qu'il ne se rendît trop puissant. On avait soustrait à son autorité les troupes régulières qui l'avaient suivi ; une partie devint la garde du conseil et reçut pour chef Mionczynski, jeune homme d'une bravoure éprouvée.

Mionczynski, jusqu'alors subalterne de Kasimir Pulaski, devint ainsi son égal, mais leur amitié n'en était point altérée ; et Kasimir sacrifiait encore au bien de la patrie le ressentiment de ce que bien d'autres auraient appelé un nouvel outrage. Cet homme, intrépide dans les combats, était partout ailleurs d'un caractère généreux, liant et sociable. Il avait en lui cette douceur et cette indulgence qui tiennent à l'élévation de l'âme ; sans défiance personnelle contre ceux dont il connaissait les sentiments pour la patrie, ne se mêlant jamais dans aucune des intrigues qui troublaient les confédérations, il continua de se concerter avec Mionczynski ; et nous les verrons soutenir, dans un accord que rien ne put troubler, tous les combats que Drewitz leur livra dans ces montagnes. Toutefois, si le conseil-général avait commencé par le craindre et avait cherché tous les moyens de l'affaiblir, lui-même regardait les chefs que la confédération s'était donnés, comme ses ennemis personnels. Ne doutant pas que leurs persécutions n'eussent causé la mort de son père, il avait hésité quelque temps à se soumettre à leur autorité. Mais, fidèle au serment exigé par son père, d'oublier toute injure particulière et de tout sacrifier à la liberté publique, il se soumit au conseil dès qu'il le vit reconnu de la nation, ne songea plus qu'à le bien servir, et le força enfin, par l'éclat et l'importance de ses services, à lui donner une juste confiance.

Drewitz, battu deux fois dans les montagnes, avait été contraint de s'en retirer ; et les forces de la confédération qui s'accroissaient sous le commandement de Zaremba avaient aussi décidé le général russe qui de Varsovie conduisait

Digitized by Google

cette guerre, à le rappeler. Drewitz était revenu sous Varsovie chercher des renforts et concerter quelque nouveau plan plus analogue à la situation actuelle des affaires, lorsque, vers la fin du mois d'août 1770, Pulaski, désormais assez fort pour quitter les montagnes, descendit dans les plaines, feignit de vouloir marcher directement sur Varsovie, repandit ce bruit à dessein, fit préparer des fourrages sur cette route, et par cette manœuvre y ayant attiré les Russes, marcha précipitamment vers Krakovie, l'autre capitale du royaume.

Il se présente devant cette ville à la pointe du jour, enlève la grand'garde russe et pénètre jusque dans le faubourg, où il trouve un régiment de cavalerie polonaise et le régiment des gardes de la Couronne. Ce dernier corps, envoyé depuis quelques mois de Varsovie dans cette autre capitale, sous prétexte d'y lever les contributions de tout temps assignées dans ces quartiers pour sa solde et que les désordres publics l'avaient empêché de recevoir, venait en effet pour renforcer la garnison russe. Pulaski parvint à placer une partie de ses troupes entre le faubourg et la ville, et enleva tout le régiment, qui ne fit aucune résistance. Tous ne montrèrent que de la joie d'abandonner le service du roi, pour servir la patrie sous un chef aussi brave. Un détachement russe accourut aussitôt de la ville dans le faubourg, mais ne put rien empêcher. Le plus grand nombre des détachements russes ayant aussitôt marché vers Krakovie, Pulaski retourna, en plusieurs courses indirectes, sur la route de Varsovie. Il ramassa les fourrages qui avaient été préparés pour lui; et les ennemis revenant à sa poursuite, il quitta précipitamment cette route et vint avec une égale vitesse camper sous le monastère, ou pour mieux dire sous la forteresse de Czenstochowa. Il avait été, dans la brillante expédition qu'il venait de faire, parfaitement secondé par un jeune homme qui commandait sous lui un corps

Digitized by Google

de quatre cents chevaux; Rudnicki avait montré autant d'intelligence que de bravoure. Blessé d'un boulet de canon, il était tombé au pouvoir des ennemis. Le chirurgien qui le pansait, lui sauva deux fois la vie en le faisant évader; Pulaski déplorait la perte d'un jeune guerrier digne d'être son ami, lorsqu'il le vit arriver dans son camp. Ce retour inattendu lui parut d'un heureux présage pour le projet qu'il méditait.

XXXIV. *La forteresse de Czenstochowa.*

Kasimir était déterminé à s'emparer de Czenstochowa; Drewitz dans le même temps avait eu le même dessein. Cette antique et célèbre abbaye, occupée par des moines qui font remonter leur institution jusqu'à l'hermite saint Paul, et défendue par une garnison à leur solde et à leurs ordres, était regardée par la piété publique comme le sanctuaire de la nation polonaise. On y conservait sur les autels une ancienne image de la Vierge attribuée au pinceau de l'évangéliste saint Luc. Les prodiges qu'on en rapporte sont attestés par une multitude innombrable d'offrandes et d'*ex-voto*. La forteresse qui défend ce monastère a résisté autrefois aux plus formidables ennemis du royaume. Ses fortifications ont encore suffi, dans l'avant-dernier siècle, pour repousser les efforts des Suédois qui, si renommés alors dans toutes les parties de la guerre et déjà vainqueurs des armées polonaises, se regardaient comme maîtres du royaume. La grande réputation du lieu s'en est accrue. La levée de ce siége, premier revers qu'éprouva l'armée suédoise, passa pour la juste punition d'une tentative sacrilége; et s'il est permis d'employer des expressions profanes en parlant des choses véritablement saintes, cette image de la Vierge fut regardée depuis

Digitized by Google

ce temps par tous les Polonais comme leur *palladium*. La singulière situation de cette abbaye, en lui donnant un aspect vénérable et solitaire, contribuait encore à entretenir cette croyance.

Dans une gorge de montagnes fort étendue, et dont les sommets escarpés sont couverts de bois antiques, à l'endroit où cette gorge commence à s'élargir et à former une grande vallée, s'élève une éminence isolée de toutes parts, sur laquelle est bâti ce monastère enfermé de hautes murailles, flanqué de bastions et environné d'un large fossé sec. En descendant la colline vers l'orient, est assise, au milieu du côteau, une ville nouvelle qui porte le même nom que le monastère. On trouve au sud-ouest un village consacré à sainte Barbe ; et en descendant au midi par une pente très-douce, au pied de la montagne est la vieille ville de Czenstochowa, auprès de laquelle un autre monastère sans défense n'est pour ainsi dire qu'une première station ouverte à la perpétuelle affluence des pèlerins.

Les montagnes qui bordent cette vallée, dérobent a la forteresse l'aspect des provinces de Pologne ; mais comme ces montagnes s'ouvrent du côté de la Silésie et de la Moravie, elles laissent voir dans un grand éloignement beaucoup de villes et de villages de ces provinces étrangères. La rivière de Warta traverse la vallée ; et du côté de la Silésie des défilés étroits et marécageux, séparent des collines escarpées.

Du temps que les rois de Pologne faisaient leur séjour à Krakovie, cette solitude assez voisine de la cour recevait de fréquents hommages de leurs dévotions et accumulait d'immenses richesses. Drewitz avait commencé le siége du monastère ; mais apprenant que Pulaski marchait en force vers lui, il leva le siége, brûla des granges dans la vallée, et par la menace de tout détruire, força le supérieur du couvent à lui payer trois mille ducats de contributions. Les deux en-

nemis manœuvrèrent plusieurs jours à la vue l'un de l'autre; et Drewitz s'étant éloigné, Pulaski vint camper avec sa petite armée sous la montagne de Czenstochowa.

XXXV. *Pulaski s'en empare.*

Les religieux avaient une petite garnison, suffisante pour défendre contre un coup de main un lieu défendu par la nature. Leur intention était de se maintenir seuls maîtres de leur forteresse, et de profiter de leur position pour rester indépendants et des Russes et des confédérés. Ils députèrent à Pulaski, pour lui faire part de leurs craintes. Il répondit que les Russes ayant assiégé leur monastère, il n'était venu que pour les protéger, et ne restait là que pour tenir les ennemis éloignés. Ses troupes observèrent une exacte discipline; quelques officiers entrèrent à l'église et revinrent au camp, sans montrer une indiscrète curiosité; les moines reprirent de la sécurité. Après quelques jours, il y envoya trois soldats d'élite, sous prétexte de prier dans l'église, avec des armes cachées; puis un officier et deux soldats également choisis, sous prétexte de voir le monastère. Enfin Pulaski lui-même feignit d'être près de partir, et de désirer un entretien avec le supérieur. Il vint avec deux hommes. Les six autres, au moment où il entra, s'avancèrent respectueusement vers lui, comme pour rendre honneur à leur général; mais aussitôt trois d'entre eux se jetèrent à un bout du pont-levis, trois à l'autre bout; et les trois derniers, les armes à la main, firent face à la garnison qui s'assembla en hâte, menaçant de faire feu sur les neuf confédérés. Les troupes de Pulaski se tenaient prêtes; elles accoururent: elles entrèrent en foule et repoussèrent aisément cette garnison intimidée par le voisinage d'un camp et par la pré-

Digitized by Google

sence d'un chef si célèbre. Le hasard voulut que le nonce du pape, Durini, attiré par la curiosité, fût alors dans ce monastère; il s'y était rendu les jours précédents à l'occasion d'une fête de la Vierge qu'on solennise dans ce mois. Il était venu officier dans cette église, pour satisfaire à la piété des fidèles et à son propre désir de voir un si fameux pèlerinage. L'accueil plein de bienveillance et de faveur qu'il fit aux troupes confédérées, et les secrets entretiens qu'il eut avec leur chef continrent le premier mécontentement des religieux. Pulaski, au départ de ce prélat, ayant fait prendre les armes à ses troupes, le pria de les bénir. Cette cérémonie fit une impression vive sur les soldats; et cette nouvelle répandue en Pologne n'en fit pas une moindre sur tous les esprits. Les religieux, au nombre d'une centaine, d'abord très-irrités de voir leur forteresse occupée par d'autres troupes que les leurs, voyant qu'on ne touchait point au trésor de leur église et qu'il restait sous le scellé et sous leur propre garde, s'apaisèrent. Pulaski n'était resté que trois jours devant Czenstochowa, et s'en empara le quatrième. Le nonce demeura en commerce de lettres avec Pulaski; le roi en eut connaissance et voulut écrire à Rome pour demander son rappel. Les confédérés en furent instruits, interceptèrent les lettres et retardèrent de plus de deux mois l'arrivée de la demande du roi. Mais ce prince ayant fait passer des lettres par une autre voie, le nonce fut rappelé. Il est étonnant que la cour de Rome, si habituée à trouver des moyens dilatoires pour éviter ce qu'elle ne veut pas faire, ait consenti aussi aisément à rappeler un nonce qui pouvait être utile à un parti dont elle devait prendre les intérêts, puisqu'ils étaient ceux de l'église romaine.

Digitized by Google

XXXVI. *Marches de Pulaski et de Zaremba sur Posen.*

On ne doutait pas que les Russes ne se hâtassent d'enlever à leurs ennemis cette importante forteresse. Pulaski, résolu de s'y maintenir, voulut gagner du temps pour la mettre en état de défense. Zaremba le détournait de s'enfermer entre des murailles et de s'exposer à un siége sans la certitude d'être secouru. Pulaski lui répondit : « J'ai cette certitude puisque vous êtes des nôtres ». Tous deux concertèrent alors une marche sur Posen (Poznan), capitale de la grande Pologne, publiant exprès le dessein de s'emparer de cette ville. Ils y marchèrent assez en force pour ne point craindre l'ennemi, s'il venait à eux, et pour lui faire craindre au contraire la perte de la garnison de Posen s'il ne volait à son secours.

On était convenu que Zaremba tiendrait en échec six cents Russes cantonnés dans un village voisin, tandis que Pulaski attaquerait la ville. Drewitz accourut; et aussitôt Zaremba, satisfait d'avoir attiré Drewitz dans cette province, et s'attachant uniquement au plan concerté, fit rapidement sa retraite, et envoya avertir Pulaski. Celui-ci, plus entreprenant croyait voir la possibilité d'emporter la ville de Posen; et cette occurence peut nous aider à discerner le caractère de ces deux chefs servant ensemble la patrie avec une émulation voisine de la jalousie, et une égale réputation acquise par des qualités différentes : Zaremba exécutant avec une exactitude rigoureuse ce qui avait été projeté, ne se laissant jamais emporter à ce que l'occasion favorable offrait quelquefois de plus avantageux, Pulaski plus bouillant, voulant épuiser ses succès, se hasardant au delà du terme convenu, forcé quelquefois de se tirer seul du péril où il s'était en-

Digitized by Google

gagé seul, mais l'un et l'autre, malgré les plaintes mutuelles qui résultaient souvent de conduites si diverses, ne songeant dans cette perpétuelle rivalité qu'à mieux servir la patrie, et jusqu'au dernier moment fidèles à se concerter et à s'entraider, émulation qui s'était communiquée aux troupes que l'un et l'autre commandaient. Pulaski, forcé de se retirer de devant Posen, trouva à son retour à Czenstochowa tous ses ordres exécutés, et sa forteresse munie pour un long siége. Les Russes annoncèrent le dessein de détruire ce monastère, de l'écraser sous les bombes, si Pulaski refusait de l'évacuer. Mais il leur fallut attendre une artillerie de siége dont ils étaient dépourvus. Il leur fallut du temps pour faire filer de nouveaux détachements, à la place de ceux qui allaient se réunir pour former une armée. Pendant ces préparatifs, tout ce qu'il y avait de sénateurs à Varsovie s'assembla sur une invitation du primat, sollicita le roi de se joindre à eux, et envoya au nom du roi et de la république une députation à l'ambassadeur et au général russe, pour les prier d'épargner le sanctuaire de la nation. Ceux-ci, n'osant rien prendre sur eux-mêmes, demandèrent les ordres de la tzarine. Tous ces délais donnèrent le temps à Pulaski d'ajouter de nouvelles fortifications, de réparer les anciennes, de recevoir de Varsovie même un convoi de poudre et de plomb. Le conseil-général, pour ne négliger aucune précaution, avait voulu faire transporter le riche trésor de cette abbaye hors des frontières du royaume. Pulaski s'y opposa avec une généreuse confiance ; il eût craint de faire crier dans toute la Pologne à la profanation, s'il eût touché à des richesses regardées comme sacrées ; il eût craint, en les déposant ailleurs, de montrer une inquiétude qu'il n'avait pas, et dont l'apparence eût peut-être affaibli la fermeté de sa garnison et le zèle de ceux qui songeaient à la secourir. Il garda près de huit cents hommes ; et avant

Digitized by Google

de s'enfermer avec eux, il fit partir un fort détachement de cavalerie avec un jeune homme qui paraissait être son prisonnier, mais qui en réalité avait ordre de conduire ce détachement en Lithuanie pour faire de nouveau soulever cette province, et par cette diversion y attirer les Russes.

XXXVII. *Première opération de Kossakowski.*

Ce jeune homme, nommé Kossakowski, et dont nous parlerons dans la suite avec plus de détails, développa dans cette importante mission tous les talents du plus adroit et du plus audacieux capitaine. Il fit un immense détour, remontant par l'occident de la Pologne au nord de la Prusse polonaise pour arriver en Lithuanie, rompant derrière lui tous les ponts, alarmant sur sa route toutes les villes, se jetant quelquefois dans les forêts les plus impénétrables pour dérober son passage, multipliant en quelque sorte sa troupe par la rapidité de sa course, et la faisant paraître dans l'espace de peu de jours dans des lieux si distants, que les Russes ne pouvaient nulle part la poursuivre ni la devancer, et se persuadaient qu'une insurrection subite avait armé à la fois et dans tous les lieux presque toute la noblesse du royaume. Nous verrons dans un livre suivant quelles furent les suites de cette expédition commencée sous de si heureux auspices.

XXXVIII. *Inquiétudes dans Varsovie.*

Cependant le bruit qu'avait eu soin de répandre Pulaski en sortant des montagnes, et qu'il avait accrédité par toutes sortes de ruses, le bruit de ses prétendus desseins sur Var-

Digitized by Google

sovie, avait jeté cette ville dans de nouvelles alarmes. La surprise de Czenstochowa, loin de rassurer la capitale, le faisait juger capable de tout tenter. Plusieurs délations soit réelles, soit feintes, des événements insignifiants mais dénaturés par la crainte ou par la malignité, augmentaient chaque jour ces alarmes. Un régiment des gardes passé au service des confédérés donnait au roi une mortelle inquiétude. Dans son apathique terreur, il se croyait au moins adoré de ses gardes; la défection de leur plus beau régiment détruisit cette illusion. Dans le même temps, un bruit sourd se répandit que le conseil-général avait résolu de déclarer le trône vacant; plusieurs manisfestes déposés dans les greffes publics semblaient y préparer la nation. La cour était secrètement instruite que ces bruits et ces manifestes étaient de sûrs avant-coureurs de l'événement qui allait éclore, et que Poniatowski, sous le nom d'ennemi de la patrie, allait être cité devant le conseil-général. Elle avait même reçu secrètement une copie de l'acte qui allait être promulgué, mais elle cherchait à faire considérer cette copie comme apocryphe; un attentat contre la personne du roi semblait n'y être pas regardé comme un crime : et ce point autorisait à douter de la promulgation d'un acte que l'on supposait devoir être fait du consentement de plusieurs cours. Cette doctrine des anciennes républiques qu'alors on regardait encore comme reprouvée dans tous les États modernes, ne paraissait pas devoir être publiée par des républicains que protégeaient des souverains absolus.

XXXIX. *Peste en Pologne.*

La cour apprit alors, avec une terreur mêlée de joie, que la contagion qui désolait les armées russes commençait à se

Digitized by Google

répandre dans les provinces polonaises, et que déjà les puissances limitrophes prenaient contre ce fléau des précautions sur leurs frontières. On s'imagina que les cordons de leurs troupes allaient gêner les courses des confédérés ; que, dans la crainte de la contagion, on refuserait à ceux-ci tout asile, et que privés de ce refuge , ils tomberaient entre les mains des Russes. Les ravages d'une maladie épidémique se joignirent en effet aux horreurs de la guerre pour dévaster ce malheureux pays. La peste régna quelque temps en Pokutie , en Podolie , à Sambor. Les froids de l'hiver en arrêtèrent les progrès. Mais une maladie locale , provenant de ce qu'on avait forcé les paysans de ces provinces à acheter des farines gâtées dans les magasins russes , acheva de dévaster les villages que la peste avait épargnés ; cette autre épidémie ainsi causée par la seule corruption des aliments , perpétua la terreur qui s'était répandue au loin, et continua d'être partout annoncée sous le nom le plus effrayant. Le récit de ces calamités, déjà si grandes par elles-mêmes , fut encore exagéré non-seulement par la peur, comme il arrive toujours , mais par les desseins secrets que chacun commençait à former. Les puissances voisines, sous le prétexte plausible de ne rien négliger pour préserver leurs États , ordonnèrent à leurs armées qui environnaient une partie de la Pologne, de s'avancer de toutes parts sur le territoire polonais ; et les cordons prussien et autrichien dépassèrent partout leurs frontières.

XL. *On fortifie Varsovie.*

D'un autre côté Varsovie, se précautionnant contre les confédérés , sous le voile des soins à prendre contre la contagion, saisit cette occasion de se fortifier. On crut pou-

Digitized by Google

voir joindre les troupes du roi aux troupes russes, sans que les Polonais s'indignassent cette fois de voir leur roi s'armer de nouveau contre eux.

Sous ce même prétexte, les Russes s'assemblèrent en plus grand nombre; ils établirent autour de la ville des batteries de distance en distance; on entoura de palissades les casernes où demeuraient les gardes polonaises. Le général russe fit marcher toutes les nuits de fortes patrouilles dans les rues, et braquer des canons sur les places publiques. Ainsi la terreur et la défiance y paraissaient à leur comble; et l'on songeait à contenir également les habitants, la garnison ordinaire et les ennemis. On ne tarda pas à entourer toute la ville par des abattis d'arbres; on y laissa seulement quelques passages. Bientôt il fut décidé de l'entourer tout entière d'un fossé large et profond, garni de chevaux de frise. Tous les habitants furent forcés de contribuer à ce travail; et le roi, pour donner l'exemple, en fit creuser à ses frais un grand espace. On ménagea dans cette enceinte quatre portes, auprès desquelles on bâtit des logements pour examiner les voyageurs. Les troupes russes et polonaises y servirent d'abord en commun; mais les seuls Russes se chargèrent de cette garde aussitôt que la contagion eut cessé, ou du moins dès qu'on eut cessé d'employer ce prétexte, et qu'on eut reçu la nouvelle positive de la promulgation de l'interrègne.

XLI. *Examen de la question de la déchéance du trône.*

La déchéance de Stanislas-Auguste était, il faut en convenir, le vœu général des Polonais. Ces infortunés républicains, qui payent aujourd'hui si cher les vices de leur antique constitution, et tout ce que les égarements de leurs pères avaient d'année en année ajouté encore à ces anciens vices,

Digitized by Google

n'attribuaient pour la plupart les maux sous lesquels ils gémissaient qu'à l'élection forcée et tyrannique de Poniatowski. Selon eux, rien n'était changé dans leur république ; ils obéissaient aux mêmes lois, ils suivaient les mêmes usages. Cette élection, effet déplorable d'une si longue anarchie, en était à leurs yeux la seule et véritable cause ; et la plupart n'avaient cédé à la violence qui leur avait imposé un tel roi, qu'avec la résolution prise d'avance de chercher et de saisir toutes les occasions de le précipiter du trône. Leur première confédération formée à Radom, dans la troisième année de ce règne, avait eu ce principal objet. C'était en leur promettant de le détrôner que la Russie les avait attirés dans ce piége ; et si cette imprudente et fatale intrigue était devenue l'occasion de l'oppression générale, si la Pologne se soulevait, moins pour détrôner Poniatowski, que pour se soustraire aux nouvelles lois dictées par la Russie, un grand nombre de confédérés avaient encore pour principal motif leur première espérance : et le ressentiment d'avoir été trompés les entraînait dans la confédération actuelle.

On avait, il est vrai, pris sa défense dans quelques écrits répandus en Pologne. « Vous ne l'avez pas élu de votre gré, disait-on, mais enfin vous l'avez élu ; il a reçu vos serments. Soyez plus prudents au premier interrègne ; si comme à lui on vous eût offert la couronne, qui de vous l'eût refusée ? Qui de vous aux malheurs publics eût opposé plus de modération et de constance, eût mieux régné que lui ? Quel indigne sentiment de jalousie ferme vos cœurs au plaisir de voir régner sur vous un de vos égaux ? Et prenez garde qu'un sentiment plus vil encore ne vous asservisse aux intrigues d'une maison étrangère, deux fois élevée sur vos têtes par l'oppression de vos pères et de vos aïeux ! »

Mais d'autres écrits, également répandus dans le public, avaient examiné la valeur de ces serments arrachés par la

Digitized by Google

force, anéantis par les protestations, rétractés aussitôt qu'on avait pu se croire libre. On y rappelait : « Que dans le court espace de temps où l'assemblée de Radom avoit pu s'exprimer librement, Poniatowski avait été unanimement proscrit ; ou du moins que ce vœu était sorti de tous les cœurs, s'était échappé de toutes les bouches, et n'avait été étouffé que par la tyrannie. Le conseil-général étant la première assemblée libre, formée en Pologne depuis la fatale introduction des troupes étrangères, ce conseil, interprète souverain de la république, devait dès sa première séance proclamer la vacance du trône. Qu'avait-il besoin de longues délibérations pour exprimer les sentiments, qui depuis tant d'années se produisaient de tous côtés par leur seule violence ? » Ces mêmes écrits cherchaient à enflammer les ressentiments de la nation. Ils disaient, en rappelant les plus célèbres exemples de l'antiquité : « Si cette infâme soif de régner fit condamner autrefois à être précipité du haut du Capitole celui qui avait sauvé le Capitole, ce jeune héros qui produisit contre ses accusateurs quarante citoyens rachetés de son propre bien, les dépouilles de trente ennemis tués de sa propre main et quarante prix de valeur, quel motif retiendra vos justes décrets, quand vous avez à prononcer sur le sort d'un homme d'une origine suspecte, d'une noblesse douteuse (1) ; qui, pour usurper la couronne, n'a formé que d'infâmes intrigues, a violé toutes les lois de la patrie ; dont, par ces lois mêmes, la tête fut mise à prix dès l'instant où il introduisit des troupes étrangères dans le sein de la république ; qui est déjà convaincu, jugé, condamné, et qui, sans avoir ni la force, ni l'audace, ni les talents qui rendent quelquefois les tyrans aussi recommandables par de grandes qualités, qu'ils sont détestables par

(1) Voyez à ce sujet tome Ier, p. 141.

Digitized by Google

leur tyrannie, n'a pour toutes qualités que la fausseté, l'abjection de maladroites fourberies, dans lesquelles son esprit s'égare le premier, et dont lui-même ne sait plus retrouver le fil ! »

Toutefois, quelques hommes sages, élevés au-dessus des passions et des ressentiments populaires, que leur propre générosité pouvait séduire, mais que de justes pressentiments pouvaient aussi tenir dans une prudente réserve, croyaient qu'on devait attendre, pour se déterminer, la conduite que Poniatowski tiendrait avec le conseil-général. « Qu'avons-nous à lui reprocher? disaient-ils; qui sait s'il ne gémit pas comme nous du joug qui nous accable? ce joug pèse sur sa tête comme sur les nôtres; c'est parce que nos ennemis ne nous craignent plus, que lui-même est forcé d'obéir à leurs ordres; vengeons-nous, versons du sang pour en épargner, mais ne nous trompons pas au choix des remèdes et ne rendons pas nos maux incurables, en portant le fer où n'est pas la véritable source du mal. La faiblesse de notre gouvernement est la cause de nos maux. C'est cette faiblesse qui nous a soumis aux volontés des esclaves du Nord, et nous a rendus les esclaves de ces esclaves. Mais ce roi que les Russes nous ont imposé, s'est-il joint à nos oppresseurs? Ne l'avons-nous pas vu résister à leurs projets, exposer sa couronne à leur vengeance? N'est-ce pas nous qui sommes devenus les aveugles jouets de la Russie, en nous livrant imprudemment au perfide espoir qu'elle nous offrait pour nous soulever contre lui? Quel parti alors pouvait-il prendre? Abdiquer! Mais la Russie nous eût donné encore un autre fantôme de roi. Mais un nouvel interrègne eût peut-être été le dernier période de nos malheurs. Laissons là les événements passés. S'agit-il donc aujourd'hui d'une couronne à donner ou d'une couronne à reprendre? C'est la république qu'il faut sauver. La république et le roi, victimes

Digitized by Google

tour à tour de leur confiance dans une cour étrangère, doivent mutuellement se pardonner leurs erreurs, et embrasser mutuellement leur défense. Si le roi ne l'a pas fait jusqu'aujourd'hui, soyons justes; quel asile jusqu'à ce jour eût-il trouvé parmi nous? Le blâmerons-nous d'avoir imité la conduite de la France notre protectrice? Avant la formation du conseil-général, comment eût-elle essayé de nous secourir? Tout change aujourd'hui; et le temps de la confiance mutuelle et des résolutions anciennes est enfin arrivé! »

Ceux qui pensaient ainsi, ne négligeaient rien pour déterminer ce prince à se réunir à la nation. Ils se flattaient d'une conciliation peut-être impossible; mais si la nation, lui disaient-ils, refusait de se réunir à lui, du moins il recueillerait quelque gloire de ce généreux effort et périrait avec honneur. Poniatowski semblait prêter l'oreille à ces généreux citoyens. Ils s'étaient chargés de négocier son accession à la confédération générale. Mais sa dissimulation trompait leur zèle. Il les entretenait de frauduleuses promesses; il ne cherchait qu'à gagner du temps. Uniquement occupé de soutenir sur sa tête sa couronne toujours vacillante, il n'osait pour ainsi dire l'exposer au moindre choc, et ne s'occupait que de l'en préserver. Les Russes lui reprochaient de n'avoir pas eu, au commencement de la guerre, la force de se vouer à celle qu'il nommait sa bienfaitrice; et aujourd'hui, la nation lui reprochait de n'avoir point la force de vouloir être son chef. Il ne cherchait qu'à s'étayer de tous côtés, à pénétrer partout où le moindre jour pouvait s'ouvrir à ses sourdes intrigues. Ne rien hasarder, était sa constante politique. Il employait toute son habileté à ne prendre aucune résolution; et ce qu'on aura peine à croire, c'est que, dans cette timide défiance de tous les événements, dans ce soin perpétuel de se ménager avec tous les partis, une inconcevable sécurité lui dérobait le sentiment de sa triste situation.

Digitized by Google

Il se fiait également sur sa destinée, et sur le suprême talent qu'il se croyait pour la persuasion. Ce misérable défaut que les Français nomment la suffisance, ne lui laissa jamais douter qu'il ne pût enfin se tirer de tous ces embarras, et sauver sa couronne. « Ces confédérés si méchants, disait-il, je voudrais leur parler une heure, et je suis sûr que je les ramènerais ! » Chaque semaine il écrivait de longues lettres à Catherine. Il rassemblait ses frères et ses confidents pour en écouter la lecture et en admirer l'éloquence ; et il attendait le sort de la Pologne de l'impression que ces épîtres allaient faire. Catherine dédaignait toujours d'y répondre, et le plus souvent de les lire. La patience de Poniatowski ne se lassait point, sa présomption ne s'affaiblissait point ; autant de nouvelles lettres, toujours admirées de ses confidents, et toujours également rejetés par cette princesse. Aucune audace ni aucune crainte ne pouvait donc le déterminer à prendre un parti digne du rang auquel la république l'avait élevé. Cette réunion entre la Pologne et le roi, qui seule peut-être eût pu les sauver l'un par l'autre, chimérique espérance de quelques vertueux citoyens, était des deux côtés également impossible ; et malheureusement, la conséquence de cette impossibilité conduisait à conclure que l'unique ressource, s'il en restait encore une, était de déclarer l'interrègne.

Cette grande question était, en effet, un problème aussi difficile qu'important à résoudre ; et comme sa solution a fortement influé sur le sort de la Pologne, nous avons pensé qu'il serait à propos d'en présenter un examen court et impartial. Nous ferons cet examen, non dans l'intention de prescrire au lecteur le jugement qu'il doit porter, mais avec le désir de lui rendre plus facile une discussion à laquelle nous croyons qu'il se livrera volontiers.

Digitized by Google

XLII. *Maxime sur laquelle on aurait dû résoudre cette question.*

En politique, il ÿ a une maxime constante, dont jamais on ne s'écarte impunément, c'est qu'il faut toujours partir du point où l'on est; la conséquence de cette première maxime en amène une seconde, c'est qu'il est toujours sage et souvent utile de ne pas faire tout ce dont on a le pouvoir, et même le droit.

De ces deux maximes résulte une proposition évidente. C'est que dans toutes les opérations politiques, il faut considérer les principes et les circonstances. Lorsque l'on agit d'après les circonstances seulement, on ne peut avoir qu'un plan variable comme elles; on est entraîné par les événements, sans avoir aucun point d'arrêt; on ne peut les maîtriser, parce qu'on n'a pas su les prévoir, et dans cette marche, ou plutôt dans cette course déréglée, on est presque toujours exposé à agir ou trop tard, ou à contre temps, et par conséquent condamné à ne faire que des fautes. Lorsqu'au contraire on veut agir suivant toute la rigueur des principes, en s'isolant entièrement des circonstances, on tombe dans l'illusion des raisonnements par abstraction; c'est-à-dire qu'on s'abandonne à une théorie, parfaitement juste comme telle, mais dont l'application est immanquablement dangereuse, quand par hasard elle n'est pas impossible.

On ne supposera pas (nous le croyons au moins) que nous voulions admettre que le grand art de gouverner consiste à ne reconnaître aucuns principes. Nous le faisons au contraire consister à les reconnaître tous, à ne jamais les perdre de vue, même en ne les suivant pas avec une précision exacte; et lorsque, dans quelque violente bourrasque, on ne peut pas se

Digitized by Google

diriger directement sur eux, à serrer le vent, pour se tenir au plus près.

Appliquons ce que nous venons de dire à la question de la déchéance de Stanislas-Auguste. Il est indubitable que la confédération, légalement constituée comme elle l'était, avait droit de la prononcer; et qu'aux termes des *pacta conventa* signés et enfreints par lui, le roi l'avait encourue en appelant les Russes en Pologne, en demandant qu'ils y restassent, en livrant à leur garde ses places fortes, sa capitale, son sénat et sa personne. Aussi, quant aux principes, ils s'élevaient tous pour soutenir la déchéance. Mais lorsqu'ils assuraient à la confédération le droit de la prononcer, les circonstances lui en laissaient-elles le pouvoir, et la prudence lui permettait-elle d'en user?

Il ne s'agit pas ici du pouvoir qu'avait la confédération de tenir où elle voudrait une séance, d'y prendre une délibération qui déclarât le trône vacant, et de la faire publier. Il s'agit du pouvoir de soutenir cette déclaration, et de l'exécuter; de donner un caractère de grandeur et de puissance à une démarche, qui, si elle n'avait aucune suite, devenait puérile et ridicule, par cela même qu'elle était inutile. Or, c'est ce pouvoir que la confédération n'avait pas. Elle le sentait si bien, qu'elle le remplaça par celui dont elle eut l'imprévoyance d'armer tout individu « *qui poursuivrait le roi de vive force ou par de secrètes embûches* »; protocole odieux, qui ne se trouve que dans les codes des conspirations, et qu'elle fut elle-même obligée de rétracter. La moindre réflexion l'eût éclairée sur l'impuissance d'une condamnation légale, pour l'exécution de laquelle il fallait qu'elle prononçât l'emprisonnement ou l'assassinat. La suite de la vacance du trône devait être l'élection d'un nouveau roi; la confédération n'eut pas même le pouvoir de faire aucune tentative à ce sujet. Au bout d'un an, elle parut vouloir s'emparer de

Krakovie, pour y procéder à l'élection; et lorsque plusieurs mois après, les chef des confédérés se rendirent maîtres de cette ville, on n'en fit même pas en secret la proposition : soit que l'impossibilité en fût pressentie d'après les bruits qui se répandaient alors sur le démembrement, soit que la confédération, plus de dix-huit mois après avoir prononcé la vacance du trône, n'eût encore aucune idée sur celui à qui elle l'offrirait.

Mais quand même elle eût eu le pouvoir qu'elle n'avait pas, la prudence lui permettait-elle d'en faire usage ?

Le roi, à la vérité, avait appelé les Russes ; mais ses troupes ne s'étaient pas encore jointes aux leurs : la guerre civile n'était pas encore établie, le sang polonais n'avait jusqu'alors été répandu que par la main de ses ennemis. Cette neutralité du roi était sans doute un délit de sa part ; mais tant qu'elle subsistait, la confédération non-seulement pouvait conserver des rapports avec lui, mais pouvait l'inviter et le déterminer à se réunir à elle. L'invitation seule consolidait sa force d'opinion, en prouvant qu'elle cherchait toujours à prendre les moyens les plus légaux et les plus doux. Cet avantage était perdu dès qu'elle ne reconnaissait plus le roi ; et la vacance du trône offrait de nouveaux embarras. Dans des temps ordinaires, le moment d'une élection était toujours une crise violente. On ajoutait donc volontairement une crise nouvelle à celle au milieu de laquelle on était déjà. Si on élisait un Piast, il fallait le prendre parmi les confédérés ; et un nouveau germe de jalousie et de divisions allait s'établir entre ces républicains que déjà on avait tant de peine à maintenir dans l'union. Si on allait chercher un roi dans une cour étrangère, on donnait aux puissances un nouveau prétexte pour s'immiscer dans les affaires de la république ; on était sûr d'être attaqué par toutes les forces de la Prusse, qui dans le traité de 1764 garantissait qu'aucun

Digitized by Google

étranger ne serait élu. Enfin, la confédération savait quels efforts faisaient à Varsovie des citoyens bien intentionnés pour former l'*Union patriotique;* rassemblement conciliatoire, qui voulait surtout éloigner les Russes, qui cependant avait alors l'attache de leur ambassadeur, et dont le projet était de réunir en lui le roi et les confédérés. Ceux-ci, en se joignant à l'Union, pouvaient lui donner et en recevoir une force mutuelle. Ils y renonçaient, en détrônant celui que l'Union tenait à conserver.

Il est bien vrai qu'en révolution il y a souvent un moyen de tout pouvoir, c'est de tout oser. Les partisans et même les ennemis de la faction qui ose tout, lui supposent alors des moyens que souvent elle n'a pas, et que cette supposition lui donne presque toujours. Mais il faut remarquer que cette supposition, juste pour tout ce qui est faction ou pouvoir révolutionnaire, n'est pas applicable à un pouvoir légal. Le premier, créé par des secousses, agit et se soutient par d'autres secousses ; le second, créé par la loi, agit et se soutient par elle. Quand le premier tente sans succès ce qu'il ne peut exécuter, il met à découvert l'impuissance d'une force éphémère, qui tombe pour être remplacée par une autre ; cette mutation peut offrir des chances au bien public. Quand le second veut et ne peut user de ses droits, il met à découvert l'insuffisance d'une force légitime, que rien ne doit remplacer, mais à laquelle on substitue trop aisément la violence; changement qui jamais ne peut être avantageux à l'État. C'est à quoi (nous venons de l'indiquer) la confédération fut réduite. N'ayant pas le pouvoir d'effectuer ce qu'elle avait le droit d'ordonner, elle confia l'exécution d'une décision légale à des moyens non-seulement illégaux, mais reprouvés par le droit des gens. A tout cela l'État ne pouvait rien gagner, et pouvait beaucoup perdre. Ces principes furent démontrés par l'événement.

Digitized by Google

XLIII. *Opposition d'avis dans le conseil-général.*

Il est probable que cette question, souvent agitée dans les entretiens publics et particuliers, n'y était pas traitée, et moins encore approfondie sous ces rapports; mais c'est ainsi qu'elle eût dû l'être dans les fréquentes délibérations du conseil-général. Le comte Paç présidait à ce conseil, ainsi que l'évêque de Kamienieç, dont les infatigables travaux avaient tant contribué à sa formation. Tous deux, que l'on nous permette cette comparaison, dirigeaient au milieu de tant d'orages la barque fragile sur laquelle s'étaient sauvées les vertus de la république. Paç avait paru jusqu'alors très-opposé à la publication de la vacance du trône; quelques personnes doutaient que cette opposition fût sincère. Mais il craignait, disait-il, que cette déclaration ne précipitât la patrie dans les malheurs d'une guerre civile; malheur qui l'avait menacée de si près, et dont au milieu de tant de désastres, le sentiment presque général de la nation et la timidité du roi l'avaient préservée. Il était nécessaire de le tenir dans cette situation incertaine, qui lui inspirait des ménagements pour les confédérés. Il fallait avoir égard au temps; et, en convenant que Stanislas-Auguste devait être détrôné pour venger la république, pour l'affranchir du joug étranger, pour un exemple éternel à tout ambitieux, il ajoutait que la confédération devait préparer ce grand coup en silence, et qu'elle n'avait pas encore assez de force pour le porter avec sûreté. Soit qu'il crût réellement cette déclaration prématurée, soit que dans un acte de cette nature il sentît combien il était nécessaire de se laisser faire vioence, Krasinski n'avait point caché son désir de voir le trône déclaré vacant; mais la diversité d'opinions des deux chefs

Digitized by Google

sur ce point, n'empêchait pas qu'ils ne travaillassent dans un accord parfait au bien public. Un événement fit bientôt éclater le vœu unanime, et devint l'occasion de cette violence que Paç attendait. Kossakowski, ce partisan déterminé que Kasimir avait envoyé en Lithuanie, répandait sur la longue route qu'il avait à parcourir un acte déjà promulgué en Turquie, et qui déclarait Poniatowski déchu du trône. Les Turks, alliés de la république de Pologne, pour l'intérêt de laquelle ils avaient déclaré la guerre à la Russie, avaient à la vérité reconnu Stanislas-Auguste, lorsque la France l'eut aussi reconnu pour roi; mais ils lui avaient refusé ce titre dans leur premier manifeste, et voyaient avec peine que ce même titre fût donné par la confédération à un homme qu'ils regardaient comme leur ennemi, et qu'ils avaient intention de détrôner. Leur politique barbare les égarait toujours, en leur présentant sous ce nom de roi des idées qui ne sont nullement celles de la Pologne. Cette obscurité nuisait à la confiance qu'ils auraient dû accorder aux confédérés; ils leur disaient: « Vous n'êtes pas, républicains puisque vous avez un roi. » Ceux-ci répondaient: « Il sera détrôné par nous-mêmes, lorsque vous nous appuierez. » En effet, lorsque la confédération générale se fut donné pour chefs ceux de la confédération de Bar toujours refugiés en Turquie, ceux-ci s'empressèrent de lever l'obstacle que les Ottomans trouvaient sans cesse dans ce nom de roi. Ils assemblèrent leur conseil et leurs troupes dans la ville de Warna sur les bords de la mer Noire; et là, usant de l'autorité que la république leur avait confiée, ils promulguèrent l'interrègne, le 9 avril 1770, et ils envoyèrent cet acte au conseil-général. C'était cette première déclaration dont le manifeste de Kossakowski répandait la nouvelle.

Elle fut reçue dans le royaume avec acclamation de

Digitized by Google

toutes parts. On redoubla d'instances auprès des chefs de la confédération en Pologne. On leur représenta « que le premier acte des confédérés de Bar ne suffisait pas ; que l'assemblée d'une seule province ne pouvait parler au nom de la république ; mais que l'acclamation de joie universelle excitée par ce premier acte devait l'emporter sur une timide prudence, qui craignait de réduire Poniatowski et le petit nombre de ses adhérents à des partis désespérés. Mais n'était-il pas plus dangereux de résister au vœu unanime ? La nation, presque tout entière sous les armes, demandait à réparer l'ignominie d'une élection forcée et illégitime ; satisfaire sa juste vengeance et lui rendre tous ses droits, ce serait achever de la réunir tout entière. » Ils attendaient encore et différaient de jour en jour ; tous les maréchaux que le conseil-général avait rejetés ou remis dans des grades moins élevés, cherchaient à rendre cette conduite suspecte. Ils répandaient « que le conseil-général ne remplissait pas l'attente de la nation ; qu'il manquait à la confiance qu'on avait mise en lui ; qu'il songeait à traiter avec le roi et à trahir la patrie. » Tous ceux qui étaient attachés à la maison de Saxe attendaient leur fortune du retour de cette maison sur le trône ; entretenus dans la confédération par les modiques subsides de cette cour, mais supportant avec peine d'être éloignés des affaires, ils se joignaient aux mécontents et répétaient toutes leurs clameurs.

Cependant Paç ne cédait pas encore, soit qu'il regardât réellement comme imprudente ou prématurée la démarche qu'on lui demandait, soit qu'il voulût répondre un jour par sa longue résistance aux reproches qu'on voudrait lui faire. Enfin les désordres, si communs dans les diètes, commençaient à s'introduire dans les assemblées du conseil-général ; quelques membres s'emportèrent jusqu'à tirer leurs sabres

Digitized by Google

contre l'inflexible Paç lui-même. Sa fermeté n'en fut point ébranlée. Dans ces conjonctures, on reçut la nouvelle des subsides accordés par la France, et la réponse de son ministre consulté sur cette grande question.

Le duc de Choseuil sentait tous les inconvénients de la décider par l'affirmative. Mais il sentait aussi combien il pouvait y en avoir à s'opposer au vœu de presque tous les confédérés, et à prétendre régler à Versailles l'usage d'un droit que leur donnaient leurs constitutions. Il les laissa maîtres de décider s'ils feraient usage de ce droit. Il est à croire que ce ministre, déja mécontent de toutes les lenteurs ou contradictions de Kaunitz dans cette affaire, ne voulut pas se donner vis-à-vis de lui le désavantage d'avoir influé sur une délibération aussi capitale; et qu'il préjugea en même temps que la cour de Vienne n'improuverait pas la mesure qu'on allait prendre. En effet, cette cour ne témoigna aucun mécontentement public de la proclamation de déchéance, jusqu'au moment où elle se plaignit de l'article auquel on pouvait attribuer l'enlèvement du roi. Mais on voit, par une lettre du 26 décembre 1770, ce que Kaunitz pensait sur ce projet d'ôter la couronne à un prince reconnu par toutes les puissances. « Je n'ai point lu cet acte, disait-il, personne ne nous a porté de plaintes; il y a apparence qu'on ne nous en parlera pas, et qu'on méprisera une démarche aussi peu sensée. » Durand, l'envoyé de France à Vienne, qui au fond paraissait incliner pour l'avis contraire, répliqua très-adroitement qu'après avoir examiné la chose, il croyait voir que le vrai motif de l'accession de la généralité au manifeste de Warna n'était pas l'espérance de dépouiller Stanislas-Auguste, mais la crainte d'une scission. Une lettre écrite par lui six mois auparavant prouve qu'il craignait qu'on n'imputât à la France de s'opposer à la déchéance. Il fallait, disait-il, amener le roi à une abdication volontaire;

Digitized by Google

moyen préférable sans doute, mais qui présentait de grandes difficultés (1).

L'opinion que nous venons d'énoncer sur cette mesure nous porte à blâmer la réponse de Choiseul, qui laissait aux confédérés toute liberté à cet égard ; réponse que ceux-ci devaient prendre et prirent en effet pour une approbation. Cependant nous croyons que, pour prononcer positivement contre le ministre français, il faut pouvoir apprécier avec certitude ce qu'il avait à craindre ou à espérer du ministre autrichien. Car c'était toujours à la marche lente et tortueuse de Kaunitz qu'il fallait rapporter les écarts ou les embarras de la confédération. Quoi qu'il en soit, Paç, assuré d'un côté des secours d'argent de la France, de l'autre, qu'elle ne s'opposait point à ce qu'on ferait, et voyant, s'il différait encore, la confédération prête à se diviser et peut-être à se dissoudre, se rendit enfin. Tout le conseil-général se réunit dans le camp de Konieczno sur les frontières de Hongrie ; et là, le 14 mai 1770, fut proclamée solennellement la vacance du trône. Cet acte, sollicité à haute voix par la nation, demandé par la Turquie, non contredit par la France, signé de Michel-Jean Paç, maréchal-général de la confédération, et d'Ignare Bohusz, son secrétaire-général et l'un des plus ardents ennemis du roi, fut imprimé ouvertement dans les États autrichiens. Poniatowski ; sous les dénominations les plus odieuses, fut déclaré ennemi de la patrie ; tout citoyen autorisé à le poursuivre « de vive force ou par de secrètes embûches » ; sa personne citée devant le conseil-général, et faute d'y comparaître, abandonnée à tout ce que l'animosité publique pourrait tenter contre lui. Aussitôt des gens déterminés emportèrent et déposèrent cet

(1) Nous avons à ce sujet réuni les extraits de quatre lettres de Durand, qui prouvent comment il envisageait cette question.

(*Note de Rulhière.*)

Digitized by Google

acte dans les greffes du royaume. Trois confédérés se rendirent à Varsovie, entrèrent dans le palais, et se placèrent dans la foule sur le passage du roi; l'un d'eux, s'avançant, et pour observer les formes juridiques ayant à ses côtés ses deux autres témoins, lui présenta une sommation de comparaître devant le tribunal de la confédération pour subir son jugement. Le roi prit le papier, croyant que c'était une requête; et pendant qu'il y jettait les yeux, les trois confédérés se perdirent dans la foule, et parvinrent à sortir du château par une issue dérobée.

XLIV. *Siége de Czenstochowa.*

Cependant les Russes, au nombre de quatre mille hommes sous le commandement de Drewitz, assiégeaient le monastère de Czenstochowa; l'ordre reçu de Pétersbourg était de renverser cette église de fond en comble, si on osait s'y défendre. Le roi de Prusse, qui depuis longtemps avait cessé de prendre une part ostensible aux troubles de la Pologne, et qui paraissait enfin sur la scène avec le masque de pacificateur, avait prêté aux Russes des canons de siége et douze mortiers. Au moment où les Russes s'avancèrent pour former l'investissement, Pulaski brûla les maisons du nouveau Czenstochowa, d'où les assiégeants l'eussent incommodé. Ces maisons appartenaient aux moines; il avait attendu la nécessité extrême pour justifier cet incendie. Il y eut de perpétuels combats pendant cinq jours, avant que l'incendie ne fût consommé.

Les partisans de Drewitz lui attribuaient d'avance la gloire de cette conquête; et ceux de Pulaski regardaient cette forteresse comme délivrée, parce qu'il en était défenseur. On croyait de part et d'autre avec une sorte de raison que le

Digitized by Google

destin de la Pologne allait dépendre de ce siége ; la vénération publique attachée à ce monastère ne permettait pas de douter que le ciel ne lui accordât une protection signalée. Déjà on regardait comme un miracle le retard des gelées qui avait rendu plus difficile le transport de la grosse artillerie. Drewitz avait perdu son ardeur, et le jeune Pulaski commençait à joindre l'expérience au courage. Le siége commença dans la plus rigoureuse saison. La moitié de la garnison était sans vêtements ; la plupart montaient la garde pieds et jambes nus. Les sentinelles donnaient leurs habits à ceux qui venaient les relever, et rentraient nues dans les poëles ; et si alors il y avait quelques attaques, ces derniers y couraient en chemise. On attendit avec impatience que les Russes donnassent un assaut pour en avoir des habits ; et vers la fin du siége, presque toute la garnison était vêtue d'uniformes russes, ce qui devenait très-dangereux. Le bombardement commença le 3 janvier ; mais Pulaski, dans plusieurs sorties successives, réussit à enlever les batteries russes ; on ne parvint point à faire brèche : le feu prit deux fois dans la forteresse, et fut promptement éteint. On tenta trois fois l'escalade, et on fut repoussé chaque fois avec une perte extrême.

XLV. *Levée du siége.*

Pendant ce temps, les confédérés se montraient en troupes nombreuses dans toutes les provinces, afin d'empêcher les Russes d'aller renforcer les assiégeants. Ceux qui, depuis le commencement des troubles, se maintenaient aux environs de Varsovie, sans être trahis ni découverts, toujours prompts à se séparer et à se rassembler, se montraient alors chaque jour à tous les débouchés des bois qui avoisinaient

Digitized by Google

cette capitale. Zaremba rassembla ses troupes, et menaça une seconde fois la capitale de la grande Pologne. Le partisan que Pulaski avait envoyé en Lithuanie, parvenu dans cette province par un immense détour, s'avança avec une troupe d'élite sur les frontières mêmes de Russie ; d'autres partis qui avaient attendu les gelées pour traverser les rivières, passèrent subitement dans cette même province, si importante pour la communication de la cour de Russie avec ses armées, et ils y attaquèrent les troupes du roi qui couvraient cette province. D'autres se jetèrent sur Krakovie, s'y emparèrent d'un faubourg, y tuèrent deux cents Russes et y restèrent quelques semaines. Drewitz reçut enfin l'ordre de lever le siége, et abandonna autour de Czenstochowa douze cents morts au milieu des neiges.

La délivrance de cette forteresse parut au peuple un miracle ; les pluies et les gelées alternatives de l'hiver furent regardées comme autant de prodiges. Une foule extraordinaire de pèlerins vint en dévotion ; et on ne douta plus de la protection du ciel pour toute la suite de la guerre.

XLVI. *Les confédérés se fortifient dans plusieurs postes importants.*

Jamais la confédération ne s'est montrée plus redoutable que dans cet hiver de 1770 à 1771. Elle achetait, en Silésie et en Hongrie, des fusils et des canons, en déterrait dans les châteaux de Pologne, faisait fondre des boulets, recrutait des déserteurs impériaux et prussiens, envoyait trois cents hommes vers la frontière de Hongrie, trois cents autres sur celles du duché de Cieszyn, interceptait autour de Varsovie les communications et les correspondances, s'emparait de salines de Wieliczka, fortifiait les châteaux de Bo-

Digitized by Google

brek et de Koscian, les places de Tyniec et de Lanckorona. Cette dernière forteresse, placée à la tête des monts Karpathes, domine la plaine du palatinat de Krakovie. Le général russe Suwaroff ne tarda point d'y attaquer les confédérés ; ils le repoussèrent. Leurs positions étaient avantageuses, leurs troupes aguerries, leurs généraux formés par l'expérience des revers et des victoires. Animés par ces derniers succès, ils ne prévoyaient pas que ces succès mêmes, plus dangereux que leurs défaites, amèneraient plus vite le désastre de la république. Mais déjà ce spectacle de la valeur renaissante des Polonais avait fixé l'attention des cours voisines, et suggéré la pensée d'en arrêter bientôt l'essor. Les destinées de la Pologne s'agitaient à Vienne et à Berlin autant qu'à Pétersbourg ; et la Russie, perdant l'espoir de l'asservir tout entière, consentait à la partager.

Nous sommes obligés de suspendre le récit des glorieux succès des confédérés, pour nous engager dans les détours de la conspiration de ces trois puissances, qui après avoir depuis 1769 essuyé les contradictions, les embarras, les variations inévitables dans une grande complication d'intrigues, finit en 1772 par démembrer la Pologne, sans détruire le germe des troubles que l'on voulait surtout y laisser subsister. Nous avons déjà prévenu les lecteurs de cette nécessité où nous sommes de les transporter d'une époque à l'autre, d'anticiper ou de revenir sur les faits, pour les placer dans le jour le plus propre à en faire connaître les causes et les suites ; et nous allons remonter à des temps que nos précédents récits ont dépassés.



Digitized by Google

LIVRE TREIZIÈME.

I. *L'Angleterre ni la France ne peuvent se faire déférer la médiation.*

En vain la France et l'Angleterre cherchaient, à l'envi l'une de l'autre, tous les moyens de se faire déférer la future médiation. Toutes deux étaient également jalouses de cet honneur, qu'elles avaient déjà eu alternativement dans les précédentes guerres entre les deux empires ; l'une au traité de Karlowitz en 1699, et l'autre à la paix de Belgrade en 1739. Mais Catherine II était loin de se voir réduite à attendre la paix des négociations de la France ; c'eût été à ses yeux le comble de l'humiliation. Tout ce qu'elle avait éprouvé de contrariétés, soit dans les passions de sa jeunesse, soit dans les desseins de son gouvernement, elle l'avait toujours attribué à la seule animosité de cette cour ; et désormais, enorgueillie de ses victoires, elle ne dissimulait plus ses ressentiments. Quant aux Anglais, elle s'était ménagé leur entremise comme une dernière ressource ; elle avait pris avec eux l'engagement secret de leur confier ses intérêts, si elle avait besoin d'un médiateur. Mais leur précipitation à rappeler de la flotte russe tous les marins, aussitôt après l'incendie de la flotte ottomane, avait rendu presque inutile cette fameuse victoire. Le ressentiment de la tzarine l'emportait sur la reconnaissance ; et de leur côté, ils commen-

Digitized by Google

çaient à perdre par leurs divisions intestines, par l'énormité de leur dette, par le mauvais choix de leurs ambassadeurs, par l'abandon qu'ils avaient fait de leurs anciennes alliances sur le continent, cette grande considération et cette puissance que leurs victoires et leurs conquêtes leur avaient acquises, peu d'années auparavant. Le roi de Prusse, dont l'œil pénétrant et sûr n'était point ébloui de leurs derniers succès, et qui apercevait au travers de toute leur gloire cette rapide décadence, ne cessait d'en avertir Catherine. C'était pour lui-même un nouveau motif de resserrer les liaisons qu'il avait avec elle. Il lui conseillait de ne plus fonder aucune espérance sur une nation dont l'éclat était près de s'éclipser, et qui déjà n'était plus ce qu'elle paraissait encore. Tristes effets de l'éternelle rivalité de la France et de l'Angleterre! Elles perdaient alors la prépondérance qu'elles avaient eue jusque-là dans les affaires générales du continent, et pour ainsi dire les affaires générales des deux mondes; elles allaient se trouver également exclues de cette importante pacification, et tout l'orient de l'Europe était près de changer de face à leur insu, et d'une manière contraire à tous leurs intérêts.

II. *Dessein du roi de Prusse. — Intérêts de sa monarchie.*

Le roi de Prusse, dès le commencement des hostilités, avait formé le projet d'employer, quand il en serait temps, sa propre entremise et celle de la cour de Vienne, à mettre fin à la guerre. Son alliance intime avec la Russie, qui lui donnait tant de crédit dans les conseils de Pétersbourg, n'avait que faiblement altéré son crédit auprès du divan. Les Turks pardonnaient cette alliance à sa position. Le sultan, comme nous l'avons dit, avait su admirer le génie et le

courage de ce prince. L'orgueil et l'ignorance des Turks ne les empêchaient pas de sentir qu'ils devaient à lui seul cette longue tranquillité dont la maison d'Autriche les avait laissés jouir, et l'avantage de n'avoir point eu à combattre les Autrichiens en même temps que les Russes. Il lui restait, pour acquérir une égale influence dans les trois empires, à calmer les inquiétudes et les craintes qu'il avait toujours inspirées à la cour de Vienne; et dès lors, ce dangereux et implacable ennemi de la maison d'Autriche, avait eu l'habileté de revêtir un tout autre personnage.

Frédéric II a joué un si grand rôle dans cette histoire, il s'est montré tant de fois sur la scène et d'une manière si éclatante, qu'on pourrait le croire suffisamment connu; toutefois, nous avons attendu jusqu'au moment où il va s'y emparer du premier rôle, pour développer autant qu'il sera en nous, son caractère, son génie, sa politique et les divers intérêts qu'il devait porter dans cette pacification. Il est donc nécessaire de remonter plus loin.

L'anarchie où, depuis cent ans, était tombée la république de Pologne, avait commencé la grandeur de la maison royale de Prusse. L'électeur de Brandebourg, connu dans le dix-septième siècle sous le nom de grand-électeur, et qui était en même temps vassal du royaume de Pologne, à titre de duc de Prusse, profitant avec une extrême habileté de cette anarchie et des troubles de l'Allemagne, avait acquis par des guerres heureuses et par des négociations adroites, de belles provinces en Allemagne, et affranchi son duché de Prusse de toute vassalité; il avait même eu l'espérance de joindre à ses États une autre partie de la Pologne, et de réunir par cet envahissement son duché de Prusse à son électorat, éloignés l'un de l'autre et séparés par la Prusse polonaise. Mais des événements qui tenaient aux affaires générales de l'Europe, et que nous avons indiqués au com-

mencement de cette histoire, avaient prévenu un partage de la Pologne, projeté dès ce temps-là; et bientôt les Polonais étaient sortis de leurs désordres, non pas avec une sagesse qui assurât la durée de leur république, mais avec un bonheur et un courage qui les avait fait respecter de leurs voisins et considérer de l'Europe entière. L'envahissement qu'on avait médité, devenant alors plus difficile, le projet en demeura suspendu. Frédéric Ier, fils du grand-électeur, prince plus qu'ambitieux, et qui prenait le faste pour la puissance, obtint de l'empereur d'Allemagne l'érection de la Prusse ducale en royaume. Il ne songea plus dès lors qu'à jouir des honneurs de son nouveau titre, et rassembla prématurément autour de son trône tous les arts de la paix. Dans le règne suivant, Frédéric-Guillaume reprit toute l'ambition de son aïeul; et l'anarchie qui s'accroissait d'année en année dans la république de Pologne parut l'inviter plus d'une fois à l'envahissement de la Prusse polonaise; mais un dessein plus avantageux encore à la monarchie prussienne l'occupa sécrètement pendant tout son règne.

La maison d'Autriche était près de s'éteindre; il se préparait à profiter de ce grand événement. Il eut la profonde sagesse de ne se mêler dans aucune guerre, de surseoir à l'exécution de tout autre dessein; et, en augmentant perpétuellement ses forces, il les réservait tout entières pour le temps où il pourrait en faire l'usage arrêté dans le secret de sa politique. Aucune proposition, quelque favorable qu'elle parût, ne put l'engager à se mêler alors dans les troubles de Pologne. Rien ne lui fit prendre le change, et ne le détourna de son unique objet; régler l'administration de ses États, se former des sujets laborieux, discipliner une armée, amasser un trésor, étaient en apparence ses uniques soins: prince économe, austère, ennemi des sciences et du luxe, et qui portait jusqu'à une sorte de ridicule la passion ou plutôt la

Digitized by Google

manie des exercices militaires. Nous en citerons un seul exemple : il voulut un jour faire raser un parc agréable qui est aux portes de Berlin, et la seule promenade de cette capitale, parce que, disait-il, ce terrain serait un beau champ de bataille. Ce qui restait encore des arts agréables attirés en foule dans cette cour sous le règne précédent, et dédaigné par le souverain actuel, environnait cependant l'enfance de Frédéric II, et séduisit bien plus son goût que l'austérité du nouveau règne. Frédéric II annonçait des inclinations entièrement opposées à celles du roi son père; la passion des beaux arts, celles de la magnificence et de la volupté. Ses plus intimes confidents n'hésitèrent point à publier qu'il fallait s'attendre sous son règne à une longue paix, et que rien ne décélait en lui, ni qualités belliqueuses, ni passion pour la guerre. Son esprit naturellement indépendant et juste, était révolté de la dureté du joug qu'on ne cessait de lui imposer, et choqué du ton soldatesque qui régnait à la cour, et de l'extrême ridicule que ce ton mêlait à toutes les manières du roi. Celui-ci s'opposait avec une rigueur inflexible au penchant de son fils pour la mollesse, et à son goût pour les arts; il employait une inquisition sévère pour l'empêcher d'étudier aucune langue ancienne, et lui ferma ainsi les seules et véritables sources de la plus belle littérature. Il fit brûler successivement trois bibliothèques du jeune prince qui n'avait de livres qu'en secret, et qui était réduit à se former un cabinet d'étude avec autant de mystère que d'autres jeunes princes ont une maison de plaisir. Frédéric II ainsi élevé, monta sur le trône, jeune encore y apportant des habitudes austères et des inclinations voluptueuses; trouvant toute l'administration de son royaume réglée d'une manière simple et fixe, une armée nombreuse et bien exercée, une régie d'impôts économe et facile, des manufactures florissantes; mais aucune gloire

Digitized by Google

acquise à sa monarchie, parce que le règne de son père s'était passé tout entier dans l'attente d'un événement que sa mort devança de quelques mois. Le nouveau roi n'hésita pas longtemps entre les molles passions de sa jeunesse, et les vrais intérêts de sa monarchie. Peu de jours s'étaient écoulés depuis son avénement au trône, lorsqu'un confident de son goût pour le luxe, les arts et les plaisirs, vint lui présenter le projet d'un nouvel état de cour, dans lequel le faste le plus dispendieux et les amusements de tous les genres étaient substitués à cette triste parcimonie, qui, sous le précédent règne, avait affligé les courtisans et fait fleurir la monarchie. Frédéric, désormais libre de s'abandonner à tous ses penchants, applaudit d'abord à ce projet; il l'envoya au ministre de ses finances, avec ordre d'y conformer les états de tous les départements. Celui-ci, vieillard austère et formé sous l'autre règne, accourt effrayé chez le roi ; et tenant à la main non-seulement le projet d'envahir la Silésie à la mort de l'empereur Charles VI, mais toutes les recherches déjà faites, tous les prétextes déjà trouvés pour colorer cette invasion, il les présente à son nouveau maître ; il lui apprend que c'est pour enlever cette belle dépouille de la maison d'Autriche, pour fonder une grande puissance en Allemagne, seul appui d'un grand titre, que le feu roi a discipliné la plus redoutable armée qui fût alors en Europe, et amassé un trésor au milieu de la ruine générale de tous les autres souverains; il lui demande s'il faut renoncer, pour une vaine prodigalité, et pour de futiles amusements, à l'exécution du seul dessein qui pût assurer jamais la véritable puissance de sa maison. Frédéric, après l'avoir écouté attentivement, fit appeler l'auteur de l'autre projet, et disputer en sa présence son vieux ministre et son jeune confident. Il se trouvait réellement placé au point de séparation de ces deux chemins allégoriques et célèbres chez les philo-

Digitized by Google

sophes, qui conduisent l'un à la gloire, l'autre à la volupté. L'ambition l'emporta ; et dès cet instant, il change tout le premier aspect qu'il avait laissé prendre à son règne. Il donne l'ordre de l'éveiller le lendemain au point du jour ; et pour vaincre son penchant à la mollesse, il ordonne à ses valets de chambre, s'il lutte trop longtemps contre le sommeil, de lui laisser tomber sur le visage un linge trempé dans l'eau glacée ; cette espèce de violence fut nécessaire quelques jours, mais sa résolution une fois prise, ce prince n'a jamais fait un pas en arrière. Seulement, chaque jour, quand ses devoirs de roi et de général sont remplis, ses premiers goûts le ramènent aux arts agréables et à la mollesse. Ses habitudes de soldat se mêlent à une certaine élégance de mœurs ; et il lui est resté de ce mélange, une singulière admiration pour le très-petit nombre d'hommes qui à leur gré ont pu se plonger dans les délices de la vie, et en sortir pour se livrer aux plus violentes fatigues, assez maîtres d'eux-mêmes pour se montrer alternativement et à leur volonté, efféminés comme les sybarites, et austères comme les Spartiates ; il se plaît à laisser voir que c'eût été là ses véritables modèles, s'il eût dépendu de lui d'en choisir. Des moralistes sévères diront que la nature lui avait donné des vices efféminés, et qu'il s'est donné avec effort et par son choix des vices d'un autre genre ; mais si l'on ajoute qu'il employa cette hauteur de caractère à se vaincre lui-même dans les périls de la guerre, et que la première bataille qu'il donna, n'ayant pas trouvé en lui un courage à toute épreuve, il dut ensuite aux seuls efforts de sa volonté, une fermeté inébranlable dans les périls ; qu'il se hâta même de chercher indiscrètement une seconde bataille, pour affermir son courage ou plutôt pour rassurer sa renommée : il faudra convenir que cette force d'âme constamment employée contre tous ses penchants doit faire regarder ce prince comme un des

Digitized by Google

hommes les plus extraordinaires qui aient jamais vécu.

La conquête de la Silésie fut en effet le prix de cette double victoire remportée sur lui-même. Mais la Silésie conquise a décidé de toute la suite de son règne. Une nouvelle maison d'Autriche, non moins redoutable que la première, étant sortie des ruines de cette maison, en méditant, avec une politique lente et profonde, de recouvrer le beau démembrement que Frédéric venait de lui arracher, il se vit forcé à se maintenir toujours en état de guerre. Il fallut toujours accroître sa puissance, pour conserver sa puissance même. La nécessité, le soin de son salut, le soin de sa gloire, produisirent alors en lui ce qu'une ambition de volonté et d'occasion, plutôt qu'une ambition de caractère, avait produit dans les premiers jours de son règne. Cependant, satisfait de sa conquête, et selon toute vraisemblance y bornant alors ses desseins, on le vit aussitôt retourner vers ses premiers penchants, et rassembler autour de lui les talents de tous les genres. La simplicité de son administration lui en facilitait le travail. Nulle inconstance, nul changement; il veillait à la justice, non par amour de la justice, ou par un sentiment d'équité naturelle, mais pour que son État fût en ordre; toutes les règles étaient invariables; souverain absolu, mais sans caprices; toujours inflexible, mais sans rigueurs journalières: regardant les hommes comme de vils instruments de ses volontés, défiant par principes, par mépris général de l'humanité, mais défiant sans soupçons ombrageux, sans inquiétude et sans crainte. Huit heures de travail par jour, mais chaque jour et toute l'année, suffisaient ainsi à tous les soins de son royaume et de son armée; et il réservait le reste du jour à la littérature, à la poésie, à la douceur du loisir, et aux charmes d'une société ingénieuse et savante, que sa gloire et ses invitations avaient rassemblée dans son palais; en un mot, la guerre n'était point sa passion: trait si re-

Digitized by Google

marquable dans son caractère, et si peu vraisemblable dans sa vie, que nous avons cru nécessaire de le développer par tout le récit précédent. Il ne regardait plus les soins militaires que comme l'un de ses devoirs; mais il portait dans ce devoir même toute l'étendue et toute l'application de son génie : et ce fut alors qu'il acheva de perfectionner l'art de la guerre, en l'appropriant de plus en plus aux armes terribles et aux mœurs abjectes des peuples modernes. Il avait su, avec une égale sagacité, saisir tous les avantages que lui offrait la situation politique de l'Europe. Presque tous les souverains, ceux même avec qui il n'avait eu aucune alliance, lui avaient garanti la possession de sa conquête; mais une profonde intrigue se joua bientôt de toute sa politique : et dans l'Europe entière, il allait se trouver sans allié. Il ne perdit pas un moment, et bientôt il se joua de tous les desseins tramés contre lui. Nous avons vu dans cette histoire avec quelle singulière activité, avec quelle valeur héroïque et quelle science de la guerre, il prévint les premiers efforts de la ligue qui se formait pour l'accabler, et comment il lui résista pendant sept années entières. Enfin, une première défaite, à la troisième bataille de cette nouvelle guerre, ayant corrigé en lui une confiance trop présomptueuse, on ne lui reprocha plus qu'un seul défaut militaire, si toutefois c'en fut un dans les conjonctures difficiles où il se trouva, le défaut de remettre quelquefois au hasard un avantage acquis, et d'être prêt à tout perdre pour vouloir pousser trop loin ses succès. La paix obtenue, après sept ans de cette guerre mémorable, laissa à Frédéric, non seulement sa première conquête, mais encore tout ce que la terreur de son nom pouvait ajouter à ses forces réelles. Cependant ses États étaient épuisés, ses peuples appauvris; l'élite de ses troupes avait péri; son armée, aussi nombreuse, n'était composée que de nouvelles troupes; et la tzarine

Digitized by Google

était son seul allié. D'un autre côté, son irréconciliable ennemi était devenu plus redoutable ; les armées autrichiennes, aguerries par leurs défaites, étaient parvenues à remporter sur lui plus d'une victoire ; elles avaient adopté tout ce que lui-même avait ajouté à l'art de la guerre. Des généraux justement célèbres s'étaient formés parmi ses adversaires. Tout força donc sa vigilance à ne point se ralentir ; et s'il se donna aux soins de la paix, s'il embellit l'agréable retraite où il vivait en solitaire dans le voisinage de son armée, s'il prit plaisir à orner ses plus belles villes, trop certain qu'il ne devrait le repos de sa vieillesse qu'à la terreur qu'il continuerait d'inspirer, il fut loin de désarmer. Il forma de nouveaux corps ; il rétablit ceux que la guerre avait écrasés ; il grossit son trésor ; toute son administration tendit à l'effort prodigieux d'entretenir perpétuellement deux cent mille hommes sous les armes. Tout dans ses arsenaux était toujours prêt pour partir au premier signal. Il craignait d'être surpris au moindre ralentissement dans ses efforts ; et il continua d'inspirer une perpétuelle méfiance à un ennemi dont il avait raison de se méfier lui-même.

La conservation d'une seule conquête l'avait donc forcé, pendant toute la durée d'un long règne, à contrarier sans cesse ses véritables penchants ; et il se voyait chaque jour plus observé par un voisin devenu formidable, et qui craignait le plus léger agrandissement de la puissance prussienne : cet agrandissement lui était cependant nécessaire pour réunir en un seul corps tous les membres épars de sa monarchie, pour établir entre ses différentes provinces une communication facile, qui contribuât à leur sûreté réciproque, qui, en ajoutant à son étendue, diminuât en même temps l'étendue de ses frontières, et rendît cette monarchie aussi forte par elle-même, qu'elle l'était par les seuls talents de son souverain. En un mot, pour achever en quelque sorte

Digitized by Google

et consolider sa puissance, il lui restait à envahir cette partie de la Pologne qui séparait ses États d'Allemagne de son royaume de Prusse. Son ambition devait se ramener toute entière vers cet ancien projet, dont l'exécution avait été autrefois suspendue pour l'envahissement même de la Silésie. Mais comment réaliser ce projet? Et, en supposant qu'il parvînt à maintenir les Polonais dans une impuissance absolue de s'y opposer par eux-mêmes, comment déterminer la tzarine, son unique allié, à souffrir le démembrement d'une république que d'abord elle avait cru protéger, et qu'ensuite elle avait entrepris de subjuguer dans toute son étendue? Pouvait-elle consentir à laisser élever ce nouveau rempart entre les Russes et l'Europe? D'un autre côté, l'Autriche, toujours attentive aux moindres démarches qu'il oserait faire, avait authentiquement déclaré, dès la naissance des troubles de Pologne, qu'elle prenait sous sa protection le moindre village polonais. Aussi, les témoignages irrécusables que s'est procurés l'auteur de cette histoire, et qui seront cités en leur lieu, ne laissent-ils aucun doute que Frédéric, uniquement occupé de n'être point entraîné dans cette guerre, sans manquer ni à sa gloire, ni à son intérêt, ni à son allié, n'avait formé le projet d'aucun envahissement sur les domaines de cette république; il se réduisait à garder pour ainsi dire à vue une si belle proie, à empêcher qu'elle ne lui échappât pour jamais : et sans faire aucune tentative pour s'en saisir, il bornait ses desseins à assurer de plus en plus, à lui-même ou à ses successeurs, la facilité de s'en emparer dans d'autres temps.

Digitized by Google

III. *Son plan pour la médiation entre les deux empires de Russie et de Turquie.*

Il avait toujours su ménager l'alliance d'une princesse altière, et lui susciter des embarras toujours renaissants, replonger la Pologne dans l'anarchie, et empêcher que par cette anarchie même elle ne devînt une province de l'empire russe; moyens détestables sans doute, les uns par leur perfidie, les autres par leur tyrannique injustice; mais dans lesquels on ne peut se défendre d'admirer ses talents et son génie, si on considère la grandeur de l'objet qu'il s'est proposé, la difficulté, la sagesse et la méthode de la marche qu'il a suivie, et même le terme où il est enfin parvenu. Car, quoique le succès ait passé de beaucoup ses espérances, quoique la fortune ait eu la plus grande part dans cette suite d'incidents peu vraisemblables, qui ont forcé ses ennemis eux-mêmes de concourir à son agrandissement, toutefois elle n'a fait que hâter un événement qu'il avait cru plus éloigné; et cet événement a été la juste conséquence de la conduite qu'il avait tenue, et le dénoûment presque nécessaire des mesures qu'il avait prises.

Le plan qu'il avait conçu dès le commencement des hostilités, était de laisser quelque temps un libre cours aux événements de la guerre, persuadé que la tzarine, victorieuse ou vaincue, ne tarderait pas à en sentir les embarras; et aussitôt que la fortune commencerait à s'incliner de l'un ou de l'autre côté, de se concerter avec la cour de Vienne, pour que cette cour, le laissant proposer sa propre médiation entre les Russes et les Polonais, afin de maintenir ainsi la Pologne dans l'anarchie, se proposât elle-même comme médiatrice entre les Russes et les Ottomans, afin de maintenir l'équilibre entre les deux empires.

Digitized by Google

Dans ce double dessein, il s'attachait à satisfaire l'orgueil de cette même princesse dont il méditait de réprimer l'ambition. On eût dit que l'âge, l'expérience et les difficultés avaient affaibli et dompté ce caractère audacieux qui, depuis trente ans, avait fixé toute l'attention de l'Europe, et fait trembler tous ses voisins. Lui qui, dans sa jeunesse, avait commencé la guerre sans alliés, et n'en avait attendu que de la victoire; qui, sans alliés encore après la paix, avait attendu avec une fierté presque téméraire, pour associer ses intérêts à ceux de quelque autre puissance, qu'une ligue presque générale se formât pour l'accabler; lui surtout qui n'avait jamais supporté les hauteurs de la cour de Vienne, et qui, dans sa haine contre cette cour, faisait entrer le ressentiment du style impérieux dont elle fait usage dans ses chancelleries, cédant aujourd'hui à de nouvelles conjonctures, ménageait avec soin une alliée altière et exigeante, et subjuguait pour ainsi dire son propre génie : tout en lui paraissait changé. Ce monarque, dont les mordantes et cruelles plaisanteries, seul genre de gaieté qu'il connût, avaient offensé presque tous les souverains de son temps, et leurs maîtresses et leurs ministres; qui n'avait jamais épargné aucun tort, aucun ridicule, et qui, à l'époque où nous sommes parvenus, employait en secret son loisir à la composition d'un poëme satirique sur le roi Poniatowski; devenu à cette même époque le courtisan et l'adulateur de la tzarine, soutenait sans cesse et sans distraction ce personnage de perpétuelle flatterie. Dans sa chambre d'audience était suspendu le portrait de Catherine II. Il affectait de s'y arrêter avec une sorte de culte; il parlait d'elle, comme d'un être supérieur à l'humanité. Mais gardons-nous d'avilir un si grand caractère, et de ne pas observer qu'une sorte de dignité se mêlait encore à ces adulations. Dans toute cette cour, il ne se permit d'encenser que la souve-

Digitized by Google

raine; et de toutes ses faiblesses, les seules qu'il encensa furent celles qui avaient une apparence de grandeur. Il fut dans la singulière destinée de Frédéric, d'avoir toujours contre lui, soit en Russie, soit dans les autres cours, tous ceux qui n'ont eu de crédit que par la faveur.

La conduite qu'il commença à tenir avec les Autrichiens fut moins empressée, mais non pas moins adroite. Jusque-là, il avait surveillé sans cesse, et dans toutes les parties de l'Europe, tout ce que pouvait préparer ou méditer la cour de Vienne, toujours prêt à semer des soupçons contre elle, toujours prompt à s'opposer, quelque part que ce fût, aux moindres avantages qu'elle pouvait acquérir. Tout à coup, il se relâcha de cette vigilance; il mit un frein à la licence de ses plaisanteries; il dissimula ses plus justes observations; il laissa une entière liberté aux mesures cachées ou publiques qu'elle voulut prendre dans toutes les cours; et aussitôt qu'elle donna une sérieuse attention aux troubles de Pologne, il se retira pour ainsi dire de dessus la scène, et laissa ainsi se calmer toutes les inquiétudes qu'il causait.

Cette cour, où dominait tant d'orgueil, s'applaudissait de l'avoir réduit à cette extrême circonspection; elle-même alors portait dans sa conduite non moins de ménagement. Les deux monarchies, après la guerre terrible qu'elles s'étaient faite, sentaient également qu'une nouvelle rupture pourrait anéantir l'une ou l'autre.

IV. *Pojet d'une entrevue de Joseph et du roi de Prusse* (1).

Dans l'été de 1768, Joseph avait voulu voir tous les

(1) Nous restituons à Rulhière le récit de cette entrevue, emprunté en entier à ses manuscrits par Ferrand, dans son *Histoire des trois démembrements de la Pologne*. C. O.

champs de bataille de la dernière guerre. Il parcourut la Bohème et la Saxe, accompagné de ses plus célèbres généraux. Ceux-ci lui expliquaient, sur les lieux mêmes où s'étaient données les batailles, les causes des défaites et des victoires. Plus d'une fois, pendant un cours si intéressant, il s'approcha des confins de la Silésie prussienne et de ceux du Brandebourg. Frédéric, occupé alors de ses revues annuelles sur les mêmes frontières, l'envoya complimenter, et lui témoigna le désir le plus empressé de le connaître personnellement. Joseph ne présuma pas assez de son indépendance pour hasarder, sans une permission expresse de sa mère, de faire une visite à l'ancien ennemi de sa maison. Il y avait dans la proposition de Frédéric une sorte de fierté qui piqua Kaunitz et Marie-Thérèse. Tous deux s'opposèrent à l'entrevue. Frédéric, sans se plaindre de cette opposition, mais connaissant le caractère de Joseph, prévit qu'il s'irriterait par la résistance, et n'en serait que plus disposé à faire une chose singulière, dont sa vanité se promettrait de grands avantages, et qui le mettrait dans le cas de traiter d'intérêts politiques loin de la surveillance de ses *pédagogues*. C'est d'après les Mémoires du roi de Prusse, l'expression dont se servit Joseph, en parlant de l'autorité à laquelle il céda momentanément ; il fit dire au roi : « Qu'il trouverait bien moyen de réparer *la grossièreté que ses pédagogues lui faisaient commettre.* » Et en effet, le rendez-vous refusé en 1768, eut lieu en 1769.

V. *Entrevue de Neisse.*

Toute l'Europe fut attentive à cette entrevue ; et si, quelques années auparavant, l'alliance inattendue de la Prusse et de la Russie avait fait craindre un concert entre elles pour

Digitized by Google

démembrer la Pologne, une intelligence encore plus imprévue entre la Prusse et l'Autriche semblait devoir renouveler les mêmes craintes. Toutefois, les vertus de Marie-Thérèse étaient si respectées, on avait une si haute opinion des lumières de son conseil, l'intérêt de la monarchie autrichienne était si évidemment opposé à l'accroissement des deux autres monarchies, que la simple raison se refusait à croire à la possibilité d'un pareil accord. Mais c'était, il faut en convenir, un événement bien propre à éveiller tous les soupçons, à fixer l'attention générale, que cette entrevue d'un souverain qui, depuis trente ans, avait fait craindre ou admirer ses talents politiques et militaires, avec un jeune prince, dont on ne connaissait encore que le désir de faire parler de lui. Cette entrevue devait avoir lieu dans une province enlevée à l'Autriche par Frédéric, dans cette même ville de Neisse, prise par lui en 1741, et que les Autrichiens avaient vainement tenté de reprendre en 1758 et 1762. Quels rapprochements! quels souvenirs! quels regrets! Comment Marie-Thérèse, après avoir refusé son consentement, avait-elle fini par le donner? Il fallait donc que de grands avantages la portassent à surmonter sa répugnance? Comment se déterminait-elle à envoyer son fils, jeune encore, ardent, impatient de gloire et de nouveauté, devant un monarque familiarisé avec toutes les affaires de l'Europe, et qui disait hautement n'avoir plus d'autre intention que de conserver seul l'ascendant qu'il s'était acquis par lui seul? Enfin, c'était quelques mois avant le mariage de l'archiduchesse Marie-Antoinette avec Louis XVI, alors dauphin. Comment l'impératrice-reine, au moment de former de nouveaux liens avec la France, allait-elle lui donner de nouvelles inquiétudes, en faisant une démarche de confiance auprès d'un prince dont la France avait sujet d'être mécontente, et qui avait aggravé ce mécontentement en s'alliant avec la Rus-

Digitized by Google

sie, dont les intentions hostiles contre la France étaient alors bien connues?

Joseph, qui avait une sorte d'aversion naturelle pour la représentation, sentit aisément que le cérémonial auquel, par goût, il cherchait à se soustraire au milieu de ses États, serait encore plus importun et même plus pénible pour lui, au milieu d'un camp prussien et d'une riche province récemment distraite du patrimoine de ses ancêtres. Il parut devant Frédéric, sous le nom de comte de Falkenstein, nom que depuis il conserva dans ses voyages. Il avait avec lui Lascy, d'origine irlandaise, que son extrême habileté pour le détail des armées rendait aussi utile pendant la paix qu'il l'avait été sur les champs de bataille; et Lawdon, Livonien de naissance, de qui Frédéric disait : « *Partout où j'ai regardé pendant la guerre, j'ai toujours trouvé Lawdon au bout de ma lunette;* » et auquel il dit alors, en le faisant mettre à table à côté de lui : « *J'aime mieux vous voir à côté de moi que vis-à-vis.* »

Le spectacle des troupes prussiennes, commandées par un roi tant de fois triomphant, et la rapidité de leurs évolutions, première cause de ses victoires, frappèrent vivement le jeune empereur, qui, par la suite, chercha à mettre la même rapidité dans les manœuvres de ses troupes. Il repartit le 28 août, après avoir eu avec le roi plusieurs entretiens publics, et deux conférences secrètes, dont la dernière se prolongea fort avant dans la nuit. Il faut se rappeler que dans ce même temps les événements de la guerre devenaient très-favorables à l'armée ottomane. Les Russes, contraints de lever le siége de Chocim, reculaient en Pologne; et les Turks, déterminés à les y poursuivre, pouvaient se promettre de grands succès.

Digitized by Google

VI. *Entretiens publics.*

Les entretiens publics donnèrent beaucoup à penser ; moins encore peut-être par les matières qu'on traita, que par le ton que chaque souverain semblait affecter de prendre : on parla surtout de la guerre de sept ans. « Je ne dois pas, disait l'empereur, manquer cette occasion de m'instruire sur les plans des campagnes et des négociations dont je n'ai pu connaître que les résultats. » Mais Frédéric dit et répéta qu'il n'avait jamais eu de plans, ni de guerre, ni de politique, et que les événements seuls lui avaient suggéré chacune de ses résolutions ; soit qu'il se flattât de persuader à l'empereur une chose si peu vraisemblable, soit qu'il voulût par là écarter tout ce qui aurait pu le conduire à des développements, qu'il était soigneux d'éviter. L'empereur semblait se composer pour écouter gravement les questions savantes et préparées que lui faisait le roi, et pour n'avoir pas l'air de remarquer un ton amer, répandu souvent dans ses propos, ton que dans la suite Joseph appelait un persifflage. Ce fut peut-être pour s'en venger qu'il adressa au prince Henri, frère du roi, des mots très-flatteurs, dans lesquels on pouvait trouver l'intention de nourrir le mécontentement de l'un, et de fomenter dans l'autre une jalousie peu digne d'un grand homme, mais qui était trop publiquement connue. Les observations qu'on fit à ce sujet furent justifiées l'année suivante, lorsque Frédéric éloigna son frère de la conférence de Neustadt.

Cette affectation de l'empereur vis-à-vis du prince Henri n'échappa point au roi, qui y répondit sur le même ton à l'égard de Lascy et Lawdon. Le premier jouissait de toute la faveur de Joseph ; Frédéric ne lui adressa que quelques

Digitized by Google

mots insignifiants, et, du reste, fut très-froid avec lui. Lawdon, universellement regardé comme un des plus grands généraux, qui joignait à de rares talents une probité sévère et une modestie vraie, que Lascy cherchait toujours à écarter des commandements et de la faveur, fut pendant deux jours l'objet des recherches et des attentions de Frédéric, qui ne manqua pas une occasion de lui dire des choses aimables, et de rappeler ses actions les plus brillantes.

VII. *Entretiens secrets.*

Ces dispositions mutuelles de deux monarques devaient produire dans leurs conférences secrètes des détails fort curieux ; mais les détails de ce genre échappent presque toujours à l'histoire ; elle ne peut guère connaître et donner que des résultats : encore faut-il qu'ils soient recueillis avec choix et discernement. Voici ceux que le travail et le temps ont découverts sur ces deux entretiens secrets.

Frédéric et Joseph traitèrent de leurs intérêts respectifs, de ceux même qui, dix ans après, leur firent prendre les armes l'un contre l'autre (1). L'empereur, malgré une certaine ostentation de simplicité, toujours plein de lui-même, toujours ivre de sa puissance, était loin de chercher à dissimuler ses ambitieux projets ; le roi, attentif à lui inspirer une entière sécurité, ne montrait qu'aversion pour la guerre, déférence et respect pour le chef de l'empire, intention de se concilier sur tous les points. Ils reconnurent mutuellement que la durée de leur bonne intelligence bannirait de l'Allemagne toute influence étrangère ; ils se promirent de se

(1) La mort de l'électeur de Bavière, Maximilien : ce prince n'avait point d'enfants, et l'électorat devait passer à la branche palatine, dans la personne de Charles-Théodore.

Digitized by Google

communiquer, dès le premier moment, tout ce qui pourrait troubler cette harmonie. On a su avec certitude qu'ils convinrent entre eux que l'intérêt général de l'Allemagne demandait le prompt rétablissement de la paix entre les deux empires, russe et ottoman, et de plus, le maintien d'un exact équilibre entre ces deux puissances. L'état présent de la guerre, dont nous venons de remarquer que les Turks avaient alors tout l'avantage, exigeait que l'empereur, s'il consentait à proposer sa médiation, ne la proposât que les armes à la main; et Frédéric n'eut pas besoin d'employer toute son habileté pour faire sentir à l'ambitieux Joseph qu'un médiateur tel que lui ne pouvait pas se présenter autrement. Ils convinrent que l'évacuation de la Pologne par les troupes russes, dont l'invasion avait été le seul sujet de la guerre, était aussi la seule proposition de paix qu'on pût imposer à la Russie (1); qu'il fallait maintenir Stanislas-Auguste sur le trône, afin de ne pas exiger de Catherine une condition trop humiliante; rétablir en Pologne l'ancienne liberté, ou plutôt l'ancienne anarchie, qui convenait parfaitement aux trois puissances voisines; et enfin, s'associer tous deux à la Russie, pour mettre sous une triple garantie le prétendu rétablissement des lois polonaises. Ce dernier point n'eut pas lieu, pas plus concernant la sortie des troupes russes du royaume; et les lois données à la Pologne en 1775 ne furent garanties que par la Russie.

Le roi ne dissimula point combien il craignait tout agrandissement de la Russie, combien son alliance lui pesait; en avouant cependant que cette alliance était nécessaire à ses intérêts, il insista sur les égards auxquels sa position l'obligeait envers le seul allié qui lui restât; il fit même entendre que, quelque éloigné qu'il fût de la guerre, quelque désir qu'il

(1) On verra plus loin que, dans le traité de Kaïnardji, il n'en fut pas même question.

Digitized by Google

eût, en passant sa vieillesse en paix, de voir la Russie, sinon réduite, au moins contenue, rien ne pourrait le séparer d'elle : et, dans la suite, Joseph a souvent répété avec complaisance « que Frédéric ne craignait que deux choses au monde, la Russie et la guerre. »

VIII. *Engagements pris entre eux.*

Enfin il fut convenu entre eux qu'ils maintiendraient en Allemagne une entière neutralité, si la guerre venait à éclater entre la France et l'Angleterre, événement qui était inévitable et qui alors paraissait très-prochain ; que, pour ne pas s'exposer aux observations de leurs alliés mutuels (la France et la Russie), il n'y aurait pas d'autre négociation que cette même conférence, point d'autre traité que l'engagement réciproque qu'ils prenaient : cet engagement fut au moins verbal, s'il ne fut pas écrit (1). Ils se promirent aussi d'établir entre eux une correspondance directe, qu'ils ont en effet entretenue depuis ces conférences. Le mécontentement que Marie-Thérèse témoigna de cette première entrevue, les craintes qu'elle manifesta sur la seconde, le parti qu'elle prit d'envoyer Kaunitz à celle-ci, firent juger avec raison que Joseph avait signé ou pris ces engagements, non-seulement sans l'aveu de sa mère, mais encore sans consulter le ministre à qui elle donnait toute sa confiance.

Ceux qui ont fait remonter à cette entrevue de 1769 le projet du démembrement de la Pologne, n'ont énoncé qu'un soupçon bien vague. Il paraît que les deux monarques s'y occupèrent des Turks et des Russes beaucoup plus que des Polonais ; et peut-être n'avaient-ils été conduits à Neisse

(1) Le roi de Prusse l'affirme dans ses Mémoires.

Digitized by Google

que par le désir de se voir et de se juger réciproquement.

Les deux monarques se séparèrent, en apparence très-satisfaits l'un de l'autre, dans le fait très-satisfaits d'eux-mêmes. Chacun d'eux crut avoir, dans cette conférence, atteint le but qu'il s'était proposé. Du reste, le roi se plaisait à donner publiquement à l'empereur des éloges équivoques, que celui-ci devait prendre dans un sens flatteur, et qui étaient répétés en Allemagne dans un sens moins favorable ; il aimait à redire que ce jeune monarque surpasserait Charles-Quint ; et on donnait à ce mot une interprétation maligne, qui réveillait dans quelques esprits le souvenir et la crainte de l'ambition autrichienne, avec le présage de son humiliation.

De son côté, Joseph était trop présomptueux pour admirer sincèrement qui que ce fût ; et, dans la suite, il a cru devoir se justifier de l'admiration qu'on lui supposa longtemps pour l'ancien ennemi de sa maison. Mais livré à des chagrins dans sa propre cour, se plaisant à mortifier les ministres de sa mère, et sa mère elle-même, il affecta à son retour à Vienne, le plus extrême enthousiasme pour tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

IX. *Tableau de la cour de Vienne. —Esprit général de cette cour, et sa politique.*

Si, dans la cour de Berlin, un seul esprit gouvernait tout, si l'État tout entier semblait tenir à la seule personne du roi, il n'en était pas ainsi de la cour de Vienne ; sa situation était bien plus compliquée, sa politique plus embarrassée et les personnes qui la gouvernaient seront bien plus difficiles à faire connaître.

Cette cour, dans tous les siècles, s'est abandonnée ou-

Digitized by Google

vertement à l'ambition la plus démesurée ; depuis deux cents ans, contrariée tour à tour et soutenue par de puissantes ligues, elle regarde l'Allemagne comme révoltée contre elle ; et peu s'en faut qu'elle n'étende cette opinion sur tous les autres souverains, et qu'ils ne soient à ses yeux qu'autant de sujets rebelles. Les prétentions du titre de César ont donné origine à cet esprit ; elle considère tout ce qui est faible comme devant lui être assujetti, tous les droits de ses adversaires comme usurpés, tous les services de ses alliés comme des devoirs, et sa propre convenance comme la loi suprême de l'Europe. Dans les traités nombreux que lui ont arrachés l'union et la force de ses adversaires, elle a cherché autant qu'elle l'a pu dans l'art des restrictions, dans celui des réticences, dans le fréquent usage des expressions ambiguës, les moyens éventuels d'éluder quelque jour ses engagements ; et la subtilité suppléant alors à la puissance, elle n'a jamais abandonné, dans les cessions les plus positives, l'orgueilleuse opinion que tout lui appartenait. Il résulte de cette ambition sans limite qu'elle porte évidemment sa vue de tous côtés, qu'elle n'arrête point ses regards sur un objet fixe, qu'elle attend partout les occasions ; et dès qu'il s'en offre quelque part une favorable, la cupidité présente l'emporte trop souvent sur les prévisions et les dangers de l'avenir. Cet esprit général avait cédé, depuis quelques années, aux circonstances particulières. Mais nous sommes arrivés à l'époque où il allait reprendre ouvertement son ancien cours ; et cette première entrevue de l'empereur et du roi de Prusse en devint l'occasion. Il faut, pour bien entendre ce récit, développer la situation de cette cour.

Digitized by Google

X. *Son état actuel; situation réciproque de l'impératrice et du jeune empereur. — Leurs caractères.*

Marie-Thérèse n'avait pas eu, comme le roi de Prusse, l'avantage de trouver, en arrivant au trône, un trésor et une armée. Le gouvernement, sans défense à cette époque, se trouva encore ruiné par la négligence du dernier souverain, qui depuis treize ans, n'avait jeté les yeux sur aucun compte de ses finances. Toutes les parties de l'État étaient dans un égal désordre; et malgré les ressources qu'offrirent à cette princesse la fidélité de ses peuples et la générosité de ses alliés, il avait fallu pour défendre son héritage, achever de l'obérer. Une seconde guerre, vainement entreprise pour recouvrer la Silésie, avait augmenté la détresse; et toutefois, après la dernière paix, on avait jugé nécessaire de ne point désarmer. On avait, au contraire, rassemblé de toutes parts de nombreuses levées; on s'y croyait réduit par la crainte de ce terrible voisin, qu'on avait également réduit à la même précaution.

Marie-Thérèse était sur le déclin de son âge. La mort de l'empereur son époux l'avait plongée depuis quelques années dans une si vive affliction, qu'elle avait été près de quitter les rênes du gouvernement. Ses ministres avaient eu peine à faire changer cette résolution; mais retenue par leurs conseils, elle avait seulement associé à son autorité, dans tous les pays qui composent la vaste monarchie autrichienne, son fils, à qui le titre d'empereur n'aurait donné dans l'empire qu'une autorité très-bornée. Le jeune co-régent, parvenu au suprême pouvoir au moment où on s'occupait de renouveler et d'augmenter les armées, avait dès lors laissé entrevoir le projet de tout changer dans l'ad-

Digitized by Google

ministration, et de régler la monarchie autrichienne sur le modèle de ce despotisme militaire établi dans les États prussiens. Il blâmait hautement la modération de l'empereur son père, qui avait été comme lui associé à la co-régence, et qu'il appelait familièrement : « *Un fainéant entouré de flatteurs.* » En se donnant tout entier à la formation, à la discipline et au perpétuel accroissement des troupes, son inquiète prévoyance ne mettait aucun terme à ces précautions. Il fallait ajouter à l'armure et à l'équipement de deux cent mille hommes un second armement complet, renfermé dans d'énormes magasins, et toujours prêt pour deux cents autres mille hommes. Il suivait uniquement les conseils du feld-maréchal Lascy, singulièrement habile dans tous les détails de l'administration militaire ; homme ambitieux, adroit et flatteur, qui comptait, en mettant une si grande puissance entre les mains d'un jeune prince, en exercer bientôt lui-même toute l'autorité. Mais tous les ressorts de l'État étaient forcés, tout était sacrifié à ces préparatifs menaçants et désordonnés. Tous les sujets étaient mécontents. La sévérité de l'empereur, sa rigide parcimonie, étaient trop directement opposées à la prodigue bienfaisance de sa mère. Cette princesse prêta enfin l'oreille aux plaintes qui s'élevaient de toutes parts, et se rendit aux représentations de ses ministres. « Elle crut, disait-elle, entendre la voix du ciel dans cette voix unanime de ses peuples. » Elle reprit le goût de régner, et retira des mains de son fils les rênes qu'elle lui avait d'abord abandonnées. Elle lui laissa seulement l'administration militaire, et le commandement des troupes. Ainsi arrêté au milieu de ses opérations oppressives, après avoir mis l'armée dans cet état formidable, il se voyait réduit à l'unique soin de l'exercer dans des campements annuels, et de veiller à la discipline. Il n'était plus rien dans le gouvernement, si l'héritier du trône

Digitized by Google

déjà souverain lui-même, déjà parvenu à la force de l'âge, qui conserve le titre de co-régent et le commandement des armées, sous une mère indulgente et que des infirmités graves commençaient à menacer, peut n'être rien dans un gouvernement. Toute l'administration des affaires intérieures et politiques était retournée entre les mains des anciens ministres de Marie-Thérèse. Il avait de perpétuelles dissensions avec eux et avec sa mère elle-même, sans blesser toutefois les devoirs essentiels de la piété filiale, et paraissant toujours plus impatient d'agir que de régner. Il sortait de son désœuvrement par ses voyages; les observations qu'il envoyait des provinces ne produisaient aucune réforme; ses plaintes passaient pour les injustes critiques d'un jeune mécontent; il se rejetait dans le soin des armées, et en admirant leur force, leur nombre et leur discipline, qu'il repardait comme son ouvrage, il se croyait personnellement la terreur de l'Europe. Il se montrait impatient de les conduire à la guerre, et plus impatient encore de trouver par des envahissements, ou s'il le fallait par des conquêtes, le dédommagement des dépenses accablantes que leur entretien coûtait à l'État, le moyen d'accroître leur nombre, et le prix des soins perpétuels qu'il se donnait.

L'impératrice frémissait de tous les penchants de son fils; elle lui prédisait le retour des tempêtes excitées par l'ambition autrichienne, le retour de ces temps où l'Allemagne avait imploré des secours étrangers, et où l'Europe s'était liguée contre cette maison. Cette princesse cependant restait dans son profond deuil; on voyait déjà à Vienne son mausolée, où sa représention était étendue à côté de celle de son mari; on y lisait une modeste épitaphe, où il ne manquait que la date de sa mort; elle passait chaque jour plusieurs heures dans une chambre funéraire, ornée de crucifix, de têtes de morts, d'un portrait du feu empereur, peint après qu'il fut expiré, et de

Digitized by Google

son portrait à elle-même, comme on supposait qu'elle devrait être quand la pâleur et le froid de la mort lui auraient enlevé ce qu'elle conservait encore de ces traits qui l'avaient rendue une des plus belles princesses de son siècle. C'était du sein de cet oratoire, ou plutôt de ce tombeau, qu'elle gouvernait ses États; ayant soin de ne se montrer à ses sujets qu'avec un front riant et serein, un air de bonté maternelle; toujours généreuse et bienfaisante, occupée d'établir sa nombreuse famille, voyant déjà cinq de ses enfants montés sur des trônes ou certains d'y monter; redoutant la guerre, et résolue de finir ses jours en paix, plus encore par amour de ses peuples que par crainte de l'ennemi terrible qui plusieurs fois pendant son règne l'avait forcée à fuir de sa capitale; joignant à sa haine contre ce roi le mépris et la colère contre la tzarine, dont elle ne parlait jamais qu'avec les expressions du dépit et de la colère, et en la nommant avec dédain : « *cette femme* », mais sachant subordonner ses plus chères affections, et tous ses vœux et toutes ses haines, à ce que les ministres, à qui elle donnait sa confiance, lui représentaient comme la loi impérieuse de la nécessité, ou comme le conseil prudent de la politique. C'est ainsi que du sein de cet oratoire, la raison d'État la forçait d'aggraver malgré elle le poids des impôts, de rejeter les plaintes de ses sujets, au risque de perdre leur tendresse, de saisir au profit du gouvernement les legs que la dévotion des particuliers faisait assez souvent aux églises, et même de détruire sans bruit de riches monastères, pour en approprier les dépouilles aux besoins de l'administration publique, ou à l'entretien de ses dispendieuses armées; et déjà on croyait entrevoir dans toute cette conduite, que si cette princesse bienfaisante et religieuse avait assez d'empire sur elle-même pour faire taire quelquefois sa générosité et jusqu'à sa piété, peut-être se-

Digitized by Google

rait-elle capable, dans quelque crise d'État, de s'exposer à de plus grands remords et de faire taire jusqu'à sa justice.

XI. *Grande autorité, et singularités minutieuses du prince de Kaunitz.*

Un homme dont la réputation en politique égalait celle des talents militaires du roi de Prusse, le prince de Kaunitz, chancelier de cour et d'État, vieilli dans cette grande place, gouvernait alors toutes les affaires de la monarchie. Il avait vu changer autour de lui tous les cabinets de l'Europe. Sa constante faveur auprès de Marie-Thérèse avait survécu à toutes les faveurs qui de son temps s'étaient élevées dans toutes les autres cours; lui seul avait mis fin aux longues querelles des maisons de France et d'Autriche, et cette révolution célèbre, mais dont les moyens étaient peu connus, paraissait assurer sa gloire : lui seul avait ligué tant de souverains et armé tant de nations contre le roi de Prusse , et il semblait conserver sur ce prince l'ascendant qu'on a pris sur celui qu'on a fait trembler. C'est à lui surtout que Marie-Thérèse a dû les divers établissements de sa nombreuse famille, et toutes ces couronnes électives ou héréditaires placées sur les têtes de ses enfants. On s'étonnait cependant des faiblesses qui dégradaient en lui un caractère si imposant. On n'y avait encore découvert aucun de ces vices détestés qui servent quelquefois l'ambition, et ne sont pas incompatibles avec de grandes qualités ; mais il ne prenait aucun soin de dissimuler des défauts choquants et puérils qui semblent toutes les exclure. On était frappé de surprise en voyant ce vieux et célèbre ministre donner ses matinées entières au soin de sa toilette, passer plusieurs heures à décider de la doublure d'un habit, ou du dessein d'une

Digitized by Google

broderie, s'occuper gravement de concilier ou d'envenimer les querelles des comédiennes ou des danseuses ; et, en traitant les plus importantes et les plus épineuses affaires, donner toute son attention au soin d'éclaircir ses diamants et de nettoyer ses boîtes. On ne pouvait concevoir l'excès insensé de son orgueil : « Le ciel, disait-il, met cent années à former une grande âme pour la restauration d'un empire, et il se repose pendant cent autres années ; c'est ce qui me fait trembler sur le sort qui attend cette monarchie après moi. » Jamais homme plus difficile à connaître et à peindre ne s'est cru plus en droit de défier le regard des observateurs et le pinceau des historiens ; et même aujourd'hui, après que l'Europe l'a vu sous deux règnes et pendant près de quarante années constamment aux prises avec le roi de Prusse, elle est encore incertaine sur le jugement qu'elle en doit porter. Essayons de démêler cet étrange caractère ; et si cette curieuse et difficile recherche, et pour ainsi dire la solution de ces bizarres énigmes, nous engage dans une assez longue discussion, songeons qu'elle répandra un nouveau jour sur les plus grands événements déjà retracés dans cette histoire, et qu'elle nous conduira aux véritables causes du fatal dénoûment qui nous reste à conter.

Il faut d'abord observer que la nouvelle maison d'Autriche-Lorraine a porté dans cette cour des manières toutes nouvelles, et presque de nouvelles mœurs ; la popularité des princes lorrains a fait disparaître l'ancienne morgue autrichienne. L'affabilité est montée sur le trône ; et tout se modelant aussitôt sur cet exemple, elle a presque partout pris la place de la gravité hautaine et imposante. Mais Kaunitz, formé sous le dernier souverain de la maison d'Autriche, et déjà parvenu à la maturité de l'âge dans les anciennes mœurs, n'a songé à son élévation et à sa fortune que sous un autre

Digitized by Google

règne, et au moment où cette révolution était d'autant plus frappante que Marie-Thérèse, pour conserver l'héritage de ses pères, avait eu besoin d'implorer l'amour de ses sujets. Il avait passé toute sa jeunesse à la cour gravement licencieuse de Charles VI, où la puérilité des idées se joignait à la pédanterie des manières, l'étiquette, l'orgueil et la magnificence, à l'antique barbarie des usages tudesques; où le manque absolu de toute réelle instruction et de presque tous les arts agréables forçait à ne sortir du désœuvrement que par des bagatelles sans goût, sans esprit et sans grâce. Telle fut sa première école. Une naissance illustre, une famille considérée, et qui avait récemment occupé de grandes places au service des empereurs, une grande fortune dont jeune encore il était déjà maître, la possession d'un comté souverain qu'il avait hérité de sa mère, une taille élégante, une figure noble, un soin perpétuel de lui-même, lui donnèrent de l'éclat et de la vogue à cette cour, où sa galanterie méthodique, son orgueil et son flegme étaient plutôt un mérite qu'un ridicule. C'était le temps où régnaient en Europe les modes les plus extravagantes dans la manière d'arranger les cheveux; il les avait toutes outrées. Orner sa tête de mille boucles, remplissait ses journées entières; et les grands seigneurs autrichiens, alors comme aujourd'hui, n'admettant à leurs sociétés que d'autres grands seigneurs ou leurs propres valets, sa société favorite dans ses soirées se réduisait à son coiffeur. Toutes les années de sa jeunesse se passèrent dans ce désœuvrement, qui dégénère nécessairement en habitude de nonchalance, en horreur invincible de tout travail, et surtout d'un travail réglé et suivi; et il est à peine concevable qu'elles lui aient laissé les qualités exquises dont la nature l'avait doué, un discernement fin dans la société, une pénétration prompte dans les affaires, un esprit étendu et une mémoire infaillible. Il avait débuté, malgré les avan-

Digitized by Google

tages de sa naissance, par ces places subalternes dans les chancelleries impériales, ordinaire apprentissage des jeunes Autrichiens qui ne se destinent qu'aux emplois civils ; il y apprit les premiers éléments de cette vieille et immuable politique autrichienne ; et n'ayant en vue aucun emploi militaire, il ne chercha point à vaincre les faiblesses d'une éducation efféminée, entretenues en lui par la perpétuelle société des femmes : une crainte pusillanime de la mort portée jusqu'à l'horreur du nom même de la mort, une affectation de sensibilité excessive portée jusqu'au soin de prévenir toute émotion douloureuse, une prétendue faiblesse d'organes qu'il faut dérober à la plus légère irritation, au moindre changement de l'atmosphère, et mille autres délicatesses que les femmes affectent quelquefois, dans le dessein d'occuper perpétuellement d'elles tout ce qui les entoure. Mais aussitôt qu'il voulut s'ouvrir la carrière de l'ambition, sa première démarche décela non pas une âme forte, non pas un esprit élevé, mais une raison froide et un caractère de cette même trempe. Charles VI était mort ; et tout le temps que le sort de cette monarchie avait paru incertain, Kaunitz vécut enfermé, sans aller offrir aucun service ni rendre aucun hommage à sa nouvelle souveraine ; sa fidélité devenait suspecte, ses parents étaient consternés ; il dédaignait leurs craintes, et se refusait à leurs prières. Mais à l'instant où les affaires prirent une face plus riante, et où la sécurité et l'espérance renaissaient de toutes parts, il parut enfin à la cour, et dit à Marie-Thérèse : « Tous vos sujets se sont empressés à vous offrir leurs services, et j'ai voulu laisser passer la foule, afin de fixer sur moi les yeux de votre majesté ; mes pères ont servi les siens ; j'ai des talents à lui offrir ; je possède des richesses qui, dans l'embarras actuel de ses finances, doivent me faire choisir pour des emplois dispendieux. Si elle m'emploie dans ses affaires étrangères, elle

Digitized by Google

sera contente de mes services ; si elle doute de mes talents ou de mon zèle, je retournerai dans la retraite, et j'y trouverai la tranquillité que j'aime, et que je ne veux sacrifier que pour la servir. » Marie-Thérèse ne l'aimait pas ; elle accueillit sans estime un homme qui revenait à elle avec la fortune, et qui, déjà parvenu à trente-quatre ans, n'était connu que par tous les ridicules dont le commerce des femmes l'avait infatué. Mais dans la détresse où se trouvait la monarchie, le gouvernement avait réellement besoin d'employer des hommes riches. On manquait dans toutes les places de talents éprouvés. L'époux de Marie-Thérèse, après quelques entretiens avec Kaunitz, crut démêler au travers de tant de frivolités une tête mûrie par la réflexion ; et cette princesse se plaisait à raconter dans la suite qu'elle devait un choix si heureux pour son règne à la sagacité qu'avait eue alors son époux, de découvrir un mérite réel caché sous cet amas de ridicules. Si cependant nous le suivons dans tous les pas de sa fortune, nous verrons bientôt disparaître ce contraste apparent de qualités inconciliables, et se dissiper un phénomène spécieux, mais trop inconcevable pour avoir réellement existé. Nous verrons d'abord que, par une destinée singulière, il est vrai, mais qui rentre dans le cours des choses simples et naturelles, les défauts qu'on lui reproche le plus, ceux même qui nuisent communément aux succès de l'ambition, contribuèrent à son avancement et à sa fortune, et qu'il lui a toujours été plus avantageux de s'y abandonner, et même avec une sorte d'ostentation, que de cultiver ses heureuses qualités. Ce fut ainsi qu'étant pour son premier début envoyé à la cour de Turin, négocier un traité d'alliance, et s'indignant de ce qu'elle demandait la cession d'une province pour le prix des secours qu'on voulait obtenir d'elle, il se renferma aussitôt dans sa dédaigneuse nonchalance ; il ne prit aucune part à

Digitized by Google

la négociation dont il était chargé, et qui fut conclue par l'ascendant impérieux de l'Angleterre. Mais tandis qu'il offensait la cour de Turin, sa propre cour lui sut gré de cette fermeté altière et exigeante, qui voulait tout asservir aux seuls intérêts de sa souveraine; de cette nonchalance qui avait laissé passer cette négociation en des mains étrangères, dont on pourrait un jour rétracter les engagements; enfin de sa hauteur, qui se trouvait d'accord avec cette orgueilleuse suprématie qu'a toujours affectée la maison d'Autriche; et son rappel de cette cour, où il avait déplu, fut une récompense de la manière dont il s'y était conduit.

On lui confia l'administration des Pays-Bas, dont une sœur de Marie-Thérèse était gouvernante, et dont les Français avaient entrepris la conquête. Les habitants de ces contrées se souviennent encore avec étonnement des oiseuses et frivoles occupations de ce ministre pendant ces temps orageux. Mais l'adresse qu'il eut, au moment où la capitale se trouva subitement investie par l'armée française, de faire sauver tout l'argent qui était dans les caisses, et de le faire passer à Vienne, où la détresse était alors extrême, honora beaucoup son administration. Bientôt toutes ces provinces ayant été conquises par les Français, une paix précipitée avec la France pouvait seule le faire rentrer promptement dans un si bel emploi; et de son intérêt personnel faisant l'intérêt général de sa patrie, il courut à Vienne proposer cette paix.

Un grand et mémorable succès en politique ne peut pas être l'ouvrage de la seule fortune; et quelque part qu'elle ait à revendiquer dans cette espèce de jeu, auquel on a réduit toute la politique européenne, on est encore forcé d'y reconnaître, dans les joueurs constamment heureux, une conduite fine et habile, et des talents consommés. Mais pour apprécier ce qui est dû d'estime aux talents du prince de

Digitized by Google

Kaunitz, ne faudrait-il pas examiner ce que fut en elle-même cette fameuse réconciliation des maisons de France et d'Autriche, qui lui a donné dans ce siècle la plus éclatante renommée? Ne faut-il pas considérer les moyens qu'il employa pour y réussir, et la conduite qu'il a tenue après le succès? De cet examen approfondi, s'il résulte que les nouvelles alliances, formées par cette réconciliation, ne sont point fondées sur l'intérêt mutuel des États qu'il a réunis; si lui-même en a toujours senti la fragilité, et n'a jamais eu d'autre dessein que d'égarer la politique de la France; si le projet de sa propre fortune a toujours été joint à son nouveau système; si les moyens employés pour y réussir furent de sourdes intrigues, où le talent qu'il développa fut celui d'épier et de saisir le faible des favoris et des maîtresses; enfin si, dans cette alliance même, il n'a jamais cherché ni plan commun, ni intérêt commun, n'hésitons point à le dire, on ne reconnaît nulle part, dans un tel ouvrage, une âme et un génie véritablement élevés, un grand homme d'État : on y reconnaît partout le plus raffiné, le plus subtil, le plus ambitieux intrigant dont l'histoire ait conservé le souvenir. Ce caractère, déjà si bien marqué dans toutes ses démarches, va l'être bien davantage.

La paix qu'il était venu proposer à Vienne fut rejetée par le premier ministre autrichien. Celui-ci, le baron Ulefeld, d'origine danoise, était un vieillard habile, laborieux, sans autre appui à cette cour où il était étranger, que ses longs et fidèles services; formé à toute la pesante discussion des chancelleries allemandes, et qui, en servant bien Marie-Thérèse, ennuyait beaucoup cette jeune souveraine. Il poursuivait la guerre contre la France avec une animosité implacable, et qui tenait à la constante rivalité des deux monarchies. Il travaillait à réunir aux ennemis de ce royaume, et tout l'empire d'Allemagne, et les Russes appelés du fond

Digitized by Google

du Nord. Il attisait l'incendie de l'Europe ; d'autant plus attaché à ses projets, que les alliés de la maison d'Autriche faisaient seuls pour elle tous les frais de ses grandes entreprises. Mais des événements inattendus trompèrent la politique de ce vieillard. Des négociations séparées et secrètes entre toutes les puissances ennemies, amenèrent alors un congrès général, où la paix particulière de l'Angleterre et de la France détermina aussitôt la paix du reste de l'Europe. Kaunitz, si bien secondé par la fortune, était, au nom de sa cour, plénipotentiaire à ce congrès. Son habileté échoua dans ses efforts secrets pour empêcher que la possession de la Silésie ne fût garantie au roi de Prusse par l'Europe entière. Mais il ne tarda pas à reconnaître dans les négociateurs français quelque ressentiment contre ce prince ; et il osa leur dévoiler son art perfide, de rendre nulles, par des expressions à double sens, les stipulations les plus positives, et de ménager à sa souveraine les moyens d'éluder les engagements qu'elle ratifiait. Cette confidence fut ménagée avec un art extrême ; ce n'était pas l'effronterie libre et avouée d'un homme qui se joue naïvement de la bonne foi, et qui croit avoir trouvé des complices, ni l'adresse d'un séducteur hypocrite qui sonde le cœur de ceux qu'il veut séduire ; c'était le flegme étudié d'un sophiste subtil, qui se montre persuadé lui-même de ses raisonnements captieux ; qui, avec l'air de se respecter, insulte la raison sans paraître outrager la probité, semble vous instruire, dans le temps qu'il vous tend un piége, et fait ses dangereuses propositions d'une manière si simple, que le refus annoncerait une mauvaise volonté gratuite. Tel était déjà cet homme dont l'Europe respecta longtemps la droiture et l'intégrité.

La paix conclue, Kaunitz vint ambassadeur en France, avec le projet d'y tenter l'alliance des deux maisons ; et dans le même temps il se frayait à Vienne la route du premier

Digitized by Google

ministère, en faisant agréer à sa souveraine ce projet entièrement opposé à ceux du premier ministre. Ce vieillard regardait cette espérance du nouvel ambassadeur comme vaine et chimérique, et tout ce dessein comme la folle imagination d'un esprit superficiel. Mais Kaunitz, avant son départ, obtint de sa souveraine de correspondre directement avec elle sur la tentative qu'il allait faire, et de ne correspondre avec ce premier ministre que sur les affaires abandonnées au courant de l'ancienne politique. Nous avons raconté, dans les premiers livres de cette histoire, une partie des intrigues qui assurèrent le succès de cette tentative. Nous ajouterons seulement ici que le ministère français rejeta cette proposition inattendue. Les mécontentements que Kaunitz avait entrevus, mécontentements inévitables dans les alliances les plus naturelles, étaient presque totalement apaisés. Les ressentiments contre le roi de Prusse ne laissaient plus contre lui que de légères défiances. On s'était raffermi dans les principes de l'ancienne politique. On sentait que la liberté générale de l'Europe tenait à la liberté particulière de l'Allemagne; que la France, à ce double titre, protectrice ancienne et naturelle de la constitution germanique, devait protéger l'accroissement d'une nouvelle puissance dans cet empire, où la maison impériale, depuis le commencement de ce siècle, avait accru elle-même sa puissance. Mais, dans ce royaume, ce n'était plus le conseil d'État qui dirigeait l'autorité souveraine. Kaunitz, toujours heureux par les défauts mêmes qui auraient dû traverser sa fortune; Kaunitz, que sa paresse et son orgueil réduisirent dans cette cour aux sociétés qui se trouvaient honorées de sa présence, s'y jeta précisément dans celles qui avaient alors un crédit sourd, mais assuré dans les affaires; et pendant que les ministres des deux monarchies continuaient de se conduire par toutes les maximes de l'ancienne rivalité,

Digitized by Google

ses liaisions faciles et secrètes avec les confidents de la favorite, et par eux avec la favorite elle-même, préparèrent cette grande révolution.

Ainsi fut opéré dans toutes les alliances de l'Europe ce changement général, si important, et si peu vraisemblable, qui devait détruire le crédit de la France dans tous les pays où elle avait coutume de dominer, laisser la Pologne sans secours et sans protection, isoler la Turquie de toutes les puissances européennes, la réduire à l'orgueilleuse et barbare ignorance de ses propres ministres, égarés depuis ce temps-là par de pernicieux conseils, et maintenus dans une longue paix destructive de toutes ses forces; enfin qui aurait rendu la maison d'Autriche maîtresse absolue de l'Allemagne, si le roi de Prusse n'avait pas eu en lui-même une force que rien ne pouvait renverser.

Ce trop fameux et trop facile ouvrage n'était pas encore consommé, quand le vieux ministre autrichien céda au désagrément de sa position; et aussitôt Kaunitz fut appelé à Vienne pour y conduire toutes les affaires de la monarchie. A cette époque, les plus grandes difficultés de ce règne étaient aplanies. Marie-Thérèse, admirée et chérie de l'Europe entière, avait recouvré presque tout l'héritage de ses pères; elle avait replacé la couronne impériale sur la tête de son époux; plusieurs cours d'Allemagne s'étaient dévouées à ses intérêts; une longue trêve avait été de plus en plus cimentée avec l'empire ottoman, une alliance intime avec l'empire russe; il ne subsistait plus aucune dissension, ni même aucune cause de dissension entre ses États et la France; enfin les funestes querelles suscitées depuis un demi-siècle pour le partage de la succession d'Espagne étaient terminées pour jamais Le nouveau ministre n'eut donc qu'à recueillir paisiblement tous les fruits du laborieux et pénible ministère de son prédécesseur. L'a-

Digitized by Google

grément et le charme de son travail, dû en partie à cette heureuse conjoncture, et aussi à sa manière précise et assurée de traiter les affaires, de les présenter dans un jour spécieux, qui écarte sans discussion tout ce qui pourrait y jeter quelques nuages, séduisit Marie-Thérèse, si longtemps ennuyée par ses autres ministres. Elle lui sut gré, disait-elle, de lui donner le goût des affaires; elle lui sut gré encore d'une sorte de franchise courageuse, dont le langage était nouveau pour elle. Mais, si les défauts de cette princesse n'étaient pour la plupart que des excès de vertu, une bienfaisance trop prodigue, un trop facile abandon de sa confiance à ceux dont l'attachement ne pouvait lui être suspect, quelque penchant à l'indiscrétion, parce qu'elle n'avait rien dans son cœur qu'elle eût à dissimuler, enfin un attachement scrupuleux aux règles de la justice en politique même, on voit que la sévérité des reproches n'était le plus souvent qu'une adroite flatterie; et peut-être ce dangereux censeur songeait-il moins à corriger des défauts apparents, qu'à altérer des vertus réelles, et à engager cette princesse dans des routes qu'elle n'avait pas encore connues.

En effet, le système d'alliance qu'il lui faisait embrasser n'étant point fondé sur l'intérêt commun des puissances alliées, il ne pouvait exister entre elles aucune intelligence véritable, aucun concert réel, aucun plan commun; et pour les faire servir à leur propre détriment, pour les faire concourir aux seuls intérêts de la maison d'Autriche, tout dans de pareilles alliances devait être conduit par la séduction, la ruse et l'intrigue. De toutes les anciennes maximes du conseil autrichien, celle que le ministre a le plus adoptée, sa maxime favorite, et qu'il a secrètement avouée comme la première règle de sa conduite, est : « Qu'il ne faut jamais faire par soi-même ce que l'on peut faire par les autres ». Mais quand la maison d'Autriche était soudoyée par les en-

Digitized by Google

nemis de la France, si elle avait l'adresse de faire tomber sur eux seuls tous les frais et tous les périls des entreprises qu'elle concertait avec eux, si elle parvenait à faire exécuter par eux seuls tout ce qu'elle avait médité de faire pour elle-même, en ce temps-là du moins elle y parvenait par la conformité des intérêts, par des jalousies et des craintes communes. Dans sa faiblesse, elle implorait le secours de leurs forces; dans sa pauvreté, elle avait une sorte de droit à user de leurs richesses : mais cette maxime constamment employée au préjudice des plus chers intérêts de ceux qu'on fait agir, exige une conduite pleine de subtilité et de fraude. De là, dans les alliances qui semblent les plus intimes, la dissimulation, les confidences insidieuses, la crainte que des liaisons si fragiles ne soient bientôt rompues, le soin de se conduire dans l'intimité, comme si les inimitiés devaient aussitôt renaître; de là, le soin perpétuel d'écraser tous ceux qui s'approchent, et de ménager tous ceux qui s'éloignent; de là, en un mot, cette politique toujours défiante et tortueuse, qui rend ce ministre bien plus dangereux allié que dangereux ennemi.

Aussi, pour employer une telle politique, n'est-ce point dans les cours conduites par des principes austères, qu'il a établi le foyer de ses intrigues; et moins encore dans les États populaires, toujours éclairés par une discussion publique de tout intérêt national : il a fui ces théâtres. C'est dans les cours faciles à égarer, dans les monarchies absolues, en Russie, en France, dans le palais des princes faibles, dans les cabinets des favoris, dans celles des cours électorales que des maîtresses gouvernent; c'est là qu'il fait agir tous les ressorts dont il connaît si bien le jeu : et les importantes négociations ne se traitent point à Vienne, mais dans ces cours elles-mêmes.

Digitized by Google

XII. *Quelques traits de parallèle entre lui et le roi de Prusse.*

Pendant que Frédéric éclairait, sur leurs véritables intérêts, les princes ses alliés, pendant qu'il dévoilait à leurs yeux les fautes de leurs ministres, qu'il refusait d'encenser leurs maîtresses, qu'il blessait quelquefois leurs favoris par ses dédaigneuses négligences, et plus souvent par l'amertume de ses plaisanteries, Kaunitz se frayait donc une route directement opposée. Mais l'extrême différence de caractère entre ces deux fameux antagonistes n'influait pas seule dans cette différence de leur conduite ; et pour se mêler avec une perfide dextérité dans les intrigues de toutes leurs cours, celle de Vienne a une multitude de moyens qui manquent à son dangereux adversaire. Il n'a pas le droit d'accorder, comme la cour impériale, les titres honorables qu'elle donne ou qu'elle vend en Allemagne. Il n'a pas, comme elle, la dispensation de ces diplômes de prince, dont elle s'empresse de décorer successivement tous les favoris russes. Les liens du sang et des mariages ne l'unissent pas comme elle à toutes les grandes puissances. Ses ambassadeurs, moins considérables par leur naissance, par leur rang, par leurs dignités, par leurs richesses, sont moins à portée de se saisir de quelque rôle dans les intrigues des grandes cours. Kaunitz, avec de tels moyens, si étrangers aux véritables intérêts des nations, se persuade et a pris pour seconde maxime : « Qu'il ne faut rien croire impossible en politique, et qu'un homme adroit peut tout tenter. » Frédéric, dépourvu de ces avantages, ne comptant que sur ses forces, attentif à suivre des yeux le cours des événements, et dans sa prévoyance se défiant de la prévoyance même, a pris au contraire pour maxime : « Qu'un

Digitized by Google

homme vigilant peut tout attendre de l'occasion. » L'un présumant tout de son habileté, l'autre espérant tout de la fortune ; tous deux patients dans leur conduite, l'un parce qu'il combine de grands desseins, qu'il les prépare de loin, et qu'il attend le succès de ses intrigues ; l'autre, parce que toujours immuable dans le plan général de sa conduite, il épie les fautes de ses ennemis et se tient prêt à prévenir leurs mouvements. Mais le ministre toujours ombrageux, allié toujours perfide, réduit dans ses grands desseins à miner sourdement les obstacles, à préparer l'exécution de ce qu'il médite dans un long et impénétrable mystère, par de légères insinuations, par des équivoques étudiées, se couvre de sa nonchalance, sait longtemps ne rien faire, talent devenu si difficile et si rare dans la politique moderne, se confie avec orgueil à l'étendue de son génie, quand les événements ainsi préparés viendront enfin à éclore : et toutefois effrayé au premier obstacle imprévu, craignant qu'un seul ressort en se dérangeant n'ait également dérangé tous les autres ressorts, incapable de prendre par lui-même un parti courageux, il a toujours été entraîné par les événements mêmes qu'il avait prétendu diriger. Frédéric au contraire, se confiant en ses forces, et sûr de lui-même à l'aspect du moment décisif, le hâte, l'accélère, et, prenant alors un parti audacieux, a toujours dominé la fortune dont il avait tout attendu ; et pour en rappeler le plus mémorable exemple, c'est ainsi que dans cette grande entreprise du ministre autrichien pour liguer toute l'Europe contre la Prusse, rien n'était prêt encore ; toujours occupé de tendre des embûches et de semer des dissensions, Kaunitz n'avait conclu aucun traité ; le roi de Prusse lui-même se précipita d'abord dans le piége ; trop prompt à croire que les traités contre lui étaient conclus, il en détermina la conclusion, en s'unissant le premier aux ennemis de la France ; il donna ainsi tout le mouve-

Digitized by Google

ment à cette révolution ; et quand il serait vrai, comme on l'a dit, que le prince de Kaunitz eût employé la plus profonde habileté et tous les replis de ses intrigues à exciter l'inquiétude de son adversaire et à l'entraîner dans cette démarche précipitée, le roi de Prusse prévint encore toutes les mesures qui se prirent aussitôt pour l'accabler : et si deux victoires déjà gagnées ne lui eussent donné une présomption funeste, s'il eût mené contre ses ennemis, à la troisième bataille de cette guerre, une armée plus forte de dix mille hommes, la monarchie autrichienne était détruite. Telle fut la conduite de Kaunitz dans tous les événements. L'activité, la vigilance du roi de Prusse, malgré ses fautes, qu'il a toujours eu la noble franchise de reconnaître, ont toujours prévenu Kaunitz ; et ce ministre, malgré sa profonde prévoyance, toujours audacieux pour imaginer, toujours timide pour agir, allié sans générosité et sans confiance, a toujours été pris au dépourvu.

XIII. *Suite de sa conduite et de son caractère.*

Au temps dont nous écrivons l'histoire, l'immense considération dont il jouissait en Europe n'avait encore reçu aucune atteinte ; et ce qui nous reste à développer de sa position et de son caractère fera sentir ce qu'il y avait de réel dans une considération si imposante, et tout ce qu'elle avait de spécieux. A peine parvenu à la place de chancelier de cour et d'État, il s'était isolé de tous les autres ministres. Il avait su ramener à sa seule personne toute l'autorité du conseil autrichien, si renommé avant lui par une conduite toujours uniforme, pendant plusieurs siècles ; ou, pour mieux dire, il n'y avait plus de conseil autrichien : Kaunitz était seul. Les autres ministres étaient convoqués à

Digitized by Google

sa demande, dans des occasions rares, quand il craignait de prendre sur lui l'événement d'une résolution importante. On attribuait cet isolement à son insociable orgueil, à la constante frivolité de ses occupations, à l'excessive indulgence de Marie-Thérèse; et quelques-uns l'attribuaient à l'ascendant que sa vertu, ses heureuses qualités et son génie lui avaient donné sur sa souveraine. Mais il tenait à d'autres causes et plus secrètes et plus intimes ; à la nature même des affaires, au genre de cette politique toujours lente, toujours subtile toujours conduite par de sourdes intrigues. Comment, en effet, eût-il exposé assidûment sous les yeux à la discussion d'une assemblée, quelque peu nombreuse qu'elle fût, de tels projets et de telles espérances? Il s'y attachait d'autant plus qu'ils étaient un sûr appui de sa grandeur, et que cet isolement accroissait son orgueil, favorisait sa nonchalance, et forçait chaque jour Marie-Thérèse à de plus grandes indulgences. Ce n'était plus le chef du conseil, c'était le maître du gouvernement ; seul dépositaire de ses propres desseins, seul dans la confiance de sa souveraine, et que chaque jour, chaque événement, chaque projet rendait toujours plus nécessaire.

Il avait au contraire fait créer pour l'administration intérieure, dont il regardait les soins assidus comme au-dessous de son génie, un conseil permanent qui manquait avant lui à cette monarchie, et qui, depuis sa première convocation, s'assemblait régulièrement en présence de l'impératrice; mais il daignait rarement y assister, content de tenir dans sa dépendance tous ceux qui le composaient.

Cette longue et entière confiance d'une princesse si justement respectée, souveraine de tant de nations et mère de tant de souverains, répandait sur lui seul tout ce grand éclat qui l'environnait elle-même ; et Marie-Thérèse était bien loin cependant d'avoir fermé les yeux sur les défauts

Digitized by Google

de son ministre. Elle répondait quelquefois aux plaintes des plus grands seigneurs de sa monarchie, que la plus singulière preuve d'affection qu'elle eût donnée à ses peuples, était d'avoir pu elle-même s'accommoder d'un pareil homme; mais l'importance des services qu'il lui avait rendus, et ceux qu'il lui promettait encore, l'engageaient à faire grâce à tous ces travers dont une oisive et longue jeunesse avait enraciné en lui l'invincible habitude. Elle l'exemptait seul des règles sévères que sa piété avait imposées à toute sa cour; elle descendait jusqu'au soin de ménager son extravagant orgueil; elle cherchait à s'en justifier en secret auprès des ambassadeurs étrangers, dont l'estime lui était chère, et daigna même plus d'une fois les solliciter d'avoir aussi pour lui cette indulgence dont elle donnait l'exemple. Toute sa coûr se faisant un devoir de l'imiter, ce qui était dans la souveraine indulgence et bonté devenait dans les autres égards timides, ménagement presque servile et voisin de l'abaissement; et cette complaisance universelle prenait ainsi tous les dehors de la considération et du respect.

Les ambassadeurs et les ministres étrangers se ployaient à cet exemple général. Le rang de la cour impériale sur tous les autres États de l'Europe ajoutait encore à leur circonspection. Le plus grand nombre honorait véritablement en lui l'auteur d'une des plus grandes révolutions dont nous ayons été témoins; car aux yeux de cet innombrable essaim de négociateurs dont fourmillent toutes les cours de l'Europe, de si heureuses intrigues passaient pour le chef-d'œuvre de la politique, et Kaunitz pour le modèle du parfait négociateur.

Lui, cependant, jusque dans ses plus futiles occupations, toujours grave, indolent et réfléchi, compassé dans ses démarches, concerté dans ses paroles, inabordable dans la

société même la plus familière, tirait de son flegme, de sa frivolité et de sa nonchalance l'avantage de ne jamais traiter les affaires qu'à l'instant choisi par lui-même; et alors chaque mot qu'il proférait, pesé avec une mûre délibération et adroitement présenté dans un sens net et précis, renfermait presque toujours quelqu'autre sens détourné, et quelque vue impénétrable que le temps seul pouvait éclaircir. Ceux mêmes qui s'étaient aperçus de cette obscurité mystérieuse, la respectaient encore; ils ne doutaient pas qu'une âme droite et un génie élevé ne fussent cachés au fond de ce nuage; et par un nouvel avantage qu'il retirait de ses défauts mêmes, on se flattait qu'un homme tout à la fois si frivole et si grave, ne pouvait ni s'abaisser à tromper, ni en prendre le soin.

Qu'on se représente maintenant, s'il est possible, à quels excès étaient enfin parvenus pendant la durée d'une longue vie, pendant le cours d'une longue faveur, et dans un vieillard constamment heureux, des défauts et des faiblesses que rien n'avait jamais ni réprimés, ni contenus, ni contrariés; qui, loin d'avoir nui à son ambition et à sa fortune, avaient favorisé son élévation, servi à ses intérêts, lui étaient utiles dans ses affaires, et pour couronner un si étrange ouvrage de la destinée, contribuaient encore chaque jour à cette apparente considération universelle. De quelles expressions se servir, si on voulait caractériser un orgueil qui passait de bien loin tout ce que les moralistes ont dit de cette passion pour la rendre odieuse, et toutes les peintures que la scène comique en a faites, pour l'immoler à la risée des spectateurs; un orgueil qui s'était affranchi non-seulement de toute fausse modestie, mais aussi de toute bienséance; qui se montrait toujours sans voile, tout à découvert et pour ainsi dire tout à nu; qui se nourrissait de son propre encens, n'avait plus aucun besoin de l'adulation, et

n'exigeait plus des autres que de ne le pas contraindre; qui s'étendait à tout, lui persuadait que le destin de l'Europe tenait à sa seule personne, et lui faisait dire à des artistes, quand il daignait en accueillir : « J'étais né pour tous les grands succès; je vous ai laissé le crayon, le ciseau et le pinceau, et me suis réservé le goût et le génie ! » Mais sans chercher vainement à caractériser cet orgueil effréné qui va bientôt se produire dans cette histoire, d'une manière trop mémorable, il faut dire que dans ses entretiens les plus importants, il ne lui restait plus désormais aucun doute d'avoir séduit ceux qu'il avait dessein de séduire, d'avoir trompé ceux qu'il voulait induire en erreur, d'avoir toujours produit sur les esprits l'impression et l'effet qu'il avait intention de produire. Il faut faire connaître cette superbe indifférence, cette froide et tranquille personnalité où l'avait enfin conduit le soin perpétuel que lui-même et tous ceux qui l'environnaient avaient pris si longtemps de ménager sa prétendue sensibilité; évitant toujours tout ce qui pouvait lui causer la moindre émotion douloureuse, ne s'étant jamais informé d'aucun absent, n'étant jamais allé voir ni son fils malade, ni sa sœur mourante, n'ayant appris la convalescence de l'un qu'en le rencontrant dans son palais, et la mort de celle-ci que par le deuil dont il vit sa famille revêtue; disant de lui-même : « *Je n'ai pas un ami*, » et tirant de cette odieuse insensibilité l'opinion qu'il est uniquement l'homme de l'État, sans intérêt, sans passion, sans autre affection que celle des intérêts publics; ayant fermé son âme à tout autre sentiment qu'à ceux de son orgueil et de son ambition; enfin ayant survécu à sa souveraine, sans que ni l'agonie ni la mort de cette princesse aient avancé d'un seul instant les heures de son lever et abrégé celles de sa toilette; et bientôt nous verrons le moment où le jeune empereur, impatient de n'être plus rien

Digitized by Google

dans l'État, voudra se rapprocher de ce ministre, en caresser l'orgueil pour le maîtriser, et où de son côté, secrètement occupé, et longtemps d'avance, de conserver son autorité sous un nouveau règne, Kaunitz s'éloignera de Marie-Thérèse, pour devenir l'instrument de toutes les passions du jeune empereur.

XIV. *Conduite de Kaunitz à l'égard de la France.*

Quel que fût le jugement de Kaunitz sur la convention de Neisse, sa profonde dissimulation cacha soigneusement à la France et la convention et ce qu'il en pensait. Croyait-il qu'il fût de son devoir de jeter un voile sur ce qu'il regardait comme une faute de Joseph? Craignait-il d'avouer avec une sorte de honte que le jeune empereur lui avait échappé? Toujours fidèle à son système d'ôter à la France toute influence, voulait-il qu'elle ne fût pour rien dans la pacification du Nord et de l'Orient? D'après son caractère, on peut juger jusqu'à quel point chacun de ces motifs devait agir sur lui; et quoique Frédéric lui fît proposer sans délai, par son ministre à Vienne, le plan de paix pour la Turquie, tel qu'il l'avait développé à l'empereur et que ce jeune prince avait adopté, Kaunitz observa à l'égard de la France un silence dans lequel on pouvait trouver perfidie et mépris. Mais des yeux attentifs à observer remarquèrent qu'après avoir désapprouvé l'entrevue de Neisse, il voulait au moins profiter de ce qui s'y était fait pour établir un concert entre la Prusse et l'Autriche. La France lui en témoigna quelque inquiétude; Kaunitz, sans entrer dans aucun détail, répondit : « Il n'est pas inutile que la Prusse et l'Autriche, sans avoir ensemble aucune alliance, vivent dans une sorte d'intelligence, qui éloignera toute idée de se nuire mutuellement, et con-

tribuera ainsi au repos de l'Europe. Mais mon système, devenu celui de l'impératrice, est de ne jamais contracter de liens avec un prince en qui je n'ai remarqué aucun principe sûr, qui ne vit que d'expédients imaginés au jour la journée, et duquel il ne m'est jamais rien venu de lumineux. »

Dans cette réponse, qui contient ses propres paroles, il n'y avait de vrai que son mépris pour Frédéric. Kaunitz se flattait d'avoir sur lui une grande supériorité de génie. Il se livra au dangereux espoir de se rendre seul maître d'une négociation que Frédéric lui offrit de conduire ensemble. Sa grande adresse, celle dont il s'est vanté souvent, notamment lors de l'élection de l'archiduc Maximilien à l'archevêché de Cologne, était de faire concourir au succès de ses vues les puissances les plus opposées entre elles ; et il conçut le projet de faire du roi de Prusse un instrument de la politique autrichienne, comme l'Autriche a toujours fait de tous ses alliés. Déjà il croyait le voir rentrer dans la soumission où la cour impériale s'est toujours efforcée de tenir les électeurs ; il s'applaudissait du ton de complaisance et d'éloge que ce prince *avait enfin pris a son égard ;* non qu'il voulût paraître sensible aux louanges d'un tel adversaire, mais il l'était au plaisir de l'avoir réduit à plus de circonspection. « C'est une folie, disait-il, de supposer que ces petites puissances soutiendront longtemps ce ton audacieux, et joueront constamment le grand rôle que des circonstances passagères peuvent quelquefois leur donner. » Le politique le plus habile peut et doit s'égarer, quand son orgueil seul devient la règle de ses plans et de sa conduite.

XV. *Véritables intentions de Kaunitz sur la Pologne.*

Kaunitz souriait à l'idée de se servir d'une convention

faite sans lui et malgré lui, pour terminer la guerre des Turks, pour humilier Catherine, qui n'était pas aimée de l'impératrice-reine, pour lui enlever l'alliance de Frédéric, enfin pour laisser la Pologne s'affaiblir par ses dissensions intestines, qu'elle croirait terminées quand elle ne verrait plus de troupes étrangères. Il se flattait d'arriver à ce but, en prenant soin d'en écarter la France, et de ne lui confier aucune de ses démarches ; car nous sommes bien convaincus, et si nous pouvons mettre cette vérité dans tout son jour, le lecteur sera convaincu comme nous des véritables intentions de Kaunitz sur la Pologne. Il souffrait impatiemment que la Russie voulût, non-seulement s'immiscer, mais dominer tyranniquement dans la cour de Varsovie, dans le sénat, dans les diètes, dans toutes les parties du gouvernement. Mais il voulait bien que les trois puissances limitrophes, en restant sur leurs frontières, observassent les troubles de la république, avec le ferme dessein de ne jamais lui permettre de faire dans ses constitutions des changements qui auraient assuré sa force et son union. Dans le premier moment où Catherine peut se flatter que l'Autriche consentira au démembrement, nous la verrons, pénétrée de cette vérité, donner en conséquence des ordres formels à son ministre.

Pour arriver à son but, Kaunitz devait paraître suivre l'engagement de Neisse. J'ai dit qu'après l'entrevue, une correspondance secrète s'était établie entre les deux souverains ; il s'en établit une aussi entre les deux cabinets. L'envoyé prussien à Constantinople fut averti, à son grand étonnement, de ne plus traverser les démarches que le ministre d'Autriche allait faire auprès des Turks. Des ordres partirent de Vienne pour assembler sur les frontières de la Transylvanie une armée qui pût en imposer aux Ottomans. Toutes ces troupes, répandues dans la Transylvanie, y exé-

Digitized by Google

cutaient journellement des manœuvres propres à être opposées avec avantage à la manière de combattre de la cavalerie turque. Jusque-là l'Autriche n'avait pris que des mesures de prudence contre des voisins en état de guerre. Le 4 avril 1769, son ministre déclarait à Pétersbourg que l'impératrice-reine avait fait dresser des poteaux à ses armes sur les frontières de ses États, et que tout parti qui les passerait serait arrêté et désarmé. Panin, quoique piqué de ce dernier mot, avait cru, par ménagement, ne devoir pas le relever. Ces dispositions étant de nature à forcer la Porte de faire la paix, s'accordaient très-bien avec le projet de terminer tous les troubles par une médiation armée; projet plus grand et plus sage que celui de soumettre quelques provinces de plus à la domination autrichienne, en laissant la Russie faire de son côté des acquisitions qui la rapprochaient encore des frontières de l'Autriche, et par conséquent diminuaient relativement les avantages que celle-ci comptait retirer de l'accroissement de son territoire.

Ainsi, cette entrevue, qui avait tant effrayé l'Europe, semblait, examinée de plus près, ne point offrir de craintes bien fondées à une politique raisonnable; l'admiration avec laquelle l'empereur parlait du roi de Prusse depuis leurs entretiens, était regardée plutôt comme une affectation combinée d'avance, que comme l'effusion d'un sentiment réel et profond : et leurs caractères connus donnaient à cette opinion un grand degré de probabilité. Mais les premiers soupçons se renouvelèrent avec force, lorsque, l'année suivante, ces deux souverains se réunirent à Neustadt, et que Kaunitz assista à leur conférence, pendant que le prince Henri de Prusse recevait à Pétersbourg l'accueil le plus brillant. Alors il fut difficile de se dissimuler qu'on méditait de grands changements; la malheureuse république de

Digitized by Google

Pologne dut, plus que jamais, redouter le sort qu'on lui réservait : et ses alarmes paraissaient d'autant plus justes, qu'elles furent encore augmentées par la conduite de Joseph et de Catherine.

XVI. *Vues et conduite de Joseph.*

Depuis ses entretiens avec Frédéric, Joseph laissait souvent échapper des indices de ses passions politiques. Tenir la balance entre la Prusse et la Russie, n'était plus un rôle digne de lui. Cette prérogative si honorable des grandes puissances, de pouvoir maintenir ou même commander la paix autour d'elles, par la force seule d'une attitude imposante, par le poids de leur sagesse, par la droiture connue de leurs intentions, n'était, aux yeux de Joseph, qu'un genre de gloire obscure et peu digne de lui. Il fallait d'autres aliments à son active ambition ; elle se montrait souvent à découvert : on voyait qu'elle était impatiente d'écarter toute contrainte. Joseph ne parlait qu'avec chagrin et mépris des alliances politiques contractées par sa mère. Ce n'était à ses yeux que de vieux engagements, auxquels il ne se croyait pas tenu, des entraves dont il devait chercher à se délivrer, pour profiter de toutes les occasions que la fortune offrirait à son astucieuse politique ou à son ardeur guerrière. De toutes ces alliances, celle avec la France lui déplaisait le plus ; il la regardait comme une chaîne qui l'attachait à une paix perpétuelle : or, la paix était un tourment pour lui, envahissement et conquête étaient le résultat de toutes ses méditations. Ces deux mots avaient fait la célébrité de Frédéric, et c'était avec eux que Joseph voulait atteindre ou même surpasser son rival ; car cet homme fier

éprouvait partout et sur toute chose le supplice d'une inquiétude envieuse et jalouse.

XVII. *Vues et conduite de Catherine.*

Par prudence, par intérêt, non moins que par orgueil, Catherine tenait à ce que sur le continent Frédéric n'eût d'autre allié qu'elle; elle n'apprit qu'avec peine l'entrevue de Neisse. Exigeante et jalouse en politique comme en amour, elle avoit regardé cette entrevue comme une infidélité; celle de Neustadt n'eût pas manqué de l'exaspérer encore : il fallait donc ménager sa faiblesse et dissiper ses soupçons. Frédéric fit plus; il se fit auprès d'elle un mérite de ce qui aurait pu la mécontenter; il ne se souciait pas que le prince Henri vînt à Neustadt : il lui suggéra l'idée d'aller à Pétersbourg. Soit par ses lettres, soit par ce qu'il chargea le prince de dire à Catherine, il trouva moyen de vanter les dispositions de l'empereur contre la Porte ottomane; il les représenta comme le fruit de ses insinuations, et comme pouvant être entretenues par ses soins : il laissa entrevoir le parti que la Russie pourrait en tirer. Catherine, séduite ou rassurée, revint à ses premiers sentiments pour Frédéric, parla de lui avec enthousiasme, de la Porte avec mépris, du jeune empereur avec espoir et intérêt.

Tout Polonais sage et bien intentionné put alors prévoir combien d'obstacles allaient s'élever contre les changements qu'aurait exigés le vicieux gouvernement de la république, puisque ces changements ne pouvaient s'effectuer qu'avec une entière liberté, que des puissances voisines étaient prêtes à lui ôter, et dont les autres puissances paraissaient peu occupées de lui conserver ou de lui rendre l'usage.

Nous allons nous engager dans un labyrinthe d'intrigues

Digitized by Google

où nous aurons de la peine à suivre des hommes attentifs à se dérober leur conduite réciproque, à se faire les confidences les plus trompeuses au moment même où ils semblent éviter avec le plus de soin de se rencontrer. Il nous faudra chercher, saisir, et ne pas perdre le fil qui peut seul nous conduire jusqu'au fond de ce dédale. Nous espérons que le nombre et la grandeur des intérêts et des personnages, la variété des caractères, la célébrité des événements, soutiendront l'attention du lecteur dans le détail de toutes les négociations que nous serons obligés de parcourir; et pour mieux traiter un sujet si compliqué, nous croyons devoir ici rappeler en peu de mots combien l'Autriche et la France suivirent une politique différente, sous les apparences d'un concert dont Kaunitz parlait toujours, précisément parce qu'il n'existait pas.

XVIII. *Vues de Catherine contre la France, et conduite de Choiseul.*

Quoique l'impératrice de Russie fût parvenue, contre son attente même, à donner Stanislas-Auguste pour roi aux Polonais, les cours qui s'y étaient le plus opposées avaient reconnu le nouveau roi, et n'avaient pas conservé longtemps le ressentiment de cette élection forcée. Mais Catherine ne s'en était pas tenue là; non moins vindicative qu'ambitieuse, elle avait mis tout en œuvre pour former avec la Suède, le Danemarck et la Prusse, cette grande alliance, qui devait être appelée la ligue du Nord. Son but était de détruire partout l'influence de la France, et de s'ériger elle-même, comme chef de cette nouvelle ligue, en puissance dominatrice de l'Europe. Choiseul, qui gouvernait alors la France, instruit à temps de cette tentative, l'avait arrêtée en rom-

pant toutes les mesures qui auraient pu en faciliter le succès; mais jamais il ne pardonna à Catherine d'avoir formé un projet qui entraînait l'Europe dans une guerre terrible, et changeait brusquement toutes ses relations politiques. De ce moment, il ne négligea rien pour la mettre hors d'état de tenter une seconde fois ce qu'il avait eu l'adresse et le bonheur de prévenir. Susciter des ennemis à la Russie, humilier sa superbe souveraine; soustraire la Pologne à son joug, rétablir la tranquillité dans cette république, et lui rendre son ancienne force, en énervant l'empire russe : telles furent constamment ses vues. Trompé dans ses espérances par les victoires inattendues que les Russes venaient de remporter, il se flattait que leurs succès mêmes entraîneraient leur ruine; il connaissait l'épuisement de leurs finances et redoublait d'activité pour encourager leurs adversaires, pour soutenir les Polonais, pour animer les Turks, pour prolonger une guerre dont l'issue aurait diminué ou même détruit en Europe l'influence nouvelle d'une puissance déjà gigantesque.

XIX. *Ses relations avec Kaunitz, et conduite de celui-ci.*

Il entrait dans les plans de Choiseul de lier ses desseins contre la Russie à ceux de la guerre qu'il méditait alors contre les Anglais. Il est constant que lors des préliminaires de la paix de 1763, Choiseul avait pris à Fontainebleau, avec l'ambassadeur d'Espagne, l'engagement de se tenir prêt à la guerre dans huit ans; que le roi, instruit de ce dessein, l'avait approuvé; que, vers 1768, Choiseul fit faire un Mémoire sur le plan de cette guerre, sur les moyens d'attaquer les Anglais chez eux; que le roi d'Espagne, conservant toujours le ressentiment de la prise de la Havane,

Digitized by Google

voulait à toute force cette guerre ; mais, en 1769, les ennemis de Choiseul entraînèrent Louis XV dans une résolution contraire ; on lui fit peur de la guerre : on travailla à perdre le ministre, et on y réussit. En se préparant à venger la France des insultes qu'elle avait reçues de l'Angleterre, Choiseul voulait engager la cour de Vienne à favoriser ses vues ; il avait en effet des droits à sa reconnaissance, surtout depuis le mariage du dauphin. Kaunitz avait toujours cherché à lui persuader que cette reconnaissance lui était acquise ; Marie-Thérèse le traitait avec une grande distinction : mais, de plus, l'Angleterre avait eu longtemps sur l'Autriche une habitude de prépondérance qui choquait la fierté de Kaunitz. Ce ministre n'avait pas oublié que, dans la guerre de sept ans, le cabinet britannique avait pris le parti de la Prusse ; et Choiseul espérait, en se servant de cette disposition, maintenir entre l'Angleterre et l'Autriche une méfiance qui lui suffirait pour ne pas craindre leur réunion contre la France ; enfin, il voyait l'Autriche évidemment intéressée à conserver l'indépendance de la Pologne, à contenir l'ambition de la Russie. Mais toutes ses combinaisons, aussi vraies que profondes, venaient toujours se heurter contre deux lignes entre lesquelles Kaunitz marchait avec autant d'adresse que de constance ; d'un côté, il voulait abuser de l'alliance pour écarter la France de toutes les affaires, de l'autre, il voulait éviter tout ce qui pouvait occasionner une rupture avec la Russie. Renfermé entre ces deux parallèles auxquelles il ramenait tout, quelque détour qu'il fallût prendre, il espérait rester en paix ; laisser la Pologne dans une éternelle anarchie ; et, sans trop laisser Catherine s'agrandir, lui conserver assez de puissance pour retrouver un jour en elle un allié utile : c'est ce qu'il fit.

Il est bien vrai qu'il y avait alors un refroidissement marqué entre Vienne et Pétersbourg ; l'Autriche n'avait point en

Digitized by Google

Russie de ministre avoué; mais Kaunitz avait longtemps dominé dans cette cour, dont les intrigues politiques et galantes donnaient un libre accès à son insidieuse habileté : il comptait que la force des conjonctures y rétablirait son premier ascendant. Dans son opposition même aux vues de Catherine, il avait toujours eu pour elle les plus grands ménagements; il obtenait de Marie-Thérèse de contenir les sentiments qu'elle avait quelquefois manifestés contre cette souveraine, dont elle avait peine à prononcer le nom de sang-froid. Il n'avait cessé de témoigner des égards aux favoris, dont l'élévation subite ne tenait qu'à des caprices de boudoir; du reste, aucun ressentiment avoué, aucune résolution forte et prononcée qui pût élever un mur de séparation ou laisser dans l'âme irascible de Catherine un souvenir amer : c'est ainsi qu'il concourait secrètement à ce qui pouvait traverser les intentions de la Russie, mais sans que les instances réitérées du ministre français pussent l'amener à concerter avec lui un plan général pour diriger ou suivre les événements. Tout ce que Choiseul avait pu obtenir, c'était la neutralité entre Constantinople et Pétersbourg; et Kaunitz ne voulait que susciter à Catherine assez d'embarras pour lui redevenir nécessaire, et lui faire sentir qu'en comparaison de l'Autriche, la Prusse n'était pour elle qu'un allié dangereux ou inutile.

Quant aux confédérés de Bar, ils trouvaient un asile dans quelques provinces autrichiennes; ils y tenaient même quelques assemblées; mais on évitait toute explication avec eux. Joseph, qui, à son retour de Hongrie, les avait vus à Épériès, leur avait promis, il est vrai, ses bons offices auprès de la Prusse et de la Russie, mais ne s'était rien permis qu'ils pussent interpréter trop favorablement; et, à la suite d'une conversation publique, avait fini par leur dire : « *Voilà donc à quoi aboutissent les promesses et les insinuations*

Digitized by Google

de la France; voilà le fruit de votre aveugle confiance en elle! »

Joseph, qui n'aimait pas Kaunitz, suivait cependant son système sur la Pologne, parce que le sentiment qui lui dictait ces mots était le même chez tous les deux, et qu'il était leur sentiment prédominant. En vain Marie-Thérèse déplorait la ruine d'une république qui avait sauvé l'Allemagne, à qui son aïeul avait dû la conservation de sa capitale; en vain disait-elle quelquefois, en s'abandonnant à sa sensibilité sur le sort des confédérés : « *Ils étaient les seuls en Pologne qui eussent des sentiments d'honneur et de probité;* » en vain des personnes en faveur cherchaient à leur donner des espérances, à leur persuader qu'on recevrait un ministre publiquement envoyé par eux, ce qui eût été les reconnaître formellement : Kaunitz rendait toutes ces espérances illusoires. Il tolérait la pitié de Marie-Thérèse, mais à condition que cette pitié ne produirait aucun effet; et dans la crainte que cette souveraine ne fût entraînée ou par son zèle pour la religion que défendaient les confédérés, ou par reconnaissance pour les services que la Pologne avait rendus à ses ancêtres, il avait commencé par exiger d'elle la promesse de la plus stricte neutralité dans les troubles de la république : mais cette promesse était secrète, et le secret devait surtout être impénétrable pour la France. Dans tout ce qui avait rapport aux affaires de Pologne, Kaunitz, ou ne disait que des mots vagues, ou se renfermait dans un silence absolu; on se demandoit si c'était irrésolution, faiblesse, ou si, au contraire, ce n'était pas l'indice d'un dessein médité avec prévoyance, et qui serait suivi avec fermeté. La justice de l'histoire nous oblige de faire observer ici que quelques personnes, accoutumées à scruter toutes ses actions, ont cru qu'il était contre ses principes politiques de traiter avec des républicains; qu'il lui paraissait d'un dan-

Digitized by Google

gereux exemple de défendre et de consacrer leurs maximes ; que, d'après cela, il s'était de plus en plus éloigné des confédérés, à mesure qu'ils avaient, dans leurs manifestes, attaqué l'autorité royale et la personne même du roi : ce qui avoit eu lieu surtout dans la déclaration de la vacance du trône.

La conduite de Kaunitz était surtout inexplicable pour la France ; et cependant il voulait, aux yeux de toute l'Europe, paraître agir dans un concert parfait avec cette cour : fier d'avoir établi la situation politique de l'Europe, attentif à ménager, comme il le disait, *la considération de l'alliance*, il ne voulait rien faire qui pût y porter une atteinte sensible. L'apparence d'une intimité parfaite entre les deux cours, était un des premiers ressorts de sa politique. La France, fidèle alliée, lui confiait tous ses desseins ; réduite par cette alliance même à l'impossibilité de faire des diversions pour soutenir les Polonais, forcée de conduire toutes les affaires et notamment celles de Pologne, de concert avec le cabinet de Vienne, elle attendait impatiemment, et non sans inquiétude, que Kaunitz se déterminât enfin à s'unir réellement à elle pour défendre les Polonais ou les Turks. Choiseul avait vu, dans l'agrandissement de la Russie, la nécessité où l'on serait enfin de s'y opposer ; et, ne doutant pas que la cour de Vienne ne fût un jour forcée de prendre elle-même ce parti, il se flattait qu'alors elle seconderait de toute sa puissance les mesures qu'il aurait déjà prises. D'après cela, on peut juger avec quelle complaisance Kaunitz dut recevoir la secrète proposition du roi de Prusse, de procurer la paix aux Turks, et combien elle était d'accord avec ses inclinations et sa politique.

Digitized by Google

XX. *Comment les circonstances changent la médiation.*

Mais, pour assurer cette intelligence entre les deux cours de Vienne et de Berlin, pour la faire servir à rétablir la paix entre la Porte et la Russie, il aurait fallu que Catherine restât dans une position qui lui fît désirer la fin de la guerre; il aurait fallu que les Turks ne perdissent pas le fruit de leurs premiers succès : malheureusement pour la Porte, les affaires venaient de prendre tout à coup une nouvelle face. La dispersion totale des Turks, l'abandon subit de Chocim, de la Moldavie, de la Valaquie; l'état de dénûment dans lequel se trouvèrent les confédérés, manquant d'asile et même de vivres dans leur propre pays, n'ayant plus pour eux que les ressources du désespoir, ressources que leur désunion diminuait beaucoup : tel fut le changement qui s'opéra entre les deux conférences de Neisse et de Neustadt, et même très-peu de temps après la première. Lorsque Kaunitz fut, pour la première fois, invité à se charger de la médiation, il s'agissait de tirer les Russes d'embarras, en leur procurant la paix ; deux mois après, il fallait, en s'offrant pour médiateur, les arrêter dans leurs victoires.

Les Turks vainqueurs auraient pu, sans beaucoup de difficultés, consentir à la paix, ou du moins à une longue trêve; mais ce qui rendait la paix difficile à conclure après des malheurs si désastreux et si imprévus, c'est que, dans cet empire, un traité humiliant et contraire à l'ancienne fierté ottomane, a toujours coûté la vie au négociateur qui le signait. Cette victime sait d'avance qu'elle sera dévouée à la colère du peuple; colère qui, quelquefois, ne s'apaise qu'en ensanglantant le trône musulman. Kaunitz prévoyait bien les obstacles que les nouvelles circonstances lui prépareraient

Digitized by Google

dans le divan; mais il prévoyait aussi qu'autant il aurait rendu service à la Russie, en lui procurant une paix avantageuse au milieu de ses revers, autant il contrarierait ses vues, en lui parlant de paix au milieu de ses triomphes. On voit combien, dans ces deux époques, le même rôle était différent pour lui; dans la première, ce rôle était parfaitement conforme au plan de conduite que nous venons d'indiquer; dans la seconde, il le dérangeait entièrement. Catherine fondait alors les plus grandes espérances sur l'expédition de la Grèce et sur celle des Tatars; elle jouissait de l'idée de s'établir dans l'Archipel et dans la Krimée, et n'eût cédé, qu'en frémissant, à la force supérieure qui lui auroit arraché ces deux conquêtes.

XXI. *Craintes de Frédéric sur la Russie.*

Kaunitz, pressé par le roi de Prusse, répondit donc que lorsque la cour impériale s'était chargée de déterminer les Turks à la paix, ils avaient forcé les Russes de reculer, et que toutes les mesures militaires avaient été prises en conséquence; mais que les circonstances, ayant changé, ne lui permettaient plus de suivre la même marche; que l'Autriche n'avait en ce moment aucune liaison avec la Russie, puisqu'elle n'avait pas même de ministre à Pétersbourg : et qu'ainsi il n'y avait que la Prusse qui pût déterminer son allié à la paix. Cette réponse établit entre Vienne et Berlin une négociation, dans laquelle Frédéric mit tant de franchise, que Kaunitz, étonné, prit cette franchise pour une finesse. Frédéric, fatigué quelquefois des hauteurs de Catherine, l'était à tout instant de son exigeante amitié. Il lui payait annuellement un million de roubles; il parlait souvent avec humeur de cette somme, qu'il n'acquittait ja-

Digitized by Google

mais qu'avec regret : il était d'ailleurs sérieusement inquiet de l'accroissement de la Russie. Il avait été instruit des projets de Catherine sur les Tatars ; il voyait qu'en ajoutant à ses forces celles de ces peuples nombreux, elle serait en état de faire trembler les puissances les plus formidables : parce que, disait-il, une armée de troupes réglées, entourée de son artillerie, et répandant de tous côtés cette multitude de troupes légères habituées à tout ravager et difficiles à joindre, pouvait envahir les pays les mieux défendus, sans même risquer une bataille. Il ne concevait pas que les autres puissances vissent d'un œil tranquille approcher un danger qui, de jour en jour, devenait plus imminent. En présentant ces observations, qui étaient sages, Frédéric avoua cependant que, pour lui, tout autre intérêt cédait à celui de conserver l'alliance de la Russie ; qu'il était arrêté, sur la médiation qu'on lui demandait, par la crainte d'offenser Catherine, en prenant une mesure qui détruirait toutes ses espérances. Il alla même jusqu'à dire que la cour de Vienne, après lui avoir fait faire cette démarche, pourrait en profiter pour s'allier avec les Russes, et lui enlèverait ainsi la seule alliance qu'il eût sur le continent. Kaunitz insistait toujours ; et répondant sur ce dernier article, il fit assurer le roi que l'impératrice-reine, engagée dans un autre système d'alliance, dont elle était contente, ne lui enviait point celle de Pétersbourg ; et que, si elle était recherchée par la Russie, il pouvait être certain qu'elle en éluderait les poursuites.

XXII. *Action de la Prusse et de la France sur la Porte ottomane.*

Mais Frédéric, inébranlable dans son système, qu'il regardait comme un système de nécessité, opposa à

Digitized by Google

Kaunitz les mêmes armes que Kaunitz employait contre lui; et pendant que le ministre autrichien osait concevoir le projet d'amener la Russie, par le roi de Prusse, à laisser échapper sa proie, ce prince, de son côté persuadait aux Turks de demander à la cour de Vienne sa médiation. Il nous dit, dans ses Mémoires, que la Porte commençait à désirer la fin d'une guerre, dont les événements ne répondaient plus à son attente; il avait cherché à l'en détourner; et par là, il se trouvait avoir acquis sa confiance : il l'assurait encore qu'elle ne devait point songer à détrôner Stanislas-Auguste, ni à encourager les confédérés, si elle ne voulait pas fermer l'accès à toute médiation. Les Turks, très-disposés à accepter la sienne, avaient quelque répugnance pour celle de Vienne; et Frédéric aurait eu peine à la vaincre, malgré ses instances réitérées, toujours fondées sur l'avantage d'avoir pour médiateur une grande puissance, si, pendant ce temps, la France n'eût donné à cette puissance, auprès des Turks, bien plus de crédit que Frédéric lui-même ne pouvait le croire. Choiseul, qui les avait excités à la guerre, qui craignait qu'ils ne fussent abattus par leurs revers, à qui Kaunitz cachait toujours sa véritable marche, leur présentait la maison d'Autriche comme un allié sur lequel ils pouvaient compter, et qui, tôt ou tard, viendrait certainement à leur secours. Frédéric, qui les engageait à la paix, et qui, de plus, avait intérêt à éviter de se trouver chargé de la médiation, leur présentait cette même maison d'Autriche comme un médiateur impartial, à qui ils pouvaient donner toute confiance; et les Turks, croyant voir un avis salutaire dans le double conseil qui leur venait de Versailles et de Berlin, ne pouvaient manquer de regarder l'Autriche comme la puissance à laquelle ils devaient principalement s'adresser, soit pour la paix, soit pour la guerre.

Digitized by Google

III. *Intérieur de la cour de Vienne, entre Marie-Thérèse, son fils et Kaunitz.*

Cette situation des affaires de l'Orient produisit bientôt à la cour de Vienne, agitée par la diversité des passions et des intérêts, inévitable dans une cour où il y a deux souverains, un mouvement intérieur qui ne tarda pas à être sensible pour toute l'Europe, et qui, d'événement en événement, devait enfin amener le partage de la Pologne.

Kaunitz, affranchi de toute crainte, certain que le roi de Prusse ne respirait que la paix, voyant que la maison d'Autriche était sans ennemis dans l'Europe entière, qu'elle entretenait cependant de nombreuses armées, et que les arrangements économiques qui la mettaient en état de les entretenir étaient heureusement terminés ; Kaunitz, dis-je, commença à se détourner plus ouvertement des maximes justes et modérées de Marie-Thérèse, et à conformer sa politique aux passions du jeune empereur. Dès qu'il eut fait les premiers pas sur cette ligne de déviation, la cour de Vienne présenta à l'observateur une situation très-remarquable par sa singularité. L'empereur croyait voir approcher les occasions favorables que son ambition appelait tous les jours ; il dissimulait moins la peine avec laquelle il se tenait encore dans le *cercle étroit* de la sage politique de sa mère. Il ne pouvait se flatter de parvenir à détruire, ni même à contrebalancer l'ascendant que Kaunitz avait sur elle ; il prit le parti de chercher à séduire ce vieux ministre, et de flatter son orgueil et son ambition. On vit alors autour du trône ce que l'on voit souvent dans l'intérieur d'une maison particulière ; un fils de famille, retenu encore malgré lui sous la dépendance d'une mère éclairée et pénétrée de ses devoirs ; celle-

Digitized by Google

ci gouvernée par un homme d'affaires que l'habitude d'être utile a rendu exigeant et impérieux ; enfin, cet homme voulant continuer, sous le fils, la gestion qu'il avait sous la mère, n'abandonnant pas entièrement ses vieilles maximes, mais plus indulgent pour celles du fils, qui met toute son adresse, non à le déplacer, mais à le séduire. Entre deux souverains aussi opposés de caractère que l'étaient l'impératrice-reine et son fils, il semblait impossible de se conserver la faveur de l'une, et de se concilier la faveur de l'autre ; de ne pas sacrifier le crédit présent à des espérances, ou toutes les espérances à la durée de la faveur actuelle.

Déjà, le ministre qui avait présidé à tous les arrangements militaires, Lascy, après avoir accompli ce grand ouvrage, désespérant de pouvoir rester favori du fils et ministre de la mère, commençait à prétexter des raisons de santé pour se retirer, et attendre la suprême faveur sous un autre règne. Kaunitz lui-même, quand il vit s'élever entre les deux souverains de fréquentes dissensions au sujet de l'administration intérieure, abandonna tous les soins de cette administration ; et, toujours plus adroit à conduire sa fortune, qu'on ne l'aurait cru d'un esprit si superbe, il allégua l'importance de ses autres occupations, déclara qu'il s'abstenait pour jamais de ce conseil établi par lui-même, évitant ainsi de se compromettre dans ces dangereuses querelles, et se réduisant à tenir dans ses mains la paix et la guerre. Dans la position où était la monarchie autrichienne, c'était toujours rester le maître de l'État ; et il crut ainsi avoir trouvé le moyen de se maintenir entre les deux souverains : cependant, il affectait encore de prendre souvent envers le jeune empereur la supériorité d'un homme qui se regardait comme le génie tutélaire de sa monarchie. Mais Joseph rentrait en quelque sorte dans les affaires par sa correspondance avec le roi de Prusse ; et, déterminé à

jouer un rôle, il se rapprocha de Kaunitz : il ne parut plus offensé de la hauteur et de la réserve qu'il en avait si souvent éprouvées. Il reconnut bientôt que, par un air de déférence qui flatterait son orgueil, et par une volonté ferme qui alarmerait son ambition, il parviendrait à le dominer; et dans la suite, on lui a souvent entendu dire : « *Dès que je l'eus flairé, je sentis que j'en serais le maître.* »

En effet, Kaunitz ne put s'empêcher de se livrer aux avances de l'empereur; la situation où se trouvait l'Europe, donna occasion au système nouveau qu'adopta ce ministre, de seconder également l'active ambition qui tourmentait l'empereur, et l'amour du repos auquel tenait l'impératrice. Il créa donc un système d'envahissements pacifiques, qui servait également et les volontés de la mère et les inclinations du fils; ministre ou plutôt courtisan d'autant plus habile dans cette politique, que Joseph aimait peut-être plus à faire montre de ses forces qu'à en user, et que, sous une grande ostentation de l'amour de la guerre, il était au fond plus avide que belliqueux.

XXIV. *Système d'envahissements pacifiques.*

Ce système fut un plan général d'agrandissement et d'invasion sur toutes les frontières. On renouvela sur quelques fiefs de l'empire d'anciens droits de souveraineté de la couronne de Bohême; et l'on ne chercha plus à dissimuler un projet de réunion qui devait alarmer l'Allemagne. C'est ainsi qu'en 1770 furent réclamés des droits qu'on prétendit avoir été précédemment acquis ou possédés par Charles IV. Il y eut maintes entreprises sur la Valteline, sur le Rhin, sur les confins du Frioul et de l'Istrie, sur ceux de la Valaquie, dont on envahit les territoires abandonnés par les Turks

Digitized by Google

après leur défaite, et que les Russes n'avaient pas occupés. Le roi de Prusse, que nous avons vu, peu d'années après, former la ligue germanique pour arrêter l'invasion de Joseph dans la Bavière, refuser toute proposition d'agrandissement, et honorer sa vieillesse en défendant les droits de ses co-États, vit, en 1770 et 1771, ces essais d'envahissements sans inquiétude, au moins apparente. La France fut étonnée d'abord, et conçut bientôt de justes alarmes. Elle ne voulut donner aucune approbation, même tacite, à des mesures qui jetaient l'effroi partout, notamment en Italie; elle annonça une forte opposition, dont elle eut soin de donner connaissance aux parties intéressées. Kaunitz tenait à ce que l'on crût toutes ses démarches concertées avec la France; il ne voulut pas affaiblir une opinion qui lui était utile ou même nécessaire pour ses autres desseins, et il suspendit l'exécution de son plan sur les plus faibles États de l'Italie.

XXV. *Première tentative sur la starostie de Spiz.*

Malheureusement, les limites de la Pologne, du côté de la Hongrie, se trouvèrent exposées à d'anciennes prétentions. Sur cette frontière, la cour de Vienne avait marqué ses limites par des poteaux décorés d'aigles impériales; la starostie de Spiz (Zips), et treize villes ou villages qui en faisaient partie, furent enclavés dans la démarcation. Il y avait un prétexte plausible à garantir ce pays des calamités de la guerre; puisque la Pologne n'en avait, d'après le cabinet de Vienne, que le simple usufruit, et que la souveraineté en avait été conservée à la couronne de Hongrie, par un droit de retrait. A la vérité, les conditions du retrait étaient si onéreuses, la somme à payer si considérable,

Digitized by Google

qu'on pouvait regarder la cession comme définitive; et depuis plus de trois siècles, la Pologne jouissait paisiblement de ce domaine engagé. Mais Vienne étendit bientôt ses prétentions plus loin; elle enferma dans sa ligne de démarcation une petite province voisine, fort peuplée, contenant cinq villes et plus de soixante villages, qui, de temps immémorial, avait appartenu à la république. Dans une frontière bordée de montagnes escarpées, couvertes de forêts, et dont les gorges sont impraticables, cette contrée renfermait le seul défilé qui donnât une communication facile entre la Pologne et la Hongrie.

La cour de Vienne affecta de faire répandre que ses ingénieurs s'étant avancés dans les trois starosties qui composaient cette province, quelques prêtres du pays leur avaient dit qu'ils étaient originairement compatriotes, ce territoire ayant autrefois appartenu à la Hongrie. Ce fut sous ce motif absurde que l'Autriche, gouvernée par une souveraine dévote et un ministre extravagant, porta le premier coup à l'intégrité de la Pologne.

Quel que fût le motif de ces propos mensongers qu'on eut soin de répandre, on ajouta que ces ingénieurs en avaient conféré avec quelques personnes célèbres par leur érudition; qu'on allait faire des recherches dans les archives, et qu'à tout événement on croyait devoir préserver ce pays des horreurs de la guerre civile. Peu après, on prétendit que les achivistes avaient découvert un acte oublié depuis quatre cents ans, un diplôme contenant donation faite par Boleslaw-le-Chaste, roi de Pologne, à son épouse Kunégonde, fille de Béla, roi de Hongrie, pour la dédommager de l'emploi de sa dot, sacrifiée aux besoins de l'État après les ravages des Tatars. Cet acte ne parlait pas même d'une cession de souveraineté; et cependant, sous ce prétexte, les aigles autrichiennes entourèrent cette province.

Digitized by Google

En même temps, les ingénieurs envoyés par Marie-Thérèse arpentaient le terrain autour de Nowytarg et de Czorsztyn, tiraient des lignes et plantaient des poteaux aux armes impériales. Le commandant du cordon prit le titre de *commandant des provinces réincorporées;* un nouvel administrateur enjoignit à la noblesse de reconnaître l'impératice-reine pour souveraine héréditaire, et de se défaire de la monnaie polonaise, pour ne se servir désormais que de celle qui avait cours dans les États autrichiens.

XXVI. *Réclamations de la Pologne, et réponse de l'Autriche.*

Des pièces émanées de Vienne et de Varsovie pourront jeter quelque jour sur cette première occupation de territoire, faite avec l'intention manifeste de reprendre et de garder une ancienne souveraineté; faite dans un temps où les trois cours n'avaient point encore parlé de partage; faite enfin par la puissance qui avait le plus d'intérêt à ce qu'il n'y en eût pas. Alarmé de ces travaux de délimitation, le roi de Pologne fit écrire au prince Kaunitz, dès le 28 juillet 1770, par son chancelier, qui représenta ces opérations comme *contraires au droit des gens, à la justice, à l'amitié subsistant entre les deux États*, et qui ne dissimula pas la vive inquiétude du roi relativement à cette frontière. Cette plainte étant restée sans réponse, le 20 octobre suivant, le roi écrivit lui-même à l'impératrice-reine en ces termes :

« Madame ma sœur, les sentiments que j'ai professés de tout temps pour la maison de votre majesté impériale et royale, et (ce que j'ajoute bien sincèrement) le respect personnel que ses vertus m'ont inspiré, sont trop connus pour être ignorés d'elle. Et comme j'ai toujours espéré de trouver

une des meilleures amies de la Pologne dans celle dont le gouvernement si équitable, si ferme et pourtant si doux a fait constamment l'objet de mon admiration, c'est dans cette confiance que je m'adresse directement à votre majesté impériale et royale, lorsque les droits de la couronne que je porte m'obligent à demander pourquoi des généraux et des ingénieurs ont fait tirer des lignes dans les environs de Nowytarg, et planter des poteaux aux armes de votre majesté, dans un terrain qui de temps immémorial appartient à la Pologne, et ne lui a jamais été disputé. »

Marie-Thérèse répondit le 26 janvier 1771 : « Qu'aussitôt après le rétablissement de la paix entre les Turks et les Russes, et l'extinction totale des troubles intérieurs de la Pologne, elle se prêterait bien volontiers à traiter à l'amiable des limites de cette république et de son royaume de Hongrie; qu'on déterminerait alors ces limites *trop longtemps incertaines, et notoirement contestées;* que néanmoins, elle voulait bien déclarer dès ce moment sa résolution de revendiquer, en conséquence de son bon droit, et aux conditions stipulées dans le temps, la starostie de Spiz avec toutes ses dépendances; et qu'au surplus, pour le maintien et la garantie de ses droits passés, présents ou futurs, on avait dû commencer, et l'on ne pouvait se dispenser de poursuivre les opérations mentionnées dans la lettre de sa majesté polonaise. »

Kaunitz répondit de même au chancelier, que l'impératrice reine avait dû faire procéder à cette démarcation d'après ses droits réels, et non d'après un état de possession usurpée sur la Hongrie dans les temps passés; que par là elle avait mis ses droits en sûreté, et qu'elle était résolue à les maintenir. Cette lettre finissait par des assurances vagues d'accorder aux titres contraires, qui pourraient être produits, toute la valeur qu'ils pourraient avoir.

Par les démarches que le roi de Pologne fit a ce sujet, on voit combien il était effrayé de cet envahissement. Il n'est pas à présumer qu'il pût être rassuré par les réponses qu'on lui fit; celle même de l'impératrice contenait quelques expressions alarmantes, notamment lorsqu'en parlant des troubles de la république, elle dit : « *Dans l'incertitude où l'on est sur la façon dont ils peuvent finir.* » Il se peut qu'en écrivant ces mots, Marie-Thérèse n'eût pas fait attention à tout ce qu'ils pouvaient indiquer ; mais Kaunitz, en les lui dictant, savait certainement le véritable sens qu'il pourrait leur donner un jour.

XXVII. *Mesures contre la peste.*

Il fut, bientôt après, secondé dans ses projets d'invasion par les craintes qui se répandirent dans plusieurs provinces polonaises. La peste y avait pénétré ; et il ne pouvait y avoir un meilleur prétexte, que de se mettre en garde contre ce fléau. Trois mille Autrichiens s'avancèrent encore pour former un cordon qui, de ce côté, pût garantir l'Europe contre les progrès de la contagion. Le roi de Prusse s'empressa de suivre cet exemple. Les deux puissances affectèrent de publier à l'envi ce qu'elles appelaient des précautions nécessaires; elles paraissaient forcées par les circonstances de faire ostensiblement ce que, dans d'autres temps, elles se seraient caché l'une à l'autre, et pouvaient dire hardiment qu'elle servaient l'humanité, en donnant les formes d'un bienfait à des mesures de guerre ou d'envahissement.

Ainsi se trouvèrent naturellement établis les préliminaires du partage ; mais avec cette différence que, de la part de la Prusse, ce ne paraissait être que des précautions usitées en pareilles circonstances, tandis que, de la part de l'Autriche,

Digitized by Google

c'était une revendication formelle, exécutée avant même d'avoir été signifiée. Ce mot de *réincorporation*, renouvelé sans aucun préambule, au bout de plusieurs siècles, était fait pour inspirer les plus justes alarmes. Il est incontestable que ce mot a suffi pour donner la première idée des propositions que le prince Henri jeta au hasard dans une conversation familière, ainsi que nous le verrons; et ce n'est pas une des moindres singularités de ce démembrement aussi injuste qu'extraordinaire, que la puissance, qui fut admise la dernière dans ce projet, ait été la première à en donner l'exemple, par une occupation faite à titre d'ancienne souveraineté.

XXVIII. *Une secrète intelligence s'établit entre les cours de Vienne et de Berlin.*

Depuis l'entrevue de Neisse, une secrète intelligence s'était établie entre les cours de Vienne et de Berlin; cours rivales, mais qui craignaient de se voir engagées trop tôt dans une nouvelle guerre l'une contre l'autre, et qui, pour être sûres de rester en paix, avaient besoin de réconcilier les Turks avec la tzarine, alliée du roi de Prusse et haïe de Marie-Thérèse. « Je prévois, disait alors Frédéric à l'électrice de Saxe, que la guerre finira par la médiation de la Prusse et de l'Autriche; je proposerai la mienne à la Russie et à la Pologne, et j'engagerai l'empereur et sa mère à offrir la leur aux Turks et aux Russes. J'ai déjà fait parvenir ce projet au prince de Kaunitz par le ministre que j'ai à Vienne. »

Digitized by Google

XXIX. *Entrevue de Frédéric, Joseph et Kaunitz à Neustadt en Moravie.*

Kaunitz fut présent à une seconde entrevue de Joseph et de Frédéric ; ou plutôt ce fut Kaunitz qui eut cette entrevue avec le roi de Prusse : le jeune empereur prit fort peu de part aux conférences.

On avait préparé avec une extrême magnificence le camp de Neustadt, où les deux princes se rencontrèrent le 3 septembre 1770. Frédéric, plus simple que jamais, prit un costume autrichien ; il ne mit presque aucune borne à ses respects pour le chef de l'empire : « Je ne ferai jamais, dit-il à Joseph, que la volonté de votre majesté. » Il flatta même la vanité de Kaunitz par beaucoup de compliments et de prévenances ; il semblait vouloir se réconcilier ce ministre qui avait dit fort souvent : « Le roi de Prusse est le seul homme qui me refuse l'estime qui m'est due. » Kaunitz étala fort à son aise son système politique, ce chef-d'œuvre auquel la cour de Vienne était redevable de tant de puissance. « Otez-vous de la tête, dit-il à Frédéric, que nous songions à reprendre la Silésie ; mais au premier mécontentement que vous nous donnerez, attendez-vous à une guerre terrible. » Il insista sur la nécessité de s'opposer aux vues ambitieuses de la Russie, et déclara que jamais l'impératrice-reine ne souffrirait que les armées russes passassent le Danube, ni que la cour de Pétersbourg fît des acquisitions qui la rendissent voisine de la Hongrie ; il ajouta que l'union de la Prusse et de l'Autriche était l'unique barrière que l'on pût opposer à ce torrent débordé qui menaçait d'inonder toute l'Europe. Quand il eut achevé de parler, le roi répondit qu'il tâcherait toujours de cultiver l'amitié de leurs majestés impériales, dont il faisait un cas infini ; mais

Digitized by Google

que, d'autre part, il priait le prince Kaunitz de considérer les devoirs qu'imposait à la Prusse l'alliance qu'elle avait contractée avec la Russie, alliance à laquelle il ne pouvait en aucune façon déroger : devoirs qui étaient comme autant d'entraves qui ne lui permettaient pas d'entrer dans les mesures que le prince Kaunitz venait de lui proposer. Le roi ajouta : « Que son unique désir était d'empêcher que la guerre entre les Russes et les Turks ne devînt générale ; que pour cet effet il s'offrait de bon cœur à réconcilier les deux cours impériales ; qu'il était même temps d'y penser, de peur que des mécontentements réciproques ne dégénérassent enfin en hostilités ouvertes. »

Kaunitz, qui cherchait à détacher Frédéric de la Russie, exagérait l'épuisement et la faiblesse de cet empire, lorsqu'on apprit à Neustadt que la flotte turque venait d'être détruite dans la Méditerranée ; que quatre-vingt mille Turks avaient fui sur les rives du Danube, et que le divan implorait la médiation de Vienne et de Berlin. Cette nouvelle renoua l'entretien et rendit la discussion plus précise. Le roi de Prusse consentait à la médiation, mais à condition que les Russes, conservant Azof et la Krimée, établiraient des princes indépendants en Moldavie et en Valaquie. Il se restreignait même, d'après les refus de Kaunitz, à demander Azof pour les Russes, et l'affranchissement absolu des Tatars. Le ministre autrichien, sans s'expliquer sur ces articles, pressait la médiation et en démontrait la nécessité. Cette entrevue n'eut aucun résultat bien positif ; on a lieu de croire que l'idée du démembrement de la Pologne n'y fut ni exprimée ni peut-être conçue : mais Kaunitz parla plusieurs fois avec intérêt des malheurs de ce royaume.

Frédéric jugea convenable de ne point se séparer de l'empereur, sans lui rendre compte des conférences qu'il avait eues avec Kaunitz ; et le jeune prince parut fort sensible à cette

Digitized by Google

déférence, à laquelle sa mère et son ministre ne l'avaient point accoutumé. De retour à Berlin, le roi de Prusse affecta d'imiter quelques manières et quelques usages de l'Autriche; il fit de pompeux éloges de l'esprit et des talents de Joseph II, qui lui avait récité des vers du Tasse, et un acte presque entier du *Pastor fido*.

Instruite par le roi de Prusse du projet de médiation, la tzarine lui répondit qu'elle n'en voulait point, et le pria d'engager la cour de Vienne à s'en désister ; elle envoya même un mémoire qui fut lu par le ministre prussien au prince Kaunitz, et qui détermina celui-ci à faire auprès de Frédéric de nouvelles tentatives. Kaunitz envoya près du roi de Prusse, Van-Swieten, jeune homme instruit et sage, qui semblait digne de soutenir dans la carrière politique l'honneur attaché à son nom par les travaux de son père, médecin célèbre. Frédéric conçut en effet de l'estime pour le jeune Van-Swieten, et n'en demeura pas moins l'allié de la tzarine et le rival de l'Autriche.

Marie-Thérèse hésitait toujours entre les Turks et les Russes; s'allierait-elle à des infidèles ou à la coupable épouse de Pierre III ? Joseph avait moins d'éloignement pour cette dernière alliance; il voulait à tout prix détruire l'empire ottoman, soit qu'en effet il se crût destiné à une entreprise si éclatante, soit qu'il sentît qu'un nouveau système dans la politique de sa cour était pour lui le seul moyen d'y acquérir aussitôt une grande influence. On mit tout en œuvre pour lui inspirer d'autres idées, et l'on forma dans ce dessein une espèce de triumvirat composé de Kaunitz, Bender et Staremberg. Ce dernier était apparemment celui que le jeune empereur redoutait le plus, car il s'empressa de l'éloigner, en le faisant nommer gouverneur des Pays-Bas. Pour Bender, on ne lui connaissait d'autre mérite que celui de plaire à Kaunitz. Une maladie de ce Bender

Digitized by Google

étant devenue fort sérieuse, Kaunitz voulut savoir des médecins ce qu'ils pensaient de l'état de son cher ami. Ils répondirent qu'il n'y avait plus d'espérance. « Eh bien, répliqua-t-il, qu'on ne m'en parle plus jamais! » Telles étaient les amitiés du prince Kaunitz.

XXX. *Conseil à Vienne sur la conduite à tenir à l'égard des Turks et des Russes.*

Ce triumvirat n'ayant point produit sur l'esprit de Joseph l'effet qu'on s'en était promis, on tint à la cour de Vienne un grand conseil où l'on discuta méthodiquement des questions fort graves; si les Turks abandonnés à leurs propres moyens seraient en état de se défendre contre la Russie; si la défaite de leurs armées n'entraînerait pas le démembrement de leur empire et l'accroissement presque indéfini de la puissance moskovite; si, au contraire, en les sauvant de ces grands périls on ne les rendrait pas plus sages; si l'Autriche ne compromettait point sa haute dignité en se désistant de la médiation qu'elle avait promise à la cour de Constantinople; si ce n'était pas bouleverser tout le système des alliances européennes, que de s'unir à la tzarine contre la Porte; si les Turks venant à succomber sous les forces réunies de la Russie et de l'Autriche, la meilleure part de l'empire ottoman ne serait pas réclamée par les Moskovites, qui en étaient déjà maîtres; si du moins le partage n'allumerait pas la guerre entre les conquérants; et si enfin l'on ne devait pas redouter le voisinage de la Russie.

Marie-Thérèse, alliée de la France, et qui l'était presque seule dans son conseil, désirait qu'on s'entendît avec la cour de Versailles, et proposait une double médiation, d'une part avec la France, et de l'autre avec la Prusse. Joseph II

opinait à la plus prompte destruction de l'empire turk ; et Kaunitz soutint que l'intérêt le plus pressant de l'Autriche était de réprimer l'ambition de la tzarine, sans accroître l'influence politique ni de la Prusse ni de la France. Qu'il fallût tendre à l'anéantissement de la puissance ottomane, Kaunitz ne le nia point ; mais il démontra que la chute de cet empire, si elle était accélérée, ne tournerait qu'au profit des Russes ; qu'il importait la à cour de Vienne de la retarder, et d'aider même les Turks à se soutenir jusqu'au moment où leur destruction serait pour l'empereur un véritable succès. En conséquence, il proposa de ne point se départir de la médiation avec la Prusse entre la Russie et la Porte ; mais de négocier en même temps avec les Turks un traité dont aucune cour européenne, sans en excepter la France, ne pourrait être avertie qu'après qu'il aurait commencé d'être exécuté. Tous les vieux ministres appuyèrent si fortement ce projet qu'il eût fallu, pour l'écarter, un ascendant que Marie-Thérèse ne prenait plus, et que Joseph n'avait point encore.

Le roi de Prusse, sachant bien que la cour de Vienne ne l'instruisait pas de ses desseins, veillait à n'être point trompé par elle. On disait que l'empereur était revenu de Neustadt, fort dégoûté de Frédéric ; et s'il était douteux que le jeune prince eût exprimé ce sentiment, Kaunitz du moins le lui attribuait quelquefois. Tout conseillait à Frédéric d'entretenir l'amitié de la tzarine ; personne n'avait étudié mieux que lui le caractère de cette princesse ; nul ne savait mieux l'enivrer d'encens, la flatter, pour la conduire ou pour l'égarer, lui céder tous les avantages d'ostentation et de vaine gloire, pour en retenir de plus réels. Ce n'est pas qu'il ne fût fatigué de ses hauteurs, inquiet et même jaloux des progrès de sa puissance. Il la voyait résolue à se faire céder la Krimée et à soumettre les Tatars, avec lesquels elle de-

Digitized by Google

viendrait formidable aux plus puissants empires. Aidée de tant de troupes légères, l'armée russe, déjà forte et disciplinée, pourrait dévaster les pays le mieux défendus. Frédéric ne comprenait pas comment les autres puissances contemplaient si tranquillement de tels progrès, ne sentaient pas de tels périls, ne s'irritaient point de cet orgueil entreprenant, autorisé par un rare bonheur. Mais Frédéric ne se trouvait point chargé de donner l'exemple de l'impatience; il avait besoin de l'alliance de Catherine, et il subissait habilement, avec grâce et non sans dignité, le joug de son amitié exigeante. Il ordonna au prince Henri, son frère, de se présenter à la cour de la tzarine.

XXXI. *Conférences de Catherine et du prince Henri à Pétersbourg; premières propositions du partage de la Pologne.*

Henri, qui était alors à Stockholm auprès de la reine de Suède, sa sœur, se rendit à Pétersbourg, au mois de décembre 1770, comme pour assister aux fêtes qu'on y célébrait en réjouissance des victoires obtenues sur les Turks. Il admira les feux colorés, les palais de glace, et les autres merveilles septentrionales qui décoraient ces solennités. Elles duraient encore, lorsqu'on reçut de Berlin un autel d'ambre, tribut que le roi de Prusse offrait à l'impératrice de toutes les Russies. La peste cependant régnait à Moskou; Henri voulut visiter cette ville, et revint entretenir la tzarine et sa cour de tout ce qu'il avait observé dans ce voyage, n'oubliant que le fléau qu'il avait bravé. Enfin, l'orgueil de la princesse fut flatté avec tant d'art, que le prince Henri la trouva disposée à consentir aux propositions qu'il était chargé de lui faire. Il convint avec elle des bases d'un nouveau système d'alliance entre la Russie et la Prusse, et obtint de

Digitized by Google

Catherine la promesse de communiquer à Frédéric les conditions de la paix qu'elle négocierait avec la Turquie.

C'est à ces conférences du prince Henri et de la tzarine qu'on a coutume de rapporter l'origine du projet de démembrer la Pologne. Que cette idée soit née dans ces entretiens, plusieurs hommes d'État l'ont affirmé à l'auteur de cette histoire, et particulièrement le baron de Kniphausen, M. Sandoz et M. César, secrétaires du prince Henri. Mais les relations diffèrent sur certaines circonstances.

Les uns racontent. « Qu'un bruit s'étant répandu, que les Autrichiens s'étaient jetés dans la forteresse de Czenstochowa, la tzarine dit au prince Henri : « *Il semble que « dans cette Pologne, il n'y ait qu'à se baisser pour en « prendre;* » que le prince ayant relevé ce mot, la tzarine détourna l'entretien vers d'autres objets ; mais qu'on revint à celui-là dans les conversations suivantes, et que Henri, partant de Pétersbourg le 30 janvier 1771, laissa Catherine assez disposée à prendre et à partager; que Panin se montra pourtant fort opposé à ce projet, et que le prince Henri, voulant entretenir Saldern des moyens de détacher l'Autriche de la Turquie, Saldern commença par écarter tout ce qu'on imaginerait aux dépens de la Pologne; que la tzarine tint un conseil sur cette affaire, et le sépara sans manifester son opinion, se contentant d'écrire au roi de Prusse qu'elle était prête à faire ce qui avait été dit entre elle et le prince; que celui-ci, de retour à Berlin, s'empressa de rapporter à son frère les entretiens de Pétersbourg; que d'abord Frédéric accueillit fort mal ces projets d'envahissements, mais que le lendemain, ayant réfléchi sur les malheurs des Polonais, et sur l'impossibilité de rétablir leur liberté, il se montra plus traitable, et chargea même le prince Henri de sonder les dispositions de l'Autriche; que le prince eut en conséquence une conversation avec Van-

Swieten, qui, n'abordant une question si nouvelle qu'avec beaucoup de prudence et de dextérité, se restreignit à dire qu'il en écrirait à sa cour. »

Un autre récit commence par les observations que la tzarine fait au prince Henri sur le subside d'un million de roubles payé à la Russie par le roi de Prusse, et sur les mesures pénibles où ce monarque se voit engagé durant cette guerre en Turquie et ces troubles en Pologne. « Je crains, ajoute-t-elle, qu'il ne se lasse; et je voudrais, pour me l'assurer mieux, avoir à lui offrir quelque indemnité. — Henri répond que rien n'est plus facile; qu'il ne tient qu'à la tzarine d'obtenir pour son allié quelque territoire sur lequel il a d'ailleurs des prétentions, et qui le rendrait plus voisin d'elle. — Catherine s'empresse d'y consentir, pourvu que l'équilibre de l'Europe n'en soit point dérangé; du reste, elle ne prétend rien pour elle-même. » Henri expédie un courrier à Frédéric, que cette proposition étonne, et qui craint que l'Autriche ne s'y oppose, si on ne lui fait une part du côté de la Hongrie. Catherine consent encore, répète qu'elle ne veut rien pour elle, et désire que Frédéric ne tarde point à faire cette ouverture à la cour de Vienne. Le baron de Kniphausen, de qui l'on tient cette relation, ajoutait que Van-Swieten n'avait reçu pourtant cette communication qu'au mois de mai 1771.

Quelques-uns ont dit que les Tchernicheff avaient été à Pétersbourg les auteurs du projet de démembrement, dans l'espoir d'obtenir pour eux-mêmes une part considérable des terres que la tzarine aurait à distribuer. On croit bien que les Tchernicheff ont proposé les premiers l'entrée des troupes russes sur le territoire polonais, et l'on sait qu'ils ont combattu vivement la résolution qu'affectait Catherine de ne rien réclamer pour elle. Mais il est peu vraisemblable que la première idée du partage leur appartienne; et si l'on

ne peut la faire remonter ni à l'entrevue de Neisse, ni même à celle de Neustadt, on ne saurait du moins la retarder au delà du voyage du prince Henri à Pétersbourg, à la fin de 1770.

Six mois avant ce voyage, l'Autriche s'étudiait à rajeunir de vieilles prétentions sur les starosties polonaises, voisines de la frontière de Hongrie. Nous avons vu que l'envahissement du comté de Spiz en fut la conséquence. Cet exemple donné par une souveraine si pieuse, si rigide, parut très-hardi à la tzarine, qui ne se piquait ni d'une grande dévotion ni d'un parfait désintéressement ; et s'il faut en croire Frédéric, ce fut l'émulation de ces deux femmes couronnées qui achemina le plus tous les projets de partage.

On parlait aussi, vers la fin de 1770, des droits de Frédéric sur Marienwerder et sur d'autres districts polonais ; et l'on remarquait davantage les vexations qu'y exerçaient à l'envi ses soldats et ses commissaires, mais principalement les généraux Thaden et Belling. Les Prussiens achetaient en Pologne des chevaux et des denrées, et forçaient de prendre en payement de mauvaises espèces qui n'avaient pas cours dans la république, et qu'ils refusaient eux-mêmes, quand elles leur étaient rapportées en acquit des énormes contributions qu'ils exigeaient. De jeunes Polonais étaient enrôlés de force dans les armées prussiennes. On assure aussi que dans la Poznanie, chaque ville, chaque village était taxé à un certain nombre de filles nubiles et dotées, qui allaient peupler les domaines de la maison de Brandebourg. L'on rapporte même que la moindre dot à fournir à l'une de ces filles par ses parents, consistait en un lit, deux cochons, une vache et trois ducats d'or. Il faut dire que le roi de Prusse désapprouva quelques-unes de ces violences ; mais il faut ajouter que, lorsqu'il enjoignit de s'en abstenir, les ordres de ce prince absolu manquèrent d'efficacité.

Digitized by Google

Les Prussiens, depuis quelques mois, menaçaient particulièrement la ville de Dantzick, où l'on empêchait, disaient-ils, les recrutements que le traité de Wélawa leur donnait le droit d'y faire. Un de leurs détachements se jeta sur le territoire de cette ville, surprit des postes avancés, enleva des canons, fit des prisonniers, et ne se retira qu'après avoir obtenu fort au delà de la liberté des enrôlements. Cette irruption eut lieu à la fin de septembre; et vers le milieu de décembre, quand Drewitz allait assiéger Czenstochowa, on vit un train d'artillerie prussienne, fortement escorté, se diriger vers cette place. Ce mouvement ayant alarmé plusieurs puissances, les Prussiens dirent qu'il n'avait d'autre but que de repousser les Polonais, qui avaient franchi le cordon formé autour d'eux.

La peste qui, des frontières de la Turquie, s'était répandue dans la Pologne orientale, servait de prétexte à ce cordon, et aux incursions de la Prusse et de l'Autriche. Tandis que la confédération, malgré ses discordes, obtenait d'éclatants succès, des fléaux de tout genre concouraient à les rendre inutiles à la république. La famine désolait plusieurs provinces, le commerce expirait dans toutes, de faux confédérés exerçaient çà et là d'horribles brigandages; et quand l'hiver commença d'éteindre ou de comprimer les germes de la peste, le nombre de ses victimes s'était élevé à deux cent cinquante mille. L'époque de tant de malheurs fut celle des entreprises de la cour de Berlin et de la cour de Vienne, contre un peuple accablé déjà du joug de la protection et de la tyrannie des Russes. Aussi, quelque opiniâtre qu'ait été le courage des confédérés, ce n'est ni à leurs efforts ni à leurs victoires qu'il faut attribuer les retards qu'éprouva le projet de démembrer leur république; et s'il ne s'est point accompli dès le commencement de 1771, on doit penser qu'il n'était suspendu que par les irrésolutions,

Digitized by Google

les défiances, les rivalités de ceux qui venaient de le concevoir. La tzarine, depuis longtemps l'arbitre des destinées de la Pologne, devait désirer moins que les autres un partage où elle semblait n'avoir en effet que des cessions à faire; Frédéric espérait peu d'obtenir Dantzick et Thorn, principaux objets de sa convoitise; Marie-Thérèse, prête à tout réclamer en vertu de ses vieux diplômes, s'affligeait de se voir réduite à cette complicité avec Catherine; le jeune empereur aspirait à des conquêtes plus brillantes; et les tâtonnements mystérieux de Kaunitz ne déguisaient que ses incertitudes. Il n'aimait pas le roi de Prusse; il traitait avec la Porte contre la Russie; et peut-être qu'à ses yeux l'un des plus doux avantages de ce démembrement de la Pologne, était le déplaisir qu'en ressentirait la France. Mais d'ailleurs, cette guerre entre les Turks et la tzarine, pouvait offrir des vicissitudes qui dérangeraient un accord trop tôt concerté; et ces autres cours européennes, à qui l'on voulait bien déplaire, on craignait pourtant de les trop irriter, et il fallait s'assurer au moins de leur résignation et de leur silence. Ainsi, après avoir aperçu l'origine du complot des trois puissances, il nous reste la tâche difficile d'en observer les préparatifs honteux et timides, d'en démêler toutes les trames, et de suivre, à travers tant d'intrigues, des personnages occupés eux-mêmes du soin d'en retrouver et d'en cacher les fils aux yeux des nations.

Digitized by Google

LIVRE QUATORZIÈME [1].

I. *Mouvements militaires du confédéré Sawa.*

MM. d'Aiguillon et Maupeou ayant obtenu, par l'entremise de la dame Dubarry, la destitution du duc de Choiseul, et ce ministre ayant été disgracié le 24 décembre 1770, Dumouriez, abandonné en Pologne à ses propres mouvements et ne recevant plus d'instructions, étendit lui-même ses pouvoirs, et se mit à donner des ordres aux confédérés, au lieu de conseils et de subsides. On a vu, à la fin du douzième livre, à quel degré de force parvenaient ces confédérés, au commencement de 1771; et l'audace même qu'ils avaient eue de publier la vacance du trône les faisait supposer plus puissants, et surtout plus protégés qu'ils ne l'étaient. L'incursion de Sawa en Lithuanie, à la tête de deux mille hommes, n'avait pas eu un plein succès. Entré cependant dans le palatinat de Brzesç, il avait levé des contributions, enlevé cinquante mille ducats destinés pour Varsovie, et soutenu deux combats avant d'être arrêté dans sa marche

(1) C'est à partir de ce XIV[e] livre que commence, dans cette édition, le travail d'abréviation, entrepris par M. Daunou, premier éditeur de Rulhière, les XII[e] et XIII[e] livres étant ici rétablis dans leur intégrité. Ces deux derniers livres ne peuvent donc plus être considérés que comme des précis de l'ouvrage de Rulhière. C. O.

Digitized by Google

teméraire. Ce fut Braneçki qui le repoussa ; et c'était la première bataille que, durant ces troubles, on eût encore vue entre Polonais. Braneçki, pour l'avoir engagée, fut destitué par Oginski, grand-général de Lithuanie. Sawa put assurer sa retraite.

II. *Voyage de Dumouriez à Vienne.*

La discipline introduite dans les troupes de la confédération, et qu'elles devaient surtout à Pulaski, attirait la confiance et encourageait plusieurs nobles jusqu'alors irrésolus. Cinquante sénateurs envoyèrent leur adhésion, en priant néanmoins de la tenir quelque temps secrète. Une lettre du général Weymarn, adressée à la cour de Russie pour demander des renforts, ayant été interceptée, Dumouriez pensa que le moment était venu de faire rentrer le conseil-géneral en Pologne. Il prétendait le placer à Varsovie, et confédérer la république entière. Plein de ces espérances, il se rendit à Vienne pour les inspirer à Durand et à Kaunitz. Ce voyage n'eut pas de grands résultats. Kaunitz parut étonné ou même effrayé des projets de Dumouriez ; soit qu'il fût réellement alarmé de leur témérité, soit qu'il en craignît le succès.

III. *Défaite et mort de Sawa.*

Le 26 avril, Sawa est atteint et attaqué par Suwaroff près de Szrensk. Sawa, grièvement blessé, ordonne la retraite, ne garde auprès de lui que six hommes, envoie chercher à Mlawa un chirurgien juif, avec lequel il ne veut pas qu'on revienne, de peur d'inspirer des soupçons. Cependant, les

Digitized by Google

fréquents voyages du juif sont remarqués par les Russes qui découvrent et saisissent Sawa. Ils le transportent à Prasznysz, où Weymarn lui envoie son chirurgien. Mais, peu de jours après, Sawa, moribond, est tué par des soldats moskovites, à qui Suwaroff est soupçonné d'avoir donné cet ordre barbare. La troupe de Sawa fut poursuivie et taillée en pièces.

IV. *Retraite de Pulaski. — Sa mésintelligence avec Dumouriez.*

Pulaski se porte à Kazanow. Suwaroff marche vers lui avec trois mille hommes, qui enlèvent l'artillerie polonaise. Pulaski la reprend, s'avance jusqu'à la rivière de San, la traverse à la nage, culbute cent quarante Russes. Mais de faux avis l'engagent dans de périlleuses manœuvres, et il est forcé de se retirer. Ce revers est l'époque d'une fatale mésintelligence entre Pulaski et Dumouriez, qui ose menacer ce confédéré intrépide de le faire juger comme coupable de lâcheté. Dumouriez se met lui-même à la tête de huit cents hommes ; il est attaqué, coupé par les détachements russes, et perd le 22 juin la bataille de Lançkorona, dont il a fait lui-même le récit dans ses *Mémoires* (livre I, chap. 8) ; récit mensonger, et suggéré évidemment par son violent dépit contre les autres chefs de la confédération de Bar.

V. *Bataille de Lançkorona. — Défaite de Dumouriez.*

Voici comment des témoins oculaires racontent ce combat, qui décida du sort de la confédération :

« Ses compatriotes eux-mêmes attribuent à Dumouriez seul tout le désastre de Lançkorona, et l'accusent d'avoir

Digitized by Google

accepté, ou plutôt offert le combat, dans les conditions les plus défavorables. Au lieu d'attendre l'ennemi à l'abri des défenses du château, fortifié par les soins des confédérés et muni d'un bonne artillerie, il marche inconsidérément avec douze cents hommes contre la troupe de Suwaroff cinq fois plus nombreuse, déjà enhardie par la dispersion du corps de Sawa et par la retraite de Pulaski. Cette lutte inégale, engagée sans aucune précaution, sans les dispositions les plus vulgaires, ne dura qu'une demi-heure, et coûta trois cents hommes aux confédérés. Le prince Sapiéha et le maréchal Orzeszko furent tués; Lasocki et Mionczynski tombèrent au pouvoir des Russes. Ce dernier sauva la vie à Dumouriez, en lui donnant son cheval au moment de la retraite; ce qui n'empêcha pas le vindicatif général de rejeter plus tard sur les Polonais tout le blâme de sa défaite. Il fit plus encore; avec cette exagération haineuse dont il a fait preuve dans toutes les relations de sa vie, envers et contre tous, et qui devait nécessairement ôter tout crédit et toute autorité à ses témoignages, il chercha à faire passer pour lâches et pour déserteurs ces confédérés, dont le courage, avant son arrivée ou après sont départ, a mérité l'admiration même de leurs ennemis. Revenu en France, il n'a pas cessé de répandre les rapports les plus faux et les plus nuisibles à la confédération; mais peut-on s'étonner qu'il ait voulu couvrir par la calomnie et l'outrage les fautes qu'il avait commises lui-même, si plus tard, il n'a pas hésité à sacrifier à son orgueil et à ses passions indomptables le sort de sa patrie, de ses concitoyens et son propre honneur militaire (1) ».

Le lendemain de ce combat, Suwaroff tenta de s'emparer

(1) *Souvenirs de la confédération de Bar;* Posen, 1843 (par Kaczkowski).

Digitized by Google

de Lançkorona; mais il fut rudement repoussé, ce qui vient encore à l'appui de la relation que l'on vient de citer. Il en fut de même du château de Tynieç, dont il fut contraint de lever le siége, pour se mettre à la poursuite de Pulaski, se trouvant à 25 milles de distance.

VI. *Activité de Suwaroff. — Violences de Braneçki.*

Pulaski, forcé par Suwaroff dans les défilés qu'il gardait, parvint à Czenstochowa avec ses débris. Cette retraite et les combats qui l'avaient précédée, ont obtenu les éloges de Suwaroff, qui, lui-même, avait parcouru, selon nos calculs, cent milles en dix-sept jours, ne passant jamais quarante-huit heures sans se battre.

Ce même Braneçki, qu'Oginski avait destitué, fut ramené dans les champs de bataille par sa haine contre la confédération. Cet homme a commis d'excessives cruautés dans l'ivresse; il s'est fait amener des confédérés prisonniers, et les a de sa main tailladés à coups de sabre. Chargé quelquefois par les Russes du rôle de négociateur, il prenait celui de guerrier, et s'acquittait aussi mal de l'un que de l'autre (1). Pulaski et Zaremba repoussaient ses propositions et ses armes. Kossakowski devenait l'émule de la fermeté et de la bravoure de ces deux chefs; suivi des soldats que Radzivill lui avait envoyés, il pénétrait en Kourlande, où les mécontents lui donnèrent vingt-six mille écus, dans l'espoir qu'il chasserait la famille Biren.

(1) Après la mort du grand général Braniçki, ce transfuge lui prit ses titres, ses dignités, tout jusqu'à son nom; il n'y a que son patriotisme qu'il n'ait jamais cherché à s'approprier.

Digitized by Google

VII. *Dévouement du jeune Zyberg. — Le grand-trésorier Wessel adhère à la confédération de Bar.*

Vers les mêmes temps, le jeune Zyberg, fils du palatin de Livonie, levait, armait, exerçait une troupe de deux cents hommes, avec laquelle il courut se joindre aux confédérés, après avoir reçu la bénédiction de son père. Wessel, grand-trésorier de la Couronne, adhérait à la confédération de Bar, qui entretenait alors avec la Porte des relations suivies. Elle avait même un ambassadeur auprès de cette cour, c'était le maréchal Czerny ; la Saxe contribuait aux frais de cette ambassade, et le sultan Mustapha payait chaque mois un traitement aux deux chefs de cette confédération, Poţocki et Krasinski.

VIII. *Oginski se joint aux confédérés. — Ses succès, sa défaite, sa fuite.*

Ce n'était plus cependant par des succès militaires que se soutenaient les confédérés ; et si leur nombre s'accroissait de jour en jour, c'était l'effet de l'indignation générale qu'excitaient les violences des Russes. Oginski et Braniçki ne s'étaient pas encore déclarés ; ils parlaient honorablement de la confédération, désapprouvaient le séjour et la conduite des Moskovites en Pologne ; mais Oginski, général de Lithuanie, semblait partager les vues conciliantes du parti qui s'était formé à Varsovie, sous le titre d'*Union patriotique ;* se bornant à offrir aux confédérés protection, secours et conseils, il ne leur donnait pas son nom : et le grand-général Braniçki, retenu par ses infirmités à Bialystok, révéré des

républicains, ne les aidait que par des contributions pécuniaires.

Oginski, pressé de se déclarer pour les confédérés, par eux-mêmes, par la France, et jusque par l'Autriche, prolongeait encore sa neutralité, quand les menaces et les injonctions de la Russie le déterminèrent à s'armer contre elle. Avec deux mille hommes et de l'artillerie, il attaque et bat les Russes le 6 septembre à Radziça ; heureux de les avoir prévenus : car s'il fût resté dans l'inaction que lui conseillaient les Czartoryski et le roi, les Russes lui livraient le 7 un combat dont il trouva le plan parmi les papiers de leur commandant tué le 6. Oginski remporta quelques autres avantages ; mais deux de ses officiers l'ayant trahi, Suwaroff le surprit à Stolowiczé, mit ses troupes en déroute, et le força de fuir à Dantzick. Tombé presque soudainement de l'opulence dans l'extrême détresse, Oginski parvenu à Kœnisberg, à travers mille dangers, honora son malheur par une fermeté magnanime.

IX. *Mort du grand-général Braniçki. — Dumouriez abandonne la cause des confédérés.*

La mort de Braniçki, qui laissait trois millions de dettes, achevait la ruine de la confédération, déjà en proie aux discordes qu'amènent toujours les revers. Dumouriez traitait ces républicains avec une hauteur que le caractère de sa mission n'avait jamais autorisée, et qui ne l'était plus par ses services. Devenu presque leur ennemi, depuis qu'ils étaient moins dociles et moins heureux, il écrivait en France qu'auteurs de leurs propres désastres, ils s'étaient rendus indignes d'une protection qui, dans l'état de leurs affaires, serait d'ailleurs impuissante.

Digitized by Google

X. *Le roi envoie Braneçki à la tzarine. — L'ambassadeur Wolkonski est remplacé par Saldern. — Ses instructions.*

Le personnage qu'on remarquait le moins en Pologne, au commencement de 1771, c'était le roi Stanislas-Auguste ; et la déclaration même de sa déchéance ne le tirait pas de l'obscurité. Il eut recours à sa bienfaitrice, et lui dépêcha l'infâme Braneçki, jadis le confident de leurs amours. Ce souvenir, qui n'avait rien d'agréable pour les Orloff, eût assez peu servi Braneçki et son maître auprès de la tzarine elle-même, sans la résolution dès longtemps prise par cette princesse de soutenir invariablement le roi, qu'elle s'était repentie d'avoir fait. Wolkonski, ambassadeur russe à Varsovie, déplaisait beaucoup à ce roi dont il n'avait ni flatté l'orgueil, ni dissimulé la faiblesse. Wolkonski fut rappelé, et remplacé par Saldern.

Les instructions de Saldern étaient fort pacifiques ; il devait tout accorder aux Polonais, hormis la vacance du trône. La liberté serait rendue aux quatre sénateurs captifs ; et, pour resserrer le pouvoir royal, on établirait un grand-conseil. Ces instructions sont de la fin de février, un mois après ces entretiens de Catherine et de Henri, où le démembrement de la Pologne avait été projeté.

XI. *Sa première déclaration. — Il déconsidère l'Union patriotique.*

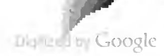
Saldern, à qui le projet de partage ne plaisait pas, tint à Varsovie la conduite la plus propre à le faire réussir. Il n'arriva dans cette capitale qu'à la fin d'avril ; et dès les pre-

Digitized by Google

miers jours, ses emportements révoltèrent tous les esprits. C'était un Russe impérieux, dur et pédant, mais laborieux ; et, à ce titre, assez estimé de Panin. Cependant, pour se conformer une fois à ses instructions, Saldern publia, au mois de mai, une première déclaration, dont les huit articles parlaient vaguement de paix, de concorde et toujours du désintéressement de la tzarine.

Il devait, selon le caractère pacifique de sa mission, soutenir cette Union patriotique dont nous avons déjà parlé; il parut d'abord se concerter en effet avec elle; et l'on voit, par une lettre qu'il écrivait au mois de juin, que certains membres de cette Union étaient pensionnés par la Russie. Cela n'empêchait pas que l'Union patriotique ne déclarât avoir pour but de réconcilier le roi et les confédérés, sans l'intervention des Russes. On a vu qu'elle correspondait avec Oginski; et, parmi ses adhérents et ses membres, la Russie, la Prusse, la maison de Saxe, Poniatowski, les confédérés, la liberté et la concorde avaient à la fois des amis : mélange inévitable, dans ces partis mitoyens qu'on voit toujours se former au sein des troubles politiques, et qui ne font réellement que rassembler et déguiser les intérêts divers dont ils se prétendent dégagés.

Quoi qu'il en soit, l'homme qui plongea l'Union patriotique dans le mépris et presque dans l'oubli, ce fût Saldern. Un jour qu'il assistait à une séance de cette assemblée, il déclara qu'il ne voyait là personne avec qui l'on pût traiter, et annonça qu'il n'y reparaîtrait plus. Il représentait cette Union comme vendue à la cour de Saxe; il jetait aussi des soupçons sur les cours de Vienne et de Berlin; il disait aux Czartoryski que le dogue (c'est-à-dire le roi de Prusse, était impatient de se précipiter sur eux ; et à force de se récrier contre les projets de démembrement. et d'affirmer


Digitized by Google

que sa cour n'y consentirait jamais, il familiarisait les esprits avec l'idée de ce désastre (1).

XII. *Le primat arrêté par ordre de Saldern, et relâché par ordre de la tzarine.*

Le primat, l'un des premiers membres de l'Union patriotique, fait vendre ses meubles, et déclare qu'il va quitter la Pologne. Il hésite quelque temps à prendre ce parti extrême; mais à la fin, déterminé par les violences de l'ambassadeur, il part en effet de Varsovie. Saldern le fait arrêter; et telle est l'indignation que provoque ce nouvel excès, que Panin et Catherine s'empressent de le désavouer. Saldern est obligé de remettre lui-même au primat une lettre de Panin, où il est dit que la tzarine est étonnée de la témérité de son ministre, et qu'elle invite le prélat à sacrifier ses justes ressentiments à la paix publique.

XIII. *Saldern fait arrêter Howen. — Sa seconde déclaration. — Cruautés de Drewitz.*

Saldern avait reçu et remis cette lettre, lorsque, le 27 juillet, il fit arrêter dans Varsovie même, Howen, dé-

(1) « On a vu plus haut, dit Léonard Chodzko dans son *Histoire de Pologne illustrée*, le rôle qu'a joué la famille des princes Czartoryski à la fin du règne d'Auguste III et au commencement de celui de Stanislas-Auguste. Après avoir échoué dans leurs projets, les deux princes, Michel-Frédéric, grand-chancelier de Lithuanie, et Auguste-Alexandre, palatin de Russie, traînèrent les derniers jours de leur existence dans des remords tardifs, et s'éteignirent obscurément, l'un en 1775, et l'autre en 1783. »

Digitized by Google

puté de la noblesse de Kourlande. Mais dès le 26 juin, Saldern avait publié une seconde déclaration où il ne gardait plus de mesure. Les confédérés y étaient désignés par les noms de brigands et de scélérats. Il était ordonné aux commandants russes de ne point les traiter comme prisonniers de guerre, mais de les mettre aux fers et de les traduire en jugement. Drewitz, qui n'avait point attendu cet ordre pour se livrer à sa cruauté naturelle, fut imité ou surpassé par presque tous les officiers russes. Weymarn, cependant, leur chef général, ne voulut point partager tant de hontes; il demanda et obtint son rappel. Bibikoff le remplaça, et ne vécut guères mieux avec l'ambassadeur, dont la férocité devenait chaque jour plus sombre. Saldern reprochait tour à tour aux habitants de Varsovie leur insouciance et leur inquiète curiosité; il les menaçait de sa colère, tantôt s'ils continuaient de s'occuper des intérêts publics, tantôt s'ils persévéraient à les négliger; et son humeur était si farouche, qu'il s'irritait contre Poniatowski lui-même.

XIV. *Violences et rapines de Saldern.*

Tel était l'ambassadeur russe qui gouvernait la Pologne en 1771, ou qui du moins y exerçait toute la part d'autorité dont le conseil-général de la confédération n'avait pu s'emparer. Ce Saldern, si fameux par ses violences, ne l'était pas moins par ses rapines. M. de Kniphausen nous a dit que Saldern avait été chassé de Russie, « pour avoir retenu à son profit un présent que l'impératrice l'avait chargé de faire à la Pologne, et un autre présent que la Pologne l'avait chargé de faire à Repnin. » Il s'est retiré avec 150,000 livres de rentes, fruit de ses pillages.

Digitized by Google

XV. *Campagne des Russes en Turquie. — Ils s'emparent de la Krimée.*

La tzarine était ainsi obligée d'entretenir en Pologne près de 25 mille Russes; et son empire, d'ailleurs affaibli par la révolte de Pugatcheff et par l'émigration de 600 mille Kalmouks, était encore épuisé par la peste, par le luxe et par le désordre des finances publiques. Il avait fallu lever le siége de Lemnos; une flotte russe avait fui devant une poignée de Turks presque désarmés; et les succès qu'en 1770 on s'était promis dans l'Archipel, ne pouvaient s'obtenir que par de nouveaux efforts en 1771. La campagne, qui se rouvrit au mois d'avril de cette dernière année, fut en effet glorieuse. Une armée russe sur le Danube menaça plusieurs provinces de la Turquie d'Europe, et s'approcha des frontières de la Hongrie. Une autre, s'unissant aux Géorgiens, pénétra en Asie; tandis qu'aux embouchures du Tanaïs, une flotte se disposait à s'avancer sur Constantinople. La tzarine espéra de nouveau la conquête ou la destruction de l'empire ottoman; elle s'empara du moins de la Krimée : et c'est l'un des plus brillants événements de son règne.

XVI. *Négociations. — Conduite politique de l'Autriche à l'égard de la France.*

Les négociations qui, en 1771, ont précédé et suivi ces triomphes, sont plus compliquées que leurs résultats ne sont mémorables. La France ne formait pour les Polonais et pour les Turks aucun dessein dont elle ne rendît compte

Digitized by Google

à l'Autriche; et l'un des soins de la cour de Vienne était de cacher tous ses plans à celle de Versailles. On ne pouvait confier à cette dernière cour ni le projet du partage de la Pologne, ni celui d'un traité entre l'Autriche et la Porte, ni surtout la résolution qu'on avait prise d'écarter la France elle-même de la médiation entre les Turks et la tzarine. Kaunitz se bornait à faire entendre aux Français qu'il fallait renoncer à l'idée de renverser Poniatowski; il affaiblissait par degrés l'intérêt qu'ils prenaient aux confédérés, intérêt qui d'ailleurs ne tendait qu'à décroître depuis la disgrâce de Choiseul, et que la correspondance de Dumouriez était loin de ranimer depuis l'affaire de Lançkorona.

XVII. *Lobkowitz, ministre autrichien a Pétersbourg. — Ses conférences avec Panin.*

Catherine avait fait connaître au cabinet de Vienne les premiers projets de paix entre elle et les Turks; et l'Autriche s'était déterminée à envoyer Lobkowitz à Pétersbourg. Dans les conférences de cet envoyé autrichien et du ministre russe Panin, il fut quelquefois question des confédérés; on parlait de leurs progrès, de leurs revers. Lobkowitz était invité à mander à sa cour tous ces détails, à la suite desquels on s'abstenait de rien proposer. Il ne se trouva même aucun article qui concernât la Pologne, dans trois mémoires qu'on remit à Lobkowitz, le 30 mai. La Russie y demandait Azof, le commerce libre de la mer Noire, l'amnistie pour les Grecs et l'affranchissement des Tatars; la Moldavie et la Valaquie ne rentreraient point sous la domination ottomane; mais Catherine ne voulait avoir ces deux provinces qu'en séquestre et seulement pendant vingt-cinq ans, comme indemnité des frais de la guerre. Elle était disposée à en-

Digitized by Google

voyer des plénipotentiaires à un congrès, et se réduisait à ces demandes, par égard pour la cour de Vienne dont elle accepterait les bons offices ; on évitait le mot de médiation. En remettant ces mémoires à Lobkowitz, Panin lui dit qu'il ne croirait jamais que l'Autriche voulût déclarer la guerre à la Russie pour soutenir l'empire ottoman.

XVIII. *Mémoires adressés à la cour de Vienne, et à celle de Berlin. — Obreskoff mis en liberté.*

Les mêmes communications furent faites au comte de Solms, ministre prussien à Pétersboug. Solms les transmit à Frédéric, qui ne vit pas sans inquiétude cette nouvelle preuve de l'ambition démesurée de la tzarine. Marie-Thérèse fit répondre par Lobkowitz, que la Moldavie et la Valaquie devaient rester aux Turks, le commerce de la mer Noire demeurer dans son état actuel, et les Tatars dans l'indépendance. Catherine répliqua par un mémoire qui développait les motifs des trois articles contestés ; et Marie-Thérèse ordonna dans ses États divers mouvements militaires.

La tzarine, peu disposée à se soumettre à une médiation, avait fait parvenir aux Turks quelques propositions pacifiques ; et même elle avait obtenu d'eux l'élargissement de son résident Obreskoff, détenu depuis le commencement de cette guerre aux Sept-Tours, puis à Démotica. Deux motifs lui faisaient attacher un grand prix à la liberté d'Obreskoff : d'un côté, c'était le Russe qui connaissait le mieux la Turquie ; de l'autre, il n'y avait pas d'exemple que les Turks eussent ainsi renvoyé le ministre d'une puissance armée contre eux. En relâchant celui-ci, ils déclarèrent toutefois que c'était par déférence pour l'Autriche.

Digitized by Google

XIX. *Traité entre l'Autriche et la Porte.*

Thugut, ambassadeur autrichien à Constantinople, suivait avec habileté tous les plans de Kaunitz. Il travaillait à faire entrer le roi de Prusse dans la médiation, si elle avait lieu; animant les Turks contre les Russes, mais démontrant qu'il serait impossible d'en imposer à la tzarine, si l'Autriche et la Prusse réunies ne se présentaient comme médiatrices. Il écartait un projet d'alliance entre l'Autriche, la France et la Porte, proposé par ces deux dernières puissances. Il négociait enfin un traité entre les cours de Vienne et de Constantinople, qui fut signé le 6 juillet, et qui contenait cinq articles :

Par les premiers quatre articles, les Turks promettaient de payer à l'Autriche plusieurs millions de piastres; de lui céder la partie de la Valaquie bordée par le Danube et quelques autres districts; de fixer par un nouveau règlement les frontières de la Transylvanie; de traiter les Autrichiens[1], dans les relations commerciales, comme la nation la plus favorisée, et de faire respecter leur pavillon par les régences de Tunis, Alger, Tripoli.

Par le dernier, l'Autriche s'engageait à faire restituer à la Porte, soit par l'effet des négociations, soit par la force des armes, les territoires et forteresses dont les Russes s'étaient emparés, et à ne pas souffrir qu'il fût porté atteinte à l'indépendance de la Pologne.

L'Autriche exigeait que ce traité demeurât secret durant plusieurs mois, et la Turquie y consentait encore; mais les Anglais le découvrirent, et étonnèrent les cours de Pétersbourg et de Berlin, auxquelles ils en donnèrent connaissance.

Digitized by Google

XX. *Rapprochement entre les cours de Pétersbourg et de Vienne.*

Catherine, le 17 décembre, répondit à un dernier mémoire fourni par Lobkowitz ; elle déclara qu'elle renonçait à l'indépendance de la Moldavie et de la Valaquie, à condition que les Turks lui payeraient une somme d'argent en indemnité : c'était-là le seul changement qu'elle pût faire à ses propositions. L'Autriche trouva qu'en effet les autres propositions de Catherine méritaient d'être discutées ; et depuis ce temps, on aperçut entre les cours de Berlin, Pétersbourg et Vienne, un rapprochement de jour en jour plus sensible, quoique rallenti par de mutuelles défiances. Le projet de démembrer la Pologne parut aux politiques la seule expiation vraisemblable d'un si difficile rapprochement.

XXI. *Enlèvement du roi de Pologne.*

Un événement fameux, arrivé le 3 novembre à Varsovie, réduisit la confédération déjà si faible, à une impuissance presque absolue.

Branecki, chargé par les Russes d'enlever le conseil-général qui résidait alors à Biala, avait échoué, vers la fin d'octobre, dans cette entreprise. De leur côté, les confédérés méditaient l'enlèvement du roi ; et Strawinski, qu'une imagination ardente, une dévotion sombre et un caractère impétueux disposaient à tous les genres de fanatisme, vint demander à Pulaski l'ordre d'amener Poniatowski à Czenstochowa. Pulaski se garda de donner cet ordre. « Je ne vous charge de rien, dit-il ; mais je vous préviens que je n'ap-

Digitized by Google

prouverai votre projet, même après l'exécution, qu'autant que vous aurez respecté les jours du prisonnier que vous voulez faire. — Vingt fois, répondit Strawinski, je l'ai pu tuer dans Varsovie, et je m'en suis abstenu par intérêt pour la confédération. Pourquoi me soupçonner de la vouloir déconsidérer, quand je ne cherche qu'à la servir ? C'est Poniatowski vivant que j'ai résolu de lui livrer ». Malgré ces assurances, Pulaski répète qu'il n'ordonne rien; il veut rester inconnu aux conjurés de Strawinski; et après des précautions si scrupuleuses, Pulaski, ne craignant pas d'écrire ce qu'il a craint de dire, adresse à Strawinski et même à quelques autres, des billets où l'enlèvement du roi est fixé au 3 novembre.

Pulaski emploie utilement les jours qui précèdent celui-là; il exécute des manœuvres qui attirent les ennemis sur divers points : et le 3 novembre, il ne reste que deux cents Russes à Varsovie. Strawinski s'est assuré que le roi se rendra le soir chez son oncle le grand-chancelier. En effet, à neuf heures et demie, le roi sort du palais de cet oncle; un de ses parents et un adjudant-général sont avec lui dans la voiture, deux pages sont aux portières. La voiture est précédée de deux hommes à cheval, et de quelques autres personnes; elle est suivie de deux heyduques et de deux valets de pied.

Strawinski a divisé ses conjurés en trois bandes. La première se présente comme une patrouille russe; elle en emprunte le langage, et arrête sans difficulté l'avant-garde de la voiture. La deuxième troupe, chargée d'arrêter la voiture même, éprouve plus de résistance. Pendant le combat qui s'engage, et où les deux heyduques sont tués, quelqu'un s'est caché sous la voiture. Persuadés que c'est le roi, les conjurés le dégagent et ne saisissent que l'adjudant-général. Le roi s'est enfui chez son oncle; un violent coup de marteau qu'il frappe à la porte en avertit les conjurés. Ils y ac-

Digitized by Google

courent; et pour faire de la lumière, pour s'assurer qu'ils ne se trompent pas une seconde fois, l'un deux tire un coup de pistolet. Poniatowski est reconnu, entraîné, mis à cheval. Il prend avec ses ravisseurs la route de Czenstochowa, et n'essuie de mauvais traitements que ceux qu'on emploie à la hâte pour presser sa marche et vaincre ses résistances.

Déjà l'alarme est répandue dans son palais. On a trouvé son chapeau et sa bourse à cheveux. Personne ne sait quelle route prendre pour le retrouver; personne ne donne ni ordre, ni conseil. Le grand-chancelier fait fermer les portes de son hôtel, et se met à souper en cérémonie. Saldern, qu'un valet veut instruire de tous les détails qu'on a bien ou mal recueillis, n'a pas le temps de les écouter : « Il est, dit-il, occupé d'une autre affaire. »

XXII. *Le roi épargné par les confédérés.*

Non loin de Varsovie, le roi et ses ravisseurs rencontrent un fossé qu'il faut franchir. Le cheval du roi se casse la jambe; le délai que cet accident entraîne laisse prendre trop d'avance à l'avant-garde. On se cherche, on s'égare, on s'enfonce dans des marais, on s'éparpille; et Poniatowski n'a plus à côté de lui qu'un seul des conjurés. C'est un nommé Kosinski, l'un des plus audacieux jusqu'alors, et le plus timide en ce dernier instant. Cet homme, qui s'était spécialement chargé d'arrêter le roi, de veiller sur sa personne, tombe à ses pieds, et se déclare son prisonnier. « Je suis délivré, écrit Poniatowski au commandant de ses gardes; venez me prendre au moulin de Marimont, avec quarante hommes. » Ce billet est remis à quatre heures du matin; et bientôt le roi rentre à Varsovie, au milieu des acclamations de la multitude.

Digitized by Google

Strawinski, à la tête de l'arrière-garde, était à l'entrée du bois de Bielany, rendez-vous commun des trois troupes ; Lukaski, l'un des principaux conjurés, y avait aussi conduit l'avant-garde. Attaqué par des kosaks, Strawinski tue leur chef, et se fait jour à travers ceux qu'il blesse et qu'il renverse. Lukaski tombe percé de coups ; et les kosaks le laissent pour mort après l'avoir dépouillé. Strawinski le retrouve, l'emporte sur son cheval, le remet à un chirurgien, se met à la recherche de la troisième troupe, et apprend vers le milieu de la journée que le roi est rentré à Varsovie. Pulaski reçoit la même nouvelle, lorsque, revenant des lieux où il a occupé les Russes durant les jours précédents, il croit se réunir aux conjurés et à Poniatowski sur la route, de Czenstochowa.

On déclara dans Varsovie que cette entreprise était un régicide ; et Poniatowski ne négligea rien pour accréditer cette opinion, quoiqu'il sût mieux qu'un autre que les conjurés avaient eu le temps et les moyens de l'assassiner ; qu'il ne devait sa délivrance qu'à leur résolution de n'en rien faire ; et qu'enfin, tous leurs efforts tendaient à l'entraîtraîner à Czenstochowa. Il avait dit même, au moment de sa rentrée dans la capitale, qu'il regrettait de n'avoir pas été conduit dans cette forteresse, parce qu'il y aurait harangué et converti les confédérés, et que ce triomphe de son éloquence eût été le plus bel événement de son règne.

XXIII. *Les confédérés accusés d'assassinat. — Lukaski décapité.*

Il convenait aux cours étrangères d'accuser les confédérés d'un assassinat. Marie-Thérèse et Frédéric écrivirent à Poniatowski pour le féliciter d'avoir échappé aux poignards.

Digitized by Google

L'Europe presque entière en conçut la même idée ; et quelques hommes éclairés furent assez peu attentifs pour l'adopter, ou assez injustes pour la répandre.

Pulaski, invectivé jusque dans les chaires, pouvait se défendre par un récit fidèle ; il publia un manifeste où il déclarait qu'il n'avait pris aucune part à cette conspiration. On commença des poursuites judiciaires ; mais Kosinski s'obstinant à nier le projet de régicide, elles furent interrompues. Lorsqu'on les reprit, plusieurs mois après, on ne voulut entendre aucun plaidoyer tendant à prouver qu'il n'avait point existé de conspiration contre la vie du monarque. Lukaski, qui n'avait pas d'autre moyen de se défendre, fut décapité, ainsi qu'un autre conjuré. Les contumaces, y compris Pulaski, furent condamnés à la même peine.

Digitized by Google

LIVRE QUINZIÈME.

I. *Mission de Vioménil. — Les confédérés et les Français surprennent le château de Krakovie. — Siége qu'ils y soutiennent.*

Dumouriez avait quitté la Pologne, et y était remplacé par Vioménil. Le principal soin de celui-ci, fut de disposer les officiers et soldats français, troupe auxiliaire des confédérés, à faire en 1772 une campagnę honorable. Ils commencèrent en effet par surprendre le château et même la ville de Krakovie. Obligés de se renfermer dans le château, ils y soutinrent un long siége. Choisy surtout s'était couvert de gloire ; mais enfin il fallut se rendre, et ils furent faits prisonniers de guerre. Les confédérés aussi, après s'être glorieusement défendus dans Czenstochowa, Tynieç, Lançkorona, se virent forcés de rendre ces places. Pulaski disparaît, les autres se dissipent ; plusieurs reçoivent de la Saxe, et principalement de la France, quelques secours d'argent. La Russie, la Prusse et l'Autriche déclarent qu'elles ne verront désormais dans les Polonais qui s'attrouperaient encore, que des brigands, des assassins, des incendiaires. Il n'y a plus de confédération. Un seul, dans cette multitude de républicains malheureux, se déshonora par une conduite lâche ; et c'était l'un des illustres : c'était Zaremba. Il écrivit

Digitized by Google

une lettre à Saldern, avouant ses erreurs, ses écarts, ses fautes, exprimant son vif repentir, et implorant la clémence des Russes. Saldern lui répondit qu'il n'en était pas digne, ce qui était devenu vrai, et lui fit passer toutefois quelques aumônes.

II. *Négociations entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, pour le partage de la Pologne.*

Ce qui, dès les premiers mois de 1722, rendait inutile ou même impossible la résistance des confédérés et de leurs auxiliaires, c'était l'accord qui s'établissait de plus en plus entre les trois puissances, le concours de leurs forces militaires contre la Pologne, et déjà même l'exécution de ce projet de la démembrer, qui pourtant n'était point encore définitivement arrêté.

Cette négociation avait fait peu de progrès en 1771. Catherine s'était refusée à proposer, la première, un tel partage, à la cour de Vienne. Frédéric, qui s'en était chargé, avait dit à Van-Swieten, qu'il était bien temps de mettre le holà entre ces malheureux Polonais qui s'entr'égorgeaient. Kaunitz, qui traitait avec les Turks, avait fait répondre par Van-Swieten que l'Autriche allait faire retirer ses troupes du petit nombre de districts polonais qu'elles occupaient. Mais la cour de Vienne recherchait et publiait avec trop de soin ses prétendus titres sur ces districts, pour qu'il fût possible à Frédéric de la croire disposée à y renoncer.

III. *Conventions particulières entre Frédéric et la tzarine.*

Depuis près d'un an, le projet de partage était soupçonné

Digitized by Google

dans toute l'Europe, et même en France, malgré les soins particuliers que prenait Kaunitz pour abuser la cour de Versailles. Frédéric jugea qu'il ne fallait plus tarder, et commença par régler entre lui et les Russes sa part et la leur. Voici le compte qu'il rend lui-même de cette convention :

« La lenteur et l'irrésolution des Russes traînaient en longueur la conclusion du traité de partage ; la négociation s'accrochait principalement à la possession de la ville de Dantzick ; les Russes prétendaient qu'ils avaient garanti la liberté de cette petite république : mais ce n'étaient proprement que les Anglais, jaloux des Prussiens, qui protégeaient la liberté de cette ville maritime, et qui encourageaient l'impératrice de Russie à ne pas consentir aux demandes de sa majesté prussienne. Il fallait néanmoins que le roi se déterminât ; et comme il était évident que le possesseur de la Vistule et du port de Dantzick, assujétirait cette ville avec le temps, on jugea qu'il ne fallait pas arrêter une négociation aussi importante, pour un avantage qui, proprement, n'était que différé : ce qui fit que sa majesté se relâcha de cette prétention. L'on reçut, après bien des longueurs, l'ultimatum de la cour de Pétersbourg. Les Russes insistaient toujours sur les secours considérables qu'ils demandaient aux Prussiens, en cas que les Autrichiens leur déclarassent la guerre ; quelque choquantes que fussent ces inégalités, quelque disproportionnés que fussent des secours que deux alliés se doivent au fond réciproquement, comme on savait que l'impératrice-reine se trouvait dans des dispositions plus favorables et plus pacifiques que par le passé, on négligea des considérations qui cessaient d'être importantes, pour conclure un traité avantageux, et l'on promit aux Russes les secours dont dès lors il ne pouvait plus être question.

« Après que tant d'obstacles eurent été levés, cette convention secrète fut enfin signée à Pétersbourg ; les acquisitions

Digitized by Google

prussiennes furent telles que nous les avons rapportées, à l'exception de la ville de Dantzick, de Thorn, et de leur territoire. Par ce partage, la cour de Pétersbourg acquit en Pologne une lisière considérable le long de ses anciennes frontières depuis la Dzwina jusqu'au Dniester; on fixa le temps de la prise de possession au mois de juin : on convint d'inviter l'impératrice-reine à se joindre aux deux puissances contractantes, afin de participer à ce partage. La Russie et la Prusse se garantirent leurs acquisitions, et promirent d'agir de concert à la diète de Varsovie, pour obtenir pour tant de cessions le consentement de la république. Le roi promit encore, par un article secret, d'envoyer vingt-mille hommes de son armée en Pologne, pour se joindre aux Russes, au cas que la guerre devînt générale; de plus, sa majesté s'engageait à se déclarer ouvertement contre la maison d'Autriche, supposé que ce secours ne fût pas suffisant : on convint aussi que les subsides prussiens cesseraient d'être payés, aussitôt que leur corps auxiliaire aurait joint l'armée russe. On ajoutait, par un autre article, que sa majesté serait autorisée à retirer ses troupes auxiliaires, si, au sujet de ces secours, elle était attaquée par les Autrichiens dans ses propres États; et dans ce cas, la Russie promettait de lui envoyer six mille hommes d'infanterie, et quatre mille kosaks, et même de doubler ce nombre aussitôt que les circonstances le permettraient; aussi bien que d'entretenir une armée de cinquante mille hommes en Pologne, afin de pouvoir assister le roi de Prusse, de toutes ses forces, après que la guerre avec les Turks serait terminée; et enfin de continuer cette assistance jusqu'au moment où elle pourrait, par une pacification générale, procurer aux Prussiens un dédommagement convenable : on joignit à tous ces articles une convention séparée pour régler l'entretien réciproque des corps auxiliaires. »

Digitized by Google

IV. *Conventions entre Frédéric et la cour de Vienne.*

Cette convention entre la Prusse et la Russie est du mois de février 1772 ; dès le mois suivant, Frédéric traite avec la cour de Vienne. Joseph eût mieux aimé regagner en Hongrie les provinces que sa maison avait perdues par la paix de Belgrade ; Marie-Thérèse craignait surtout d'être engagée dans une nouvelle guerre, et Kaunitz songeait à recueillir les fruits de son traité avec les Turks. Frédéric leur fit sentir que le partage de la Pologne était le seul moyen d'acquérir, et le seul aussi de rester en paix. Leur consentement néanmoins n'avait rien d'empressé ; ils présumaient que l'étendue de la part qu'ils réclameraient dans ce partage, empêcherait de l'accomplir : et lorsqu'ils virent qu'on n'était point effrayé de leur avidité, ils demeurèrent étonnés eux-mêmes de la facilité de ce nouveau genre de conquête.

V. *Traité de partage entre les trois puissances.*

Ces conventions particulières entre la Prusse et la Russie, entre la Prusse et l'Autriche, amenèrent un traité définitif de partage entre les trois puissances. L'Autriche obtint toute la rive gauche de la Vistule, depuis les salines de Wieliczka jusqu'à l'embouchure de la Zbrucz, la Russie-Rouge, le palatinat de Belz et une partie de la Volhynie, environ 2,500 lieues carrées ; la Russie en acquérait plus de 3,000 ; et Frédéric se contentait de 900, c'est-à-dire de la Prusse polonaise et d'une partie de la grande Pologne. Catherine ne vit pas sans inquiétude cet accroissement de la puissance de l'Autriche, et même de la Prusse ; et lorsqu'elle signait ce

Digitized by Google

partage, que diverses conjonctures rendaient presque inévitable, elle se repentait déjà.

VI. *Négociations entre les Turks et les Russes. — Congrès de Fokschani.*

Ce traité fut conclu à Pétersboug, le 5 août 1772, en même temps que s'ouvrait à Fokschani un congrès pour la paix entre les Turks et les Russes. Orloff y déclara que sa souveraine ne reconnaissait point l'Autriche et la Prusse comme médiatrices; et, avant la fin du mois, il rompit ces conférences, rappelé à Pétersbourg par ses intérêts personnels : il venait d'apprendre les succès d'un autre favori. Il annonça néanmoins qu'il reviendrait dans trente jours avec des instructions plus amples, et qu'il laissait pour tenir sa place l'ancien résident Obreskoff.

VII. *Révolution en Suède. — Congrès de Bukharest. — Mort de Mustapha.*

La révolution consommée à Stockholm par le roi de Suède, le 18 août 1772, affaiblissait ou annulait même l'influence de la tzarine sur ce royaume; et la crainte d'une guerre dans le Nord la disposait à la paix dans l'Orient. Elle fit reprendre les conférences; un nouveau congrès s'ouvrit à Bukharest le 26 octobre, et se prolongea inutilement jusqu'en 1773. Le sultan Mustapha mourut au mois de janvier de cette dernière année; il se disposait à mettre obstacle au démembrement de la Pologne.

Cependant les trois cours de Berlin, Pétersbourg et Vienne, avaient publié des déclarations à l'appui de leur

Digitized by Google

traité de partage. L'Autriche faisait valoir ses anciens titres, Frédéric citait aussi des diplômes; mais Catherine ne réclamait que l'indemnité en territoire des soins officieux qu'elle avait pris de la Pologne.

VIII. *Déclaration des trois puissances.*

« Après les dépenses considérables, disait-elle, en hommes et en argent qu'a coûté à l'empire de Russie son assistance à la Pologne, pour la sauver de la fureur de ses propres citoyens, assistance qui, au lieu de reconnaissance, n'a produit qu'un renouvellement de cette même fureur, jusqu'à menacer de l'écroulement total de l'État, c'est un acte de générosité, que de concert avec les deux puissances voisines de la Pologne, la cour de Russie se soit prêtée à mettre fin à l'anarchie qui la désolait, à lui assurer une existence mieux réglée, plus heureuse et plus tranquille. Après la perte irréparable en hommes et en argent que lui cause une guerre injuste, dont les Polonais sont les seuls instigateurs, il doit paraître bien modéré que sa majesté impériale de toutes les Russies se borne à n'exercer que des droits aussi *incontestables* que les siens, et à se procurer la réparation de dommages, que jamais un État ne peut refuser à l'autre, et qu'ici rien ne soit aggravé par la vengeance la plus juste ».

IX. *Elles occupent les portions du territoire polonais qu'elles se sont adjugées. — Saldern est remplacé par Stackelberg.*

L'Autriche et la Prusse, empressées d'occuper *les pays reconquis*, employèrent pour subjuguer et contenir les ha-

Digitized by Google

bitants, les mesures les plus violentes. La tzarine fut cette fois beaucoup moins rigoureuse ; *elle permit l'émigration,* elle rappela Saldern, blâma hautement la conduite qu'il avait tenue à Varsovie, et le remplaça pas Stackelberg, l'homme le plus doux et le plus poli que l'on pût trouver à Pétersbourg. L'évêque de Kamieniec ayant été arrêté par un kosak, Stackelberg rendit la liberté à ce prélat, et obtint de Catherine celle des sénateurs polonais exilés en Sibérie.

X. *Protestation tardive du roi Poniatowski. — Assemblée du sénat. — Les troupes des trois puissances s'avancent au delà des nouvelles limites.*

Poniatowski, à qui le projet de démembrer son royaume avait toujours paru chimérique, adressa aux cours de l'Europe une protestation contre le traité de partage. On n'y trouva de remarquable que les humbles remercîments qu'il y faisait à Catherine pour les bienfaits dont elle n'avait cessé de combler la Pologne, jusqu'au 5 août 1727 exclusivement. Le staroste de Léopol ayant été destitué par l'Autriche pour avoir refusé le serment de fidélité à cette puissance, Poniatowski lui écrivit une lettre de félicitation sur cette courageuse résistance aux entreprises d'une cour étrangère. Résolu à convoquer une diète, il assembla le sénat, alors réduit de cent vingt-trois membres à vingt-sept. Il retrouva, dans ce petit nombre de sénateurs, un patriotisme et une énergie qu'il s'efforça de partager ; et il se mit à parler avec eux, contre la tyrannie des étrangers et surtout des Russes, un langage tout semblable à celui qu'il avait tant blâmé dans les confédérés de Radom, de Bar et d'Épériès.

Digitized by Google

Les trois cours ordonnèrent au sénat de se borner à convoquer la diète, et de ne plus s'assembler après cette convocation. Les sénateurs qui continuèrent de se réunir furent cernés, le 3 février 1773, par les troupes des trois puissances. Ces troupes avaient en effet dépassé de toutes parts les nouvelles limites déterminées par le traité de partage ; elles occupaient la Pologne presqu'entière, et contenaient surtout Varsovie, où régnaient de concert les trois ministres étrangers, Rewitski pour l'Autriche, Benoît pour la Prusse, et Stackelberg pour la Russie.

XI. *Convocation et ouverture d'une diète. — Résistance énergique de Reyten et de Korsak.*

L'ouverture de la diète était fixée au 19 avril ; et afin d'éviter l'embarras et la gêne des formes, les trois cours avaient déclaré qu'elle serait confédérée (*sub nexu confederationis*). Elle devait consentir au partage qu'on venait de faire, et accepter une sorte de constitution nouvelle en 23 articles.

Le 19 avril, il n'était encore arrivé que soixante-seize nonces ; quelques-uns se distinguèrent dès les premiers jours par des résistances énergiques. On remarqua principalement Reyten, et un jeune homme nommé Korsak, à qui son père avait dit, en le laissant partir pour cette diète : « *Mon fils, je vous fais accompagner à Varsovie par mes plus anciens domestiques ; je les charge de m'apporter votre tête, si vous ne vous opposez de tout votre pouvoir à ce qu'on entreprend contre votre patrie* ».

Digitized by Google

XII. *Conduite des trois ambassadeurs.*

Cette diète ne put pas même obtenir une limitation précise des provinces réclamées et déjà envahies par les trois cours. Poninski, maréchal de la confédération, et qui, sous ce nom, n'était réellement qu'un quatrième ministre des trois puissances, proposa de nommer des commissaires qui régleraient, avec MM. Stackelberg, Benoît et Rewitski, les limites des quatre États, et la nouvelle forme du gouvernement polonais. Les nonces et le roi lui-même s'opposent à la proposition du maréchal. Le roi veut qu'au moins les commissaires soient tenus d'en référer à la diète, qui ne peut renoncer au droit de délibérer elle-même sur de si grands intérêts. Les ministres déclarent que tout opposant sera traité comme ennemi de sa patrie et de leurs cours. Stackelberg, qui aimerait mieux persuader que contraindre, assemble chez lui la plupart de nonces ; il les exhorte à ne point prolonger les troubles par une résistance qui serait vaine. Ils répondent qu'ils ne peuvent s'expliquer que dans la diète.

XIII. *Résistance de la diète. — Nomination d'une commission.*

Varsovie se remplit de troupes russes, autrichiennes et prussiennes. Leurs généraux ont ordre « d'agir de concert, et de sévir contre les seigneurs polonais qui voudront cabaler ou mettre des obstacles aux nouveautés qu'on a résolu d'introduire en Pologne ». C'est en ces termes que Frédéric raconte lui-même les circonstances de cette diète ; et il ajoute qu'on avait signifié aux nonces que, s'ils continuaient

Digitized by Google

à faire les révêches, les trois cours partageraient entre elles, et sans différer, tout le royaume; qu'au contraire, s'ils se montraient dociles, les troupes étrangères évacueraient peu à peu le territoire qu'on voulait bien laisser à la république. Malgré tant de menaces, la diète ne consentit que le 17 mai à la nomination des commissaires; et ce consentement ne lui fut arraché qu'après de longs débats, et au sein du plus violent tumulte. Les commissaires furent nommés le 18 par le roi et par le maréchal Poninski.

XIV. *Résistance de la commission, son adhésion forcée au partage.*

Malgré l'influence qu'eurent les trois ministres, dans la composition de cette commission, il s'y glissa des citoyens éclairés et courageux, qui restaient fidèles aux instructions que la diète leur avait données. Les deux commissaires dont on a le plus loué les lumières et le patriotisme, sont le prince Sulkowski et l'évêque de Vilno. Celui-ci revenait de Paris; il en rapportait les ouvrages de Rousseau et de Mably, sur le gouvernement polonais; et s'il fallait que la Pologne perdît quelques provinces, il espérait que la liberté et le bonheur des autres n'auraient pas été en vain l'objet de la méditation des sages. Il se trompait; et déjà ce n'était plus même par sa résistance, ni par celle de quelques-uns de ses collègues, que les conférences de la commission étaient ralenties. Ces retards n'avaient pour cause que les secrets démêlés des trois ministres, dont les cours n'avaient point fixé d'une manière assez précise les bornes de leurs prétentions respectives. L'Autriche et la Russie concevaient des inquiétudes sur le sort des villes de Thorn et de Dantzick; car les troupes de Frédéric investissaient ces deux

Digitized by Google

places, et gênaient de plus en plus le commerce de la seconde.

Par les moyens ordinaires de séduction et de terreur, on obtint, dès qu'on le voulut, l'adhésion de la commission au partage conclu entre les trois cours. Trois commissaires néanmoins refusèrent opiniâtrément d'y consentir; et l'on n'obtint pas non plus l'unanimité dans la diète, lorsqu'après de nouveaux tumultes, on parvint, à force d'injonctions et de menaces, à lui faire ratifier le traité du 5 août, abolir plusieurs articles du traité de Welawa, et renoncer, au nom de la république, à la reversibilité du royaume de Prusse, et des fiefs de Lawenboug, Bytom et Drahim. Le roi de Prusse promit de conserver la religion catholique dans les districts qu'il venait de *reconquérir;* et les trois cours garantirent à la Pologne toutes les provinces qu'elles ne prenaient pas. On convint aussi qu'il serait créé un conseil permanent; et l'on renvoya aux prochaines assemblées la constitution de ce conseil, et des autres branches du gouvernement polonais.

XV. *Les dissidents, une des causes premières du partage, écartés par les trois cours.*

Nouveaux débats et violences nouvelles en 1774, lorsqu'il fallut achever ces réformes. Enfin, l'on assigna pour l'entretien du roi un fonds de douze cents mille écus. D'autres fonds furent destinés à l'entretien de l'armée; et le conseil permanent présidé par le roi, et composé de quarante membres, fut divisé en quatre départements qui embrassaient toutes les parties de l'administration suprême. Les dissidents, dont la tzarine depuis tant d'années, s'était déclarée la protectrice, furent exclus de ce conseil, et la pro-

Digitized by Google

position de les y admettre, hasardée par quelques Polonais, ne fut appuyée par aucune des trois cours.

XVI. *Différends entre les trois cours. — Présages des futurs envahissements, accomplis en* 1795.

Tandis que ces puissances imposaient aux Polonais ce nouveau système de lois, leurs envahissements commençaient à jeter la discorde entre elles. La Pologne se plaignait déjà de l'extension que la Prusse et l'Autriche donnaient à leurs limites; et Frédéric avoue dans ses Mémoires que ces plaintes n'étaient pas sans fondement : « Car, ajoute-« t-il, les Autrichiens, en abusant d'une carte peu exacte de « la Pologne, ayant confondu les noms de deux rivières, « la Zbrucz et le Podhorzeç, avaient, sous ce prétexte, « étendu leurs limites bien au delà de ce qui leur était as-« signé par le traité de partage.... Le roi de Prusse *se crut* « *autorisé* à faire de même; il étendit en conséquence ses « limites, et enferma la vieille et la nouvelle Noteç dans la « partie de la Pomérelie qu'il occupait déjà. La cour de « Pétersboug intervint dans cette affaire, et le roi de Prusse « s'engagea de restreindre les limites de son cordon, à con-« dition que la cour de Vienne en ferait autant ». Ainsi s'annonçaient, dès 1774, les envahissements nouveaux qui devaient resserrer les chaînes de la Pologne, en lui ôtant tout moyen de défense contre les complots de partage, médités et préparés depuis cette époque par les trois cours spoliatrices.

FIN DES RÉVOLUTIONS DE POLOGNE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

LIVRE DIXIÈME.

Digitized by Google

LIVRE ONZIÈME.

Digitized by Google

LIVRE DOUZIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE QUATORZIÈME.

LIVRE QUINZIÈME.

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Digitized by Google

RÉVOLUTIONS
DE POLOGNE

PAR

CLAUDE CARLOMAN DE RULHIÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ouvrage désigné par l'Institut

Pour le grand prix décennal de 1810.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE SUR LE TEXTE ET COMPLÉTÉE

PAR

CHRISTIEN OSTROWSKI.

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1862

Digitized by Google

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

SOUS PRESSE :

LES

CHANTS D'EXIL

RECUEIL DE POÉSIES

Un volume

LÉGENDES

ET

CONTES POPULAIRES

Un volume

Typographie de H. Firmin Didot. — Mesnil (Eure).

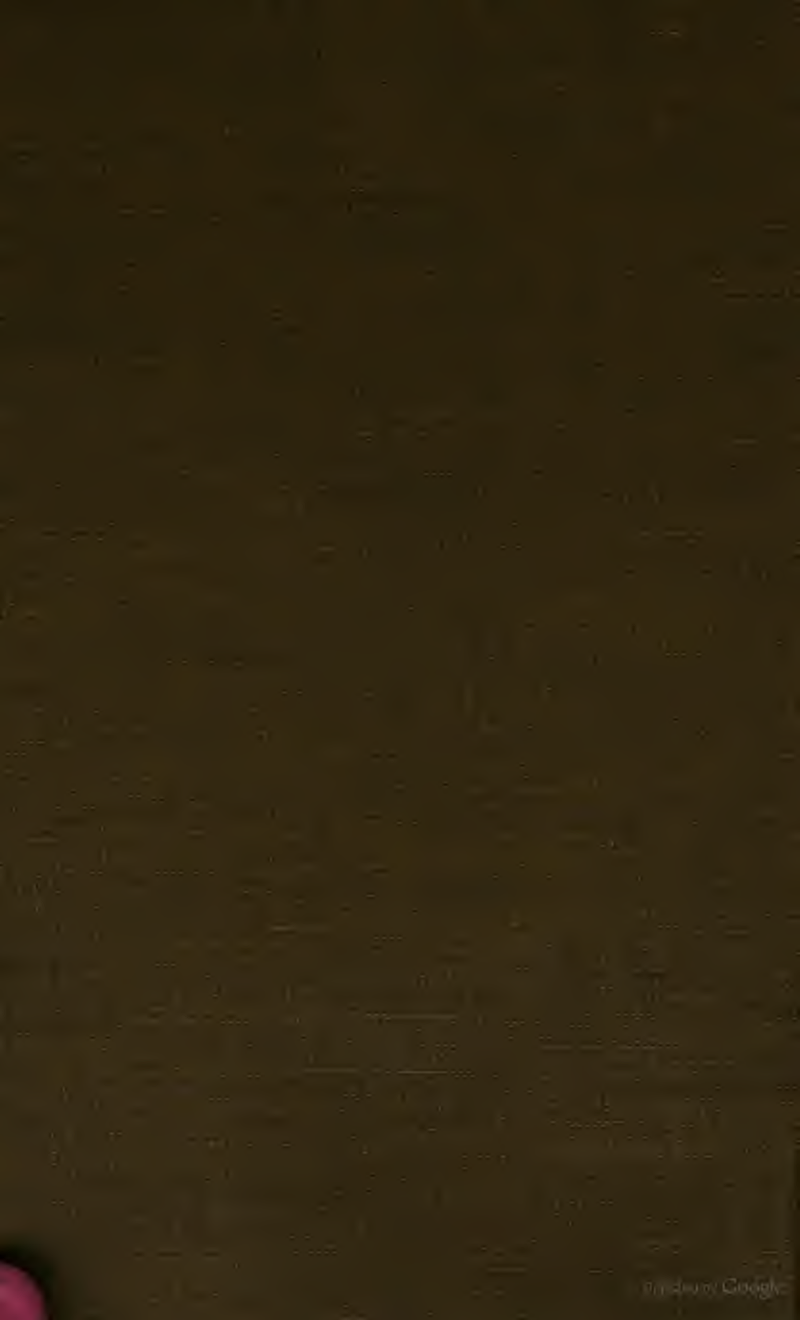
BOUND

DEC 18 1925

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

UNIVERSITY OF MIC
3 9015 023

Filmed by Preservation NEH 199



Digitized by Google